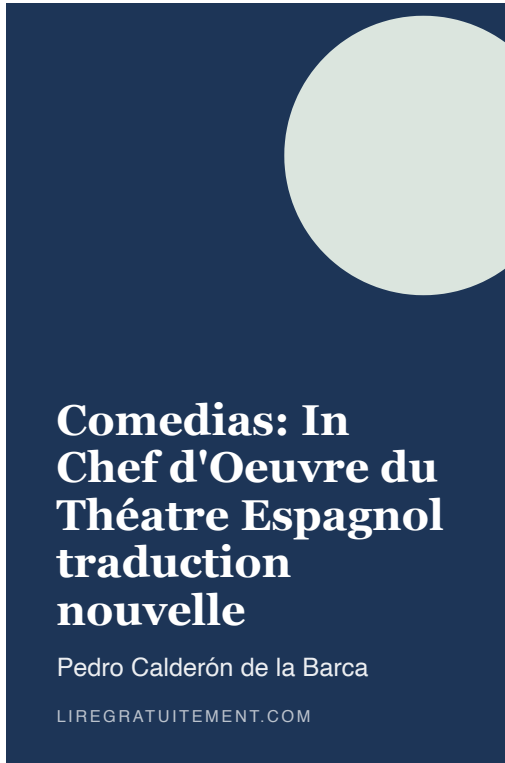




**Comedias: In Chef
d'Oeuvre du Théâtre
Espagnol traduction
nouvelle**

Pedro Calderón de la Barca

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Comedias: In Chef d'Oeuvre du Théâtre Espagnol traduction nouvelle

De tous les dramatises qui ont fondé la gloire du théâtre espagnol , Calderon est aujourd'hui , dans l'Europe lettrée, le plus célèbre, le plus populaire. Voilà pourquoi , voulant donner une traduction des œuvres choisies des principaux dramatises espagnols, nous commençons par Calderon. Bien qu'il soit l'un des derniers venus dans l'ordre des temps , c'est à lui qu'il appartient de disposer le public français à la connaissance des poètes ses compatriotes.

On sait peu de chose sur la vie de Calderon. Son premier biographe , don Juan de Velra-Tasis y Villaroël , n'a laissé, touchant le grand poète dont il avait eu pourtant l'honneur d'être l'ami , qu'un récit d'une sécheresse extrême, et ce n'est pas sans beaucoup de peines que nous avons pu réunir quelques détails d'un certain intérêt.

Don Pedro Calderon de la Barca naquit à Madrid dans les premiers jours de l'année 1600(1)*. Son père, don Diègue Calderon de la Barca Barreda , secrétaire du conseil des finances, était le dernier rejeton d'une vieille famille noble, originaire du Val de Carriedo, dans la province appelée la Montagne de Burgos (2). Sa mère, dona Maria de Henaa y Riano, descendait d'une noble famille des Pays-Bas de Flandre, établie de temps immémorial en Castille. — Dorothée Calderon de la Barca, sœur de notre poète et religieuse au couvent de Sainte- Claire de Tolède, se plaisait à ra-

conter qu'avant la naissance de son frère , on l'avait entendu gé-
mir à trois reprises différentes dans le sein maternel ; et cet évé-
nement merveilleux était pour elle le présage du bruit extraordi-
naire que l'enfant devait faire un jour dans le monde.

Après avoir passé ses premières années dans la maison pater-
nelle, le jeune Calderon fut placé , avant l'âge de neuf ans accom-
plis, au collège impérial de Madrid, dirigé par les Jésuites. Là., il
eut bientôt dépassé tous ses condisciples. Avant

' Voyci à la fin <lo l.i Nolicc.

ij NOTICE SUR CALDERON.

d'avoir atteint sa quatorzième année, il avait composé une co-
médie intitulée le Char du ciel (el Garro del cielo), qui, malheu-
reusement, ne se retrouve plus parmi ses œuvres. A cette époque
, notre poète fut envoyé à l'université de Salamanque , alors ap-
pelée avec raison la Mère des sciences. A celte célèbre école
s'étaient formés la plupart des hommes éminens de la génération
précédente, Hurtado de Mendoza, Cervantes , etc. , etc. Grâce à
une facilité prodigieuse , Calderon apprit en se jouant toutes les
sciences que l'on enseignait alors à la jeunesse espagnole : ma-
thématiques , géographie, chronologie , histoire politique et sa-
crée , droit civil el canonique, philosophie, théologie, etc., etc. Ces
graves études ne purent absorber tout entier cet esprit souple et
vigoureux; et à dix-neuf ans, lorsqu'il acheva ses cours, Galderon
avait déjà fait représenter quelques ouvrages dramatiques sur les
principaux théâtres de r£spagne.

Au sortir de l'université, Galderon retourna à Madrid dans sa
famille. Son biographe ne dit point comment il employa les an-
nées qui suivirent. Il est à croire qu'il fréquenta assidûment les

théâtres où se jouaient alors les pièces de Lope , et que lui-même il composa de nouvelles comédies : tout cela, un peu, sans doute, malgré les désirs de son père, qui, j'imagine, aurait voulu le faire entrer au conseil des finances.

A vingt-cinq ans, entraîné comme Gervantes, comme Lope, par son inclination guerrière, il se fit « oïda » (c'était un titre que ne dédaignaient point les plus nobles familles⁽³⁾), et va passer dix années dans le Milanais et en Flandre. On voit par ses comédies qu'il étudia soigneusement l'italien et la littérature italienne. Plusieurs de ses pièces pourraient même donner à penser qu'il ne fut pas indifférent aux charmes des dames de Milan et de Parme; et je ne serais pas étonné que, jeune et plein d'ardeur, il ait eu là quelques-unes des aventures qu'il a mises sur le compte de ses galans. En même temps il continuait d'écrire pour le théâtre ; et Lope , qui alors distribuait la gloire en Espagne comme chez nous Voltaire au XVIII^e siècle , et qui devait bientôt lui laisser le sceptre de la comédie (4) , Lope , dans le *Laurier à* Apollon*, publié en 1630, le plaçait déjà au premier rang des poètes.

En 1636 (Lope était mort l'année précédente), Calderon revint en Espagne. Il y était appelé par le roi Philippe IV,

NOTICE SUR CALDERON. ⁱⁱⁱ

qui lui confia la direction de ses fêtes, et il passa plusieurs années à la cour comme intendant des plaisirs dramatiques du roi. Celui-ci, pour prix de ses nouveaux services, lui donna l'habit militaire de Saint- Jacques. Calderon prouva qu'il était digne de cette haute distinction. En 1640, les chevaliers des quatre ordres ayant été appelés à l'armée de Catalogne, commandée par le

comte-duc Olivarez , le roi , qui désirait une comédie de son poète favori , voulut le dispenser de la campagne; mais Calderon eut à cœur de satisfaire à toutes ses obligations: il composa rapidement sa comédie, et se hâta d'aller rejoindre l'armée en Catalogne (5).

A la paix il revient à la cour, où le roi lui donne , sur le fonds de l'artillerie, une pension de Irente écus par mois somme qui ne laissait pas que d'être assez considérable pour le temps , surtout si l'on songe à l'état de détresse où devaient se trouver en ce moment les finances d'Espagne. Cette faveur, Calderon la reconnaît et travaillant à de nouveaux ouvrages. Quelques années après , lors du mariage du roi avec Marie- Anne d'Autriche sa nièce , on voit le grand poète composer les devises des arcs de triomphe dressés en l'honneur de la princesse.

En 1651 , Calderon entra dans les ordres sacrés. Il avait commencé et finissait comme Lope. Les motifs qui le déterminèrent peuvent aisément s'apprécier. Ce fut d'abord, on n'en saurait douter, la dévotion la plus sincère et la plus ardente. Mais , si je ne m'abuse , la situation où se trouvait • alors l'Espagne ne dut pas être tout-à-fait étrangère à cette résolution. L'Espagne, si puissante sous Charles-Quint, et même encore sous Philippe II , un demi-siècle auparavant , expiait sa grandeur passée ; elle perdait ses plus riches provinces, subissait des revers inouïs (6). On comprend dès lors qu'une âme fière et sensible ait renoncé à servir sous un drapeau humilié, et se soit réfugiée dans la religion et la poésie, qui toutes deux lui montraient la gloire.

Selon l'esprit et les habitudes de ce temps , Calderon , en entrant dans les ordres , n'en eut que plus de loisirs à donner au théâtre. Mais, à présent , ce fut l'Eglise qui récompensa ses tra-

vaux. Nommé d'abord chapelain des Rois nouveaux de Tolède (7) , il ne tarda pas à être rappelé par le roi, qui le nomma son chapelain honoraire , en lui laissant les émolu-

W NOTICE SUR CALDERON

mens de sa chapellenie et y ajoutant un bénéfice en Sicile.

Vers 1663, Galderon entra dans la congrégation de Saint-Pierre, composée des prêtres nés à Madrid. Trois ans après il était élu premier chapelain de la congrégation.

Mais , déjà auparavant , Calderon avait reçu un honneur d'un autre genre , qui avait dû exciter bien vivement sa sensibilité. C'était alors Tusage en Espagne de célébrer les grandes fêtes de FÉglise par la représentation de pièces allégoriques nommées jictes sacramenUh (autos sacra mentales); chaque ville désignait son auteur, et la commande d'un aufo était la distinction la plus flatteuse que pût ambitionner un poète. Calderon , chargé quelques années de suite d'écrire les autos de Madrid , avait obtenu un succès prodigieux ; les villes les plus importantes s'adressèrent à lui pour les autos; et pendant trente-sept ans il eut le privilège exclusif de fournir de ces ouvrages Tolède , Séville , Grenade , enfin toutes les capitales de l'ancienne Espagne.

Ainsi s'écoulait celte glorieuse vieillesse, lorsque, le 25 mai 1681 , Dieu rappela à lui son poète. Ce jour-là on célébrait la fête de la Pentecôte; toutes les villes d'Espagne avaient représenté solennellement les actes sacramentels de Calderon , et l'on a remar-

qué qu'il expira vers le soir, à l'heure où les représentations venaient de finir. Les chants avaient cessé !

Dans une ancienne édition de Calderon se trouve un portrait de lui fort remarquable , et dont la vue a excité au plus haut point notre intérêt. Calderon est revêtu du costume ecclésiastique et porte sur la poitrine les insignes de Saint-Jacques et de Calatrava. Ses traits sont grands et beaux, le front d'une ampleur sans égale. Le regard profond et brillant annonce une méditation inspirée. La bouche, du dessin le plus noble, est contractée d'un air sévère. Toute la tête respire je ne sais quelle fierté martiale. On devine sans peine que ce prêtre, ce poète a été soldat, et Ton dirait qu'il s'apprête à commander. Aussi, modifiez quelques détails de ce portrait; à l'habit ecclésiastique substituez une cotte de mailles ou un pourpoint tailladé; que cette barbe blanche tombe largement sur la poitrine , et vous aurez un chevalier , — un héros, — le Çid dans sa vieillesse.

Calderon était d'un naturel généreux et bienfaisant. Les

NOTICE SUR CALDERON. v

poètes ses contemporains , qui admiraient son génie , n'aimaient pas moins ses qualités morales. Le connétable de Castille , le duc d'Infantado , le duc d'Albe , le duc de Médina de las Torres, le comte-duc Olivarez, enfin tous les plus grands seigneurs de ce temps recherchaient avec empressement sa société.

Il paraît aussi que notre poète vivait familièrement avec le roi Philippe IV, qui lui-même s'occupait de poésie dramatique (8). Souvent 9 dit-on, Philippe IV et Galderon , à la mode d'Italie , jouaient ensemble des comédies improvisées. On raconte même à ce propos une anecdote assez curieuse. — Un jour le poète-roi

et le roi des poètes improvisaient une comédie dont le sujet était tout simplement la Création du monde. Le roi , comme de raison , représentait le personnage de Dieu ; Calderon faisait le rôle d'Adam. C'était au tour de Calderon. Il décrivait le paradis et s'oubliait dans sa description, quand, loul-à-coup, il voit le roi qui bâillait... royalement. Interdit, il s'arrête, et d'un regard inquiet interroge. «Vive moi! (c'est-à-dire, vive Dieu î) réplique aussitôt Philippe IV, je ne croyais pas avoir créé un Adam si bavard ! »— Et Calderon de rire, et la comédie de continuer gravement après cette espèce d'intermède.

Cette anecdote, qui à nos yeux ne diminue en rien le grand poète , nous l'avons surtout rapportée comme indication des mœurs et de l'esprit de l'époque. En effet , si l'Espagne a vu s'évanouir au xvii* siècle son influence politique, du moins elle ne déchut pas dans les lettres et les arts , et cette époque fut bien réellement la seconde partie du siècle d'or (9). Le mouvement d'intelligence et d'imagination qui s'était manifesté au xvi« siècle se continua en prenant une nouvelle force. Ce fut comme une inspiration universelle. De tous côtés , à Madrid , à Séville , à Valence , s'élevaient de grands poètes , de grands peintres , de grands musiciens. C'est le temps de Cervantes, de Lope, de Calderon ; c'est le temps de Velasquez et de Murillo , c'est le temps de ces maîtres de Valence dont les noms sont peu connus , mais dont les œuvres sont immortelles. Ajoutez à cela un prince spirituel , aimant les arts , cultivant les lettres , et tellement fou de théâtre , qu'il se consolait de la perte de ses provinces en jouant la co-

NOTICE SUR CALDERON

medie. Quel moment pour un poète du génie le plus heureux et le plus facile, connaissant le monde, et passionné pour la gloire I

D'après les renseignemens , plus ou moins exacts, fournis par son biographe , Galderon a composé : cent YŃgi comédieis ou pièces profanes , quel qu'en soit le dénouement , heureux ou malheureux; cent actes sacramentels ou autos, pièces allé-, goriques , ayons-nous dit , qui se jouaient dans les grandes fêtes religieuses ; deux cents louanges divines ou humaiHes (loas, espèce de prologues] ; cent intermèdes; un poème sur rentrée en Espagne de la reine Marie-Anne d'Autriche ; un poème sur le déluge universel ; un poème sur les quatre , fins dernières de Thomme ; un poème en Thonneur de la peinture; un poème apologétique de la comédie ; et un nombre inGni de chansons , de sonnets , de romances , etc. , etc. De tous ces ouvrages, il ne reste aujourd'hui que les comédies, au nombre de cent huit , et soixante-douze autos précédés de leurs /oa« (10).

Lorsque nous publierons un choix des pièces de Cervantes, dont le grand nom peut marquer la première époque d'un théâtre espagnol vraiment national , nous raconlerons les commencemens, les progrès, en un mot Thistoire de ce théâtre. De même, en publiant les œuvres choisies de Lope de Vega, nous aurons l'occasion d'examiner la poétique de celte comédie espagnole dont Lope fut le législateur ingénieux en même temps que le glorieux fondateur. Pour aujourd'hui , nous nous occuperons uniquement de Calderon. Et comme des critiques plus habiles et plus éloquens, MM.Schlegelelde Sismondi l'ont déjà considéré dans ses rapports avec la civilisation de l'Espagne au xviii* siècle,

nous nous bornerons à réétudier tous ses aspects les plus généraux^ du point de vue de l'art. Nous allons le décomposer, l'analyser, et nous essayerons d'établir au juste sa valeur dans chacune des parties qui constituent le poète dramatique.

Et d'abord , l'invention . — Sans être aussi prodigieuse que celle de Lope , l'invention de Calderon n'est peut-être pas moins remarquable. Il n'a point produit, comme Lope, quinze cents comédies ; mais , à mon, avis, il féconde mieux un sujet.

NOTICE SUR CALDERON. vij

Ainsi, par exemple , sa comédie intitulée *Ne badinez pas avec l'Amour* (*Nô ay buiias con eV amor*) a inspiré à Molière l'idée générale et plusieurs détails essentiels des *Femmes savantes*; elle a inspiré M. Scribe deux de ses plus jolis chefs-d'œuvre (n) ; et il y aurait encore dans cette pièce une charmante comédie pour qui saurait Ty trouver comme Molière et M. Scribe.

Dans la composition, Calderon procède diversement , suivant que sa pièce est une comédie d'intrigue ou une comédie sérieuse.

Parmi les comédies d'intrigue de notre poète, il en est une intitulée *les Engagemens du hasard*. Ce titre, Calderon aurait pu le donner à toutes ses comédies d'intrigue ; car dans toutes c'est le hasard, — un hasard, il est vrai , plein d'esprit et de malice, — qui conduit les événemens. — Un jeune cavalier Espagnol, un galant arrivé à l'instant même de Flandre ou d'Italie cherche, la nuit, par les rues de la ville , la demeure d'un ami chez lequel il doit loger. Tout-à-coup une dame se présente à lui, et d'une voix émue: «Seigneur cavalier, s'il y a en vous quelque courtoisie, protégez une femme, etc.» Le cavalier, qui est fort courtois, accompagne chez elle la dame inconnue. Or, il se trouve que cette dame

est précisément la sœur de son ami. Or cet ami, ce frère est épris d'une dame , amie de sa sœur , que notre cavalier nouveau débarqué devait épouser. Or il y a un troisième cavalier, adorateur dédaigné de la dame qui courait le soir, je ne me rappelle plus trop pour quel motif, les rues de Madrid. Et de là tous les incidens imaginables : les deux dames voilées qui sont prises l'une pour l'autre; l'un des galans qui se cache en entendant du bruit ; l'autre galant qui le rencontre et l'oblige à tirer l'épée , et le frère qui survient. A la fin , quand il y a eu assez de quiproquos et de méprises, tout s'arrange par deux iOU trois mariages, sans compter celui du valet bouffon , ou i^racioso, avec la suivante. Telle est, en quelque sorte , l'abstraction dramatisée des comédies d'intrigue de Calderon.

Et ceci, ce n'est pas moi seulement qui le dis, c'est Calderon. Oui , Calderon lui-même , dans les allocutions qu'il adresse souvent au public au milieu de ses pièces , a reconnu plus d'une fois que ces incidens romanesques' étaient les élémens

viii NOTICE SUR CALDERON.

ordinaires , les ressorts habituels de sa Comédie. Ainsi, dans une de ses pièces, un personnage obligé de se cacher dit au public: «Ceci ressemble à une comédie de don Pedro Calderon, et il doit nécessairement y avoir un cavalier caché ou une dame voilée. » Et ailleurs : « Eh quoi ! dit un valet témoin forcé d'un duel, était-ce donc là ce que nous devions trouver en arrivant à Madrid? — Oui , mouche, répond un autre, c'est une scène d'un poète grand ami des coups d'épée, etc., etc.» Et ailleurs, pour ses dénouemens : «Qu'est-ce donc?» dit un personnage. A quoi l'autre : « Ce doit être, je parie, une de ces comédies de don Pedro Calderon, dans lesquelles les frères ou les pères arrivent tou-

jours mal à propos.» Voilà bien , ce nous semble, tous les incidens que nous avons signalés comme se représentant d'une manière habituelle dans les comédies deCalderou (li).

Au reste, malgré tous ces incidens, ce mouvement, malgré ces voiles , ces cachettes , ces duels et ces surprises , rien de plus clair que les comédies d'intrigue de Calderon. On a beaucoup parlé, je le sais, de la difficulté qu'il y avait à suivre les pièces espagnoles; et, en effet, cette difficulté doit exister pour une foule de pièces où les auteurs ont mis un nombre excessif de personnages qui passent devant les spectateurs sans qu'on puisse reconnaître ni leur physionomie ni leurs intérêts. Mais il n'en est pas ainsi avec les comédies de notre poète: malgré la richesse et la variété des ornemens, elles sont toutes — comme ces palais arabes qu'on voit encore en Espagne, — d'une architecture légère, aérienne, et, en quelque sorte, transparente.

Mais tandis que le hasard joue un rôle si important dans les comédies d'intrigue de Calderon, son action s'affaiblit, son pouvoir diminue dans les comédies sérieuses. A mesure que la pièce devient plus dramatique, les événemens, les incidens dépendent davantage des caractères , des passions , des intérêts des personnages (i3). Il y a là , selon nous, tout à la fois une connaissance profonde des choses humaines , et un profond sentiment de Tart.

Calderon a suivi, en général, la poétique de Lope. Il a cependant un mode d'exposition qui lui est propre. D'habitude Lope expose son sujet en deux ou trois scènes d'action. Chez Calderon , au contraire , l'exposition se fait ordinaire-

ment par un récit (quelquefois un peu long). Je préfère , je Tavoue, la mélhode de Calderon. Elle est moins vive , moins animée; elle saisit moins le spectateur, mais elle permet davantage au poète cette progression de mouvement qui me semble surtout nécessaire dans un ouvrage dramatique (14). Enfin, ce qu'il faut remarquer en parlant de la composition de Calderon, c'est l'art avec lequel il amène une situation inattendue , un coup de théâtre. Cet art merveilleux avait été reconnu des contemporains de Calderon, qui appelaient les beaux effets de scène des effets à la Calderon (lances de Calderon). Et en réalité, du point de vue scénique, Calderon est non seulement le premier des dramatises espagnols, mais, peut-être, tles dramatises de tous les temps et de tous les pays (15).

Venons aux caractères et aux passions.

Dans la plupart de ses comédies, Calderon n'a guère représenté que des caractères généraux. C'est le galant qui arrive de Flandre ou d'Italie , ardent , brave, aimable, toujours l'épée à la main et des douceurs à la bouche ; la dame, spirituelle et passionnée; le vieillard, un peu crédule sans doute, mais noble, généreux, et d'un dévouement parfait pour les dames ; le valet bouffon (gracioso) , gourmand, poltron , curieux et bavard ; et enfin la suivante (criada), qui sert avec une complaisance extrême les amours de sa maîtresse. Tel est le personnel , un peu monotone, des comédies d'intrigue de Calderon.

Mais il ne faut pas croire pour cela que Calderon n'ait jamais peint que des caractères généraux; il a, au contraire, dans la plupart de ses comédies historiques ou sérieuses, des figures caractérisées de la manière la plus individuelle. Tels seraient les divers personnages de V. Alcade de Zalaméa, le marquis de Barlançon

dans le Siège de Bréda^ le bandit dans Louis Ferez de Galice , Eusebio de la Dévotion à la Croix» Marianne du Tétrarque de Jérusalem, etc., etc. Toutes ces figures ont des traits individuels bien marqués , et quand on les a vues une fois, elles demeurent profondément gravées dans la mémoire.

Il est surtout deux types que Calderon semble avoir affectionnés, et qui méritent une mention spéciale.

X NOTICE SUR CALDERON

Le premier , c'est celui de la femme muy muger , comme disent les Espagnols (IC), qui revient à peu près et ressemble un peu à ce que nous appelons aujourd'hui une Lionne, La femme muy muger est une femme passionnée qui, pour arriver à son but, brave tous les obstacles. Ce lype, qui, je crois, n servi de modèle à Corneille pour ses adorables furies , me semble bien espagnol et du xvi" siècle.

Un autre type de Calderon , fort curieux , c'est le héros de quelques-unes de ses comédies s'érieuses fondées sur le point d'honneur : noble et généreux, mais, au besoin, rusé, dissimulé, et qui^ lorsque son honneur lui semble compromis, sacrifierait impitoyablement le monde entier et lui-même. Ce personnage appartient également à l'Espagne du xvi* et du XVII* siècle ; et, si je ne me trompe, il dénoterait l'influence <iu caractère personnel de Philippe II sur le caractère espagnol. Quand je lis A ou- trage secret, ou le Médecin de son honneur, et que je vois apparaître au moment solennel le sombre et farouche héros de Calderon, je me rappelle involontairement Philippe II k son lit de mort

, disant aux médecins qui hésitent à le saigner : « Eh quoi I craignez- vous donc d'ôler quelques gouttes de sang à un homme qui en a fait verser tant de flots aux hérétiques I »

Pourquoi donc Calderon, si habile à peindre des caractères, et qui devait avoir recueilli tant d'observations dans sa vie active et dans ses voyages , n'a-t-il pas caractérisé d'une manière plus individuelle les personnages de ses comédies d'intrigue? La réponse est toute simple : c'est qu'il ne l'a pas voulu ; et, sans doute, il ne l'a pas voulu parce qu'il l'a jugé inutile. En effet , n'avons-nous pas dit que dans ces comédies de notre auteur c'est le hasard , le hasard seul , qui dirige tout à son gré, et que les acteurs n'ont par eux-mêmes aucune influence sur les événements? Dès lors, à quoi eût servi au poète de les mieux caractériser? N'était-ce pas assez des premiers personnages et des premiers caractères venus pour servir de jouet aux caprices du hasard?... Puis, le spectateur, lorsqu'il est entraîné par des aventures variées et imprévues, s'intéresse-t-il beaucoup aux peintures caractéristiques?

De tous les sentimens, celui que notre poète exprime avec le plus d'éloquence c'est l'orgueil, surtout l'orgueil blessé et

NOTICE SUR CALDERON. » t

menaçant. Je ne puis résister au désir de citer un passage d'une de ses pièces les plus curieuses , où ce sentiment me semble admirablement rendu.

Cette pièce , intitulée les Armes de la beauté', n'est autre chose que le sujet de Goriolan , sauf les modifications, assez grayes, que Calderon a fait subir à l'histoire.

Goriolan, jeune galant qui vit à l'époque de la guerre contre les Sabins, a excité parmi le peuple une sédition, à cause que le Sénat a promulgué une loi qui interdit aux dames de porter du fard , des bijoux et d'élégans atours. (Riez si vous voulez ; mais , de grâce , écoutez !) Gomme dans la sédition un sénateur a été tué, Goriolan est jugé par les trois ordres réunis , — Tordre sénatorial , Tordre équestre , Tordre populaire , — et condamné à Texil. On vient lui lire la sentence au moment où il reçoit au milieu du forum les honneurs du triomphe. En vertu de cette sentence , qui prononce aussi la dégradation du coupable, les trois juges suprêmes s'approchent du triomphateur , et Tun lui ôte sa couronne de lauriers, Tautre son épée , le troisième son poignard... Pendant tout ce temps Goriolan demeure immobile, dans un sombre silence. Mais ensuite , lorsque le rapporteur (el relator) lut annonce qu'il va être immédiatement conduit par une troupe armée hors du territoire romain, alors il éclate, et regardant d'un œil farouche les monumens qui l'entourent r «Ainsi donc, s'écrie-l-il, ainsi donc, ingrate patrie, tu me rejettes hors de ton sein , et tu me fais conduire au fond des déserts comme une bête féroce. Eh bien tremble I... car, comme une bête féroce, quelque jour je reparaîtrai tout-à-coup et je m'élancerai contre mon maître ! » Mais il faut lire cela dans Galderon. L'on comprend alors comment les Espagnols ont pu adorer le poète qui exprimait avec tant de puissance le trait distinctif de leur caractère.

Ge qui précède m'amène naturellement à parler de la manière dont Calderon a traité la vérité historique. Dans toutes celles de ses pièces dont le sujet est emprunté soit à la mythologie , soit à l'antiquité grecque ou romaine, notre poète dispose à son gré de la couleur locale, et se joue sans scrupule des faits, des mœurs,

du temps. TousJours ses héros, Assuérus ou Alexandre, Scipion ou Goriolan, sont des galans espagnols

xij NOTICE SUR CALDERON.

portant la cape et l'épée, pointilleux sur l'honneur et dévoués
aux clames.

En voyant ces inexactitudes de costume, plusieurs critiques se sont récriés contre l'ignorance de Calderon. Galderon, a-t-on dit , pouvait savoir les langues anciennes , mais il ignorait les mœurs des peuples qui les parlaient. Comme si Ton* pouvait apprendre une langue ancienne sans apprendre en même temps les mœurs du peuple qui Ta parlée ! comme si, à Salamanque , notre poète n'avait pas étudié tout ce que nous possédons aujourd'hui encore d'historiens latins et comme si, enfin/un long séjour en Italie, au milieu des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture , n'avait pas dû compléter son éducation classique !

Les critiques français qui jadis déclamaient si fort contre l'ignorance et la barbarie de Calde/on , ou de Lope , ou de Shakspeare, auraient mieux dû se rappeler notre histoire littéraire. Je ne parlerai pas du moyen âge, où nos romanciers qui célébraient les exploits d'Achille et d'Hector, leur prêtaient naïvement les idées , les mœurs , le costume de l'état social dans lequel les auteurs eux-mêmes vivaient, — comme faisaient les peintres et les sculpteurs contemporains. Je ne parlerai pas, non plus, de ces romans publiés dans la première moitié du xvii* siècle , dans lesquels on nous représentait, Boileau lui-même Ta dit, Gatton galant et Brutus dameret. Mais plus tard, sous Louis XIV, à la plus brillante époque du grand siècle , nos écrivains les plus instruits , les plus parfaits , les plus classiques , ont-ils toujours été fidèles

au costume? Fénelon, quand il décrit la grotte de Calypso tapissée de rocaillles et de coquilles (il), n'a-t-il pas oublié sa chère antiquité, et ne songe-t-il pas un peu trop aux merveilles de Versailles? De même Corneille et Racine dans leurs plus beaux ouvrages n'ont-ils pas manqué, volontairement sans doute, le premier à ces mœurs romaines qu'il connaissait si bien, le second à ce génie de la Grèce dont il était tout pénétré?

C'est que pour plaire à un peuple d'une érudition inconipcle, pour l'inlérresser, pour agir sur lui, l'écrivain, le poète, le poêle dramatique surtout, doivent autant que possible lui offrir des peintures qui lui rappellent les hommes ou les choses qu'il connaît el qu'il aime. Or, cela était surtout néces-

NOTICE SUR CALDERON. xijj

saire en Espagne au temps de Lopc et de Calaeron ; car là le peuple malgré les échecs qu'il éprouva sur la Ou (échecs qu'il n'étaient à ses yeux que des accidens passagers, et ne l'inquiétaient pas plus que des accidens de santé n'inquiètent un homme robuste), le peuple, dis-je, était plein du sentiment de son importance, de sa grandeur, de sa gloire ; il croyait à sa destinée, à son avenir, comme il croyait à Dieu, avec une foi entière ; rien dans le passé, rien dans le présent ne lui semblait comparable à lui-même; et il n'eût jamais toléré sur la scène des idées, des sentimens, des mœurs, un costume qui n'eussent pas été espagnols. Force était donc aux dramatisesde ce pays, lorsqu'ils traitaient un sujet étranger, de sacrifier là vérité historique, et, pourquoi ne Tavouerais-je pas? aussi nationaux que leurs spectateurs, ils la sacriiiaient résolument.

Heureux , trois fois heureux , les tragiques grecs ! Ils n'étaient point préoccupés par les souvenirs d'un long passé. Pour eux , tout le passé du monde c'était le passé de la Grèce; tous les héros, c'étaient leurs aïeux; toutes les traditions, c'était Homère. Ils n'avaient qu'à puiser à ces pures sources, et là ils trouvaient tout ensemble et l'idéal de la poésie et la vérité de l'histoire!

Considéré du point de vue du style et de la forme, Calderon possède toutes les qualités d'un habile écrivain, et, en outre, une rare élévation et une exquise finesse. Mais il a aussi des défauts que nous ne devons pas dissimuler : du bel esprit ^ une imagination excessive, et enfin de la déclamation. Ces défauts étonnent d'autant plus chez notre poète , que naturellement il avait le goût très-sain. Essayons de les expliquer.

Pour la recherche de l'esprit ce fut , de la part de Calderon, une concession à la mode générale. Il suivit en cela l'exemple de Lope, qui, après avoir combattu le mauvais goût avec une verve de moquerie sans égale, finit par y sacrifier (18).

Pour les comparaisons et les métaphores redoublées de Calderon , dans lesquelles il rappelle un peu trop souvent le soleil et les étoiles, elles tiendraient davantage aux nécessités de sa comédie. D'ordinaire elles sont placées dans la bouche des galans qui font la cour à des dames voilées, inconnues.

xiv NOTICE SUR CALDERON.

Or, que voulez-vous que disent ces galans en une position si délicate? Ne sont-ils pas forcés , comme Simonide , de se rejeter sur Télégie de Castor et Pollux, ces astres éclatans?

De même , les déclamations de Galderon s'expliquent , la plupart du temps, parla situation de ses personnages. Ainsi, par exemple, dans V Alcade deZalaméa^ d'ailleurs si admirable , lorsque Isabelle , après Foutrage affreux qu'elle a reçu dans la forêt, se présente sur la scène, seule, les vêtemens déchirés, les cheveux en désordre, au moment où le jour va paraître, elle s*écrit:«Ah! puissé-jeneplus voir la lumière du jour, qui ne servirait qu'à éclairer ma honte !... O vous , fugitives étoiles , ne permettez pas que Taurore vienne sitôt vous remplacer dans la plaine azurée du ciel ; son sourire et ses larmes ne valent point votre paisible clarté ; et s'il faut enfin qu'elle paraisse , qu'elle efface son sourire et ne laisse voir que ses larmes I...O Certes, dans la situation où se trouve Isabelle, cela est bien froid , cela est bien faux. Mais comment voulez-vous qu'elle apprenne au public son horrible malheur? Comment voulez-vous qu'elle confie à deux mille spectateurs , dont les regards sont fixés sur elle , ce qu'elle userait à peine confier à sa mère en se voilant le visage de ses mains?... Dès lors ces déclamations, qui , dans un ouvrage destiné à la lecture, ne seraient pas supportables , on pourrait les expliquer, sinon les justifier, par les exigences de la scètie et de Tef-Tet théâtral.

Shakspeare a une manière de procéder à peu près semblable. Chaque fois qu'il fait raconter sur la scène un événement public, il se sert du langage le plus propre à nous en montrer la grandeur, quelle que soit la position sociale du personnage qu'il charge du récit : c'est ainsi qu'on peut voir , au début de Macbeth , avec quelle pompe le soldat raconte la victoire remportée par Macbeth et Banquo sur le roi de Norwège. Le poète aura craint, sans doute, que l'événement ne perdît de son importance s'il était

raconté dans le langage habiluel au messenger, et alors il a élevé le langage du messenger à la hauteur de l'événement (19).

Puisque nous sommes sur la diction de Calderon , une remarque à faire, c'est que l'on rencontre fréquemment dans ses comédies certains mots,— destin, fortune^ étoile, —qui

NOTICE SUR CALDERON. xv

rappellent la fatalité des anciens et la prédestination des musulmans. Les idées que ces mots représentent ne sont pas, en Espagne, particulières à Calderon ; et souvent ses compatriotes , soit comme individus , soit comme nation , ont tenu une conduite qui semblait indiquer la croyance à ces idées. Mais de tous les dramatises espagnols Calderon est celui qui les a reproduites le plus fréquemment, comme il est celui qui a montré le plus souvent dans ses ouvrages l'action et la puissance de la destinée; et ce détail nous a paru assez important pour que nous ayons dû le signaler à nos lecteurs.

Quant à la versification, Calderon n'est pas toujours exempt d'une certaine manière, et il n'a pas la variété de Lope, qui employait tour à tour, avec la même aisance, tous les rythmes et tous les mètres. Mais il est supérieur à Lope et à tous les poètes espagnols dans le vers octosyllabique , nommé vers de romance , ou redondilla, qu'il emploie avec un art vraiment magique. Rapides, impétueux , ces vers se précipitent comme un torrent sonore , et l'on se sent entraîné malgré soi par l'harmonie ravissante de cette musique divine dont Lope lui-même était enchanté (20).

Voyant l'admirable finesse avec laquelle Calderon a peint quelquefois les ridicules des hommes, un littérateur fort distin-

gué, M. Martinez de laRosa, a exprimé le regret que notre poète n'ait pas donné un but moral à ses comédies (21). Je ne saurais partager ce regret. A chaque peuple son théâtre , à chaque poète son génie. A l'Espagne , à Calderon les grandes aventures, les grands sentimens, la galanterie passionnée. Pour la peinture des vices et des travers sociaux, pour les châtier ou s'en moquer, le pays, le poète — c'étaient la France et Molière. ^

D'autres écrivains sont allés plus loin. Préoccupés de ces aventures d'amour sur lesquelles Calderon a fondé sa Comédie, ils l'ont accusé de corrompre les mœurs. La critique qui apprécie de la sorte des jeux d'imagination et méconnaît à ce point les privilèges de l'art ne mérite pas une réfutation sérieuse. Calderon, qui semble l'avoir pressentie. Ta réfutée d'avance de la seule manière convenable, par l'intermédiaire d'un de ses personnages qui vient d'être la dupe d'une femme voilée : «Maudites soient, s'écrie-t-il avec malice, — maudi-

xvj NOTICE SUR CALDLIKOA.

tes soient les comédies qui ont enseigné ces fourberies, qu'on n'aurait jamais trouvées sans elles I »

McUhubiesen

Las comedia» que emenaron Enganos tan aparentes (22) !

Le seul lori, peut-être, que la morale serait en droit de reprocher à Galderon , c'est d'avoir, dans quelques-unes de ses comédies, glorifié cette susceptibilité (Ju point d'honneur, qui porte parfois ses héros à des actes si condamnables. Et ici encore le poète pourrait ne pas demeurer sans réponse. « Ce n'est pas moi , pourrait-il dire, ce n'est pas moi qui ai créé, développé chez mes

compatriotes le sentiment exalté de l'honneur. Avant moi ce sentiment régnait en maître dans leurs cœurs : il était le mobile de leur conduite, la règle de leur vie, leur loi, leur inspiration. Je n'en ai été que l'interprète ; et si je n'avais pas su l'exprimer avec chaleur , avec éloquence, non seulement les Espagnols ne m'auraient pas adopté pour leur poète, mais moi-même je n'eusse pas été Espagnol ! »

Telle est, à notre jugement , la comédie de Galderon considérée d'une manière générale. Nous nous réservons de compléter notre opinion dans les notices spéciales qui précéderont chaque pièce. Un mot maintenant des autos.

Nous avons déjà défini ce qu'était un auto: une espèce de drame religieux allégorique. Les personnages les plus ordinaires de ces drames sont la Foi, la Grâce, la Taule, la Nature, le Judaïsme, la Genlililé. Dans ces ouvrages, le poète," en nous montrant la folie de nos passions , en combattant les prétentions et la vanité de la raison humaine, cherche à nous expliquer le mystère de notre destinée.

Les critiques modernes, qui ne sont pas toujours d'accord sur les comédies de Galderon , sont encore plus divisés sur le mérite de ses autos, M. Schlegel, chez qui une instruction étendue s'unit à tant d'esprit et d'imagination , les a vantés avec le plus vif enthousiasme. M. de Sismondi , dont la raison est si éclairée, n'en a parlé qu'avec une réserve qui ressemble au dédain. Pour nous, s'il nous est permis d'émettre notre opinion après celle d'écrivains aussi considérables , nous pen-

sons qu'on ne saurait trop admirer ce que les autos reoferment de beau, de grand, de majestueux, de sublime ; mais qu'aussi i'on peut s'élonner de ce qu'on y rencontre parfois d'étrange et de bizarre. Au reste, malgré l'extrême difficulté de ce travail, nous essayerons de traduire un ou deux autos, et Ton en jugera; car si la poésie perd toujours une partie de son charme dans les meilleures traductions, il n'est pas moins vrai que les beautés sérieuses d'un ouvrage poétique se font jour même dans les traductions les plus imparfaites, — comme on reconnaît un beau tableau à travers la gravure la plus grossière et la plus effacée.

Calderon est le dernier venu des grands d rama tistes espagnols. Après lui, après ses disciples, la comédie espagnole disparaît, et sans retour. En voyant ce singulier phénomène, en voyant finir ainsi un théâtre qui pendant un siècle avait brillé d'un si vif éclat, il est impossible de n'en point chercher la cause avec intérêt.

Cette cause, des écrivains de talent et d'esprit ont cru la découvrir dans l'Inquisition. — Tout en détestant autant que personne cette institution funeste, — je le déclare , —je ne la crois point coupable de ce nouveau méfait ; et comme il faut bien prendre garde délaisser calomnier l'Inquisition (le mot est de Voltaire) , je ferai deux ou trois observations pour sa défense. D'abord, à quelle époque se rapportent les premiers essais du théâtreespagnol? Aux dernières années du xv* siècle. Or, c'est précisément à cette époque que s'établit l'Inquisition (23). De même, quelle a été l'époque la plus Uorissanlc de la littérature espagnole, et, en particulier, de la comédie? C'est la seconde moitié du xvi* siècle et la première moitié du xvii«. Or c'est aussi à cette

époque que l'Inquisition posséda le plus de puissance. Enfin, quels sont les plus grands dramatisques espagnols? C'est Lope, c'est Calderon , Tirso de Molina, Moreto, Solis. Or, Lope appartenait à l'Inquisition ; Montalban, le disciple chéri de Lope, était secrétaire de l'Inquisition ; et quant à Calderon , à Tirso , à Moreto , à Solis , ils étaient prêtres , ce qui veut dire qu'ils tenaient d'assez près à l'Inquisition. — Donc, évidemment, ce n'est pas l'Inquisition qui a tué la comédie espagnole.

Mais alors, dira-t-on , à quelles causes attribuer la fin si

xviii NOTICE SUR CALDERON.

soudaine et si complète de cette comédie? Eh ! mon Dieu ! à ces causes générales qui déjà auparavant avaient eu tant d'influence sur les lettres et les arts , comme sur la destinée d'autres peuples non moins illustres, non moins glorieux! — Pourquoi, cinquante ans après la conquête macédonienne, n'y a-t-il plus ni grands philosophes , ni grands historiens , ni grands orateurs, ni grands poètes , ni grands artistes dans cette Athènes naguère si féconde ? Pourquoi , à Rome, la décadence des lettres latines commence-t-elle immédiatement dans le siècle qui suit celui d'Auguste ? Pourquoi , dès le XVII^e siècle, après Salvator Rosa, n'y a-t-il plus de peinture dans cette Italie qui venait de posséder à la fois tant d'écoles florissantes ?... Et si l'on nous demande d'indiquer en outre les causes particulières qui ont eu une action fâcheuse sur la comédie espagnole, nous dirons : d'abord, le bigotisme aveugle du roi Charles II, et ensuite, et surtout, l'avènement de Philippe y au trône d'Espagne.

Car ce qui avait fait la force des poètes espagnols c'était leur nationalité ardente, leur patriotisme exclusif. Pas plus que leur

pays , ils n'avaient jamais subi l'influence étrangère. Mais lorsque le petit-fils de Louis XIV vint régner en Espagne , avec ce prince pénétrèrent dans la péninsule les idées et les mœurs françaises , d'autres vues littéraires, un autre système dramatique ; et comme il n'y avait plus de Pyrénées , il n'y eut plus de comédie espagnole.

Mais , chose remarquable ! ce théâtre espagnol si original , si national , et qui a fini si promptement, ce théâtre a fécondé tous les théâtres de l'Europe ; et Calderon , en particulier , a eu sur la littérature dramatique européenne une influence immense qui jusqu'ici, ce nous semble, n'a pas été suffisamment appréciée. A Calderon se rattachent d'une manière plus ou moins directe, soit pour des sujets d'ouvrages, soit pour le développement de quelque qualité , la plu pari des poètes dramatiques français du xvii* siècle, et, dans le xviii*, Beaumarchais , qui lui a dérobé ses situations les plus piquantes. Dès son vivant , sous la restauration de Charles II , Calderon a défrayé en partie le théâtre anglais. Au xviii» siècle il inspirait les poètes italiens, et entre autres le célèbre Gozzi. Enfin, au commencement de ce siècle, en Allemagne, les écrivains les plus distingués, les poètes les plus illustres , à

NOTICE SUR CALDERON. ifi

la tête desquels il faut Dommer Goëlhe et Schlegel, Tont traduit ou imité (24). Quel homme, quel poète que celui dont les inventions ont pu amuser des peuples d'un caractère et d'un génie si différens!

Pour compléter cette notice, il nous resterait à parler de notre traduction, des principes qui nous ont dirigé, du système que

nous avons suivi, etc., etc. Mais à quoi bon? quand on aura lu quelques scènes des pièces traduites, ne sera-t-on pas mieux instruit à cet égard qu'on ne pourrait l'être par toutes nos explications? Seulement nous avons un aveu à faire; c'est que pour ces jeux de mots doubles ou triples que Calderon met parfois dans la bouche de ses graciosos comme autant d'énigmes que le poète préparait, je crois, à ses futurs traducteurs, nous avons eu souvent recours aux lumières supérieures de M. Louis Dubeux, de la Bibliothèque royale, l'un de nos premiers philologues, et qui possède tous les divers dialectes de l'Espagne et du Portugal aussi parfaitement qu'il possède, dit-on, les langues de l'antiquité classique et de l'Orient. Grâce à l'érudition et à l'obligeance toujours prêtes de M. Dubeux, les difficultés ont été, ce nous semble, convenablement résolues.

Et, après cette déclaration, je finis comme Calderon finit ses comédies, — en réclamant pour mon travail l'indulgence des lecteurs et en les priant d'en pardonner tous les défauts.

NOTES

(i) Don Juan de Vera-Tassis, et après lui tous les biographes de Calderon, le font naître le 1^{er} février de l'an 1601; c'est une erreur. De l'extrait de l'acte de baptême qui se trouve cité dans l'ouvrage intitulé *Hijos de Madrid* il résulte incontestablement que Calderon naquit en 1600, et fut baptisé le 1^{er} février suivant. Quant au jour précis (de la naissance, il n'est pas indiqué dans l'extrait de l'acte de baptême; mais doit-on s'en rapporter, sur la date du jour, au biographe qui s'est trompé sur l'année?

Voy. Bijos de Madrid, i. ir, p. 218.

(2] Lope de Vega, oé à Madrid comme Calderon, était originaire de la même province et de la môme valléo de Carriedo.

(3] Dans l'excellente notice qui précède sa belle traduction de Don Quichotte, M. L. Tiardot a donné la meilleure définition du mot soldado (soldat). <• Ce mot, dit-il, n'avait pas précisément la même signification qu'aujourd'hui; c'était comme un premier grade militaire, d'où l'on pouvait immédiatement passer à celui d'enseigne (altères), on même au rang de capitaine. Aussi n'était pas soldat qui voulait; il fallait une sorte d'admission, et l'on disait en Espagne : Asentar plaza de soldado. -

(4) Dans soi; Histoire du théâtre espagnol, Cervantes dit en parlant de Lope, qu'il s'était « emparé du sceptre de la comédie. - Aliase con la monarquía cômica.

(5) Don Juan de Yera-Tasis intitule la pièce dont il s'agit ici, imite d'amour et déjà- loueie (Certamen de amor y zelos). Le malheur est que Calderon n'a donné ce titre à aucune de ses comédies. La pièce en question ne pourrait-elle pas être celle qui a pour titre, Combats (Amour et de loyauté (Duelos de amor y lealtad) ?

(6) L'Espagne perdit l'Artois en 1639, le Portugal en 1640, le Roussillon en 1642. La Catalogne s'était soumise à la France en 1641. La bataille de Rocroy est de 1643, et celle de Lens de 1648. ,

(7) Henri de Transtamare ne voulant pas que sa cendre fût mêlée à celle des rois dont il n'était pas le descendant légitime, avait fait construire dans la cathédrale de Tolède une chapelle richement dotée, qui devait servir de sépulture à lui et à ses

descendants. C'était là ce qu'on appelait la chapelle des rois nouveaux.

(8) On attribue à Philippe IV plusieurs comédies, et entre autres celle qui est intitulée *bar su vida por tu dama* (Donner la vie pour sa dame] ; mais rien ne garantit que cette pièce soit en effet d'origine royale. Comme beaucoup d'autres pièces de cette époque, elle fut représentée sous le nom d'un bel esprit de la capitale (*por un ingenio de esta corte*).

(9) Les Espagnols appellent le siècle d'Or la grande époque de leur littérature. Ce siècle d'or embrasserait l'espace d'un siècle et demi, 1530-1690. Il a à son commencement Boscan, Garcilaso de la Vega, Hirolado de Mendoza, et finit avec Calderon et Solis. Cervantes et Lope de Vega pourraient en marquer le milieu.

(10] Nous avons à faire ici plusieurs observations qui vous ont paru n'être pas sans intérêt, et nous les rangeons sous le même numéro , afin de ne pas multiplier les renvois.

Première observation. De la signification du mot comédie en espagnol.

En général, les Espagnols appellent comédie (*comedia*) toute espèce d'ouvrages de théâtre. Vers le milieu du xve siècle, le marquis de Sanlillana ayant mis en drame les événemens d'un combat naval qui avait eu lieu, en 1435, près de l'Ile de Ponza, entre les Génois et les Aragonais, intitula sa -pièce, *PéUte comédie de Poma* (*Comedieta de Ponza*]. Plus tard Cervantes, dans son Histoire du théâtre espagnol , dit en parlant de Lope, qu'il s'empara du sceptre de la monarchie comique (*alzóse con la monarquía cômica*]. Lope de Vega a intitulé son Art poétique, *Nouvel art de*

composer des comédies (Arle niicvo de bacer comodias). Enfin, dans le Laurier d'A'

xxij NOTES.

potion, le même Lopc, faisaDt l'éloge de Cristoval Tirues, s'eprime ainsi : « Repose en paix, esprit singulier à qui les poètes cùmiquet sont redevables des meillears principes de letir art ; tu as composé de belles tragédiet. •

■ ingénia singular! en pat repota A quien las musas eômicas debieron Los m^ores principeios que tuvieron; Celebradas tragedias escrihiste, -

Ces exemples softisent pour prouver qn'en Espagne le mot comédie sert à désigner, en général, an oovrage dramatique.

Après tout, la signification tré»-élendae que les Espagnols donnent au mot comédie ne doit pas nous étonner. Nous avons en France nne manière de parler toot-à-raït analogue. Pour dire que l'on va au théâtre, ne dit-on pas fort souvent que l'on va & la comédie? et d'un bon acteur tragique, ne ditpon pas qu'il est un bon comédien?

Deuxième observation. Sur le nombre des comédies de Calderoo.

Don Juan de Tera-Tasis attribue & Calderon cent vingt comédies. Bien que le recueil (rApontes, l'édition la plus complète de Calderon, n'en contienne que cent huit, je ne crois pas qu'il y ait d'exagération dans le chiffre indiqué par Tera-Tasis. D'abord, dans le catalogue que Calderon lui-même a donné de ses ouvrages, il nomme cent once pièces de théâtre; puis, dans divers recueils, nous avons trouvé plusieurs pièces qui portent son nom,

et qui pourraient bien être de lui en effet ; puis enfin, il est positivement reconnu que Calderon a travaillé à plusieurs ouvrages qui ne portent pas son nom, et l'on indique même quelle y a été sa part de travail. Ainsi, d'après los Hijos de Madrid, que nous avons cité plus haut, il a fait la première journée do Enfermar con el remedio,—El privilegio de las mugeresfel la troisième journée AeLafingida Arcadia,— El pastor fido, ~ Circe y PolifemOy — La margarita predosay et El mejor amigo el , muerto.

Je ne serais pas également d'accord avec don Juan de Yerasis sur le nombre des autos. Dans le catalogue dont je viens de parler, Calderon n'en a nommé que soixantedottse. Or, il n'est pas probable qu'il eût oublié le tiers des ouvrages snr lesquels il fondait sa principale gloire, et l'on doit, sur ce point, en rapporter à lui plutôt qu'à son biographe.

Troisième observation. Sur la classification des comédies de Calderon.

On peut diviser les comédies de Calderon en trois classes : 1^o les comédies d'intrigue ; 2^o les comédies sérieuses ou historiques ; 3^o les comédies dont le sujet est emprunté à la mythologie ou à l'histoire grecque ou romaine, la plupart composées pour être jouées dans les fêtes de la cour.

Nous croyons qu'on nous saura gré de donner ici les titres de quelques-unes des pièces les plus remarquables de chaque catégorie :

Les Engagemens du hasard.— 7]laison à deux portes.— Il y a du pis.— Il y a du mieux. —Ne badinez pas avec l'amour.— Il n'est rien tel que de se taire.— A demain.— Maudit soit l'amour.- La

Dame revenant. — Le Faux «strologue.— Pauvreté mère d'Industrie.

— Le Geôlier qui se garde lui-même, etc., etc.— Le Prince constant. — Le dernier duel en Espagne.— A outrage secret. — L'Alcade de Zalaméa. — Le Médecin de son honneur. — Le Peintre de son déshonneur.— >La Dévotion à la Croix. — L'Exaltation de la Croix.

— La vie est on songe. — Le Tétrarque de Jérusalem.— Aimer après la mort.— Le schisme d'Angleterre, etc., etc. — Le Laurier d'Apollon. — Le second Scipion. — Les Armes de la beauté. — Echo et Narcisse. — La Merveille des jardins. — La Reine Zénobie. — Le Pont de Mantible, etc., etc.

Quatrième observation. Sur l'époque à laquelle les diverses comédies de Calderon ont été composées.

On ignore, en général, la date à laquelle se rapporte la composition des comédies de Calderon. Cependant, il en est quelques-unes auxquelles on peut assigner une date précise, comme, par exemple, la pièce intitulée les Couleurs de la rose (la Purpura de la rosa), composée à l'occasion du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Il en est d'autres dont on pourrait fixer la date d'une manière à peu près positive, en les plaçant à celle d'une fête, d'une entrée dont elles renferment la description ; telle serait la pièce intitulée, Méfiez-vous de Veau qui dort (Guarde del agna mansa), dans la-

NOTES. ixij

quand on dit la date de l'entrée de Marie-Anne d'Autriche. Cette pièce, très-probablement, a dû être composée à

l'époque du second mariage de Philippe IV, vers 1649. fⁿquièmê obêervation. Sur les ouvrages de Calderon qui n'ont pas été imprimés. Parmi les omrrages de Caideron qui n'ont pas ele imprimés, on qui, du moins, n'existent plus aujourd'hui, nous regrettons Yivement le poème sur la peinture, le poème sur la comédie, les intermèdes, et une pièce composée sur don Quichotte.

Il ne serait pas impossible, selon nous, de retrouver ces ouvrages ; ils doivent exister dans la bibliothèque du collègue d'Oviedo, à Salamanque, à laquelle Calderon avait légué ses manuscrits. Il serait digne de l'illustre général qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Espagne, d'ordonner des recherches à cet eïïet. Le duc de la Victoire montra rait ainsi la véiiié du proverbe espagnol : La lance et la plume sont amies. (Il) Frontin mari-garçon el leS[^]rano.

(12} Es eomedia de don Pedro Calderon,, donde ha de aver Por fuerta amante escondido, O reboxada muger.

No AT BUELAS CON EL AMOR. Jom. 2.

Es esta la eena, Hernando, Que avia de prevenimos f — Simon,, si ; aquesta es la cena Y scena de unpœta amigo De euehilladas[^] etc.,, etc,

Gada UNO pAba si. Jorn. 3.

Que debe de ser eomedia Sin dudaj esta de don Pedro Calderon[^] que hermano[^] 6 padn aiemjfre vienen a mal tien\po,

BLEH VKMGAS MAS. Joro. 3«

(13) Pour apprécier la justesse de cette observation, il suffit de lire V Alcade de Zalamea.

(14) On a remarqué que Lope de Vega, dans plusieurs de ses dernières comédies, avait plus volontiers procédé par des rétrogradations. N'est-ce pas une concession du vieux dramatisle à la poétique de son jeune rival ?

(15) « Au XVIII^e siècle, Linguet, dans son théâtre espagnol » avait exprimé une opinion semblable touchant les situations de Calderon : « C'est surtout, dit-il, dans ce genre de beautés qu'excelle Calderon. Je ne puis me lasser de le dire, ce poète est, à cet égard, le plus grand génie qui ait jamais existé. » Ces lignes, écrites à une époque où de misérables pédants affectaient de railler les poètes étrangers qu'ils ne comprenaient pas et ne pouvaient pas comprendre, font honneur au jugement de Linguet et à son indépendance d'esprit; elles méritent qu'on lui pardonne l'imitation qu'il a donnée de quelques comédies du grand poète.

(16) Littéralement muy mager veut dire très-femme, la femme par excellence.

(17) Toy. TéUmague liv. i, au commencement.

(18) Dans la notice qui précède J'aurai choisi de Lope de Vega, nous parlerons avec détail de l'école de Gongora, les Cultistes (écrivains ratlinés), et de la guerre que leur fit Lope de Vega.

(19) Il faut remarquer toutefois que, dans le récit dont nous parlons, Shakspeare a caractérisé avec beaucoup de finesse, par des comparaisons et des métaphores d'un goût équivoque, l'éloquence d'un soldat qui veut faire l'orateur.

(20) Dans le Laurier d'Apollon, publié en 1630, Lope de Vega disait en parlant de son jeune rival : « Par la beauté de son style

et la douceur de sa poésie, il s'est placé au sommet du double mont. »

. . . En el estilo poetico y dulcisa Sube del monte à la suprema altura,

El Laurft. de Apolo, silv. vu.

xxiv NOTES.

(21) Obras literarias, tomo II, Apéndice sobre la comedia.— Paris, 1829.

(22) Voyez la pièce intitulée Bien vengas mal, jour. 2.

(23) Un poète espagnol du xvii^e siècle, Ag. de Rojas, dans son ouvrage intitulé Viage entretenido[^] avait déjà fait avant nous la même remarque. • Au temps de fortune, dit-il, où nos glorieux rois, dignes d'être en mémoire, Ferdinand et Isabelle (qui règnent maintenant parmi les saints), achevaient de chasser d'Espagne les Maures de Grenade, dans le temps où l'inquisition s'établit en ce royaume, naquit la comédie. »

. . . En la dichosa era Que aquellos gloriosos reyes[^] Dignos de memoria efema, Don Fernando é Isabel [Que ya con los santos reynan][^] De echar de Espana acababan Todos los Moriscos , que eran De aquel reino de Granada , Y entonces se daba en ella Principio à la inquisition.

Se le dió à nuestra comedia.

(24) Goethe a imité de Calderon Prométhée et Pandore; W. Schlegel a traduit le Prince constant,— la Dévotion à la Croix[^]— Vécharpeet la fleur—le Pont de Mantille, —Le plus grand en-

chanteur, V Amour. C« sont toutes pièces religieuses ou poétiques.

CASA CON DAS PUERTAS HALA ES DE GUARDAR

NOTICE

Plusieurs comédies de Calderon ont pour titre un proverbe qu'elles semblent destinées à justifier par le dénouement. Le but manifeste que se propose alors l'auteur, ainsi qu'on l'a dit avec raison, contribue à l'intérêt de cette sorte de drames.

Le poète qui a été si bien inspiré en traitant — La Fête et un tonneau, ou — Difiez-vous des apparences, devait être tenté par — Maison à deux portes, etc., etc. Le choix de ce sujet était heureux, et il l'a traité avec sa supériorité habituelle.

Une critique exacte aurait sans doute quelque droit de reprocher à Galderon de n'avoir pas motivé suffisamment sa comédie ; en effet, on ne sait pas trop, au premier abord, pourquoi les deux couples d'amans courent tant d'aventures avant de se marier, lorsqu'il n'y avait pas de plus sérieux obstacle à leur mariage. Mais ce défaut serait, selon nous, bien compensé par tous les mérites divers qui brillent dans cette œuvre de Galderon : dans l'ensemble, par l'originalité, la rapidité et la clarté de l'intrigue ; dans le détail, par la verve, l'esprit et la facilité du dialogue, et aussi par l'admirable richesse d'une poésie pleine d'images et d'harmonie, que, malheureusement, le traducteur ne saurait se flatter d'avoir reproduite.

On peut dire en somme que , dans cette comédie comme dans la plupart de ses comédies d'intrigue (ou comédies de cape et d'épée) , Galderon n'a peint que des caractères généraux. Depuis Galabazas, le vaUt-^fouffon, qui est gourmand , curieux et poltron , jusqu'à Fabio , le vieillard ou père noble t qui est si prudent et qui tient tant à l'honneur de sa maison , tous ses caractères n'ont rien qui les dbtingue particulièrement de l'espèce à laquelle ils appartiennent. Gependant , après une étude attentive de notre comédie , il nous paraîtait quo les deux galans ne se ressemblent pas complètement l'un à l'autre, et que les deux dame» ont chacune des traits qui leur sont propres... Peut^tre cette différence que nous trouvons dans les caractères des personnages principaux n'est-elle pas essentielle et qu'elle tient seulement à la différence de leur situation... Au reste, nous donnons cette observation pour ce qu'elle vaut , sans y attacher d'autre importance.

On remarquera sûrement , dans la première journée , la scène où don Félix, introduit par Celia auprès de Laura , ne devinant pas que la maîtresse et la suivante ^ont d'accord , s'excuse tont qu'il peut d'être entié li malgré elles.

Cette scène est , selon nous , d'an ex(?ellent Comique et d'une flneâse charmante. — La scène qui se passe sur le grand chemin entre Fabio et Lelio montre à quel haut d«glé CaldtroB poMldtftt ÌM takirt d*«b8#rtation.— La situation de la fin de la troisième journée a été très- habilement imitée par Beaumarchais dans U Mariage de Figato ; mais • s'il faut l'aYouer , quelque ingénieuse que soit rimitatiôu , ttoûs préférons , Mûi le tapport de la traisemblance et de l'unité , la situation originale.

Jusqu'à ces derniers temps , cette jolie comédie n'avait pas été transportée sur notre théâtre; mais il y a quelques années , deux

de nos auteurs les plus habiles , MM. Duvert et Lauzanne , ont en l'iKureuse idée de l'accommoder à cotre scène , et en ont donné, sous le titre de Renat^in de Caen , une trèsspirituelle et très-piquante imitation.

Encore un met , tààUWûtM à là ttft^gtfciit «-«llolii ptkM U leeteuf de n'être pa\$ trop choqué A*y WHeontf«f e«s c ipf i M i oMa ffêkm «I âamé, que nmis avons préférées I celh»Mci tti-Heml H matmim » {Mirw qu'éUeA ùmb oit paiti mieux rendre la nature des relations qui existent d'ordinaire entre les tmans de CaldelM. Il y a eiitft lé ^lOHt et M dttMê éeê nAm, de^ iMi-tiiitgM» offijrts d'un« pftrt hfèè empfêsemetit et feçuà de l'autre fttee plairir , mais il n'y a pas cette intimité que «oppOse-tit deod riotw langage actuel les mots û'ttmt et de vMitreeee,

SCÈNE I

Un ebeuin dans la campagne. A droitei sur le aecoBd plan, on noniMèra

Entrent MARGELA et StLVlA, avec deâ mantes et comme eherchanl à se ca< dier. Derrière elles entrent LfSARDO ef CALABAZAS.

HARCELA, à Silvia* U» nous suivent, n'est-il pas vrai?

SILYU.

Oui, madame.

HARCELA

« Eh bien! arrête. (À Lisardo et à Calahazas.) Cavaliers, n'avancez pas davantage, et même retirez-vous; car si vous tentiez de savoir qui je suis, vous seriez cause que je ne retournerais pas une autre fois là où nous nous sommes rencontrés. Et si cela ne suffit pas » retirez-vous, car je vous supplie de vous retirer.

LISARDO.'

Madame... le soleil obtiendrait difficilement que ta fleur de Théliotrope ne se tournât point vers sa lumière; difficilement Tétoile polaire obtiendrait que l'aimant ne s'avancât point de son côté; et il ne serait pas moins difficile à l'aimant d'obtenir que l'acier ne le poursuivit pas avec ardeur. Si votre éclat égale celui du soleil, mon bonheur est celui de l'héliotrope ; si votre indifférence égale celle de l'étoile polaire, mon regret est celui de l'aimant ; et si votre rigueur égale celle de l'aimant, mon empressement est celui de Ta-

' Catabaxa, en espagnol, signifie citrouille, et, an figtird, une (è<e sans eert«ile. » Il y a CD Espagne de«ix villes de ce nom , l'une dans la provincfi de Tolède, l'autre dans h protince de Grenade. Il s'agit ici de la première.

cier. Ainsi donc, comment puis-je demeurer tranquille » lorsque je vois s'en aller mon soleil, mon étoile polaire et mon aimant, moi qui suis l'héliotrope, et Faimant, et l'acier?

HARCELA

Le soleil disparaît chaque soir devant Vhéliotrope, et chaque matin l'étoilà du nord disparaît devant l'aimant. Et puisqu'il est permis au soleil et à l'étoile du nord de s'absenter, vous ne vous plaindrez pas, vous non plus, de mon absence; vous vous direz,

en guise de consolation, seigneur Héliotrope ou seigneur Aimant, qu'il y a la nuit pour le soleil et le jour pour l'étoile du nord. Et maintenant restez ici ; car, je vous en prévient, si vous veniez à découvrir mon secret, si vous veniez à savoir qui je suis, je ne reviendrais pas vous voir en ce lieu-ci... Puisque mes folles inquiétudes qui m'âtent le sommeil m'amènent ici pour vous voir, ayez conGance en moi, croyezmoi ; cela importe.

USARDO.

J'en appelle, madame, de votre prudence à mon désir. Supposé que ce fût une politesse de ne pas vous suivre, ce serait également une sottise ; or, considérez ce qui choque davantage d'une sottise ou d'une impolitesse ; vou» verrez que c'est la sottise, car elle, elle n'a pas d'excuse. Ainsi , madame, souffrez que j'aime mieux être impoli que d'être sot —Voilà aujourd'hui la sixième matinée que je vous rencontre en ce chemin ; il y en a tout autant que je vous y rencontraï pour la première fois à la pointe du jour, vous, nymphe inconnue de ces campagnes, mystérieuse divinité de ce printemps. C'est vous qui, la première, m'avez invité à vous parler, car je n'aurais pas eu cette audace de sitôt, moi étranger dans ce pays. Vous m'avez commandé de me retrouver ici le lendemain, et certes je n'ai pas manqué à ce rendez-vous si plein de charme. Comme, malgré me^ prières et mes supplications, vous n'avez jamais consenti à soulever ce voile à travers lequel je vous adore de confiance, ma loyauté s'est soumise. Mais, voyant que mon péril renaît ici tous les jours sans succès, je me résous à devoir à mon obstination ce que votre complaisance me refuse; je me décide à vous suivre, rien ne m'en empêchera ; il faut enfin qu'aujourd'hui je vous voie , ou que je voie qui vous êtes.

MARCELA.

Pour aujourd'hui c'est impossible; laissez-moi pour aujourd'hui. En retour, je vous donne ma parole que vous apprendrez avant qu'il soit peu ma demeure, et que vous pourrez m'y venir voir. CALABAZAS , à SUvta,

Et vous, demoiselle suivante de cette noble demoiselle, vous pour qui mon &me court le risque de se damner, dites-moi, y a-t-il aussi quelque motif qui vous engage, vous, à vous couvrir de votre mante?

SILVIA

Je n'ai pas à vous répondre là-dessus, laquais très-curieux de ce très-curieux cavalier, et si vous me suivez, soyez assuré que..* Que, — quoi, 8*11 vous plaît?

SILVIA

...Que vous me poursuivez, car celui qui me suit me poursuit
^.

CALABAZAS.

Vive Dieu! je sais maintenant ce qui en est.

SILVIA

Que savez-vous ?

CALABAZAS.

La raison pourquoi vous ne voulez ni Tune ni l'autre soulever votre mante.

SILVU.

Et quelle est cette raison?

CALABAZAS.

C'est que vous avez toutes deux le plus laid visage du monde.

SILVIA

Pas si laids que les vôtres, mon bel ami.

CALABAZAS.

Je vous en souhaite... Moi qui suis un Cupidon!

SILVIA

Non pas! nous sommes un Cupidon à nous deux*

CALABAZAS.

De quelle manière donc, ma déesse?

SILVIA

Vous, vous êtes la première syllabe de ce mot, et moi les deux dernières.

CALABAZAS.

Ce partage ne me va pas^.

HARCELA , à Lisardo, Fiez-vous-en à moi; je vous le promets de nouveau.

LISARDO.

Si vous voulez que je croie à une telle promesse, donnez-moi du moins un gage à mon espoir, permettez que je vous voie. a

HARCELA

Eh bien ! tenez, regardez.

Elle soulève sa mante.

LISARDO.

Oh! madame, en vérité, c'est une perfidie, une trahison 1...
Com-

' Le moi p[^]rseguir, poursuivre, signifie aussi en espagnol persécuter, ' Cupido somos yo y tû.

— Como ? — lo el pido y tu el eu.

— No me esta bien el partido.

Il y a ici une plaisanterie qu'il est impossible de traduire. Nous craignons fort, malgré uns précautions, de l'avoir rendue grossièrement ; et eQe a en espagnol beaucoup de grâce, par cela même peut-être qu'elle n'a pas de sens précis. Cependant, à la rigueur, <l ;)i(/o signifie la demaude.

ment puis-je vous laisser aller à présent , moi qui vous suivais
avant de vous avoir vue?

MARCELA.

Soyez tranquille sur mon compte. Vous connaîtrez bientôt ma maison et à quel point Je désire vous obliger, Je vous en répons de nouveau.

LISARDO.

Quoique à regret, madame, j'obéis.

MARCELA.

Et moi, je vous laisse avec un cœur reconnaissant. Je m'en vais par cette rue.

LISARDO.

Allez avec Dieu 1

MARCELA.

Le ciel vous garde 1

Harcela cl Silvia sorlenl.

CALABAZA8, à Ltsardo.

Quoi ! seigneur, ne voyez-vous pas que c'est un piège qu'on vous tend ? Suivons-la, suivons-la jusqu'à ce que nous sachions au juste quelle est cette rusée de femme.

LISARDO.

Ce serait mal à nous, Galabazas, si elle juge ces précautions nécessaires.

CALARAZAS.

Est-ce bien vous qui parlez ainsi ?

LISARDO.

Oui, moi-même.

CALABAZAS.

Vive Dieu 1 si j'étais que de vous, je U suivrais, allât-elle au fond de l'enfer 1

LISARDt,

Imbécile l ce serait la bien récompenser d'avoir consenti à me parler que de lui causer un tel chagrin l

CALABAZAS.

C'était bien la peine de nous lever si matin tous ces jours*ciI

USARDO.

Trêve de plaisanteries!... Dis-moi plutôt, maintenant que nous sommes seuls, voyons à nous deux si nous devinerons quelle peut être cette femme mystérieuse.

CALABAZAS.

Volontiers, monseigneur. Vous, d'abord, qu'en pensez-vous?

LISARDO.

Ma foi \ k la distinction de son langage, a Télégance de sa toilette, je serais assez porté h croire que c'est quelque noble dame, ou folâtre ou fantasque» qui aime à causer secrètement avec les

gens dont elle n'est pas connue, et qui m'a choisi à cet effet en ma qualité d'étranger.

CALABASAS.

J'î une id^ bien meilleure, moi!

UiARDO.

Dis-la donc vite alors.

UUBAM9*

Eh bien I je dis, — et qu'on me tue si je me trompe, ^ je dis qu'une femme qui vient faire ainii U belle parleuse avec un homme dont elle ne veut pas être connue est sans nul doute une laide spirituelle qui cherche à pécher des cobum a?ec fon bec,

USARDO.

Et si je te diiaiii moi, que je l'ai vue, ei qu'elle est belle comme un ange t

OAtAiAZAS*

Alors je dirais, moi, vive Dieut puisque Vôi fne presseï, que c'est la Dame-Revenant qui veut recommencer à vivrez

USARDO.

Après tout, n'Importe t je saurai demain qui elle est.

CAI'ARAUS.

Vous croyez donc qu'elle reviendra ici demain?

USARDO.

Sans doute... Et d'ailleurs, si elle ne vient pas, avec le peu d'espoir qu'elle m'a laissé, je n'aurai rien perdu, ou presque rien.

Vous devriez cependant compter pour quelque chose que nous nous levions encore un jour si matin.

USARDO.

J'y suis forcé par les affaires qui m'ont conduit ici, indépendamment de ma passion.

CALABAZAS.

Elle doit demeurer près de chez nous. Je l'ai perdue de vue en même temps que j'ai aperçu notre maisoq.

LISARDO.

Il est déjà tard, sans doute ?

CALABAZA.

Il n'en faut pas douter. Je vois d'ici notre boutique qui t'habille.

' CaMeroli a conpoté. Mot en la Ulre, la DiiiM^llfvaaaBi (la Da^MI D«aiide), uua charmante 4x>iiiédio q«i a ^i imitéo eo frasfaia pat 9aat«fQcbe. Il «t(possible qu'il ait voulu }- faire aUuiioD d«n9 ce pacage.

SCÈNE U

UiiM ctiamore.

Entrent DON FÉLIX, qui achève de s'habiller, et HBRRERA ; puis LISARDO et CALABAZAS.

Je YOlù baise les mains, don Félix.

DON FÉLIX

Que le ciel vous garde, Lisardo !

LISARDO.

Comment ! tous êtes habillé si matin ? .

DON FÉLIX

Oui, j'ai des ennuis qui ne me permettent guère de rester au lit, où je ne trouve aucun repos. Mais vous, qui vous étonnez que je sois levé à cette heure, ne m'avez-vous pas dit hier au soir que vous deviez porter un placet à Aranjuez? Comment êtes-vous si-tôt de retour à Ocaña ?

USARDO.

Nous jouons au jeu des questions et des réponses, et je réponds à votre question par la rime parfaite. Vous, ce qui vous a fait lever si matin, c'est— vos soucis; et moi, ce qui me ramène si-tôt à Ocaña, c'est — mes soucis.

DON FÉLIX

Quoi! arrivé d'hier, et déjà des soucis aujourd'hui!

LISARDO.

Hélas! oui. <

DON FÉLIX. I

Eh bien ! pour vous forcer à me confier les vôtres, je vais vous confier les miens. Écoutez. ^

CALABAZAS , el HefTwa.

Pendant qu'ils vont se défilier l'un à l'autre un long récit, ariez- Tous, Herrera, quelque chose qui pût me servir à déjeuner ?

HERBERA.

Allons dans ma chambre, Calabazas. J'y ai toujours par précaution quelques morceaux de viandes froides. Soyons discrets.

Herrera el Calabazas sortent.

DON FÉLIX

Vous n'avez pas oublié cet heureux temps de notre vie, alors que nous étions tous deux étudiants à Salamanque ; et vous vous rappelez sans doute aussi avec quel dédain, quel mépris j'insultais l'Amour, et ses flèches, et son carquois. Ah ! mon cher, je ne prévoyais pas alors que j'aurais à lutter un jour avec ce petit dieu terrible, qu'il serait mon vainqueur et qu'il se vengerait cruellement. 11 a ajusté une flèche sur son arc» m'a visé au cœur et m'a blessé; car l'amour s'amuse à blesser et ne tue pas. Gela se passa par une belle

soirée d'avril. Ce jour-là, comme bien d'autres fois auparavant, je sortis pour chasser, et, tout en marchant, je me trouvai arrivé h la royale maison de plaisance d'Âranjuez, qui est peu éloignée d'Ocana, et qui est notre Prado et notre Parc*. J'y entrai; cela est facile , lorsque leurs majestés ne s'y tiennent pas. J'entrai dans ses jardins sans même songer que j'allais voir ce que j'avais vu si souvent. Je me dirigeais vers le jardin de l'île... mon amil comme on court aisément au-devant de son malheur! De même que le ^àpillon se platt à voltiger au-dessus de la flamme brillante qui doit lui donner la mort, ainsi nous, nous tournons autour du péril avec une joyeuse insouciance... Je continue ; écoutez. Près de la première fontaine, qui est formée d'un rocher massif, il y avait une femme ; elle se tenait sur le gazon verdoyant qui entoure le bassin, véritable anneau d'émeraude auquel l'eau sert de diamant. Elle était si profondément occupée à se mirer dans le bassin, elle était si parfaitement immobile, que je doutai un moment si je n'avais pas devant les yeux une de ces nymphes en argent bruni qui entourent la fontaine comme des sentinelles vigilantes

qui la gardent. Au bruit que je fis en écartant le feuillage pour la contempler plus à mon aise, — imprudent que je fus! — elle sortit de son extase, leva la tête et regarda autour d'elle, un peu troublée. Ciel 1 qu'elle était belle! Je fus tenté de lui dire : « O divinité céleste, ne vous mirez pas ainsi dans l'eau, de peur que vous ne deveniez éprise de vous-même ! » car partout où je vois une fontaine et une nymphe, je pense involontairement à l'aventure de Narcisse ; mais je n'eus pas la force de prononcer une parole, et je tendis les bras de son côté, tout éperdu et tout tremblant. Elle, elle se leva d'un air grave, me tourna le dos, et se mit à courir après une troupe de femmes qui allaient devant elle. Je marchai moi-même à sa suite ; et vraiment, il me semblait que sur le vert gazon les roses naissaient en foule sous ses pas. Je la suivis jusqu'au moment où elle eut rejoint sa compagnie. Je connaissais toutes ces dames, qui habitaient Ocâna ; celle qui causait mon trouble était la seule que je ne connusse pas. Je dis qu'elle causait mon trouble parce que, dès ce premier instant, je sentis au fond de l'âme tout ce que j'y sens aujourd'hui ; dès ce premier instant je l'aimai. Ne me demandez pas comment je pouvais aimer déjà une femme que j'avais à peine entrevue ; je n'en sais rien, mais je l'aimais... Je m'informai d'elle à quelques-unes des dames avec qui elle était ; et j'appris avec plaisir que sa naissance répondait à sa beauté. La raison pour laquelle je ne l'avais pas vue jusque là, c'est que son père l'avait élevée à la cour, et ne s'était retiré que depuis peu à Ocaña. Je ne vous dirai pas que je lui rendis des soins qui furent bien reçus, car un bonheur perdu n'est

* On sait que le Prado est l'une des promenades de Madrid les plus à la mode. Quant au Pare, nous pensons que c'était, du temps de Calderon, une promenade qui n'existe plus aujourd'hui, ou à laquelle on aura donné un autre nom.

qu'un malheur plus grand ; mais vous saurez que, touchée enOn de mon attachement, de mes services et de mes prévenances, elle permit que je Tentretinsse une nuit à travers la grille du jardin , où furent seules témoins de ce doux tête-à-tête les étoiles et les fleurs. C'est ainsi que je vécus quelques semaines, le plus fortuné des hommes, jusqu'à ce que la jalousie vint se jeter à la traverse de mon bonheur. . . Vous vous imaginez sans doute, mon cher, en ro'entendant me plaindre de la jalousie, que c'est moi qui suis jaloux? Eh bien t non, vous vous trompez, ce n'est pas moi qui éprouve ce sentiment; c'est moi, au contraire, qui le cause. Voici comme. 11 y a une dame à OcaïSa, que j'ai courtisée dans \% temps, et que j'ai laissée peu à peu quand j'ai eu connu la beauté dont je vous parle. Cette dame, pour se venger, a été faire ses confidences à l'autre, et même elle lui a montré comme donnés récemment quelques gages de tendresse que je lui avais donnés autrefois. Là~des8us, ma dame, prenant une soudaine jalousie, s'est éloignée de moi , et à tel point qu'elle ne veut pas que je la voie, que je lui parle pour m'eicuser. Et maintenant, c'est à vous déjuger si mes soucis peuvent permettre que je goûte encore le repos et le sommeil. J'ai offensé, sans le vouloir, le plus beau des anges; et n'est-ce pas un vrai malheur d'avoir offensé, même inyolontairement, l'ange qu'on aime?

Hassurei-Yous, don Félix; vous prenez la chose beaucoup trop au sérieux, et je voua g«i;antii qu'elle no tardera pas a s'arranger. Lorsque vous.avei prononcé ee mol de jalousie, j'ai eu peur pour vous ; mais puisque c'est vous qui la oauiei à votre belle, il n'y a pas grand mal, car il est plus fadle d'en guérir une autre que de s'en guérir soi-même. Cela surtout est plus facile lorsque ce sentiment n'est point fondé. Que vous dirai^je? je vous porte envie. Je ne sache pas de plaisir plus vif entre les galans et les dames, lors-

qu'il y a eu un malentendu, que de faire la paix pour se quereller ou de se quereller pour faire la paix. Ainsi, don Félix, allez, allez voir votre belle. Je vous réponds qu'en cet instant, si vous vous affligez de ce qu'elle s'abuse, elle, malgré sa jalousie, elle désire plus que vous encore d'être désabusée.

Entrent MARGELA et SILVIA. Elles ouvrent une porte qui est couverte d'une tapisserie, et se tiennent entre la tapisserie et la porte.

MARGELA, bas, à Silvia, Laisse-moi, Silvia; je vais voir mon frère par cette porte qui donne dans son appartement. Quoiqu'il ignore que je suis sortie ce matin de la maison, en le surprenant ainsi, je l'empêcherai de concevoir aucun soupçon.

SILVIA, de même.

N'avancez pas, madame.

MARCEU.

Qu'y a-t-il donc?

SILVIA.

Il cause avec notre hôte, et tous savez que mon maître ne veut pas que vous vous rencontriez avec lui.

HARCELA

Hélas! oui, malheureusement... Eh bien! alors, demeurons ici un moment. Je suis curieuse de savoir ce qu'ils ont à se dire*
USAIUK)» à don Félix»,

En attendant qu'il soit l'heure de vous présenter chez votre belle, voulez-vous» selon nos conventions, que je vous conte mes soucis comme vous m'avez conté les vôtres? Écoutez-moi*

MABCBU.

Écoutez-moi, Silvia.

ni vu.

J'écoute» madame.

UIAUXI.

Après que j'eus échangé mon habit d'étudiant contre celui de soldat, ma plume contre une épée, et les travaux paisibles de l'école de Salamanque contre les travaux bruyants de la campagne de Plandrc ; — après que j'eus obtenu une compagnie, sans autres protecteurs que mes services; la campagne finie, — car cette idée ne me serait point venue auparavant* je demandai un congé et repartis pour l'Espagne. Je voulus solliciter l'obtention d'une de ces croix qui brillent si noblement sur la poitrine d'un homme d'armes. Tel était le but de mon voyage à Madrid. Là, Sa Majesté, à laquelle le ciel la protège et prolonge les jours, de sorte qu'elle soit le bonheur de notre âge ! — Sa Majesté remit la lecture de mon placet au temps où elle serait plus tranquille et plus libre, en sa maison de plaisance d'Aranjuez. J'y suivis la cour, et, je l'avoue, plutôt pour mon plaisir que par nécessité; car le roi se sert aujourd'hui de tels ministres. Avec eux le mérite n'a pas besoin d'appui, parce que chacun d'eux a tout et à tous. J'arrivai donc à Aranjuez. Vous m'y vîntes visiter à mon hôtellerie. Voyant que j'étais assez mal logé, et qu'il n'y avait pas moyen que je fusse mieux à cause de la foule de gens qui encombre la ville

à cette époque, vous m'avez pressé de vous accompagner à Ocana. U m'était malaisé de refuser une aussi aimable invitation. Ocana, me disiez-vous, n'est qu'à deux lieues d' Aranjuez, et les jours d'audience il vous sera facile d'y aller le matin et d'en revenir le soir. J'ai cédé, j'ai obéi... Votre amitié sait tout cela ; mais j'avais besoin de ce préambule pour arriver à une nouvelle d'amour plus merveilleuse peut-être que toutes celles que Cervantes a raconté <.

• C«Mer <a m nnnqQe Jamais roocaiioo de rappeler é'ane maaière fleUeoae le bmi de Cerraniei.

MARCELA.

Voici que j'entre en scène. Attention, Silvia.

SILYIA.

Je ne perds pas un mot, madame.

DON F[^]LIX

Je suis impatient de tous entendre.

LISARDO.

Un jour donc que je m'étais mis en route avant l'aurore afin d'éviter la chaleur, car le soleil du matin n'est guère supportable en la saison où nous sommes, ^arrivé vers un couvent qui touche à la porte d'Ocana, j'aperçus, entre quelques peupliers, une femme. Sa tournure me charma ; je la saluai poliment. Elle, avant que j'eusse fait vingt pas, m'appela par mon nom. Je m'arrêtai, descendis de mon cheval, le donnai k garder à Calabazas, et j'allai vers elle en lui disant : Ueureui l'étranger de qui une noble dame

sait le nom! Elle, aussitôt, s'empessa de se couvrir le visage de sa mante et me répondit a demi-voix : Un cavalier espagnol n'est étranger nulle part eu ce pays. A cela elle ajouta d'autres complimens, et si flatteurs, que je ne les répéterai pas par modestie; car, en vérité, je ne sais comment il y a des hommes si vains, si présomptueux, si arrogans, qu'ils puissent se vanter d'avoir été recherchés par des femmes.

MARCELA.

C'est notre aventure qu'il raconte.

SILYIA.

Et il n'omet pas an détail, l'homme modeste!

MARCELA.

Oh ! comment l'empêcher de finir ? je crains qu'il ne donne dei renseignemens qui éveillent les soupçons de don Félix.

DON FÉUZ.

Continuez.

LISARDO.

Quand nous eûmes ainsi causé quelque temps, le visage toujours recouvert de sa mante, elle me congédia en me défendant de chercher à savoir qui elle était et de la suivre, me promettant d'ailleurs qu'elle me viendrait parler le jour suivant au même endroit. Six jours de suite j'ai revu, parmi les peupliers, cette femme. A la fin, ennuyé de toutes ses précautions, j'àl' résolu de la suivre aujourd'hui quand elle retournerait à Ocaña. Mais il ne m'a pas été possible d'effectuer ce dessein. A peine m'a-t-elle eu

quitté, qu'elle s'est retournée de mon côté, et que, m'apercevant, elle n'a jamais voulu passer outre au détour de cette rue.

DON FÉLIX

De cette rue, dites-vous ?

LISARDO.

Oui ; et j'imagine qu'elle y demeure, car, dès qu'elle y a été entrée, je l'ai perdue de vue à l'instant.

DON FÉLIX

Vous l'avez donc laissée aller seule?

LISARDO.

Oui, sans doute. Elle Ta eiigé avec instance, en me disant que ma poursuite mettrait en péril sa vie, son honneur.

DON VEUX

6ilÂ une étrange femme!

Bien étrange vraiment!

HARCELA

Je suis sur les épines.

SILVIA

Ces hommes sont tous d'une indiscretion

DON FÉLIX

Et vous ne savez pas qui elle est? Vous ne l'avez pas vue ?

LISARDO.

Si fait. Je ne l'aurais pas laissée échapper autrement. C'a été ma condition.

DON Feux.

Achevez donc alors. Dépeignez-la-moi.

USARDO.

Ah! mon ami, qu'elle est belle!

HARCELA

Je tremble, Sylvia.

Entre GBLIA avec sa mante.

CBLIA.

Seigneur don Félix, une femme voudrait vous parler en secret.

DON FÉLIX

Cela est aisé.

HARCELA

Grâces k Dieu! elle arrive à propos. Elle est un ange pour moi.

Ce n'est pas, je vois, le moment que j'achève mon histoire.

DON FÉLIX

Tantôt, si vous voulez. Permettez, pour Dieu ! qu'à cette heure je parle k cette femme. C'est la suivante de ma dame.

LISARDO.

Que je meure si ma prédiction n'est pas près de s'accomplir!
Un tiers vous gênerait; adieu, À tantôt.

Il sort.

DON FÉLIX

Quel motif t'amène, Celiat

CELU.

Ne vous étof^nez pas que je ne sois pas venue plus tôt. Il me faut

bien du courage pour venir ; \$\ ma maîtresse le savait, elU mo
(liera it assurément.

PO.N FLUX

Elle estMonc bien irritée contre moi?

CÇLIA.

Impossible qu'une femme le soit davantage contre un homme.
— Gomme elle m'a envoyée par ici en commission, Je n'ai pu
m'empêcher d'entrer pour vous voir et vous parler un moment.

DON FÉLIX

Et que fait ta belle maîtresse ?

CELIA

Hélas! du matin au soir et du soir au matin elle ne fait que se plaindre de votre ingratitude, de votre perfidie.

DOPr FÉLIX.

Que Dieu m'abandonne si je l'ai Jamais offeniéel

CELU.

Que ne vous expliques^TOus avec ellet

DON FÉLIX

Elle refuse de m'écouter.

CBUA.

Si vous étiez un homme discret et si vous me promettiez de vous taire, je me risquerais à vous conduire en un lieu oik ?oim la trouveriez.

DON FÉLIX

Ahl Gelia, je serai muet comme un marbrei et rien n'égallera ma reconnaissance.

CELU.

Eh bien ! suivez-moi. Si mon maître sort, je vous ferai signe et laisserai la porte ouverte. Vous entrerez vite, et je vous introduirai chez elle.

DOU FÉLIX

Tu me rends la vie» Gelia.

CELIA

Voici l'heure favorable. Ne tardons plus, suivez-moi.

DON FÉLIX

Partons, j'ai hôte d'arriver.

CELIA, à part Ah! le pauvre innocent I... Et comme il est aisé
de conduire un amant chez sa ^mel

Don Fciis ei (Mi, aorlAOL.

HARCELA

Je respire enfin, Gelia. Je l'ai échappé belle.

SILVIA

Vous ne l'avez pas échappé encore, madame. Ges messieurs se
re* trouveront et Thistoire s'achèvera.

JOURNÉE I, SCENE III. itf

MARCBLA.

Non pas; j'y mettrai ordre auparavant.

SILYU.

De quelle manière 7

MARCBU*

En lui écrivant de me garder le secret jufqu'à ce qu'il in'«it
fut»

et ce ne sera pas plus tard que ce soir.

SILVIA

Quoil vous lui d^areries qui vous étmf

HARCELA

Jésus l JéiUfl ! que le ciel me garde I

SILVIA

Que ferez-vous donc alors ?

HARCELA

Il me vient une idée. — Laura est la dame de mon frère*»*

SU.YIA.

Oui, madame.

MARGBU.

Laura est mon amie...

SiiVU.

Oui, madame.

MARCSU.

Laura sait ce que c'est que Tamour ; je me confierai à Liura*

fl.YU.

Et après?

MARCBU.

Après ?... Viens, Silvia ; mon frère pourrait rentrer et nous entendre. — Viens dans ma chambre» que je te communique mon projet. Tu l'approuveras, j'en suis sûre.

Morcela et Silvia sortent.

SCÈNE m

Une chambre.

Entrent FABIO et LAURA.

FABIO

Qu'as-tu donc, ma chère fille?... Depuis quelques jours tu ne fais que soupirer et pleurer. D'où te vient ce chagrin?

LAURA

Je l'ignore, seigneur. ~ Si je connaissais la cause de mon mal, il me serait plus facile d'y remédier; mais j'en vois les effets, sans en connaître la cause... C'est une sorte de mélancolie qui m'est venue je crois, sans sujet, sans motif.

FABIO

Je ne sais que te dire, mon enfant. Soigne-toi» prends garde***

Je suis obligé de sortir un moment, et je te quitte à regret... Allons,

ne sois pas si triste; autrement j'en mourrai.

Il sort.

lauha.

cîell je ne la connais que tr«p la cause de mon mal : — la jalou-
sie I... C'est elle qui a ainsi attristé ma vie, c'est elle qui m'enlève
le repos et le sommeil, elle qui me déchire et me tourmente !...
Oh! si j'aurais pu prévoir auparavant quelle était son inconstance,
comme j'aurais repoussé ses hommages au lieu de lui donner une
aussi haute place dans mon cœur!... Mais, hélas I je ne savais rien
alors des choses d'amour; je ne savais pas qu'un amant qu'on fa-
vorise est un amant qui vous oublie.. . Maintenant il en aime une
autre, et moi — je meurs 1

Entre CE LIA; elle quitte sa mante.

CELIA

Madame!

Qu'y a..t-il, Celia?

Vivez, madame, vivez.

Que je vive, Celia?

Je l'ai vu.

Qui? don Félix?

Oui, madame, lui-même.

LAURA

CBUA.

LAURA

CELIA

LAURA

CELIA

LAURA

Que tu es folle!... Pourquoi cela ?

CEUA.

Parce que nous en étions convenues ensemble,— que je le verrais.

LAURA

Etqu'a-t-ildit?

CELIA

Vraiment, madame, sans me flatter, je me suis acquittée de mon rôle à merveille. — Écoutez-moi avec toute votre attention. — Mais je n'ai pas besoin de vous le recommander. — Je suis entrée chez lui et lui ai dit que, passant par hasard dans la rue, je n'avais pas voulu passer si 'près de lui sans le voir. — Alors avec un soupir qui aurait attendri un cœur de bronze, ému et troublé, il s'est informé de vous bien dévotement. Moi, j'ai parlé de votre colère contre lui, en ajoutant que, si vous appreniez que je fusse allé le voir, vous me tueriez. Sur ce il s'est plaint de votre sévérité inflexible. Moi, comme si cela fût venu de moi seule, je lui ai demandé pourquoi il ne ve-

nait pas essayer de vous apaiser. Il m'a répondu qu'il n'osait pas, que vous refusiez de Tentendre. Moi, je lui ai répliqué qu'il n

avait qu'à venir, et que je l'introduirais auprès de vous à mes risques et périls, sous la condition toutefois qu'il ne dirait jamais que je lui eusse rendu ce service. 11 m'a promis le secret, le plus profond secret; je l'ai emmené avec moi, et il est là qui attend, en face de la porte, le signal. Puisque le seigneur votre père est parti, je l'appelle.

LAURA

Que tu es folle, Celia!

Celia ion.

LAURA

Après tout, je suis curieuse de voir de quelle manière il s'excusera. La femme qui se montre le plus irritée est, dans le fond du cœur, toujours disposée au pardon. Et si don Félix ne m'abuse pas comme je veux, je l'aiderai moi-même à m'abuser.

Entrent DON FÉLIX et CELIA.

CBLIA, bas, à don Félix.

Le seigneur Fabio, mon maître, est sorti. — C'est le meilleur moment pour parler à ma maltresse.

DON FÉLIX, de même.

Je te dois la vie et le bonheur.

CELIA, de même.

11 ne faut pas que vous ayez l'air d'avoir été introduit ici par moi. Au contraire, il faut que vous paraissiez être entré malgré

moi. {Haut.) Qu'est ceci, seigneur don Félix?... Quoï malgré mes in- !f tances et mes prières...

DON Feux.

Modère-toi, Celia.

CBUA.

Vous n'avez pas craint de pénétrer...

DON FÉLIX

De grâce, Celia !

CEUA.

Jusqu'ici. — Ohl quelle audace 1

LAURA

D'où vient donc tout ce bruit?

CELIA

Ce bruit, madame, vient de ce que le seigneur don Félix a pénétré jusqu'ici sans considérer que si par hasard le seigneur Fabi<i rentrait...

LAURA» à don Félix.

Quoï c'est vous?

Oui, madame.

LAURA

Voilà, seigneur cavalier, une audace étonnante. Comment!
vous

oiax entrer de la sorte dans ma maison, dans mon appartement t PON Hu\, Hélas l madame, celui qui désire mourir ne craint plus rien. Et si ma mort pouvait me venger de vos mépris, je voudrais mourir à vos yeui pour être heureux du moins par ma mort.

UUHA.

Celial

CRUA.

Que vous platt-il ?

LAURA

La faute en est à toi.

CELIA

A moi, madame t

Si tu avais fermé la porte...

Je l'ai fermée, madapnet

DON FEUX

Oui, madame, ce n'est point Celia que vous devez quereller; elle n'a aucun reproche à se faire ; elle ne m'a point aidé à vous voir. C'est moi seul qui suis coupable, ainsi c'est moi seul que vous devez punir... Mais non; vous la grondez parce que vous êtes

injuste par goût et par habitude, et que vous ne tenez pas à être plus équitable envers die qu'envers mol.

LAURA.

En effet, vous avez raison ; Je suis naturellement et par plaisir d'une injustice sans égale. Car vous n'avez pas écrit k Nice, n'est-ce pas? car vous n'avez pas été chez elle, n'est-ce pas encore? car elle, de son côté, elle n'a pas été chez vous, n'est-ii pas vrai? — Ohl oui, je suis la plus injuste des femmes, et vous, le plus innocent des hommes!... Oui, je suis inconstante, légère, volage. Mais si je suis volage, légère, inconstante, pourquoi me cherchiez-vous? que me voulez-vous ?

DON Ftfui.

Je veux seulement vous persuader que vous vous trompe^» que vous avez conçu à tort de la jalousie.

LAURA

Moi de la jalousie, don Félii?

DON fillix.

Oui, Laura, et...

LAURA

Qui vous a dit que j'eusse de la jalousie?

DON F^LIX

Votre conduite envers moi.

iAVRA.

Ma conduite envers vous?

JOURNÉE I, SCÈNE II. 19

DON FÉLIX

Eh! oui, Laura.

LAURA

Comment cela ?

DON FÉLIX.

Voici comment : Ou vous avez de la jalousie, ou non. Si c'est non, pourquoi, Laura, feignez-vous une colère que vous ne ressentez pas? Si c'est oui, pourquoi ne voulez-vous pas que je m'explique, puisque aucune personne jalouse ne se refuse à une explication? Ainsi, soit pour que je m'excuse, soit pour vous satisfaire, si vous avez de la jalousie, daignez m'entendre, ou m'expliquer si vous n'en avez pas.

LAURA

Vous n'auriez pas trop mal raisonné, don FÉLIX! si, de ce qu'une femme est mécontente, il s'ensuivait nécessairement qu'elle en est jalouse; mais si l'un n'entraîne pas l'autre, car je puis avoir du mécontentement sans avoir de la Jalousie, alors je n'ai pas à vous entendre, et vous, vous n'avez pas à me parler.

DON FÉLIX

Eh bien! vive Dieu ! ou mécontente ou jalouse, il faudra que vous n'écoutez avant que je prenne congé de vous.

Vous en irez-vous après, si je vous écoute?

DON FÉLIX

Oui, je m'en irai.

LAURA

Eh bien l parlez, et ensuite allez-vous-en.

DON FÉLIX

Je n'essaierai point, Laura, de nier que j'aie aimé Nice...

LAURA

Arrêtez, de grâce. Si vous n'avez pas autre chose à me dire, ce n'est pas la peine de continuer. Je m'attendait à mille protMtations courtoises, vraies ou fausses, car il est des chagrins qui se plaisent à être consolés même par le mensonge ; je m'attendait à mille assurances d'une fidélité sans borneii d'un attachement absolu, exclusif, inaltérable, et vous me jetez au visage que vous avez aimé Nice! Vous ne sentez donc pas qu'en croyant m'apaiser, vous m'offensez encore?

DON FEUX

Pourquoi m m'avez-vom pas laissé finir?

LAURA

Gomment! vous pensez pouvoir vous excuser?

DON FEUX

Oui, sans doute.

uuRA, à part.

Que Tamour le permette!

DON FEUX

Écoutez-moi donc.

LAURA

Vous en irez-TOus apréf t

DON F[^]IX

Oui.

LAURA

Eh bien ! parlez, et ensuite allez-vous-en.

DON FÉLIX

Ce serait une folie à moi de vous nier que j'aie autrefois aimé Nice ; mais ce serait une plus grande folie à vous d'aller vous imaginer que l'amour que j'ai eu pour Nice ait ressemblé le moins du monde à celui que Laura m'inspire. Non, ce n'était pas cela de l'amour; ce n'était que l'apprentissage de l'amour. J'ai appris seulement, j'ai étudié auprès de Nice comment je devais aimer Laura.

LAURA

La science d'aimer ne s'apprend pas et ne demande pas d'étude. L'amour, pour être savant, n'a pas besoin d'aller à l'Université ; il s'instruit assez par lui-même, il sait de lui-même tout ce qu'il doit savoir; il ne peut que perdre à vouloir se rendre plus

habile; et par là ceui qui ont le plus d'expérience d'amour sont toujours les moins capables d'aimer.

DON FÉLIX

Je me suis mal exprimé, Laura.

Au contraire, fort bien, don Félix.

DON FÉLIX

Souffrez que je choisisse un autre exemple.

LAURA

Non pas, c'est inutile.

DON FÉLIX

Un seul mot, je vous supplie.

LAURA

Vous en irez-vous après?

DON FÉLIX

Oui.

LAURA

Eh bien! parlez, et ensuite allez-vous-en.

DON FÉLIX

Supposez, Laura, un homme né aveugle ; il entend parler du soleil, de son éclat, de son rayonnement; et l'admirant sur la foi

d'autrui, il cherche à se le représenter en idée. Par une belle nuit il recouvre soudainement la vue; il regarde le ciel, et la première chose qu'il aperçoit, c'est une étoile scintillante. Étonné, il se dit : Voilà sans doute le soleil I qu'il est magnifique le soleil I c'était bien ainsi que je me figurais le soleil I... Mais, tandis qu'il s'abandonne

JOURNÉE I, SCÈNE I^U. 21

à cette admiration insensée, voici que le véritable soleil paraît à l'horizon ; aussitôt, dédaigneusement il détourne les yeux de dessus cette étoile qui l'avait charmé d'abord, et, ravi, il contemple avec respect et joie le nouvel astre qui se lève. Ainsi de moi, Laura. Long-temps, comme un autre aveugle, j'ai vécu dans une ignorance profonde de l'amour, et je tâchais d'imaginer ce que l'amour pouvait être. Un instant Nice a trompé mon cœur; mais, hélas I bientôt je vous ai vue, et j'ai connu çels lors que vous seule, Laura, vous étiez le soleil, — le vrai soleil d'amour!

^ LAURA

Vous ne dites pas ce que vous pensez, seigneur»

DON FÉLIX

Si fait, je vous assure.

LAURA

Non pas; car, tout au contraire, votre soleil c'a été Nice, et je ne suis, moi, que son étoile. La preuve en est que vous êtes venu pendant la nuit sous mes fenêtres, tandis que vous alliez de jour chez elle, et qu'on ne voit une étoile que la nuit, tandis qu'on voit de jour le soleil.

DORÉ FÉLIX.

Vive Dieu ! Laura, je vous le répète, vous vous trompez. Le ciel me frappe de la foudre si j'ai eu un rendez-vous avec elle depuis que vous demeurez à Ocanal... D'ailleurs, pour ne pas croire ce qu'elle dit de moi, ne devrait-il pas vous suffire de songer que c'est elle qui le dit ? N'est-ce pas, chez une femme, un manque de fierté qui la rend indigne de foi, que d'aller conter sa peine à celle qui cause sa jalousie ?

LAURA

Je sais, à n'en pas douter^ qu'elle m'a dit la vérité.

DON Feux.

A quoi le savez-vous ?

LAURA

À ma douleur.

DON FÉLIX

Quelle douleur ?

LAURA

La douleur qui s'est emparée de moi après que Nice m'a eu fait sa confidence ; et vous savez, don Félix, que le cœur est un astrologue qui devine toujours la vérité.

DON FÉLIX

Vous avouez donc du moins que vous avez de la jalousie ?

LAURA

Il n'est pas étonnant que j'avoue, puisque vous me mettez à la torture.

DON FÉLIX

Écoutez, Laura.

Qui'arcz-Yous à ajouter encore?

CELIA, ériant.

Monseigneur!... monseigneur!... le voici qui arrive!

LAUHA, à don Félix, Allez-vous-en par la porte de cette chambre qui a une issue sur la lame.

DON FÉLIX

Je pars; mais comment nous quittons-nous?

LAURA

Comme vous voudrez.

DON FÉLIX

Sans colère de votre part?

LAURA

Revenez me voir cette nuit ; je désire vous voir pour causer de Nice avec vous.

DON FÉLIX.

Ah I Laura, combien vous vous abusez !

LAÛRA.

Ah! combien vous m'afQigez, douFélii!

CEUA.

Ahl quil est bon d'habiter une maison qui a deux portes!

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Ttdo ddambté.

Entrent d un côté LAURA et CELIA et. de l'autre, MARGELA avec sa mante etrécuyer HERRERA.

LAURA

Sois la bienvenue, Marcela.

MARCBLA.

Que je Mît beiureiité de te trouver chez toi, ma chère !

LAURA

C'est moi au contraire qui le suis puisque je reçois ta visite.

MARGELA.

Loin de lèf qutfiMl tu sauras de quoi il s'agit, tu ne seras pas, je crois, trop contente.

LAURA

Je ne serai pas contente, au moins, que je ne sache ce qui t'a*
mène. — Approche des sièges, Celia. Nous serons mieux ici, plus
tranquilles que dans la salle de réception.

HKRRBIU.

A quelle bewre faudra-Wil reyenir chercher madame?

UARCBLA.

A' la Ptil tombante» Herrera ; ce sera auez tùU

HBARBAA.

Le aerein ei^ bien dangereux à cette heure-là. Mais,
n'importe... puiaiiue fQua le youles...

Il sort.

MAECELA.

Tu ei mon amie, belle iLaura, et, de plus, tu éé noble et spiri-
tuelle. Je ne puis me confier mieux qu*à une femme qui a de IV
mitië pour moi, et, en outre, de la noblesse et de l'esprit.

LAURA

Voilà des précautions oratoires bien extraordinaires. Tu ex-
cites ma curiosité t.*.

MARCBLA.

Sommés-Bous seules?

LAURA

Oui. Laisse-nous un moment, Gelia.

Ceiiia peut rester. Je demandais ai personne...

IiAlIRA.

N«ll» tt n'y • penonne piis d'ieî. Comraeae» de grâce.

MARCBLA*

titMlMBOi, Laura» avec atteotim. ^ Mon frère, don Félix, a BiMoé eei joue^i à la maison nn noble catalier dont il est l'ami âe|Mria \vm^*t9mpêf et qu'il a tetiiraté récemment à Aranjues. 11 est plôliaUe qtae mon llère se sera promptement repentî d'avoir offert drti» boepitalité dont il n'avait pas prévu les ineon-vénîens; car, a ^na irrité avec son bétô, il eiige que je leur cède à tous deux mon appartement, et que, retirée au fond de la mai-son» je vive là de telle sorte que son ami ignore à jamais ma pré-sence et même que j'existe. Sana dovto non frère a cru parer aûisi aux bavardages d'Ocana, où l'on le blâmerait d'avoir logé chez lui un hôte aussi jeune quand il a une sœur à marier... Je ne dois pas oublier de te dire que la porte qui communique de son apparte-ment actuel au miep, mon frère a eu le soin de la faire recouvrir d'une tapisserie, en guise de portière, afin que son ami ne vienne pas à soupçonner que la maison a un autre logement. Mais en voilà assez sur don Félix, qui s'imagine empêcher aiftsi que son ami me voie et me parle; en voilà assez sur son ami, qui fnange et dort à la maison sans se douter qu'une femme J hàbî te ; tenons à moi. Toutes eei précautions que prend mon frère Ai^ont offen-sée, irritée; Il n'y a rien qui excite la femme la plus soumise et la plus résignée comme le manque de confiance; cela même a causé souvent plus d'une imprudence fatale à l'honneur. Ainsi, quand on teut absolument ou-

blier une chose, le tourment qu'on se donne pour l'oublier vous la rappelle ; ainsi, quand on cherche à s'endormir, bon gré mai gré, les efforts qu'on fait pour s'endormir chassent plus loin le sommeil ; ainsi, quand on trouve dans un livre quelques lignes effacées, par cela seul qu'elles sont effacées, on est d'autant plus curieux de les lire. De même cette précaution de mon frère, Laura, a éveillé en moi un vif désir de voir si notre hôte était aussi distingué d'esprit que de figure, ce à quoi je n'aurais pas songé peut-être sans la défense de mon frère. Les hommes ont pour eux les majorats ; nous, la curiosité de la première femme a été notre partage. Donc, afin de pouvoir lui parler plus à mon aise sans qu'il sût qui lui parlait, un matin, de bonne heure, je suis sortie et je me suis rendue, en compagnie de Silvia, vers ce bouquet de peupliers qui est sur la route d'Aranjuez, près du couvent. Il devait passer par là. Il est venu en effet, je l'ai appelé, et nous avons causé ensemble. Depuis, nous nous sommes revus là deux ou trois fois... Tu t'imagines d'après cela, Laura, que j'ai quelque secret penchant pour ce noble cavalier ; cela est possible, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète ; ce qui m'inquiète, le voici. Ce matin, tandis que je me tenais entre la porte et la tapisserie dont je te parlais tout-à-l'heure, j'ai entendu que notre hôte racontait en détail à mon frère notre aventure. Heureusement que Celia, — je puis le dire devant elle, — est venue les interrompre. Mais je n'en suis pas quitte pour ce premier péril. Notre hôte peut d'un moment à l'autre achever sa confidence, et mon frère, à qui il a déjà dit mes craintes d'être reconnue et ma disparition subite près de la maison, et à qui il a promis de me dépeindre, pourrait aisément me deviner. C'est pourquoi, Laura, il est essentiel, tu le vois, que je parle à ce jeune homme, afin de prévenir une indiscretion qui me perdrait. A cet effet, je lui ai dépêché Silvia avec un

billet de moi, où je lui dis qu'il me vienne voir dans cette maboD, où je demeure.

LAURA

Tu agis un peu légèrement avec moi, ce me semble.

MARCBLA,

Pardonne-le-moi, je t'en prie, ma bonne Laura.

LAURA

Non, vraiment, cela n'est pas bien ; tu abuses un peu des droits de l'amitié. Avant d'écrire à ce jeune homme pour lui donner rendezvous ici, tu aurais dû réfléchir que cela compromet ma renommée.

HARCELA

J'ai bien réfléchi à tout, et je t'assure que tu n'as rien à craindre. Ce n'est pas moi qui aurais voulu t'eiposer à rien de fâcheux, même pour mon amour, même pour mon honneur.

LAURA

Cependant ce jeune homme, en venant ici...

HARCELA

Je te comprends; écoute. Ta maison a deux portes; j'ai recommandé à Silvia de l'amener par la porte qui donne sur l'autre rue. De cette façon, ce jeune homme, en venant ici, lui qui est étranger à Ocaïia, ne saura pas qu'il vient dans ta maison, et ainsi tu ne risques rien.

LAURA

Je risque qu'il prenne des informations, qu'il soit instruit demain de ce qu'il ignore aujourd'hui, et qu'il ne pense que c'est moi qu'il aura vue.

MARCRLA.

Sois tranquille, je me suis vêtue exprès ; j'ôterai ma mante et je recevrai sa visite comme si j'étais dans ma maison.

LAURA

Fort bien. Mais mon père... s'il rentrait et qu'il rencontrât ici un homme ?..•

HARCELA

Eh ! mon Dieu! Laura, il n'est pas sûr que ton père rentre de sitôt; et s'il rencontre ici un homme causant avec moi... Allons, Laura, ma bonne Laura, je t'en prie, rends-moi cet éminent service ; je l'attends de ton amitié.

LAURA, à part,

Il m'est impossible de lui dire l'inconvénient que je redoute le plus; c'est que don Félix n'arrive, ne les surprenne l'un et l'autre, et qu'il ne pense que je favorise une liaison entre sa sœur et son ami.

Entre CELIA avec sa mante.

SILVIA, à Marcela, J'ai parcouru vingt fois Ocana en tous sens avant de pouvoir le trouver.

MARCELA.

Et A la fin tu l'as trouvé?

SILVIA

Oui, madame. Je lui ai remis votre billet; il l'a lu rapidement, a marché derrière moi, et il fait sentinelle en ce moment k la porte que vous m'*vei dite.

HARCELA

Tu vois, Laura, il n'y a plus moyen de t'en défendre*

LAURA

Je te sers à contre-cœur.

HARCELA

Otc-moi, Celia, cette mante; et toi, Silvia, va le chercher. (Sil-viu ort,) Pour toi, Laura, je n'ose pas te prier de demeurer.

LAURA

Non, Mareela ; de toute façon j'aime mieux te laisser seule. Te voilà maîtresse de ma maison; je te la recommaorde. {A part.) On est obligé d'en passer par bien des choses qui déplaisent quand ou a une folle pour amie.

Elle «ori itM Celia.

Enlro SILYIA, conduisau LI6ARDo.

8ÎLYUL.

Vous êtes ici, seigneur, dans la maison de la dame voilée... que vous voyez maintenant le visage découvert.

LISARDO.

Quel botibetir est le mien!

HARCELA

Vous étiei, seigneur cavalier, bien éloigné de croire qbe mon captivé ou tnoil inquiétude vous irait Chercher.

LlâARDO.

J'avoue, madame, que je n'espérais guère une si haute fortune et mes vœtti n'eussent osé y prétendre. Le bonhetlr et le mahqué de confiance se rencontrent quelquefois par hasard réunis.

MARCELA*

Né ioni flatte pas trop encore, seigneur Mtalkrr^

llSARDO.

Il est trâi, madame, que je ne puis me réjouir jusqu'à oe que tous daigniez m'apprendre le motif...

HARCELA

Quoiqu'il n'eût pas été impossible, seigneur catalter^ que }# vous eusse engagé aujourd'hui à venir me troutèf chez moi seulemeflt pour avoir le plaisir de causer avec tous, cepetidAnt, je vous le coti* fesse, je n'aurais pas pris cette licence si je n'avais eu à me plaindre de vous à vous-même sans retard.

LlSARDO.

Vous» madame» vous avez à vous plaindre de moi ?

MARCELA.

Oui, et sur un sujet important.

LISARDO.

Sur un sujet important, madame? Vous me causez une surprise. ..

MARCEL A

Qui va cesser dans un moment.

LISARDO.

Veillez vous expliquer, madame. Si je suis coupable envers vous, instruisez-moi de ma faute, afin que je n'y retombe plus... Je serais désolé de vous offenser de nouveau en quoi que ce fût, bien que, certes, mon intention n'y soit pour rien.

MARCELA.

N'avez-vous pas ce matin commencé de raconter notre aventure à quelqu'un?... à un cavalier de cette ville, que Ton nomme don Félix?... et n'avez-vous pas été empêché d'achever votre récit par l'arrivée d'une suivante?

LISARDO.

Jb vous entends, madame.

Cela est-il vrai?

Parfaitement vrai.

Et... que dites-vous ?

HARCELA

14SARDQ.

MARCKiA.

MSARDO,

Je dis, madame; que je ne chercherai pas à m'excuser» quoique cela me fût facile; car, madame, auprès d'une femme qui est si bien au fait de ce qui me concerne dans un pays où jç suis étranger, d'unç femme qui se cache à ce point d'un homme avec lequel je suis ami, — d'une femme qui tient dans la maison de cet homme une suivante qui lui rapporte mes discours* —je n'ai plus qu'à me taire et à me retirer; car, madame, avant d'être votre calant, j'é^ ^ tais l'ami de don Félix. Souffrez que je m'éloigne.

MARCELA.

Un moment, s'il vous platt, de grâce.

USARDO.

J'obéis, madame. {A part,) Maudit soit l'homme qui trahit l'amitié !

HARCELA

Je m'aperçois, seigneur cavalier, qu'aux détails que je vous donne ^ ous soupçonnez que je suis la dame de don Félix. Ëh bien 1 vous (Hes dans Terreur. Vous me croire?» si vous croye:: à quelque chose : non seulement je ne suis pas, mais il est ir<ipossible que je sois jamais sa dame.

Alors, madame, qui vous aurait appris mon nom? qui vous aurait si bien mise au courant de mes affaires? Par qui avez- vous su si bien à point ce que nous avons dit dans sa chambre nous deux?

HARCELA

Pour lever tous vos doutes, qu'il suffise de vous répondre que je suis l'amie d'une noble et belle dame qu'il aime. Tout-à l'heure elle m'a parlé de lui, et de vous par occasion, et m'a fait part de ce qu'elle tenait de don Félix. Car, bien que votre ami soit un digne cavalier, vous savez qu'il n'y a de secret bien gardé que le secret qu'on ne sait pas.«f — Et maintenant je vous prie de ne pas lui achever votre histoire ; qu'il n'ait pas de vous sur mon compte de nouveaux renseignemens ; qu'il ignore que nous nous sommes vus et que vous connaissez ma maison* — Car, s'il faut vous le dire, la moindre indiscretion de votre part expose mon honneur, our tout PU moins, roa vie.

LISARDO.

Tous mes doutes sont dissipés, madame, soyez-en certaine; mais

il me vient une autre crainte qui me tourmente plus eneore.
Car

enfin, si vous n'êtes pas...

Entre GELIA. *

CSLUy bas, à Harcela.

Madame?

HARCELA, bas, à Celia, Qu*y a-t-il, Celia?

CEUA, de même.

C'est mon maître qui arrive par le corridor.

HARCELA, de même.

Il ne me manquait plus que cela ! Pourra-t-on sortir?

CELIA, de même.

Non, madame ; mon maître vient par la même porte par laquelle ce cavalier est entré, et il ne convient pas qu'il soit instruit que nous avons à la maison une autre porte. — Le voici qui entre.
HARCELA, à Lisardo, Vous devinez, seigneur cavalier?...

LISARDO.

Oui, madame; que ferai-je?

CELIA

Il faut que vous vous cachiez dans cette chambre.

HARCELA

Vite, vite ! car si Ton vous voyait...

LISARDO.

Vive Dieu ! je suis perdu.

Il le cache dans une pièce voisine.

Entre LAURA.

HARCELA, à paru Que de reproches elle a droit de me faire !

LAURA

Tu vois, Marcela, tu m'as mise dans une jolie position!

HARCELA

Qui aurait pu prévoir que ton père serait sit[^]t de retour?
Entre FABIO.

FABIO

Qu'est ceci, Celia? Depuis quand a-t-on pris l'habitude de laisser cette porte ouverte?

LAURA

C'est que, seigneur, Marcela est venue me voir; et comme cette porte est près d'une maison où elle était, j'ai commandé qu'on l'ouvrit. Vous l'eussiez trouvée fermée autrement. — Voici mon amie.

FABIO

Pardonnez, belle Marcela ; comme il est déjà nuit, je ne vous voyais pas. — Apporte-nous de la lumière, Celia.

CBLU.

J'y cours, monseigneur.

Elle sort.

LAURA, à part.

Tout mon cœur est troublé I

FABio, à Marcela, Quel heureux motif a valu aujourd'hui à ma fille votre yisite?

MARCELA.

J'ai entendu parler de la tristesse de Laura, et je me suis empressée de venir la voir, afin d'essayer d'adoucir sa peine.

De quoi je lui suis bien obligée, certainement, car on reçoit quelquefois des visites dont on se serait fort bien passé. FABio, à Laura,

Allons, tu vas mieux, ce me semble. {A Harcela.) C'est à vous, madame, qu'elle le doit. — {Appelant.) Ilolà, des flambeaux !

Entre CÉLIA.

CELIA

Les voici, monseigneur.

Elle pose les flambeaux sur un boffict.

EDtre. HEHRERA.

HERRERA, à Martela, Il est huit heures et demie, madame, l'heure de nous retirer à la maison. Vous m'avez commandé de vous venir chercher à la nuit tombante.

MARCELA, 6(15, à Lawa, Il me peine, ma chère, de te laisser au milieu de ces ennuis.

LAURA, ba», à Marcela.

Je reste pour payer la faute d'autrui.

HARCELA, de même.

J'espère que cela finira heureusement.

LAURA, de même.

Je le souhaite.

HERRERA

Eh bien ! madame, vous m'avez commandé de venir vous chercher à la nuit tombante.

FABIO

Permettez, madame, que je vous accompagne.

MARCELA.

Il est inutile, seigneur, que vous vous dérangiez. Restez avec Dieu.

LAURA, bai, à Marcela,

Il vaut mieux que tu laisses aller mon père avec toi, pour que ce cavalier puisse sortir.

W MAISON A DKUX POHTE».

MARGSLA.

Kn vérité, seigneur, je crains que cela ne vous gêne, et je n'ose accepter vutM offre.

FABIO

Nullement, madame ; je tiens à aller avec vous.

MAnCELÀ.

Puisque vous voulei absolument m*accorder cethoDneur, Il serait peu gracieux à moi de me refuser à une telle courtoisie.

FABIO

Veillez me dopner votre main.

MARGBLA.

Voua étep trop galant. Volontiers.

BerloBt Fabio, Varcela, Herrera et Sitvia.

Ah! Cçlia, dii-mol; dis-moi, y a-t-il une situation plus cruelle que la mienne 9.t. Personne ne croirait que l'homme que je tiens ici renfermé m'est inconnu. Et lui, s'il me voit, ne pensera-t-il pas qu'il a été trompé, et que Marcela n'est pas la maîtresse de la maison ?

CBLIÂ.

11 est facile de parer à tout cela, grâce à l'absence de mon maître. Retirez-vous un moment. Je ferai sortir de là ce cavalier, et il ne s'en ira pas détrompé, puisqu'il s'en ira MUS voir ni vous ni Marcela.

LAURA

Tu as raisQo, je te laisse; ouvre-lui au plus tôt. ^ Mais dqDi ii me semble que j ai entendu du bruit dans la salle voisine.

CBLU,

Autre embarras l

Bmre DON FÉLIX.

DON vtLÎX,

Ah ! Laura !

LAURA

Quoil vous !... Déjà! don Félix I

DON FÉLIX

Oui , Laura. A peine le jour a-t-il commencé à disparaître, que j'ai accouru me poster dans votre rue. Un vif désir rend impatient, j'ai vu ma sœur sortir d'ici accompagnée de votre père, et je me suis enhardi à entrer; car notre raccommodement m'inspire tant de joie, que je n'ai pas voulu tarder un moment à vous voir radoucie à mon égard.

LAURA

Vauo «vei eu tort, don Félix. A peine m'avez-^vous délivrée d'un chagrin, que vous m'en donnez un autre. {A part.) Je ne sais que lui dire, et n'ai pas la force de parler. (Baut.) Pourquoi avez-vous péQ^t(4 ici Imprudemment, sans considérer que d'un mes-Mot à l'autre mon père peut rentrer?

iouhnée u, scèn b i. ^ ai

DON FJ^ .LIX.

J'ai voulu seulement vous dire, Laura, qu'j'alienda daoa la rue qu'il soit l'heure de vous parler, pour qu'après vous ne me disiez pas que je viens d'une autre maison lorsque je viens vous voir. Ainsi je retourne à mon poste.

LADflA.

Oui, retournez-y, et au plus tdt. Quand mon père sera rentré et retiré dans son appartement, nous pourrons eauser à notre aise. Je suis troublée... Je crois qu'il soupçonne notre amour... Tous ees jours-ci il n'a fait qu'aller et venir, et même tout-à-

l'heure il a pris la clef de cette porte. {A part*) H fallait bien mentir pour assurer la sortie de ce cavalier qui est là.

non viux.

ÂGn de dissiper vos craintes, je m'en vais,— Je serai dans la rue.

FApio, du dehors* Holà ! qu'on m'éclaire!

uviu.

Gîq) 1 voici mon père t Oui, madame, c'est lui l

E!h bieni Laura?

Quand je vous le disais I

CBUA.

Golia preod un flamboau et tort.

DON F^LIX

LAURA

noN F^IX.

Puisque votre père a pris la clef de cette porte, je n'ai plus par où sortir. Ainsi je vais me cacher dans cette pièce.

Il nuvié la parte dt la pièee v«iaing tù ç«t l^wanlo. U«ra l^wi^cb^ d'j ««irer. iAUlU.

Non I u'entrei paf par là, don Félix, DON ?éux.

Pourquoi?

UtlHA.

Parce que mon pém p«sf» toujours une partie de la uuit à écrire dans cette chambre.

DON f^X.

Vive Dieu I cela n'est pas. Vous avez un autre motif pour ro'empêcher d'entrer ; et'ce motif, je le sais. J'ai vu là, là-dedans, en entr'ouvrant la porte, à travers l'obscurité, -* ijw bomtoe \

LAURA

Vous TOUS (romp«Zi don F^lix.

DON FÉLIX

J'en suis eeéiain» madame ; il y a là un homme et cet homme, je veux le voir.

LÀUIU.

En vérité, tous êtes dans l'erreur.

DON F^LIX

Laissez-moi voir alors.

LAURA

De grâce, doD Félix, voici rnoo père qui entre. DON veux, à part.

Malheureux que je suis ! quelle horrible position I Si je fais du bruit, j'apprends à Fabio son outrage; si je me tais, je souffre le mien.

Entre FABIO.

FABIO

Vous ici, don Félix, à cette heure?

LAURA, bax, à don Fili», Songez, pour Dieu I à votre conduite. Vous êtes cavalier, ménagez l'honneur d'une femme.

DON FÉLIX, bas, à Laura.

Vous me connaissez et n'avez rien à craindre. {Haut,) le venais chercher ma soeur. On m'a dit qu'elle était chez vous.

FABIO

Je viens de la laisser à sa porte. Je lui ai servi d'écuyer.

C'est, mon père, ce que je répondais au seigneur don Félix.

DON FÉLIX

Dieu vous garde, seigneur, pour l'insigne honneur que vous avez fait à ma sœur!

FABIO

J'ai été moi-même trop honoré... Elle vous attend chez vous.

DON FÉLIX

Je vais la rejoindre. {À part,) Je ne sais que résoudre... Rester ici, sottise; me retirer en y laissant un homme, folie; troubler la maison pour cet homme, indignité ; l'attendre dans la rue, impossible ; il a deux portes, et je suis seul. Oh t que n'ai-je amené

avec moi Lisardo, ce véritable ami !... Mais j'ai un moyen de tout savoir. [Haut,] Demeurez avec Dieu I

FABIO

Qu'il vous protège également!

LAURA

Je lui adresse le même souhait.

DON FÉLIX, à part.

Vive Dieu ! nous verrons aujourd'hui s'il est vrai que la fortune aide à l'audace.

n sort précipituinMnt.

FABIO

Gelia, éclaire vite à don Félix.

JOURNÉE n, SCÈNE I. 83

CBUA.

Il est déjà bien loin.

Elle sort après avoir pris an Aambeatt.

F ABio, prenant Vautre flambeau.

Viens avec moi, Laura; j'ai à te parler seul à seul.

LAINU, à part.

Ciel! qu'a-t-il donc à me dire? Comment tout cela finira-t-il?
FABIO, faisant mine d'aller vers la chambre où est Lisardo. Viens

par ici.

LAURA, à part, Jésus! Jésus!

FABio, allant d'un autre côté»

Non, allons par là, plutôt.

LAURA

mon Dieu!... je suis sauvée... au moins pour le moment.

Fabio et Laura sortent.

Entre GELIA, on flambeaa à la main.

CBLIA.

Don Félix a disparu en un moment, sans attendre que je descendisse pour lui éclairer. Je devine son intention. Il veut se trouver le plus tôt possible à la porte de l'autre rue. Mats ayant qu'il y soit, ce cavalier sera parti. Il n'y a pas à balancer. Mon maître est dans sa chambre avec madame... {Ouvrant la porte,)
Eh ! cavalier ! seigneur cavalier !

EDtre LISARDO.

Eh bien?

CELIA

Vous nous avez causé ici bien de l'embarras.

LISARDO-

Je sais ce que je vous dois. Quoique je n'aie pas entendu tout fort clairement, parce que les voix m'arrivaient à flâbler, j'ai ce-

pendant compris que la maison était fort agitée.

CBUA.

Allons, partons.

LISARDO.

Partons.

CBLIA, à part.

Qu'il sorte une fois de la maison, et après, qu'on se batte, qu'on s'égorge dans la rue, j'en suis d'avance consolée.

Bile éteint le flambeau. — Sortent Lisardo et Criia. Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX*

Avant qu'elle ne fût descendue pour m'éclairer, j'ai pu me cacher

i il n'est pas possible que don Félix entre par la porte de la chambre où U»

dans un recoin de l'escalier, enveloppé de mon noanteau. Que ce temps m'a paru long! chaque minuté était un siècle !..• On n'aura pas eu le loisir de renvoyer cet bominf» et je doute qu'on s'y hasarde en pensant que je «uis dans la rue,.. Feignons que je suis un valet de la maison, que je suis au fait de l'aventure : amenons-le avec moi jusqu'à la rue» et là... que ma fureur et noa jalousie l... {Il s*approchff 49 la porte d9 la chamlfre oit était LUardo,) C'est bien là la porte de la chambre où il était... Pourquoi donc l'a-t-on ouverte?... {Appelant à demi-voim,) Holà! seigneur

cavalier, suivez* moi ; n'ayez pas peur. {A part.) Il ne répond pas. {Appelant.) Seigneur cavalier 1... {Avec eolèfê.) Vous ne voulez pas répondre!... Vive Dieu ! vous m'obligez par votre silence à vous aller chercher !

Il enlre dans la pièce voisine.

Entre LAURA avec un flambeau.

LAURÀ.

J'ai eu bien peur... Heureusement que ce n'était rien. Je croyais que mon père m'allait interroger sur la présence de don Félix; et c'était pour me dire qu'il partait demain matin pour la campagne... pour affaires.-^ Mais qu'est devenue Celia?... 06 es-tu donc Celia?... Ils sont tous partis et m'ont laissée seule dans mon danger... Personne ne paraît... Hélas I que faire?... Don Félix doit être dans la rue tandis que ce cavalier est caché là. N'importe, il faut qu'il parte; il le faut avant tout. Je suis celle que je suis. {Elle s'approche de la porte.) Ça, cavalier, U est temps que vous partiez. Ne soyez pas étonné de me voir...

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX

Ah! comment puis-je ne pas être étonné de vous voir, Laura?'

LAURA

Qu'cntends-je?

C'est moi.

Don Félix!

Lui-même.

Ociell

DON P[^]LH

la plus légère des femmes, la plus perfide, la plus fausse !

sanio était cache, ni par la port[^] de rapparlement ofa Fabjp et Laura viennent d'entrer, il Tant nécessairement qu'il entre par une troisième porte, par où sont sortis Lisardo et Celia; il Taul, de plus, qu'il n'entre qu'un monacut après leur sortie, parce que , sans cela, i\ les aurait renoontrëi. Cette Taute contre la loi du théâtre, qui ne veut pas que la scène reste vide, se retrouve fréquemment dant |[^] dramatisas français qui appQrtiea- BABtft la première moitié da dix-teplième siècle, lani excepter le grand Corneille.

DON F₁ÊL₁X LAURA

DON F[^]LIX

LAURA

LÀURA.

Qu'est-ce que cela signifie t

bÔN VÉLlt.

Cela signifie qu'il y a un homme à cette heure que vous ayez abusé long-temps, et qui est complètement désabusé... Cela signifie que cet homme renonce à vous pour jamais»

LâURA.

Je me meurs !

Adieu.

Don Félix!

Adieu.

tion Fétlt.

LAURA

odJ^ ^ÉLIX.

il ntâfelM dftlis ifl chambre, eHe le suit.

LAURA

Mon hient ma vie! mon aèignetlf 1

non r£Lii.

Mon mal, ma perte et ma faotite, que me voulez-vous?

Liu^.

Je veux ne vous aimer plufl^

hm fÉLit.

Et moi, je vous crois, pfii'ée ({dé voUS le dites ; eût Ce que vous dites, je dois le croire. Car v'ôtls n'âvez pas caché un homme

là, dans cette chambre, n'est-il pas fermé? Et vous n'avez pas affirmé que la porte de ce côté était fermée? Et tout-à-l'heure vous n'avez point parlé à moi en me disant que c'était fermé!... Oui, je vous crois, bien que je l'aie vu de mes yeux... Mais non, je n'ai rien vu... Malheur à moi d'être plus clairvoyant pour votre honneur que vous-même!... Adieu, Laura! adieu, Laura!

LAURA

Un moment, de grâce, arrêtez!... Avant de partir, écoutez-moi.

> J'ai mal, me mutrte^ me ofentA,

Que me voulez ! -*• Qui t'enquière ?

Tequiescomas...

Il y a ici un jeu de mots sur le mot quérir qui signifie en même temps, en esjagnol, aimer et vouloir. La double signification de ce verbe a inspiré au poète Villon le dénouement d'une petite pièce de vers pleine de charme que connaissent toutes les personnes qui se sont occupées de littérature espagnole. Le poète raconte qu'il a vu un oiseau se plaindre de ce qu'il lui avait dérobé le cœur de sa compagne. Il suivait le laboureur en voltigeant de branche en branche, et il se hâta de lui dire :

« Dame^ rustico fierOf

Me dulee coftipania. •

Et que le respondia

El rustico : - No quiero. -

• Rends-moi, homme cruel, ma compagne chérie. » Et cet homme lui répondait : • 9ê ne veux pa« [ou je n'aime pas). •

36 MAISOiN A DEUX PORTES. ^

DON FEUX

Quoi t prèlendriez-YoU8 vous excuser ?

LAURA

Oui, je le prétends.

DON Feux.

J'ai doDC mal yu, moi?

LADRA

Qu'avez-vous vu ?

. DOX FÉLIX.

Un homme qui était là dans votre chambre.

Entre GfiLIA.

C'était peut-être quelque domestique.

cELiA, sont voir don Félix, 11 est dans la rue, madame !

DON FÉLIX

Eh bien t... c'était peut-être quelque domestique?

CBUA.

Comment I le seigneur don Félix encore ici !

LAURA

Hélas! toutes les apparences m'accusent... Il faut que j'aie bien du malheur, puisque je suis innocente.

DON FEUX

Sans doute, c'est moi qui suis coupable!

LAURA

Je vous estime et je vous aime tant, don Félix, malgré votre sévérité, que je ne vous dirai pas ce qui m'absout, de peur de vous atfliger...

DON FÉLIX

Voilà une merveilleuse délicatesse !... C'est ainsi qu'on se défend quand on n'a rien à répondre. Enfin, Laura, adieu.

LAURA

Considérez, je vous prie...

' DON FÉUX.

Lâchez-moi !

Vous ne vous en irez pas ainsi, don Félix.

DON FÉLIX.

Vive Dieu ! si vous me retenez, je pousse un cri tel que je réveille votre père et que je lui dis qui vous êtes.

LAURA

Don Félix, votre langage est bien cruel.

DON Fi':ux.

Ne m'obligez pas a perdre le respect que je dois à votre beauté:
fa jalousie tue le respect. -- Adieu I

Il tort.

LAURA

Arrête-le, Celia*

CKLIA.

Je m'en garderais bien.

LAURA

Je le retrouverai et je lui parlerai. Àh ! Marcela , que de tour-
mens tu me causes!

Lanra et Gelia sorteot.

SCÈNE n

Une chambra dans la maison de don Félix.

Entrent LISAHDO et CALABAZAS.

LISARDO.

Quelle journée !

CALABAZAS.

Qu'avez-vous donc» seigneur?... D'où et comment Tenez-\ous à cette heure ? *•

LISARDO.

Je n'en sais rien.

CALABAZAS. '

Après être sorti sans moi, — ce qui ne s'est jamais tu avec un laquais homme de bien, — tous rentrez à la maison comme un foudre au moment où le jour Ta paraître, et» paMlessus le marché, p&ie, grondeur et furieux.

USARDO.

Ne m'assomme point, de grâce, et surtout ne t'aTise pas de plaisanter ; je ne suis pas d'humeur a goûter le sel de tes plaisanteries. — Fais plutôt nos malles. Il faut que je parte aujourd'hui, ce matin... Mais non, Ta voir auparaTant si je puis parler à don Félix.

CALABAZAS.

À don Félix, dites-Tous?

LISARDO.

Oui, à don Félix.

CALABAZAS.

C'est qu'il n'est pas à la maison. Je crois même, malgré l'heure très-avancée, qu'il n'est pas rentré se coucher.

Il est heureux, lui! il sera allé célébrer son raccommodement avec sa dame... Et moi!... Âh ! Calabazas, si tu savais tout ce qui

m'arrive !

CALABAZAS.

Il ne tient qu'à vous, monseigneur, que je le sache.

LISARDO.

As-tu que tu me laisses tranquille, écoute. — Mais à condition que tu me feras grâce de tes conseils.

as MAISON A DEUX PORTES.

, CALÀBAZAS.

La condition est dure; mais enfin, puisque TOUS le voulez, j'y souscris. Tant pis pour vous !

LISÂRDO.

La dame mystérieuse m'ayant intimé par un billet à me rendre chez elle, j'y suis allé. Sa suivante est venue me prendre à la porte ; nous avons traversé un jardin; et enfin, dans une chambre, j'ai trouvé cette dame, plus belle, plus charmante que jamais. Dès l'abord, elle a commencé à m'adresser quelques reproches sur je ne sais plus quoi, lorsque son père a frappé à la porte. On m'a mis aussitôt dans une pièce voisine, l'étais là depuis une heure environ, lorsque après quelques conversations que j'ai entendues d'une manière confuse, un homme a entr'ouvert la porte. Je me suis couvert de mon manteau et j'ai porté la main sur mon épée. Presque au même instant, une femme s'est approchée devant cet homme, et la porte entr'ouverte s'est refermée. Tout cela s'est fait si vite que je n'ai pas eu le temps de voir le visage de cet homme. Un moment après, une autre suivante, qui m'a paru assez troublée, est venue me lire de là secrètement,

et m'a reconduit secrètement jusqu'à la rue, en ne cessant de me prier de ne parler de rien à don Félix... Et maintenant/me voilà inquiet, irrésolu, et ne sachant que faire. Car si cette dame est sa maîtresse, comme je le soupçonne, et que je lui taise mon aventure, c'est bien mi^ récompenser son amitié, son hospitalité ; d'autre part, si je la lui confie, et que cette dame ne soit point sa maîtresse, comme cela est possible enfin, je trahis alors lâchement une femme dont je suis aimé et que j'aime. Ainsi, ne pouvant ni me taire ni parler sans risque, le mieux est , ce me semble, d'éviter ces deux périls, de partir. Je n'ai que ce moyen de ne pas offenser don Félix par mon silence , et cette dame par une indiscretion. En conséquence, prépare les effets pour le départ ; je veux m'en aller avant le jour, quoique je laisse à Ocana et mon cœur et mon âme.

CALABAZAS.

Sur ma foi I c'est une résolution qui vous fait honneur.

LISARDO.

Puisque tu l'approuves, Calabazas, je te donne l'habit que tu convoitais ce matin du coin de l'œil.

CALABAZAS,

A moi, monseigneur, votre habit ?

LISARDO.

Oui, Calabazas.

CALABAZAS.

Je vous baise les mains et les pieds, seigneur. Et cela, ce n'est pas tant parce que vous me donnez l'étofine d'un habit, quoique ce soit déjà un beau cadeau, que parce que vous me donnez l'habit tout fait. Pendant que celui ou celle qui doit me remettre vos effbts»

JOUHJXKE II , 8CÈNB II. S9

ie 1ère, écoutez ce qu'on épargne à avoir un habit tout (àil (/l parle jusqu'à la fin de la \$cène, en changeant de voix à cAoçttf instant.) «Seigneur tailleur, combien faut-il d'aunes de drap pour moi?— Sept et trois quarts. — Votre voisin Quinones n'en demande que six et demie. — Eh bien I qu'il s'en charge I mais si ça va bien, je m'engage à m'arracher la barbe. — Combien de taffetas?— Huit. — Ce sera assez de sept. — C'est impossible à moins de aept et demie.— Et de toile de Rouen? — Quatre.— Oh 1 non» —S'il eft manque un doigt, il n'y aura pas moyen.— Et de la sole? — Deoi onces. — Et de la laine ? — Trente. — Et du boucassin pour les d^ vans ?— Une demi-aune.— Et de l'Anjou ? — Pareillement. — Et des boutons?— Trente douzaines.— Quoi! trente douzaines!— Eh I mon Dieu! il n'y aura qu'à les compter... Pour les rubans, les poches et le fil. Je trouverai ee qu'il me faut à la maison... Permettez, s'il vous pbt, que je prenne mesure. Les pieds bien joints, la miM droite, le bras tendu. —En vérité, seigneur tailleur, on dirait que TOUS me voulei faire danser la danse des Matassins^ — Gomme cette culotte aura de la grâce ! — Écoutez bien : le pourpoint large dei épaules, tombant un peu sur le haut ûts bras, et bien arrondi de la ceinture. — Nous avons oublié la frise pour les basques.— > Vont la fournirez; J'aime mieux cela.— Ah t vous avez oublié encore les entre-doumures. — Vous les prendrez sur ee vieux manteau. — Je vab les couper à l'instant.—

Ah ça, quand m'apporterez-vous tout cela?— Demain matin, à neuf heures précues. — Sans faute, au moins ! — Comptez sur moi. —C'est bien.» Nous voilà au lendemain, à une heure de l'après-midi, et, comme de raison, le tailleur n'est pas venu. « Oh ! que ee tailleur se fait attendre ! » L'on ft'appe ! c'est lui I — « Seigneur tailleur, vous m'avez retenu tout le jour à la maison.— le n'ai pas pu venir plus tôt. J'ai achevé des jupons de dessous pour une femme, qui avaient au moins cent lés. Je croyais que je n'en finirais plus... Ah! seigneur cavalier, cet ouvrage est bien sec. — Trempez-le... Essayons... Cette. culotte m'est étroite.— Ça n'y fait rien; c'est du drap: ça s'élargira. — Ce pourpoint m'est large.— Ça n'y flidt tien ; e'esrdu drap ; ça se rétrécira. —A merveille ! il paratl que le drap s'élargit et se rétrécit à la volonté dn tailleur... Ce manteau est court.— Il descend plus bas que la jarretière, et on ne les porte pas longs aujourd'inii. — Combien vous dois-je? — Eh! pas grand'dioseï presque rien.— Voyons toujours. —Vingt pour la culotte ; vingt pour le poiirpoini ci les manches;

* Lt danse des Mausdoi, en espagnol Mêt ât kiim, ébëï «M daate bottfoue été* cotée par des acteiin grotetqnement masques. Le Matassin, ou MattaeiinOj appartient à la nùroe italienne comme Trirelin et Scaramouche. Noos ne connaissons pas de comédie ei^i«Mle «a ce penOMage jwM « ■ rMe.Holièreamisu-MUaMe de Valamint dans le biUetde4r.db^MtroHNifRce,et m«mee iMieaz qee le poèiea chaires d'eié> enter mt le hlMe d«M pièec cetle ordoauMe deat VwkmUfm dtail «len cenidt ms garteae a^oïkieaini.

dii pour le manteau; trente pour les boutonnières, et...~Et mille autres impertinences telles, que celui qui me donne un ha-

bit tout fait, qu'il m'aille bien ou mal, me donne un vrai bijou. Et là-dessus je cours plier les vôtres avec reconnaissance.

11 sort.

LISARDO.

Quellesfolies!... Plût à Dieu que j'eusse sa gaieté, au lieu de sentir si vivement tous ces ennuis!... Au diable la femme, la femme mystérieuse, avec sa mante et ses précautions, et ses confidences, à travers lesquelles il m'est impossible de démêler la vérité!

Entre GALABAZAS.

CALABAZAS.

Je viens de dire à une suivante de préparer nos effets , parce que nous partons aujourd'hui même pour l'Irlande ^

Tu aurais pu ajouter que ce sont les artifices d'une femme qui m'exilent d'Ocana avant le temps.

CALABAZAS.

Si vous y tenez, monseigneur, j'y retourne.

LISARDO.

Demeure ici, imbécile. ^

Entrent HARCELA et SILYIA ; elles s'arrêtent k la porte. Harcela a sa mante.

siLViA, bas, à Morcela, Songez, madame, à quoi vous vous exposez.

HARCELA, bas, à Silvia, Ne me dis rien ; car je ne suis pas disposée à rien entendre. — Il s'en va, dis-tu, aujourd'hui?

SILVIA, de même.

Oui, madame.

HARCELA, de même»

Pourquoi donc t'étonner de la résolution que m'inspire l'amour? Sans doute que Laura lui a déclaré qui je suis, et il me fuit. SILVIA, de même.

Que prétendez-vous, alors?

HARCELA, de même.

Lui parler avec franchise. Mon frère, qui n'est pas encore rentré à cette heure, ne reviendra pas probablement de la journée. Toi, Silvia, attends à cette première porte.

' SiWia sort.

t On comprend que ceci n'est qu'une plaisanterie de Calabasas. Quand il dit : Nous partons pour l'Irlande, c'est comme s'il disait : Nous parlons pour la Cochinchine. Cependant il est juste de rappeler que les relations commerciales entre l'ancienne Irlande et l'ancienne Espagne sont le fait le mieux prouvé de l'histoire irlandaise. A l'époque où Catdron écrivait, il restait aux deux pays la syropallie religieuse.

IIARCBLA.

LISARDO.

LISARDO, à C€tMMMat.

Va Toir si don Félix est de retour.

CALABAZAS.

Don Félix? non; mais voici la dame mystérieuse.

USARDO.

Que dis-tu?

CALABAZAS.

La dame-revenant.

USARDO.

Où est-elle?

Me voici.

Quoi, madame!...

UARCKLA.

Il me semble, seigneur cavalier, qu'il n'est pas galant a vous de partir ainsi d'Ocana sans prendre congé d'une femme qui vous aime.

Gomment! vous avez déjà appris mon départ?

MARCBLA.

Une mauvaise nouvelle court et vole.

CALABAZAS, ù part.

Vive Dieu! elle a commerce avec le diable. C'est peut-être Caïalina d'Acosta qui va cherchant sa statue * ?

MARCBLA.

Enfin, vous partez ?

LISARDO.

Oui, je pars, je vous fuis.

MARCBLA, à part.

Que lui dirai-je? (Haut,) Je présume ^e là que vous savez maintenant qui je suis. Si c'est à cause de cela que vous vous éloignez, que Dieu vous accompagne I mais vous devez savoir aussi maintenant qu'il ne m'était pas possible d'agir autrement que j'ai agi.

USARDO.

Je ne vous comprends pas, madame. Je ne sais de vous , c'est la vérité pure, que ce que vous m'en avez appris vous-même, et c'est pour cela que je m'en vais; c'est votre manque de confiance qui me chasse.

■ Si es Catalina de Aeotta

Que anâa btucando «« «statua f

Il devait y avoir en Espagne quelque légende populaire bien terrible sur oetle Catalina d'Acosta, qui sans doute avait fait un pacte avec le diable ; nous regrettons d» ne savoir sur elle que ce que Calderon nous en apprend. Cette tradition serait, selon nous, de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième. Nous oserions affirmer qu'il n'est point parlé de Catalina d'Aoosta dans aucun des recueils de romances wpttgnols (romancetrot) publiés vers le milieu du seizième.

42 MAISON A DEUX POUTKS.

CALABASAS, (2e la porte.

Eh! tsti tst!... le seigneur don Félix!

MARCKLA.

Ail ! malheureuse l

UtARDO.

Ne craignez rien, madame, vous êtes avec moi.

MARGSLA.

Eh bien! puisque ainsi mes disgrâces se succèdent l'une à l'autre, et que je n'ai plus rien à ménager, sachez qui je suis...

CALABAZAS.

Il entre dans la salle.

HARCELA

Je ne puis achever... Ma vie est en vos mains; je la confie à votre honneur. — Je me cache.

Elle se cache dans un cabinet.

J. ISARDO.

Dieux! délivrez-moi de ces doutes mortels!... Il faut qu'elle soit sa maîtresse, puisqu'elle le craint tant.

Entre DON FÉLIX.

LISARDO.

Qu'avez-vous, don Félix ?

DON FÉLIX

J'ai un chagrin affreux, et je viens chercher auprès de vous des consolations et des conseils.

LISARDO.

Mais... moi, don Félix...

DON FÉLIX

J'ai besoin d'un ami tel que vous.

• LISARDO.

Laisse-nous, Calabazas.

CALABAZAS.

Je vais tout préparer.

Il sort.

LISARDO.

En apprenant que vous n'étiez pas rentré chez vous de la nuit, je m'étais imaginé que vous célébriez votre raccommodement avec votre dame ; et voilà que vous revenez, dites-vous, avec un sujet de tristesse !

DON FÉLIX

Oui, un malheur en amène toujours un autre. --Ah! mon ami, que vous aviez raison hier, quand, lorsque je vous parlais de la jalousie, vous me disiez qu'il est bien moins douloureux de la cau-

ser chez un autre que d'en sentir soi-même les effets ! Aujourd'hui, cette jalousie que naguère j'inspirais, je l'éprouve. Aht mon ami, quelle horrible torture que la jalousie !

USARDO,

Comment vous est-elle donc venue?

DON Feux.

Ce récit vous sera peu agréable.

LisARoo, à part.

Vive Dieu ! il aura suivi cette dame, et c'est d'elle et de moi qu'il est jaloux.

HARCELA, à part.

Que le ciel ait pitié de moi !

DON FÉLIX

Hier, je me présentai bien humblement chez ma belle ennemie, et à force de prières, de flatteries et de protestations, je parvins à l'apaiser. Mais le soir, hélas ! lorsque, joyeux et content, je retournais chez elle avec l'espoir d'être enfin dédommagé de tant de peines, des circonstances qu'il serait trop long de vous dire m'ayant forcé d'entr'ouvrir la porte d'une chambre, j'« vis là, à travers l'obscurité, —un homme!

LiSARDO, à part.

Vive le ciel ! il m'est arrivé à moi cette nuit tout le contraire. %
HARCELA, à part,

Jésus! Jésus!

DON FÉLIX

Malheur à moi ! Au risque d'attirer son père et de compromettre son honneur, je devais cent fois tuer cet homme... Quoi qu'il en soit, j'eus le loisir de me cacher, et je restai là quelque temps dans la pensée de le rejoindre et de voir qui il était.

LISARDO.

Le savez-vous à cette heure?

DON FÉLIX

Mon Dieu ! non. Une suivante l'avait tiré de cette chambre. Je suis sorti presque aussitôt, mais je n'ai pu rien trouver... J'ai frotté toute la matinée dans la rue jusqu'à midi, mais en vain. — Y a-t-il au monde, dites, un homme plus malheureux que moi? Je suis jaloux et ne sais pas de qui.

LISARDO, à part.

Mes craintes ne me trompaient pas. Cette dame était sa maîtresse, et l'homme caché, c'était moi. Je n'avais que trop bien deviné. Mais, supposé qu'il ignore que c'est moi qu'il a vu et que sa dame est ici, que mon absence mette fin à tout cela. Lorsque je serai éloigné, il lui sera impossible de connaître les torts de cette femme et ma trahison involontaire.

DON FÉLIX

À quoi songez-vous donc, que vous ne me répondez pas? Vous avez l'air tout étonné !

LISARDO.

Je le suis encore plus que vous ne pensez.

DON FEUX

Que ferai-je, dites-moi?

USARDO.

Je De vois qu'uo remède.

DON FÉLIX

Lequel ?

Oublier...

Ahl le puis-je?

LISARDO.

DON FÉLIX

Entre GAIJIBAZAS.

CALABAZAS, à don Félix, Seigneur, il y a là dehors une dame qui demande à tous parler.

DON FEUX

C'est elle, sans doute ; je n'ai rien à lui dire.

USARDO.

Voyez d'abord si c'est elle.

Entre LAURA, couverte de sa mante. ^

DON FÉLIX

Est-ce que je ne la connais pas?... Elle vient, j'en suis sûr, pour me persuader que je suis dans l'erreur.

LISARDO, à part.

Si cette dame est la maîtresse de don Félix, chez laquelle il m'a trouvé, quelle est donc cette autre dame?

LAURA

Seigneur Lisardo, je vous prie, comme cavalier, de vouloir bien me laisser avec don Félix: j'ai à lui parler.

DON FÉLIX

Qui vous a dit, madame, que don Félix consent à vous parler?

LAURA, à Lisardo.

Laissez-nous seuls toujours.

LISARDO.

Vous allez être par moi obéie. {À part,) Je ne puis faire sortir l'autre dame; tenons-nous aux aguets... D'ailleurs, il n'y a rien à craindre, puisque ma dame mystérieuse n'est pas sa dame.

Lisardo et Calabazas sortent.

LAURA

Maintenant que nous sommes seuls, don Félix, et que je puis dire tout haut le motif qui m'amène, écoutez-moi.

DON FÉLIX

A quoi bon î je sais ce que vous voulez me dire;— que c'a été un rêve, une illusion, que j'ai été abusé en toiH ce que j'ai vu et entendu. Si c'est là le motif qui vous amène, vous n'avez rien à me dire, madame, et moi je ne veux rien savoir.

Et si ce n'était pas ce que vous supposiez ? si même c'était quelque chose de tout différent ?

DOLF FEUX.

Je ne tous comprends pas.

LAURA

Écoutez-moi, et vous me comprendrez.

DON FÉLIX

Vous en irez-vous après, si je vous écoute?

LAURA

Oui.

DOxN FÉLIX.

Eh bien! parlez.

HARCELA, à part Attention, ici. Que j'ai peur 1

LAURA

Je n'essayerai pas de vous nier 'qu'il y eût un homme dans la chambre.

BON FÉLIX

J'attendais de vous une protestation d'attachement, de fidélité, d'our, des paroles consolantes et de tendres assurances ; et au lieu de cela, vous avouez votre injure ! Comrisent ne sentez-vous donc ' pas qu'en me la rappelant vous la renouvez ?

LAURA

Si vous ne m'écoutez pas jusqu'à la fin

Qu'avez-vous à me dire encore ?

LAURA

Une chose qui vous rassurera.

DON FÉLIX

Vous en irez-vous après, si je vous écoute ?

LAURA

Oui.

Eh bien ! parlez.

Je tremble !

DON FEUX

HARCELA, à part.

LAURA

Vous nier qu'il y eût un homme dans la chambre et que Celia lui en ait ouvert la porte, ce serait infâme et cruel, parce que ce serait une cruauté, une infamie, que de nier en face à un homme ce dont il ne peut douter. Mais pareillement, de votre part, pen-

ser que j'aie ainsi manqué à mon amour, à mon honneur, c'est une injuste cruauté; car mon honneur et mon amour sont dans mon cœur aussi purs que le soleil.

DON FEUX.

▲ Ion, quel éuit cet homme t

LAURA

Je ne puis vous le dire.

DON FÉLIX

Pourquoi?

LAURA.

Parce que je l'ignore.

DON Feux.

Que faisait-il là, caché?

LAURA

Je l'ignore également.

DON Feux.

Où est donc Votre excuse ?

LAURA

Dans mon ignorance.

DON FÉLIX

Fort bien! Votre faute, je la sais; et votre excuse, je l'ignore. Comment donc voulez-vous que ce que je sais efface en mon esprit ce que je ne sais pas? Laura, Laura, vous n'avez point d'excuse.

Ne me preiseï pas, don Félix ; quoique je puisse la dire, tous, vous ne devez pas l'apprendre.

DON FÉLIX.

Vous m'avez déjà dit cela, et, je crois, dans les mêmes termes. — Vive Dieu ! c'était assez d'une fois. Déclarez-moi enfin la vérité. MARCELA, à pari, liélas! que ferai-je?... Pour s'excuser il faut qu'elle me perde.

DON FÉLIX

Dites-moi enfin la vérité, jo l'aime mieux que mon incertitude.

LAURA

Vous le voulez absolument, don Félix?

DON FÉLIX

Je l'exige... Je vous en prie... *

LAURA

Je vous la dirai.

MARCELA, à part.

Non, elle ne la dira pas; je l'en empêcherai. Amour, qui me donnes de l'audace, donne-moi aussi le succès !

Marcda, le vinge ououvert de sa manie, traTerse la chambre, et sort eo faisant un geste de menace i don Félix. Il veut la suivre, Lanra le relient.

DON FÉLIX

Quelle est donc cette femme?

LAURA

Vous jouez la surprise à merveille.

DON FEUX

Laissez-moi la suivre, que je la reconnaisse.

LAURA

Oai, j'entends! Vous voudriez l'apaiser, en lui disant que vous m'ayez laissée pour courir après elle ; mais cela ne sera pas.

DON F[^]LIX

Laura, ma bien-aimée, que le ciel m'abandonne si je sais quelle est cette femme !

LAURA

Moi, si, je le sais, et je vous le dirai ... C'était Nice! Je l'ai bien reconnue à sa taille et à sa démarche-

DON FJÉLIX.

Je vous assure que ce n'était point Nice.

LAURA

Qui était-ce, alors?

DON FÉLIX,

Je l'ignore.

LAURA

Fort bien I •— Votre faute, je la sais ; et voire excuse, je l'ignore. Comment donc voulez-vous que ce que je sais efface en mon esprit ce que je ne sais pas? .-* Adieu, don Félix.

Si ce que vous voyez ne suffit pas à vous désabuser, comment, Laura, voulez-vous que je croie ce que vous refusez de croire?

LAURA

Parce que, moi, je dis la vérité, et que je suis celle que je suis.

PON viiix.

Et moi de même. — *Et j'ai vu chez vous un homme.

LAURA

El moi, chez vous, une femme.

DON FÉLIX

Je ne sais qui c'était.

LAURA

NI moi non plus.

• DON FIÉLÎX.

Si fait, Laura, vous le saviez, puisque vous alliez me le dire.

LAURA

Je m'en irai sans vous le dire , à présent. Je serais bien bor.nc ,
vraiment, de m'expliquer avec un homme tel que vous.

DON FÉLIX

Mais songez, Laura. . .

LAURA

Lâchez-moi, don Félix.

DON FÉLIX

Eh bien ! allez-vous-en ; car c'est trop affreux de prier quand
on a à se olalndre*

LAURA

Eh bien t tous , demeurez ; car H y a de quoi se désespérer de
trouver perfides ceux vers lesquels ou venait avec amitié.

DON FÉLIX

Pour moi, je n'ai pas de reproches à me faire.

LAURA

Si nous en sommes là-dessus, ni moi.

DON FÉLIX

Cependant j'ai vu un homme chez vous.

LAURA

Et moi, chez vous, une femme.

DON FÉLIX

Vive Dieu! si c'est là de l'amour!...

LAURA

Si c'est là de l'amour, grand Dieu !

DON FÉLIX et LAURA , entemble.

Que le feu du ciel tombe sur l'amour ^ I Amen, amen !

SCÈNE I

La maison de don Félix. Une chambre.

Entrent MARC EL A et SILVIA.

SILVIA

Vous avez montré là beaucoup d'audace.

HARCELA

Lorsque, écoutant Laura, je me suis vue perdue, et qu'elle allait raconter ce qui s'était passé chez elle, j'ai pris soudain la résolution de couper court à son récit; de là mon action si téméraire»
11 est des circonstances où il faut risquer quelque chose, et même où il faut jouer le tout pour le tout.

SILVIA

Vous avez raison, d'autant mieux que cela vous a réussi.

HARCELA

Ce qui m'encouragea le plus, ce fut de voir que Lisardo attendait dehors ce qu'il adviendrait de sa dame enfermée. Je songeai d'ailleurs qu'au besoin , si j'étais découverte , j'aurais en lui quelqu'un pour me défendre. Enfin le succès a passé mon espoir ; car non seulement j'ai pu rentrer chez moi sans que don Félix m'ait reconnue

I Ces mots sont la traduction d'un proverbe espagnol : Fuego de Diot m'el q%t9rtr bien, habituellement cité par Cakleron.

JOURxNEE III, SCÈNE 1. 49

et sans rendre nécessaire l'intervention de Lisardo , mais , grâce à la jalousie que ma présence a causée , Laura n'a point achevé son récit, et maintenant je n'ai plus rien à craindre.

SILYU.

Vous avez été heureuse, madame, d'en être quitte à si bon marché ; il n'y aura rien à regretter si cela vous sert de leçon.

HARCELA

Es-tu folle , Silyia , de penser qu'un péril évité serve jamais de leçon pour l'avenir? Pour moi , le bonheur avec lequel je me suis tirée de celui-là m'enhardit ; je ne songe plus à cette heure qu'aux moyens de me retrouver avec Lisardo.

siLvIA, à voix basse.

Silence, madame!... Écoutez!... j'entends du bruit.

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX

Marcela?

HARCELA

Quel motif extraordinaire vous amène dans mon appartement?

DON FÉLIX

Je viens vous confier mes peines , et réclamer de vous une véritable preuve d'amitié , un service auquel j'attache le plus grand prix.

HARCELA

Dequops'agit-il?

Cette nuit, un moment après que vous avez eu quitté Laura , je suis entré dans sa maison, et j'ai vu là... — Ah! malheureux I

HARCELA

Dites, qu'est-ce donc que vous avez vu?

DON FEUX

Un homme.

Un homme I

Oui.

Quelle abomination !

HARCELA

DON FÉLIX

HARCELA

DON FÉLIX

Ce n'est pas tout, Marcela.

HARCELA

Eh ! quoi encore ?

DON FEUX

Ce matin elle est venue ici dans le but de s'excuser, et lorsqu'elle allait d'un mot peut-être m'apaiser, il est sorti du cabinet — une femme.

50 MAISON A DEUX PORTES.

HARCELA

Une femme! vraiment?

DON FÉLIX

Oui.

HARCELA

Quelle horreur!

DON FÉLIX

Cette femme devait être ici avec Lisardo. le lui en al parlé. Lui, en homme discret et délicat , craignant d'avoir manqué par là aux égards qu'il doit à ma maison , il prétend qu'il ignorait la chose. Quoi qu'il en soit, — et d'ailleurs personne ne peut ledire, « ^Laura, jalouse, ne veut recevoir de moi ni explications ni excuses. Moi, de mon côté, pour ne pas lui montrer mon chagrin, je ne veux pas la voir; mais je désirerais être tenu au courant de toute sa conduite, et même, autant que possible, de ses moindres pensées, A cet effet, à force de me tourmenter l'esprit, j'ai imaginé une ruse.

HARCELA

Et quelle est-elle?

DON FÉLIX

Elle exige votre concours. Vous me le prêterez, n'est-il pas vrai?

HARCELA

Voyons d'abord de quoi il s'agit.

DON FÉLIX

C'est que, ma sœur, vous feigniez que nous avons eu ensemble une grande querelle; qu'à la suite nous nous sommes brouillés; et qu'en attendant que cela s'arrange, vous avez à cœur de dcmcuitr chez elle. Elle ne vous refusera pas, j'en suis certain. Et Vous, une fois là, vous lâcherez, soit par ses confidences , soit par vos propres observations, de découvrir quel est cet homme;— puis vous m'en informerez en secret.

HARCELA

Il y aurait beaucoup de choses à dire à rencontre de e« dessein, et...

DON FÉLIX

Ne le repoussez pas, je vous prie.

HARCELA

Pour vous prouver tout mon attachement, j'irai chez elle dès aujourd'hui.

DON FÉLIX

Aujourd'hui? non, cela ne se peut; car, soit qu'elle ait voulu par là me braver, soit qu'elle ait voulu dissimuler ses ennuis, elle est sortie ce matin pour aller à la mer d'Antigola*.

HARCELA

Eh bien! j'irai demain. Êtes-vous content?

* La mer d'Antigola est un lac d'une assez médiocre étendue, à une demi-lieue d'Araoj«ex, «ir la rouie d'Ocafia.

DON FÉLIX

Voos me rendei la vie, ma lœur. Elle eit à vous dëformaii.

Il son.

MàACELA.

N'est-ce pai une véritable bonne fortune qu'il goit venu me de-
* mander cela Y Je ne pouvais rien souhaiter davantage... Mais

vois qui est entré là sans appeler.

IILVIÂ.

Madame, c'est Laura, suivie de Celia.

Entrent LAtBA et GEL! A, en habits de promenade, — ebapeau et manteau court.

HARCELA

Quoi t ma chère Laura, à celte heure?

LAURA

Ne t*en étonne point, ma bonne amie* Un chagrin affreux me con duit vers toi.

MARCEL A

Toi, Laura, du chagrin?

LAURA

Oui ; et de même que tu t'es adressée à moi hier, je viens solliciter aujourd'hui ton assistance.

CELIA

Apprenez par la, mesdames, la différence qu'il j a entre hier et aujourd'hui.

LAURA

Tu ne sais pas, ma chère Marcela, que don Félit a vu cet homme que tu avais laissé caché dans ma maison.

MARCELA, jouant la surprise.

Jésus!

LAURA

Il importe peu de te dire quand et comment; il suffit que cela soit un malheur, pour qu'il n'ait pas tardé à me frapper. Ce matin, impatiente de m'en expliquer avec lui, sans considérer le soin de ma réputation, je suis venue le voir. Je suis entrée dans sa chambre; mais, au moment où j'allais lui donner une excuse qui n'aurait com* promis aucune de nous deux, une femme qu'il tenait enfermée dans son cabinet, et qui sans doute était Nice...

MARCELA.

Nice, dis-tu?

LAURA

Oui, je l'ai bien reconnue...

MARCELA.

Je te crois.

LAURA

Est sortie pour m'inspirer autant de jalousie qu'il en avait lui-même*

HARCELA

Ah! ma chère, quelle femme!... Et qu'a fait alors don Fèlli?

LAURA

11 a Toulu la suWre, mais je l'en ai empêché; puis, au lieu de lui donner des eiplications, je lui ai reproché sa conduite, et nous nous sommes querellés.

HARCELA

Je suis aussi fâchée que toi contre lui.

LAURA

Après cela, pour ne pas lui montrer que j'eusse du chafçrin, pour lui laisser croire au contraire que j'étais contente, — hélas ! Marcela, quel tourment c«la est que de feindre une joie qu'on n'a pas!^ après, je suis partie avec quelques-unes de nos amies pour la mer d'Antigola. Nous y sommes arrivées vers le milieu du jour. Là, bientôt, nous avons été témoins d'un spectacle charmant. D'abord j'ai vu la reine, ^ que puisse-t-elle vivre des siècles, cette belle fleur de France transplantée en Gastille M — la reine descendre de son carrosse sur le rivage. Puis elle est montée dans une frégate magnifiquement pavoisée , et, suivie de plusieurs barques qui portaient ses dames, aussi brillantes que les nymphes de Diane, elle a navigué à travers ce petit océan, qui paraissait se gonfler sous elle, orgueilleux d'un tel honneur. Puis je l'ai vue de loia aborder à l'Ile du Pavillon, laquelle était toute couverte de fleurs aui couleurs variées, et où l'attendait une musique enchanteresse qui s'est mise à sonner à son approche. Eh bien ! te l'avouerai-je , Marcela ? tout cela n'a point égayé mon cœur; il était toujours aussi inquiet, aussi triste, aussi cruellement déchiré par la jalousie : tandis que j'admirais la reine, je songeais à don Félix.

HARCELA

Pauvre Laura I

Tu me plains donc?

Oui, sans doute.

LAURA

HARCBLA.

LAURA

Prouve-le-moi, prouve-moi ton amitié.

HARCELA

De quelle façon? parle.

LAURA

Écoute, le ne veux point parler à don Félix, -car ce serait une action lèche et indigne que de lui donner à connaître que je suis jalouse ; mais j'ai imaginé une ruse qui me satisfera, et pour le succès de laquelle tu peux m'être d'un grand secours. Je soupçonne que

* Comme l'action de la pièce se passe sous le règne de Philippe II, il suit de là que la mine dont il est ici question est la reine Élisabeth, fille de Henri IV, femme d'Espagne, dit-on, et qui fut adorée des Espagnols.

Nice habite en secret son appartement; je voudrais m'en assurer; et, pour cela, il faut que tu me permettes de Tépier cette nuit par cette porte qui correspond chez lui, et qu'il a masquée, dis-tu, d'une tapisserie. Si tu me demandes comment je pourrai m'abse-

nier de la maison, je te dirai que mon père est parti ce matin pour la campagne, et qu'il ne reviendra pas de quatre ou cinq jours. Ainsi, je puis sans péril profiter deux ou trois nuits de ton hospitalité, et tu m'accorderas, chère amie, cette grâce, à laquelle j'attache un si haut prix.

MARCELA.

Je ne saurais te refuser, Laura, d'autant que tu t'adresses à mon obligeance avec des raisons que j'ai invoquées naguère auprès de toi. Il n'y a qu'un seul obstacle ; mais si tu le lèves, établis-toi ici aussitôt que tu voudras ; cette maison est la tienne.

LAURA

Cet obstacle, quel est-il ?

MARCELA.

Mon frère, qui est aussi affligé que toi, — peu importe que je le trahisse, nous devrions toujours, nous autres femmes, nous liquer contre les hommes, — mon frère est venu me demander tout-à-l'heure que je feignisse d'être mal avec lui, et que, sous ce prétexte, j'allasse te demander l'hospitalité pour quelques jours, afin de lui servir de surveillante auprès de toi. Si donc je n'allais pas chez toi, pour te faire ici les honneurs de la maison, il pourrait dire...

LAURA

Cet obstacle n'en est pas un ; au contraire, je suis ravie... Tout s'arrange pour le mieux... Va, va vite chez moi... Lorsqu'il te saura à la maison, il aura moins de sujet de soupçonner que je sois chez lui.

MARCBLA.

Tu as raison; mon absence assure le succès de ta ruse.

LAURA

Comment nous conduirons-nous ?

HARCELA

Rien de plus aisé. — Donne-moi ma mante, Silvia. Tu diras k don Félix que je suis allée chez Laura, et que j'y suis allée de nuit, afin qu'il ajoute plus de foi à mon récit. {Bas à Silvia, pendant qu*^eHe met sa mante,) Tu chercheras Lisardo, et tu lui commanderas de ma part de venir me trouver là-bas ce soir, sans faute. {Haut.) Viens avec moi, Celia; toi, Silvia, reste ici pour servir Laura. (A Laura*) Nous changeons de suivante, n'est-ce pas, en même temps que de maison f

LAURA

Quoi! déjà?

MAHCBLA.

Il n'wt pas besoin de tant de réflexions. En oei lortei de choses» plus on agit promptement, mieux on réussit.

LAURA

Souvieni-tol, Marcela» que tu vas dans ma maison.

HARCELA

Et toi, Laura, n'oublie pas que je te laisse dans la mienne. si-LYU, à Cêlia»

Que dis-tu de tout ceci?

CIUA.

Le dénouement sera— deux mariages, ou le eoufenl.

Harcela el Celia lorieRt par une porte, Uara el SIWia par une anlra.

SCÈNE n

Un jardin.

Entrent LISARDO et C4LABAZAS.

LISARDO.

Quel est ce papier que tu tiens là?

CALABAZAS.

C'est ce que ce doit être. C'est le compte exact et raisonnable de ce que vous me devez depuis que je suis à votre service.

LISARDO.

A quel propos me le présentes-tu en ce moment?

CALABAZAS.

A propos de ce que je veux dès ce moment quitter votre service.

USARDO.

Pour quel motif donc ?

CALABAZAS.

Pour le motif que depuis quelques jours vous êtes devenu avec moi d'une discrétion qui m'offense.

USARDO.

Que veux-tu dire par là?

CALABAZAS.

Je veux dire que vous êtes fort dissipé.

Dis plutôt fort affligé.

CALABAZAS.

Non, monseigneur, fort dissipé, et, de plus, fort discret. Jamais il n'y a eu de maître qui l'ait été plus que vous. On croirait vraiment que Calabañas n'est pas capable de garder un secret fidèlement. Vous vous promenez sans moi, vous demeurez ici sans moi, vous allai et veni toujours sans moi; nous avons Tair aussi mal ensemble que l'argent et Tamour. S'il vient quelque femme voilée : — Sors d'ici! si vous allez la voir : — Attends-moi ! il ne convient pas que ttt m'accompagnes... Cela ne peut durer, j'ai assez de cette vie. La

mère qui in*a engendré serait déshonorée si j'y tenais. C'est pourquoi je veux sans retard me chercher un maître plus humain. Il ne me sera pas difficile d'en trouver un. Oui, ma foi, j'aimerais mieux servir un luthérien, ou un solliciteur de la cour, ou un bel-esprit à prétentions, ou un poète faisant des comédies d'intrigues,— ^ de telle sorte que nous soyons tous dans la mai-

son, maltrea et valets , des Calabaia8> ;— -oui, j'aimerais mieux cela que de servir un maître tel que vous.

USAEDO.

De quoi donc as- tu à te plaindre avec moi?

CiXABAZAS.

le vous l'ai dit, de n'avoir pas votre confiance*

USARDO.

Hélas t mon cher Calabazas, les aventures qui me sont arrivées depuis quelques jours ont été tellement publiques qu'il était bien inutile que je te les contasse. D'ailleurs, toi-même, n'as-tu pas vu quand j'ai parlé dans la campagne à une femme voilée ? n'as-tu pas vu aussi quand une suivante m'a remis un billet de sa part, pour me rendre chez elle? n'as-tu pas vu ce matin, lorsqu'elle est venue me trouver ici, peu d'instans avant l'arrivée de don Félix? Il m'est bien impossible, avec la meilleure volonté, de t'apprendre autre chose que ce que tu as vu.

CALABAZAS.

C'est une fameuse intrigante, toujours!

LISARD

Je me demande si je rêve ou si tout cela est bien vrai. Impatient et irrité, je donnerais je ne sais quoi pour apprendre enfin quelle peut être cette femme. Lorsque je soupçonnais qu'elle était la maîtresse de don Félix, j'avais du moins en moi un sentiment de

loyauté qui modérerait la curiosité qu'elle m'inspire ; mais depuis que j'ai été détrompé sur ce point, j'éprouve le plus vif désir de savoir qui elle est, puisque je n'ai plus dès lors les mêmes ménagemens à garder.

CALABAZAS.

Vous 7 tenez beaucoup?

LISARDO.

On ne peut plus.

CALABAZAS.

Je pourrais vous le dire, moi.

LISARDO.

Toi?

GALABAU8.

Moi.

Dis-le donc.

* Calabani joa« Ici sur loa nom , dont poai avoof dit plut haut la double lignl* ficaUoB.

CALABÂZÀS.

Oui, je sais qui elle est.

LISAROO.

Eh bien ! vire Dieul parle.

CALABAZAS.

D'abord, c'est une femme qui aime à se promener dans la campagne le matin. Puis c'est une femme qui aime que les hommes aillent la trouver chez elle. Puis c'est une femme qui aime à aller trouver les hommes chez eui. .. Et ensuite, au total, sur mon âme» je sais très-bien qui elle est.

LISARDO.

Dis-le donc enfin.

Entre nous, au moins?

Soit ! mais dis !

C'est...

Eh bien?

Une donzelle ^ !

Imbécile !

CALABAZAS.

LISARDO.

CALABAZAS.

LISARDO.

CALABAZAS.

LISARDO.

Eiiiirc SILVIA.

CALABAZAS.

D'où donc est tombée cette femme ?

SILVU.

Seigneur Lisardo, j'aurais un mot à vous dire.

LISARDO.»

Que me voulez-vous ?

siLviA, bas, à Lisardo, Une dame dont vous connaissez la maison vous prie que vous alliez ce soir chez elle. Vous frapperez trois coups à la fenêtre. N'y

manquez pas. Adieu.

EUE sort.

CALABAZAS.

Holà! mystérieuse suivante d'une belle mystérieuse, un moment! écoutez!

LISARDO.

Arrête! Où vas-tu?

Laissez. Je veux seulement lui donner deux ou trois soufflets pour qu'elle les porte à sa maîtresse.

* Es alguna âuena. DneSa ou ducgnc s'emploie habiluelleroeot pour designer udo gnnvernaulc ou ooe vieille fille ; mais quelquefois aussi ce mol signilie ttue rcmmme de mauvaiM vie) oe qu« 1«8 Laiioi appelaient nuntrim.

LISARD

En Yérité, tu es fou.

CALABAZAS.

C'est que je n'aime pas les donzelies qui tombent ici comme des nues.

LISARDO.

Finis, Calabazas; écoute. Comme je n'ai rien de caché pour toi, je te dirai qu'on m'attend ce soir où je suis allé déjà hier. Voici la nuit qui commence, j'y vais. Attends-moi ici.

CALABAZAS.

Que je Yous attende?

LISARDO.

Oui.

CALABAZAS.

Non pas, monseigneur. Il faudrait pour cela que Je fusse un triple Juif. Vous ne pouvez pas aller seul dans une maison où l'on vous a enfermé, où il y a un père qui veille, et, de plus, un galant qui ne dort pfs.

LISAROO.

Il faut que j'y aille seul, te dis-je.

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX

N'est-ce pas vous, Lisardo?

USARDO.

Oui, c'est moi.

DON FÉLIX

Eh bien! quoi de nouveau?

LISARDO.

Je ne puis vous taire plus long-temps tout ce qui m'arrive à Ocana. Êtes-vous libre pour le moment ?

DON FEUX

Oui, et pour toute la nuit.

LISARDO.

Il faut que je vous conte mon embarras. Si je ne l'ai pas fait jusqu'ici, c'est que certaines considérations m'ont imposé silence; mais, à présent, je sais que je puis vous confier sans crainte tout le secret de mon amour. Venez, partons. Pour ne pas perdre de temps, je vous conterai, tout en marchant, une étrange aventure.

DON FÉLIX

Partons. Je suis charmé d'avance... Il n'est rien de tel qu'une confidence amoureuse pour alléger une peine d'amour. CALABAZAS, à Lisardo.

Et moi, monseigneur ?

Attends ici notre retour.

Don Félix et Lisardo sortent.

GàLABAIAS.

Oui t patience ! Que je reste ici, moi, tranquille, sans rien voir ni rien entendre, lorsqu'il n'y a pas d'autre plaisir, et même souvent d'autre profit dam le service que d'écouter pour savoir et de savoir pour dire!... Il se cache de moi!... Mais, foi de Calabazas! cela ne sera pas. Par la même raison qu'il le méfie de moi, moi j'ai plus d'envie de le suivre*.. Marchons derrière eui, bien enveloppé dans mon manteau. Car si je n'éclaircls pas mes doutes, si j'ignore ce qu'il fait, à quoi bon suis-^je son domestique?

Il sort.

SCÈNE m

Un chemin dans la campagne.

Entrent FABIO et LELIO.

LELIO

Reposez-Vous un peu ici, monseigneur... nous arriverons toujours assez tôt... Nous ne sommes pas loin d'Ocana maintenant.

FABIO

Tu as raison, Lelio. {Il s*assied.) Je n'en peui plus. Je croyais, en descendant de cheval et en marchant un peu, que cet eiercice me ferait du bien ; loin de li t... Je t'avoue que jamais de la vie je

ne me suis senti aussi fatigué, aussi brisé. C'est qu'aussi ma chute a été rude.

LELIO

Ma foi ! monseigneur, c'est encore un bonheur, dans ce malheur, que nous ne nous soyons pas trouvés plus loin d'Ocana quand cette maudite jument a trébuché. Si nous eussions été déjà à deux ou trois lieues, j'aurais été bien embarrassé, puisque, pour revenir d'une lieue, en comptant le temps que nous nous sommes arrêtés à l'auberge, nous avons mis toute la journée... Un peu de courage, monseigneur, et vous arriverez bientôt à la maison, où nous pourrons plus facilement vous donner les soins que votre état exige*

FABIO

C'est à cette jambe surtout que je seul une douleur !... C'ait elle qui a porté tout le poidi... Ahl Lelio.

LKLIO.

Voudriei-Youi remonter à cheval, monseigneur Y

FABIO

Non, Lelio ; je crois qu'il vaut mieux que je continue d'aller à pied comme je pourrai. Je crains de laisser engourdir ma jambe.

LBLIO.

Vous avez raison, mon cher maître ; mais, d'autre part, je considère que la nuit s'avance; que si nous arrivons trop tarda la maison, tout le monde sera couché, et qu'il n'y aura pas moyen de vous donner les loini nécessaires.

VABIO.

Très-bien, très-bien, Lelio. Tu as autant de prévoyance que d'attachement.— Va donc détacher la jument, et partons. Toutefois, j'ai une espèce de pressentiment qui me dit que je ne devrais pas être si pressé de rentrer à la maison... J'ai peur d'effrayer Laura. Elle m'aime tant, la pauvre enfant, que je ne sais pas trop comment elle supportera de me voir revenir ainsi équipé.

LELIO

le ne doute pas non plus qu'elle n'en éprouve un vif chagrin ; ma maîtresse vous est si dévouée !

FABiO.

Je suis sûr, Lelio, qu'elle est déjà couchée à cette heure.

LELIO

Certainement, monseigneur.

VABIO.

Il m'en coûte beaucoup d'avoir à la réveiller ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement... Puis nous prendrons des précautions... Je frapperai à la principale porte. Comme c'est la plus éloignée de son appartement, il se pourra qu'elle n'entende pas de bruit.

LELIO

Occupez-vous d'abord de ?otre santé, monseigneur; c'est à quoi ma maîtresse tient le plus.

VABIO.

Tu ne dois pas t'étonner, Lelio, ou tu dois t'étonner moins qu'un autre, que je sois aussi bon ménager de son repos. Tu connais ma tendresse pour elle. Je suis, avec mes cheveux blancs» amoureux de sa sagesse comme tous nos jeunes gens le sont de sa beauté. — Partons, Lelio.

Fabio el Lelio sorlenl.

SCÈNE IV

Une rue d'OcaSa, la nnit.

Entrent LISÀRDO et DON FÉLIX.

DOIT viva.

En vérité, votre aventure m'a fort réjoui. Je n'en connais pas de plus cQrieuse.

LISAROO.

Voilà l'essentiel, don Félix. J'ai passé sous silence mille petits détails, de peur de vous ennuyer.— Et maintenant, adieu. On m'attend; c'est l'heure.

DON FÉLIX

Un moment, s'il vous platt. Vous me dites que vous allez voir une dame dans la maison de laquelle vous avez été déjà en péril, et vous me dites de vous laisser ! ce sont deux choses qui ne vont

pas ensemble, mon cher. Je ne suis pas de cet amis qui se contentent du

rôle commode de confident. Ce n'est pas par des paroles, selon moi, c'est par des actes que Tamitié se prouve... A Uei à vos amours, à la bonne heure ; mais souffrez que moi, pendant ce temps, je me tienne en sentinelle dans la rue jusqu'au jour.

USARDO.

Ce serait mal à moi, don Félix» de me refuser à ce témoignage d'amitié.

Entre CALABAZASi il fait les mines d'un homme qui cherche à voir sans être vu.

CALABAZAS, à pari.

Si je pouvais voir ce qu'ils disent comme je vois où ils vont, je verrais en même temps et où ils vont et ce qu'ils disent. — Approchons.

USARDO.

M'avez-vous rien entendu ?

DON viui.

C'est un homme, si je ne me trompe, qui s'en vient derrière nous.

LISARDO.

Dégainons. — Qui va là ?

DON FÉLIX

Qui va là?

CALABAZAS.

Personne à présent; car je ne vais pas, puisque je m'arrête.

DON VEUX

Qui êtes-vous?

Un homme de bien.

USARDO.

En ce cas, passez.

CALABAZAS.

Et si je ne veux point passer, moi?

Alors, flamberge au vent !

LISARDO.

Tuons-le.

CALABAZAS.

Non, monseigneur, ne me tuez pas, au nom du ciel ! Je suis Calabazas.

DON FÉLIX

Qui es-tu?

CALABAZAS.

Calabazas.

USARDO.

Qu'estp-ce que cela signifie?

JOURNÉE m» SCÈNE IV. 61

CALABAZAS.

Jo voulais voir seulement où vous alliez. Gomme tous n'avez pas voulu me le dire...

DON FÉLIX

Rouons-le de coups. (Ht U hatieni.) Vive Dieu t

Aïe! aie!

USARDO.

Insolent!

CALABASAS.

De grâce!...

DON VEUT

Impertinent !

Assez, assez, messeigneurs !

USARDO.

Laissons-le, de peur de faire du bruit, (il Calahaxat,) Tu me paye ras cela plus tard ; nous réglerons notre compte. (4 don Fé-

lix.) La maison en question n'est pas loin.

DON FÉLIX

Quoi! Lisardo, la dame que vous venez voir demeure près d'ici?

LISARDO.

Oui, mon cher.

DON Félix.

Et elle est belle, dites-TOus?

LISARDO.

Fort belle.

DON FÉLIX

Elle a son père avec elle?

Oui.

DON FÉLIX

C'est là qu'on vous a renfermé dans une chambre?

LISARDO.

Oti.

DON FÉLIX

C'est avec elle que vous étiez lorsqu'est entrée la femme qui me l'a dit?

LISARDO.

Oui.

don FÉLIX.

OÙ est donc sa maison ?

LISARDO.

Tenez, la voilà.

DON FÉLIX

Celui-là, dit-il vous ?

USÀIPO*

CdMà mène.

Prenez garde ! comme la nuit est très-obscur, plus obscure qu'à l'ordinaire, puis comme il n'y a pas de toit... il peut se faire que vous TOUS trompiez.

LISARDO.

Je ne me trompe nullement. Voici la fenêtre à laquelle je dois frapper, et l'on m'ouvrira cette porte.

CALABRUS, à part.

Bon je sais la maison.

DON F^{ux}, dit M^{trf}.

La fenêtre ! la porte !... Hélas ! que le ciel me protège t.*. C'est la maison de Laura, cette maison deux fois perfide.

LISARDO.

Retirez-Yous un peu, que je fiMse le signal.

IlCiitlei%Mt.

DON F^UX

Vous me dislet, je crois, tout à l'heure, si j'ai bien entendu, que la dame qui vous attend est la même qui était cachée ce matin dans le cabinet?

USARDO.

C'est juste.

DON FÉLIX

Et que l'autre qui est Yenue...

^ LISARDO.

Silence I on ouvre la fenêtre.

CBU A peratt A ta renétre.

CBLIA.

Tstltst!

USARDO.

On m'appelle.

CBUA» à veto boiMê.

Est-ce TOUS, Lisardo?

USARDO.

Oui, c'est moi.

MMi PEUX, à part.

C'est la Toix de Celia.

Un moment !... Je vais ouvrir.

Celia le retire.

LISARDO.

C'est la suivante qui vient de me parler ; elle me disait qu'elle venait ro'ouvrir.

DON FÙ.1X

Avant qu'elle vous ouvre, un mot.

JOURNÉE m, SCÈNE IV. «3

CBLIA, ouvrant la porte.

TsttUtl

U8A1UK>«

Adieu.

DON Fit».

Cette dame de ee matin...

U8ARIH).

Adieu.

DON viux.

Dites-moi auparavant. Cette dame...

CBLU.

Entrez donc vite.

usARDO, à don Félix.

Nous causerons plus tard.

Il l'orl. •« Au moment où Lisardo entre dans la maison, don Félix se précipite pour le suivre; Celia referme la porte promptement.

DON Feux.

Et pour m'achever, Celia m'a donné sur le visage avec la porte ! CALABAZÂS, à part.

Quoiqu'une porte soit de bois, on n'est pas déshonoré pour en recevoir un coup sur le visage, pourvu ([u'elle ait une serrure. Le fer sauve l'honneur.

DON FÉLIX

Quelle suite d'aventures étranges!... et quelle loertltudê cruelle que la mienne!... — 11 vient chercher dans la maison de Laura la dame qui est sortie ce matin de ma chambrure lorsque Laura y est entrée... Ce n'est donc pas elleL.. — Mais alors quelle est-elle?... — insensé ! pourquoi ai-je dit à Marcela de ne venir ici que demain? elle m'aurait instruit de tout, — Mais tandis que je suis là à rêver* mon infamie s'accomplit. — Il serait pourtant facile de savoir la vérité... C'est Laura, ou ce n'est pas Laura. Si ce n'est pas elle, qu'ai-je à perdre à sortir de cette anxiété mortelle? et si c'est elle, qu'ai-je à perdre encore, puisqu'en la perdant je

perds le bonheur et la vie?... Jetons à bas cette porte I — Mais non ; j'ai donné ma parole à Lisardo ; je lui ai promis de veiller sur lui, et je pourrais... — Ehl qu'importe l'amitié, la loyauté, l'honneur l... Quand la jalousie commande, il n'y a plus. rien au cœur d'un homme; il n'y a plus ni amitié, ni loyauté, ni honneur!... U (^pp8 à grands oovpt contre la porto comme pour la renverser. Bn thème temps on entend dans le lointain frapper contre une autre porte.

CALABAZAS.

Que faites-vous là, seigneur?

DON FEUX

u faut que je la tue.

CALABAZAS.

Modérez-vous, si c'est possible.

DON viUX.

Que signifient donc ces coups là-b«sY

CALABAIAS.

11 n'y a pis là de quoi vous étonner. C'est sans doute un autre cavalier qui est devant une autre porte qui lui a inspiré une autre rage, et il la frappe comme vous firappei celle-cL VABio, dans FéloignmMni.

Ouvre ici, Celial ouvrex ici, Laural

CBUA , de la maiêon»

C'est mon maître, 6 ciel!

DON FÉLIX

C'est le seigneur Fabio.

FABio, de la maUon.

Quoil j'arrive ici pour être témoin de mon déshonneur!

On entend un cliquetis d'ipées.

CALABAZAS.

Vive Dieu! on en est déjà venu aux épées par là-bas.

DON FEUX

Maudite soit la porte !

Il s'éloigne.

Entrent LISARDO et MARGELA.

LISARDO.

Ne craignez rien, madame. Quoique l'on frappe à celte porte, celui qui frappe est un homme s&r.

HARCELA

Conduisez-moi, Lisardo, je vous suis. Une fois chez vous , je serai tranquille.

LISARDO.

Venez, madame, et ne vous cachez pas d'un homme qui m'accompagne. C'est un de mes amis.

HARCELA, 6as, à Litardo, Serait-ce don Félix?

LISARDO.

Oui.

HARCELA, de même.

Mais songez que don Félix...

LISARDO.

Eh ! madame, ce n'est pas le moment de prendre tant de précautions. Je vous réponds de lui. — Don Félix Y DON vaux.

Qui va làY

LISARDO.

Moi, Lisardo.

DON FÉLIX

Quasepasso441doDet

LISARDO.

Tandis que je cauMÎs tYee cette dame, son père est arrivé du dehors. 11 a frappé. Voyant qu'on tardait à lui ouvrir, il a jeté la porte à bas. Entré dans la chambre, il a tiré Tépée. Le flambeau s'étant éteint, j'ai pu délivrer ma dame. Comme vous connaisseï mieui que moi les ruesd'Ocana, veuillez remmener, je vous prie. J'empêcherai, cependant, que personne ne vous suive. A cet effet Calabazas restera avec moi.

CALABAZAS, à part.

Je resterai s'il n'y a pas de danger.

DON ràui.

Il vaudrait mieux peut-être qu'il l'accompagnât et que nous demeurassions nous deux.

LISARDO.

Ce serait la laisser aller seule. Le premier devoir, en pareille circonstance, est de sauver la dame. Ainsi, don Félix, chargez-vous d'elle et la mettez en sûreté.

DON FÉLIX

Vous avez raison. (A Marcêlcu) Prenez mon bras, madame. (A pari,) Enfin, Laura, te voilà en mon pouvoir ! HARCELA, à pari.

DON FÉLIX, à pari.

HARCELA, à pari.

Hélas! je me meurs.

Mon cœur palpite.

Que je tremble!

DON FÉLIX

Venez, madame ; bien que vous ne le méritiez pas, je vous «au vrai ; car je suis celui que je suis.

HARCELA, à pari,

Y eut-il jamais une femme aussi infortunée?

DON FÉLIX, à pari,

Y eut-il jamais un homme plus malheureux Y

DoB Fâii et Harcela sorteat.

Me t'éloigne pas, Calabazas.

«Dire FABfO. tenant d'une main an flambeau et de Taotre une épée. LELIO et plusieurs autres valets le suivent Tépée nue.

FABIO

Oui, les forces me manquent, mais non les forces de Thonneur. J'en ai assez pour la vengeance.

LISARDO.

Arrèlez! on ne passe pas par ici.

FABIO

Mon épée t'ouvrira on passage à travers votre cœur.

Ib M batteal tous.

» MAISON A DBUX PORTI».

CAI.AIA1AS

Ahl mallMurttti CtUbozMs, qui t'inspira k fanUiie d'espionner?

LtsAKDO» à pari, Maintenatil (lut don F4IU est éloigné* je puis quitter la partie» Le courage et l'honneur le permettent* •« On me reconnaîtrait*

Uiort.

FABIO

Attende, lâché, Attends-moi!

CALABAZA8.

Qui eût jamais dit que mon maître dût m'abandonner. en pareille occasion?

LEUo, rencontrant Calabazas.

En Yold ttb (}ul est resté)

FABIO

Qu'attends-tu, Leiio? Tue-le!

CALABAZAS.

Au nom dé Dieu, arrètét !

FABIO

Qui êtes-YOUS?

CiiAftAUê.

Je suis seulement) si ma crainte ne m'abuse, un eurieui mal avisé *.

FABIO

Donnez-nous Totre épét»

CALABAZAS.

T^ voici, mon épée, seigneur ; et si ce n'est pas assez, voici encore ma dague ; et si ce n'est pas assez, je vous donnerai encore

mon manteau, et mon chapeaa, tt mon pourpoint, et mes culottes.

FABIO

Ne seriez-vous pas le valet de celui qui a outragé ma maison ?

CALABAZAS»

Oui, seigneur; mon Bltltre est un ottttragt^iaifoa insupportable^.

VABIO*

Qui est-il? et coauMAt ae nomnte*t-il?

f.ALABAZAS.

11 se nomme Lisardo ; il est militaire et ami de don Félix.

FABIO

Pour ne paa commencer mes vengeancees par la moindre, je te laisse la vit»

CALABAZAS.

Merci, monseigneur.

«tort.

* Nons serions fort trompe si, dans ce passage, Calderon ne faisait pas allasioo à nne nouvelle qoeCenrantes a insérée dans le Don Qticbotie, et qui a pour Ulre : U Curiêu» malavisé (el Curioso impertinente).

* Nom avons traduit mot à mot t

Bt «n agraoia easat Qvênoa futâe tufrir.

JOURNEE m, SCENE V 07

FABIO

Maintenant, avec ecf inilructions , allons trouver don Fëlii...
iMalédiction sur la maiion à dttx portêS) puisqu'elle garde si mal
l'honneur!... (Aux valets,) Suivez-moi!

Us sortent.

SCÈNE V

Uoe chambre*

Entrent DON vâuX el MARGELA, qoMI tient par la main} et
par une autre porte entrent LAORA el SILVIA.

DON FISLIX.

Holà I qu'on apporte ici un flambeau !

BBRRfeRA» ii«i lieAof*.

Tout à rbeurel j'y vais I II n'est pas fiicild de trouver de la lu-
mière quand on n'y voit pas.

Lkmk^hat, àSthia.

Ils sont dans cette chambre. Écoutons-les.

DON FitLix t à Harcela, Ah t ça, mtintenftni) ingrate, mainte-
nant, du moins, vous ne pouvez plus me nier...

LAUiU, bat, à SiMa, U parie i um femme.

DONFiuX.

Non, vous ne pouvez plus me nier qu« Vous soyez légère, in-
constante, volage, trompeuse et perfide ; vous ne me nierez pas
face à face que j'aie raison d'être jilout I

KAUCiLA, à JNlf f .

Si je dis un mot, je suis perdue»

DON F^LIX

C'est donc pour cela que vous êtes venue me voir ce matin ?

tAV%A,ba\$,éSilvia^ Ce doit être la femme voilée, puisqu'il lui
dit qu'elle est venue le voir et matin.

DON F1£UX

Vous êtes en mon pouvoir, i cette heure, et n'avez point d'ex-
cuse! maudit soit le temps où je vous ai aimée !... Maudites soient
toutes mes peines et mes incertitudes!..... Maudite soit la funeste
crédulité de mon amour.

. LAURA, bas, à Silvia, Entends-tu? il avoue qu'U l'a aimée.
Que puis-je attendre encore?

savu, bas, à LoMira* Où allez-vous, madame ?

LiuiU, de mime.

Je ne sais. — Ab 1 Silvia ! en quel trouble je suis ! — Je vais
l'écouter de pltti prèi«

DON viLVi, appelant.

Va flambetu donet Wve Dieu! un flambeau!

HBREHA, du deHOTi.

On y va !

MARCELA, à part.

Que dtviendrai-je alorsY

DON FÉLIX

Vous ne dites rien? — Mais non , tous êtes conyaincue et n'avei rien i dire... — Le flambeau !

Don Fclii iftbe la main d« Maroela , eU« s'ëloigne. laura s'ap-proche et se place eetre Harcela el don Fëlix.

HARCELA, à part, Oh! si je pouvais trouver la porte, je serais sauvée! DON F^Lix, saisissant Laura par la main.

Arrêtez! ne fuyei pas!.... D'ailleurs vous n'avez pas besoin de fuir; toute la vengeance que je veux, c'est que vous sachiez que je suis instruit.

LAURA, dparf.

Il me prend pour l'autre. Taisons-nous jusqu'à ce qu'on apporte de la lumière; il verra alors que c'est moi.

MARCELA, à part»

Enfin, malgré mon trouble, j'ai trouvé la porte de mon appartement; qu'il me serve de refuge !

siLVU, haSt à Mareela.

Etes-vous Laura?

HARCELA, bas, à Silvia, Non, je suis Marcela. Mais toi, tu es Silvia?

SILVIA, de même.

Oui, madame. Qu'est-ce ceci?

MARCELA, de même.

Mille accidents fâcheux... Viens, je te les dirai. Viens vite, Silvia, et fermons cette porte.

Elles sortent et ferment la porte sur elles.

Entre HBRRBRA d'un autre côté avec un flambeau.

SERRERA

Voici le flambeau.

DON FÉLIX

Bien. Va-t'en, et veille au-dehors.

Herrera sort ; don Félix va fermer la porte derrière lui. LAURA, à part.

Il sera bien surpris quand il me verra.

DON FÉLIX, revenant.

Eh bien ! Laura* vous voyez devant vous le seul homme qui jamais ait veillé sur le rendez-vous de son rival. LAURA , à part.

Il n'est pas plus embarrassé à ma vue que s'il était innocent.

JOURNÉE IV, SCÈNE V. 69

DON FÉLIX.

Oui , je sais le seul au monde qui ait amené un autre galant
Telle une dame. -^ Mes paroles vous offendent, n'est-ce pas?

LAURA

La défaite n'est pas mauvaise... vous jouez votre rôle dans la
perfection , comme un homme habitué à feindre. Convaincu par
ma présence que vous m'avez prise pour une autre amenée ici par
vous, vous continuez avec moi hardiment les plaintes que vous
aviez entamées avec elle.

DON FÉLIX

C'est un peu fort, madame!... Il ne manquait plus que cela!...
Comment! vous prétendriez me faire accroire que je parlais avec
une autre femme tout à l'heure, moi ?

LAURA

Oui, don Félix ; parce qu'il en est ainsi.

DON FÉLIX.

Où est donc alors cette femme avec laquelle je parlais?

Si une maison à deux portes est difficile à garder, une
chambre à deux portes ne l'est pas moins.

DON FÉLIX

Que voulez-vous dire par là ?

LAURA

Qu'elle est sortie.

Qui donc?

L'autre femme.

DON FÉLIX

LAURA

DON FÉLIX

Pour Dieu ! Laura , éloignez-vous , labsez-moi. Vous me feriez perdre la raison. — Quoi! je ne vous ai pas conduite ici?... Votre père n'était pas dehors?... et Lisardo... Je ne puis achever.

LAURA

Vous vous trompez, don Félix. J'ai passé la nuit ici, cachée dans la chambre de votre sœur, dans le but de vous épier. Elle, pendant ce temps...

DON FÉLIX

H faut que cela s'éclaircisse. {Appeiant.) Marcda! ma sœur!

MARCELA, à paru U importe de feindre. {Haut.) Que me voulez-vous?

Entre MARCELA.

Dites-moi ; Laura a-t-elle passé cette nuit avec vous?

MARCELA.

Si Laura a passé la nuit avec moi?... Mali non.... le devâii al«
1er demain chez elle ; mais qu'dle dât venir ici , il n'en a pas
été

quastioii.

LAIMA, à Mareék».

Eh quoit... je ne suis pas venu vous voir cette après-dlnée, et
il n'a pas été conrenu entra nous que Je m'établirais kl à votre
place, it que TOUS..*

MAKOKLA.

Je ne me rappelle rien de tout eela.

DON FÉLIX

Vous voyez, Laura, le mauvais succès de votre ruse. Aussi,
comment voulez-vous persuader que mascnir ait passé la nuit
avec vous, lorsqu'elle éuit bien tranquille dans sa chambre?

LAtniA.

C'est bien mal à vous, Marcela, de mentir de la sorte.

MARGBLA , bot, à Louta.

Il faut d'abord songer à soi.

Eh* bien t puisque j'y suis forcée^ puisqu'on m'accuse injuste-
ment, Je dirai la vérité. Écoutez-moi, don Félii.

Oa Trappe en dvhors.

B.VU

On frappe à la porte!

usARDOi du dehors.

Ouvrez, don Félix I

DON viuji.

Vous n'avez pas besoin de parler, Laûra ; voici votre galant!

LAURA, à part.

Mon cœur renaît à l'espérance!

MARCKLA, à paru Que ne puis-je avertir Lisardo !

Entre LISARDO.

LiSARDO.

J'ai tardé un peu, don Félix, afin de m'assurer qu'on ne me suivait pas. — Où avez-YOUs mis cette dame?

DON FI^I.IX

Elle est ici devant vous. Mais avant qu'elle vous soit rendue par moi» vous m'arracherez r&mel

LISARDO.

Je n'aurais pas cru, jusqu'à celle heure, qu'un noble cavalier s'avisât de trahir son ami, en ayant l'air de lui prêter secours. — Je vous demande dç nouveau la dame que je vous ai confiée.
DON FiÊLix, montrant Laura.

N'est-ce pas celle-ci?

Non.

LOURMÉE m, 8CÊKB T. 71

DON Fiux, à paru Quelle aiidâMt

USARDO.

Pourquoi supposer cela, don Félix Y Expliquez-vous clairement.

LAUEA.

C'est moi qui Tais vous tirer d'embarras. {Montrant Mareela.)
Dites, Lisardo, n'est-ce point là celle que vous cherchez?

LISA&DO

Oui, c'est elle! — Pourquoi la- dérobez-vous à mes yeux?

HARCELA, à part.

Ah! malheureuse t ^

LAURA, à don Félix, Vous Voyez si elle était dans sa chambre bien tranquille.... — 11 faut d'abord tott^er à lol, M areela.

KARCKLA, à part.

Jésus I Jésus!

• DON FÉLIX

Quelle honte pour moi... Ce poignard me délivrera d'une indigne sœur.

Ilarckla.

Défendei-Qiol, Lisardo.

LISARDO, sa frottant défiant gâterait.

Oui, je défendrai la sœur de don Félix contre son frère méoM.

DON Hux, C'est donc sur vous que je me vengerai.

Vous savez qui je suis, et si je peux abandonner une femme qui est en péril et que j'aime.

DON Feux.

Vous savez également qui je suis, et si je puis permettre de s'occuper d'elle à quelqu'un qui ne serait pas son époux.

LISARDO.

Si c'est là votre condition, me voici prêt à vous satisfaire. Entre FABIO, sois de ses gens*

FABIO

C'est ici la maison ; entrez t

DON Feux.

Qui Tom amène?

FABIO

L'honneur, don Félix !

CALABAZAS , à pOTt.

Quelle jolie danse se prépare!

FABIO

Où est un certain Lisardo, votre ami?

n MAISON A DEUX PORTES.

LISAKDO.

C'est mol, qui ne crains pas de me montrer i personne à Tisage découvert.

CALABAZAS, à part.

Il ne craint pas de montrer le visage ; mais 11 montre aassi le dos quelquefois.

FABIO

Ah! traître!

usAioa Blodérei-vous, seigneur.

•• FABIO

Avance! !

OON FÉLIX.

Un moment , seigneur Fabio ; votre colère vous abuse. C'est moi qui, en votre absence, ai gardé Ici votre fille comme celui qui veut (trc son époux.

FABIO

Je n'ai plus rien à dire, si Laura se marie avec vous.

DON FÉLIX

Afin que vous n'en doutiez pas, seigneur, — voici ma main«
Laura. — Et puisque c'est parce que votre maison et la mienne
ont deux portes que sont arrivées toutes ces aventures, ici finit la
comédie de la maison à deux portes.

FIN DE LA MAISON A DEUX PORTES.

EL MEDICO DE SU HONRA.) NOTICE

On serait tenté de croire que M. Schlegel avait en vue le Médecin
de son honneur (el Medico de su honra), lorsque, dans son élo-
quente apologie de Calderon, il écrivait ces lignes remarquables :
« Je ne saurais trouver une plus parfaite image de la délicatesse
avec laquelle Calderon représente le sentiment de l'honneur, que
la tradition fabuleuse sur l'hermine, qui, dit-on, met tant de prix
à la blancheur de sa fourrure, que, plutôt que de la souiller, elle
se livre elle-même à la raie quand elle est poursuivie par les
chasseurs. » Cette comparaison, si ingénieuse et si exquise, de-
vient d'une justesse frappante si on l'applique au Médecin de son
honneur, qui se venge en quelque sorte à l'avance d'un outrage
qu'il redoute.

A quelle source Calderon a-t-il puisé le sujet de sa pièce? nous
l'ignorons. Tout ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est qu'il
est à peu près impossible qu'il l'ait emprunté à aucune tradition
étrangère; et quant à celles des traditions nationales que nous

connaissions , nous n'y avons rien trouvé qui ait pu inspirer au poète l'idée première de son drame.

Au point de vue de l'art , le Médecin de ion honneur est, selon nous , l'un des chefs-d'œuvre de Calderon. Ce n'est pas qu'on ne pût y blâmer avec justicot comme dans les autres comédies de notre poète, un certain abus de l'esprit et de l'imagination , des comparaisons redoublées , des métaphores déplacées , dcf hyperboles plus que castillanes ; mais que de beautés rachètent ces défauts 1 Même en baissant de côté l'ensemble de la composition , qui révèle un si grand génie , que l'on en étudie les diverses parties avec soin, et l'on verra comme elles sont heureusement inventées , curieuses , originales. — Dans la première iournée c'est Texposition, qui , par parenthèse , a été imitée tant de fois. Dans la seconde journée, c'est la scène , imitée aussi par Beaumarchais, où don Gutierre, cherchant dans sa maison un homme qui s'y est clandestinement introduit, saisit, à travers l'obscurité, son propre valet, qu'il prend pour cet homme et qui pousse des cris , tandis que doâa Mencia s'abandonne à la terreur , s'imaginent que c'est son amant qui a été découvert par son mari ; puis, le monologue où don Gutierre s'ingénie à expliquer de la manière la plus favorable les incidens qui ont alarmé sa jalousie; puis, cet entretien nocturne entre don Gutierre et sa femme , où celle-ci, croyant parlera son amant, décèle peu à peu à son mari le trouble de son cœur. Mais ce qui nous semble vraiment admirable , c'est la troisième journée tout entière. Dès lors , pas un instant de langueur , de répit ; une situation intéressante succède à une autre ; l'action marche avec une entraînante rapidité jusqu'à la scène qui termine la pièce si énergiquement. Nous nous contenterons d'appeler l'attention du lecteur sur ces Jtfhx scènes , que sépare la catastrophe , où un musicien mystérieux chante ^^e romance

composée sur le départ de l'Infant. Shakspeare lui-même n'a pas, à notre avis, un effet qui soit en même temps plus poétique et plus dramatique.

On a dit et répété que Calderon ne peint jamais que des caractères généraux; I. 5

ici cela n'est vrai que pour les personnages secondaires. Ainsi l'Infant , c'est le jeune homme qui aime , peu scrupuleux , décidé , hardi ; don Diègue , c'est le vieillard réservé et prudent ; don Arias , c'est le cavalier espagnol , ardent, brave , dévoué à son prince ; Jacinthe , c'est la duègne ou la suivante toujours prête à favoriser les amours de sa maîtresse. Mais les personnages principaux, quoiqu'ils manquent peut-être de nuances (car le talent caractéristique ne peut pas s'exercer à loisir dans un drame d'intrigue et de passion) , sont à notre avis bien individualisés. Ainsi dona Léonor , qui préfère la vertu à la réputation , qui est subtile et dévote, qui déteste mais estime l'homme qui l'a quittée, n'est pas un caractère général. — Dona Mencia non plus ; elle est fuble et coupable , mais honnête au fond. Cette jalousie , véritable ou feinte , qu'elle témoigne à son mari un moment après la sortie de l'Infant , annonce chez Calderon une connaissance profonde du cœur féminin. — Le rôle de don Gutierre abonde en traits caractéristiques. Nous n'en citerons qu'un seul : c'est que , malgré sa loyauté , don Gutierre a , sur un simple soupçon , abandonné la femme à laquelle il avait promis sa main. — Enfin le roi don Pèdre , frère de Henri de Transtamare, qu'en France nous avons surnommé le Cruel et auquel les Espagnols ont donné le surnom de Justicier , nous apparaît ici plein d'une grandeur et d'une vigueur qui ne sont qu'à lui , avec sa sévérité presque féroce et son terrible amour de la justice. Calderon avait sans doute

une secrète prédilection pour ce prince ; car dans plusieurs de ses comédies il lui fait jouer un très-beau rôle ; il l'y représente toujours comme une sorte de Destin espagnol qui récompense ou châtie les autres personnages de la pièce , en les jugeant du point de vue de l'honneur. — Quant au Gracioso , cette fois il s'harmonise on ne peut mieux avec le reste de l'ouvrage. Il n'appartenait qu'à un artiste de génie d'imaginer ce contraste entre le bouffon et le roi don Pèdre, et de rendre le premier plus sérieux et plus triste à mesure que le drame tourne au tragique.

Bien que l'action se passe vers le milieu du quatorzième siècle , les mœurs du Médecin de son honneur sont en général les mœurs espagnoles du dix-septième. Remarquons, cependant, que si les rois d'Espagne, au moyen âge , n'avaient qu'un pouvoir politique très-limité , ils avaient , dans leurs rapports civils ou privés avec leurs vassaux , un pouvoir à peu près sans bornes ; les chroniques et les vieilles romances espagnoles sont là pour l'attester.

Encore un mot. Avant Calderon , un poète de la génération précédente , un contemporain de Cervantes et de Lope, le célèbre Tirso de Molina avait traité sous le titre du Jaloux prudent [*el Zeloso prudente*) un sujet qui a quelque analogie avec le Médecin de son honneur. Calderon ne s'est point fait scrupule de lui emprunter plusieurs détails de sa pièce, et, en particulier, le monologue de don Gutierre, scène troisième de la seconde journée. Mais, sans méconnaître le haut mérite de Tirso, qui a la gloire d'avoir créé le type de don Juan, Calderon, en lui faisant cet emprunt , aurait pu dire comme Molière en semblable circonstance : « Je prends mon bien où je le trouve. »

PERSONNAGES

LE ROI BON PÈDRE. ISÈS, «uivanle.

L'INFANT DON HENRI. •* THÉODORA, SllivonlO.

DON GUTIERRE. COQUIN, gracioso OU valet bouflbn.

DON ARIAS, cavalier. UN chirurgien.

DON DliGUE. SOLDATS. ,

Dof?A LEONOR. MUSICIENS.

DOK'A MENCIA. COÀTEGE OU SUITE.

JACINTHE, esclave.

La «cène se passe à Séville el dans les environs.

JOURNÉE PREMIÈRE

SCÈNE -I

Un grand chemin ; oo aperçoit, sur le côté, un cbâlcau.

LINFANT DON HENRI entre, il vient de tomber de chevah
bientôt après entrent LE ROI DON PEDRE, DON DIÉGUE et
DON ARIAS: ib sont tous en babil de voyage.

l'infant.

Jésus! Jésus 1

DON DIÈGUB.

Que le ciel vous protège I

LE aoi.

Qu'ya-t-il?

DON ARIAS

Le cheval est tombé et U a jeté à terre l'infant.

LE ROI

Si c'est de cette façon qu'il salue les tours de Séville, il n'aurait jamais dû venir à Séville, il n'aurait jamais dû laisser la Castille.

— Henri I mon frère 1

DON DIÈGUE

Seigneur !

LE ROT

Commence-t-il à revenir un peu à lui?

DON ARIAS

Hélas! sire, H ne donne aucun signe de vie. Voyez sa pâleur; son pouls a cessé de battre. Quelle disgrâce ! ,

DON DIÈGUE

Quelle douleur!

Tft LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

LE aoi.

Allez à ce château qui est sur le bord du chemin, don Arias ; peut-être quelques instans de repos suffiront-ils à remettre l'in-

fant. Restez avec lui, vous autres, et que Ton me donne, à moi, un cheval; il faut que je poursuive ma route. Cet accident m'a assez longtemps retardé. J'ai hâte d'arriver à Séville ; j'attendrai là de vos nouvelles.

n sort.

DON ARIAS

Voilà une nouvelle preuve de son caractère insensible et dur. Vive Dieu ! comment peut-on ainsi laisser un frère qui se débat dans les bfas de la mort?

DON DIÈGUB.

Taisez-vous, don Arias! Songez que si les murs ont des oreilles, quelquefois aussi les arbres ont des yeux ! Croyez-moi, taisez-vous.

DON ARIAS

Vous, brave don Diègue, veuillez vous rendre à ce château ; dites que l'infant, mon seigneur, est tombé, et que... Mais non, il vaut mieux que nous l'y transportions, afin qu'il ait plus tôt les soins que son état[^]exige.

DON DIÈGUB.

C'est bien dit.

DON ARIAS

Oh! que l'infant puisse-t-il revenir à la vie ! Je ne demande rien de plus à la destinée.

Ib sortent en portant Tlnfant.

SCÈNE n

Un salon.

Entrent DON A MENCIA et JACINTHE.

DONA MENCIA.

Je les ai vus de la terrasse, mais je n'ai pu distinguer qui ils sont. Jacinthe, il sera arrivé là quelque malheur. Un brillant cavalier venait sur un cheval si léger et si rapide qu'on eût dit un oiseau qui volait, d'autant que les plumes colorées de son panache semblaient flotter au gré du vent. Bref, le cheval qui courait a trébuché, et son maître a été violemment renversé.

JACINTHE.

Il garde, madame ! les voici qui entrent.

DONA MENCIA

Qui donc ?

JACINTHE

Sans doute les seigneurs que vous avez vus de la terrasse.

JOUHISÉE I, SCÈNE 11. 77

Entrent DON DIÈGUB et DON ARIÛS, qui portent riorant et le déposent dans un fauteuil.

DON DIÈGUE

Tout ce qui appartient au sang royal a de tels privilèges dans les maisons de nobles, que nous nous sommes crus autorisés à

entrer chez vous ainsi librement.

DONA MENCU.

Ciel! que vois-je?

DON DIÈGUE

L'infant don Henri, frère du roi don Pèdre ; il est tombé de cheval a. votre porte, et nous craignons bien que cette chute ne lui soit funeste.

DONA MBNCiA, à part.

Que Dieu me protège 1

DON ARIAS

Dites-nous, madame, je vous prie^ en quel appartement, en quelle chambre nous pourrions placer le prince en attendant qu'il reprenne ses sens. — Mais à qui parlé-je? Est-ce bien vous, madame?

DONA MENCIA

Ah! doûÀriasI

DON ARIAS

Sur mon àme! je crois que c'est un songe que tout ce que je vois et entends... L'infant don Henri, plus épris que jamais, revenait à Seville; faut-il qu'il vous retrouve de cette manière malheureuse!... N'est-ce qu'un songe, ou bien est-ce une réalité ?

9 DONA MENCIA

C'est la réalité! Plût à Dieu que ce ne fût qu'un songe!

DON ARIAS

Donc que faites-vous ici f ^

DONA MENXIA.

Vous le saurez plus tard. A présent, c'est de votre maître que nous devons l'un et l'autre nous occuper.

V DON ARIAS

• Qui eût dit que vous le retrouveriez en ce triste état?

Silence, don Arias I cela importe.

DON ARIAS

Et en quoi?

DONA MENCIA

Mon honneur en dépend. — Entrez dans la pièce voisine, où se trouve un lit de camp recouvert d'un tapis de Turquie, et sur lequel l'enfant sera plus commodément pour se reposer. — Jacinthe, sors de l'armoire ce qui est nécessaire, de l'eau et des essences. Prends ce que tu trouveras de plus convenable à un si noble usage.

Jaciulhc sort.

DON ARIAS, à don Diègue.

Et nous, laissons ici l'enfant, et allons aider à cette esclave.

IU sortent.

DON A MENCIA

Enfin ils partent! me voici. seule! Oh! que ne puis-je, grand Dieu, m'abandonner à tous les sentimens qui m'agitent sans que mon honneur ait à se plaindre! Oh! que ne puis-je parler, pleurer, gémir en liberté!... Mais non. Pourquoi cette faiblesse? Non, non! je suis celle que je suisM... Que le vent emporte et dissipe au plus tôt les paroles insensées qui ont échappé à mon délire ! Loin de me décourager moi-même de la sorte, je dois me réjouir au contraire de ce qu'une occasion m'est donnée de connaître enfin ce que je vauX; car de même que l'or s'éprouve dans le feu de même la vertu s'éprouve dans les crises. Mon honneur sortira de celle-ci plus pur et plus brillant!... Pitié, pitié, grand Dieu!... je n'ai pas la force de me contenir davantage. — Don Henri ! mon seigneur ! l'infant.

Qui m'appelle ?

DONA MENCIA

bonheur! il a parlé.

l'infant.

Que le ciel me protège !

DONA MENCIA

Quoi ! votre altesse revient à la vie !

l'infant.

Où suis-je?

DONA MENCIA

Dans une maison où il y a quelqu'un qui s'intéresse à votre sort. l'infant.

En croirai-je mes yeux ? Que ce bonheur, pour être à moi, ne s'évanouisse pas dans les airs... Je ne sais ce que je dis; j'ai besoin de me consulter pour voir si je rêve éveillé ou si je parle en dormant. Mais s'il est vrai que je dorme en ce moment, fasse le ciel que je ne me réveille plus ! et s'il est vrai que je sois éveillé, fasse le ciel que je ne me rendorme jamais! — Où suis-je donc?

DONA MENCIA

Que votre altesse, monseigneur, ne s'inquiète pas de la sorte; qu'elle s'occupe seulement du soin que réclament ses souffrances. — Revenez, revenez à la vie, et ensuite vous apprendrez de moi où vous êtes.

* lo soy quèn soy. Je suis celui (ou celle) que je suis. Cette locution , qui est familière aux personnes qui se sont occupées des anciennes chroniques et des vieilles poésies espagnoles, se retrouve assez fréquemment dans les comédies de Calderon. Elle exprime on ne peut mieux , selon nous , cet orgueil tout castillan qui empêche un Espagnol de mal faire, ne serait-ce que par un sentiment de haute estime pour lui-même. C'est pour cela que nous avons cru devoir la reproduire littéralement , quelque étrange qu'elle puisse paraître à des lecteurs français.

JOULJVEE 1, SCÈNE IL 71)

L*I.\PANT

Non, je ne désire plus rien savoir, puisque je vis et que je vous contemple. Je ne souhaiterais pas un plus grand bonheur, alors même que je serais en ce moment dans le séjour des morts. Peut-être suis-je dans le séjour de la gloire, car je me trouve près du plus beau des anges... Et ainsi, non, je ne désire pas savoir quelle suite d'aventures m*a conduit en ces lieux et vous y a conduite également. Je sais que je suis où vous êtes, et je suis content... Et ainsi, vous, vous n'avez rien à me dire, et moi je n'ai rien à entendre de vous.

DONA HENCIA.

Le temps dévoilera bien des choses. — À cette heure, dites-moi, comment se trouve votre altesset

l'infant.

Oh! très-bien! tellement bien que je ne me suis jamais trouvé mieui. Seulement, je sens un reste de douleur à ce pied.

DONTA MENCIA.

Votre chute a été terrible; mais avec un peu de repos, j'espère que vous ne tarderez point à vous remettre. — On prépare un lit à votre intention. — Vous me pardonnerez, je vous prie, Textième simplicité du logement, quoique je n'aie pas besoin d'excuse. Il m'était impossible de prévoir que j'aurais à vous recevoir aujourd'hui.

Vous parlez tout-à-fait comme une haute et noble dame, Mcncia. — Êtes- vous la maîtresse de cette maison?

DONA MENCIA

Non, seigneur; mais je suis liée intimement avec (quelqu'un qui en est le maître.

l'infant.

Et qui est-ce?

DONA MENCIA.

Un illustre cavalier, Gutierre Alfonso de Solis, mon époux et votre serviteur.

l'infant, se levant.

Votre époux !

Oui, seigneur.

Âh!

dona mencia.

l'infant.

DONA MENCIA

Mais ne vous levez pas, rasseyez-vous; vous ne pouvez point vous. tenir debout, seigneur.

l'infant.

Si fait, si fait, je le puis.

DONA MENCIA

Mais votre pied ?

L*1-NFANT.

Je n'y sens plus rien.

Entre DON ABIAS.

DON ARUS.

Permettez, monseigneur, que j'embrasse vos genoai. Combien je sois charmé de cet le heureuse fortune! Votre salut nous rend la vie à tous.

Boire DON DIÈ6UB.

DON DIÈ6CB.

Maintenant votre altesse peut se retirer dans cette chambre, on y a tout disposé pour le mieux.

l'infant.

Non, je veux partir. Don Arias, donne-moi un cheval ; donne-moi un cheval, don Diègue. Quittons ces lieux promptement.

DON ARIAS

Que dites-vous ?

l'infant.

Que Von me donne un cheval.

DON DIÈ6UK.

Mais, seigneur...

DON ARIAS

Considérez, }e vous prie.

l'infant.

Ah! vous ignorez l'un et l'autre ce <iui se passe dans mon co-
rar» TOUS ignorez tout ce qu'il souffre. {A doiia Meneia.) Pour-
quoi le ciel n'a-t-^l pas voulu que je fusse brisé dans cette chute I
Je n'éprouverais pas ces. tourmens, cette rage ; je ne vous aurais
pas vue pour apprendre de vous que vous appartenez à un autre ;
je ne serais pas en proie à la plus horrible jalousie. Ah I dona
Mencta, devais-je m'attendre à une telle conduite de votre part?

DONA MBNCIA.

Mais, seigneur, en vérité, celui qui entendrait votre altesse, ses
plaintes, ses mépris, ses injures, n'aurait pas de peine à concevoir
des pensées défavorables à mon honneur. Cependant je n'ai nul
reproche à me faire ; et quand vous m'accusez, il m'est facile de
vous répondre. Votre altesse, libérale de ses désirs, généreuse de
ses goûts, prodigue de ses affections, jeta les yeux sur moi; dis-
tinction glorieuse, je l'avoue ; mais elle peut aussi se souvenir
que, durant plusieurs années, je n'ai pas cessé un moment de ré-
sister à ses hommages et à ses séductions ; car si je n'étais pas
d'un rang à être son épouse, j'étais aussi d'un rang à n'être pas sa
maîtresse; et c'est pourquoi je me suis mariée à un autre. —
Maintenant que je me suis disculpée sur ce point, permettez, sei-
gneur, que je vous supplie en grâce et humblement de ne pas
vous remettre sitôt en chemin ; il y a trop de péril pour vous à
partir.

l'infant.

Il y a moins de péril pour moi à ptrtir qu*à rester.

Entrent DON GUTIERRE et COQUIN.

DON GUTIERRE.

Je baise les pieds de Votre altesse. — J'ai appris avec douleur le fâcheux accident qui vous était arrivé, et je me suis empressé d'aller courir; je suis heureux de voir que la renommée cette fois encore s'est trompée. Daignez, monseigneur, honorer quelques instans ce logis de votre présence. Il est bien peu digne de vous, sans doute ; mais la plus pauvre demeure devient un brillant palais dès qu'elle est habitée par un roi.

L'INFANT.

Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez, Gutierre Alfonso de Solis ; je m'efforcerai de ne pas les oublier.

DON GUTIERRE.

Vous me comblez, seigneur.

L'infant.

Cependant, quelque charme qu'ait pour moi votre hospitalité, je ne puis m'arrêter ici davantage. • Les plus graves motifs m'en empêchent... Il y a une chose qui m'inquiète... et jusqu'à ce que je sois éclairci... ou désabusé, chaque instant me durera des siècles. Il vaut mieux que je m'éloigne.

DON GUTIERRE.

Quoi! seigneur, votre altesse aurait d'assez puissans motifs pour aventurer ainsi une santé à laquelle se rattachent tant d'espérances ! L'infant.

Il convient que j'arrive aujourd'hui à Séville.

DON GUTIERRE.

Je crains de paraître indiscret en insistant auprès de votre altesse; mais ma loyauté, mon dévouement...

l'infant.

Et si je vous confiais le motif de mon départ, que diriez-vous?

DO.V GUTIERRE.

Je ne le demande pas à votre altesse. Loin de là, seigneur, il me Semble que ce serait mal à moi d'essayer de pénétrer dans votre cœur.

l'infant.

Non, Gutierre, je puis l'ouvrir devant vous. Écoutez donc : J'ai eu autrefois un ami que je regardais comme un autre moi-même.

.

DON GUTIERRE.

Son sort était digne d'envie.

l'infant.

Eh bien! cet ami, que je chargeai de mes intérêts auprès d'une dame que j'aimais passionnément, me trahit pendant une absence que je fis. Qu'en pensez-vous?

DON GUTIERRE.

Je pense que c'était un ami perfide et qui aurait mérité mille tortures.

l'infant.

Il laissa un autre cavalier rendre des soins à cette dame, et même il servit le nouveau prétendant auprès d'elle. Ce fut bien mal, n'est-ce pas?

DON GUTIERRE.

Je ne sache point une pire trahison.

Et moi qui ai été ainsi trompé, ainsi trahi ; moi qui suis plus épris que jamais de l'infidèle, dites, voulez-vous que je sois tranquille au milieu de tant d'ennuis ? voulez-vous que je goûte le repos au milieu de tant de peines?

DON GUTIERRE.

Non, certes, seigneur; je conçois votre inquiétude. l'infant.

Depuis ce malheur tout me pèse, et le ciel et la terre, et la nature et les hommes. Partout où je suis, je ne songe qu'à la jalousie qui m'obsède... La cause de mes chagrins m'est sans cesse tellement présente, qu'ici même je la vois devant mes yeux ; de sorte qu'en m'éloignant j'imagine que je pourrai la laisser ici.

DONA MENCIA

On dit, monseigneur, que le premier conseil appartient à la femme. Ainsi, que votre altesse me pardonne si j'ose la conseiller. Pour ce qui est de votre ami, attendez qu'il se disculpe, il y a des espèces de fautes que l'on commet sans être coupable. Quant à la dame , si elle a changé à votre égard, qui sait? il peut se faire que ce ne soit point chez elle inconstance ou légèreté , et qu'elle ait été contrainte. Voyez-la, écoutez-la, et je suis assurée que vous reconnnntrez bientôt son innocence.

l'enfant.

Cela est bien difficile.

DON DIEU, à l'Enfant.

D'après votre ordre, monseigneur, le cheval est prêt et vous attend.

DON GUTIERRE.

Si c'est le même qui vous a renversé, ne vous y fiez plus, monseigneur. J'ai à votre disposition une jument qui est presque digne d'un aussi noble cavalier. Elle est jeune, belle, douce et vive; elle a le pied le plus sûr et un galop délicieux. — Que votre altesse ne me refuse pas !

Vous me donnez envie de l'essayer, votre jument.

COQUIN, t* approchant, Holà ! Dieu me pardonne ! vous parliez de la jument, monseigneur, et j'accours.

DON GUTIERRE.

Retire-toi, imbécile.

l'enfant.

Et pourquoi? — Son humeur me platt.

COQUIN

On a parlé de la jument ; c'est comme si l'on avait parlé de moi, et j'ai dû entrer en scène. Je prends fait et cause pour elle. l'enfant.

Qui es-tu, mon garçon ?

COQCTN.

Ma foi! cela n'est pas si difficile à deriner. — Je suis... je suis... je suis enfin, — de mon nom Coquin, Gis de Coquin, écuyer et pourvoyeur de la jument. Je suis chargé de sa pitance; je lui rogne chaque matin la moitié de sa portion. Et maintenant, seigneur, comme c'est aujourd'hui votre fête, je vous fais mon compliment.

Comment! c'est ma fête aujourd'hui?

COQUIN

Oui, monseigneur; n'ôtes-vous pas tombé? Ne dit-on pas ordinairement : Tel saint tombe un tel jour?... Eh bien, moi, je dirai désormais : Tel jour est tombée la saint infant don Henri.

• GUTiBRRE.

Seigneur, si votre altesse, malgré mes instances , est toujours résolue à partir, il me semble qu'il vaut mieux peut-être qu'elle n'attende pas davantage. Voilà que le jour disparaît peu à peu, et la nuit aura pris bientôt sa place.

l'infant.

Vous avez raison , il faut que je parte. Le ciel vous garde , belle Menbia I Je profiterai du conseil que vous m'avez donné , je chercherai cette dame, et j'apprendrai d'elle sa justification. {A part,) Quel dépit , d'être obligé de se taire ou de parler à mots couverts , lorsqu'on aurait à dire tant de choses! [Haut.) Je vous salue, don Gutierre. Adieu de nouveau, belle Mencia.

L'Infant si* retire, tsuivi de don Arias et de don Diègiie.

DON GUTIERRE, à Coquin, Et toi, va-t'en, s'il te platt. •

COQUIN

Certes, oui, je vais voir partir ma jument. Pauvre bête! pourvu qu'on nous la rende; ce serait là une perte I

Il sort.

DON GUTIERRE, à doña Mencía.

Chère maîtresse de mon Ame, malgré toute la joie que j'aurais à rester près de vous , je vous demande , au contraire , de ^e per-

mettre d'aller baiser les pieds au roi mon seigneur qui arrive de Castille. C'est le devoir de tout chevalier d'aller lui donner la }>ienvenue, et je puis y manquer moins qu'un autre. Adieu donc, ma chère âme.

DONA MBNCIA.

Don Gutierrel pourquoi cherchez-vous à m'affliger?

DON GUTIERRE.

Moi! je cherche à vous affliger!

DONA MENCIA

Cette visite dont vous parlez n'est qu'un prétexte ; ce n'est pas là la véritable raison qui vous appelle k Séville.

DON GUTIERRE.

Je vous jure sur vos yeux qu'il n'y en a point d'autre.

DONA MENCIA

Si fait, et je la connais.

DON GUTIERRE.

Et laquelle?

DOÂA MENCIA.

Je n'en puis douter, c'est doua Léonor que vous allez voir.

Que dites-vous? dona Léonor?

DONA MENCU.

Oui, cette doua Léonor que vous avez tant aimée.

DON GUTIERRE.

Laissons cela. Ne prononcez pas même son nom; il me déplaît, je le déteste.

DOÏLA MENCIA.

Vous êtes ainsi faits , vous autres hommes. Un jour l'amour le plus dévoué, le plus ardent, le lendemain l'oubli; un jour une passion que rien n'arrête , le lendemain la lassitude , l'indifférence ou la haine.

DON GUTIERRE.

Oui, elle me plaisait, je la trouvais belle avant que de vous connaître ; mais depuis que je vous ai vue , je m'étonne qu'elle ait pu fier ma pensée un seul instant. Ainsi le voyageur, la nuit, regarde une étoile qui brille dans le ciel; mais quand le soleil a paru, il détourne les yeux avec dédain de cette étoile qui l'a charmé.

DOFFA MENUA.

Voilà une comparaison beaucoup trop flatteuse pour moi.

DON GUTIERRE.

Enfin, m'accordez-vous la permission que je vous demande?

DONA MBNCIA.

Il paraît que vous tenez beaucoup à aller à Séville?

DON GUTIERRE.

Si je ne consultais que mon cœur, j'aimerais bien mieux demeurer auprès de vous ; mais mon devoir m'appelle auprès du roi.

DONA MENCTA.

Alors, partez.

DON GUTIERRE.

Adieu, dona Mencia.

DOJIA MBNCU.

Adieu, don Gutierre.

Il sort

JACINTHE

Vous êtes bien triste, madame.

DONA MENCIA

Ah! Jacinthe, qui ne le serait à ma place!?

JACINTHE

Les éYéoemens de la journée paraissent tous avoir laissé une in* quiétude, un trouble...

Et ce n'est pas sans raison. Si tu savais!...

JAaNTUE.

Qu'y a-t-il donc, madame?

DONA MENCIA

Non, rien.

JÂC1NTHB«

Confiez-vous à moi, de grâce I

DOiLA MENCIA.

Tu veux que je te confie ma vie et mon honneur!

« JACINTHE

Vous le pouvez, madame.

DONA MENOA.

Eh bien ! écoute.

JACINTHB.

Dites.

DONA MENCIA

Tu n'ignores pas que je suis née à Séville. — C'est là que don Henri, — je te parle de l'infant, — c'est là que don Henri me rendit des soins en secret pendant plusieurs années. H fut obligé de s'éloigner. Alors don Gutierre se présenta, et mon père, abusant de son autorité, me contraignit à l'épouser. — Maintenant, que te di'* rai-je? L'infant est de retour; il m'aime, et moi j'ai de l'honneur. — Ah! Jacinthe 1...

JACINTHE

Eh! madame, ne vous chagrinez pas pour si peu. Vous connaissez ce proverbe castillan : -<- 11 y a remède à tout, fors a la mort.

Dona Mencia et Jacinthe sortent.

86 LE MEDECIN DE SON HONNEUIL.

UN HUISSIER

Place ! place ! place au roi !

LE ROI paraît, et il est aussitôt entouré d'une foule de solliciteurs qui (ieonen' ciiaacun un placet à la main.

UN SOLDAT

Que votre majesté daigne lire ceci.

LE ROI

Très-bien ; soyez tranquille.

UN AUTRE SOLDAT

Sire, que votre altesse prenne connaissance de ce papier.

LE ROI

C'est bien ; on le lira.

UN AUTRE SOLDAT

Sire!... sire!...

LE ROI

Que me voulez-vous? ,

LE UÊME SOLDAT.

Sire, je suis un soldat de votre armée, qui...

LE ROI

Donnez le placet.

LE MÊME SOLDAT

C'est que je suis si troublé...

LE ROI

Et de quoi ?

LE MÊME SOLDAT

De vous voir, sire.

LE ROI

Que demandez-vous ?

LE MÊME SOLDAT

Il y a vingt ans que je sers; je voudrais de l'avancement.

Ce n'ét.ait pas la peine de vous troubler. — Je vous donne une compagnie.

LH MÊME SOLDAT

Ah! sire, mille grâces!...

JOURNÉE I, SCENE m. 87

LE MENDIANT

Et le diamant qui ferme cette bourse, pour moi aussi?

LE ROI

. Il est donné.

DON A LÉOXOR.

Sire, je me jette à vos pieds I... Sire, je viens toute dplordc, au nom de mon honneur, vous demander justice; et si vous me la refusez, d'avance j'en appelle à Dieu.

LE ROI

Remettez-vous, madame, et levez-vous.

DONA Ll5oNoR.

Souffrez, sire, que je reste dans cette posture suppliante.

LE ROI

Levez-vous, madame, et attendez que nous soyons seuls. — {Il la relève. Aux solliciteurs.) Sortez tous. (Tous les solliciteurs se retirent.) Maintenant, madame, parlez; car si vous venez réellement de la part de votre honneur , c'eût été une chose indigne que les plaintes de l'honneur eussent été proférées en public. On ne saurait garder trop de ménagemens ni prendre trop de précautions quand ii s'agit de l'honneur delà beauté. Parlez, madame.

DONA LI^ONOR

Puissant roi don Pcdrc, que le monde appelle le Justicier 1 soleil brillant de la Castille , dont les rayons illuminent cet hémisphère ! vrai Jupiter espagnol, dont l'épée redoutable frappe au loin les Maures épouvantés I vous vdyez devant vous l'infortunée Léonor, que l'Andalousie avait surnommée Léonor la Belle. Hélas t si tant est que j'aie autrefois mérité ce surnom , je n'ai connu des privilèges de la beauté que le chagrin et le malheur. Il y a quelques années, je fus distinguée par un cavalier de ce pays II m'aima i je crus du moins qu'il m'aimait, à le voir rôder nuit et jour dans ma rue, autour de ma maison. Pour moi, sire, vous l'avouerez-vous? quoique je fisse en public l'indifférente et la dédaigneuse, je me sentis intérieurement touchée de tous ses témoignages de tendresse; puis vint la reconnaissance , et puis l'amour. Cependant je continuai de le traiter comme par le passé. A la Gn , ce cavalier m'ayant donné sa parole qu'il m'épouserait, — que de femmes ont été trompées par ce moyen ! — je consentis à le recevoir en ma maison. — N'allez

pas croire[^] sire, que j'aie jamais eu quelque faiblesse qui ne fût pat digne de ma fierté; je n'ai pas oublié ce que je me derais; mais le monde nous juge d'après les apparences , et il aurait mieux valu pour moi que j'eusse perdu l'honneur en secret et que je l'eusse conservé devant le monde. J'ai demandé justice, mais je sui[^]aurre; j'ai porté plainte, mais il est puissant. Enfin ce cavalier s'est marié avec une autre, et aujourd'hui qu'il n'est plus possible que je recouvre par le mariage mon honneur, roi don Pèdre , je viens vous supplier d'ordonner qu'il soit tenu de payer ma pension dans un couvent. Ce cavalier, c'est don Gutierre Alfonso de Solis.

LB ROI

Madame, je sens vivement vos ennuis, et comme homme et comme roi. Puisque don Gutierre est marié, il ne pourra, j'en conviens, complètement satisfaire à votre honneur; mais je vous rendrai justice de telle sorte, que tout s'arrange pour le mieux. — Toutefois, j'écouterai ce que de son côté il me dira pour sa défense ; car aussi bien il faut entendre un accusé. — Fiez-vous à moi, Léonor; je me charge de votre cause. Je ne veux point que vous puissiez dire une autre fois que vos droits ont été méconnus parce que vous êtes pauvre et qu'il est riche , et cela en un temps où , moi , je suis roi de Castille. — Mais j'aperçois là-bas don Gutierre qui s'avance vers nous. S'il vous voyait avec moi, il se douterait que vous m'avez instruit. — Cachez-vous derrière cette tapisserie; vous vous montrerez quand il en sera temps.

OONA LÉONOR.

Je m'empresse de vous obéir.

Léonor se cache.

Entre COQUIN.

COQUIN, à part.

En courant de chambre en chambre, à l'ombre de mon maître qui est resté là-bas, j'arrive jusqu'ici. Que le ciel me protège! voilà le roi , et il m'a vu. Heureusement que le balcon n'est pas très-élevé au-dessus du sol ; vingt coudées seulement.... Et alors , s'il plaît à sa majesté de ne pas vouloir que je sorte par où je suis entré, moyen» nant une jambe ou deux, j'en suis quitte.

LE ROI

Qui êtes-vous?

COQUIN.

Moi, sire!

LE ROI

Vous?

COQUIN , à parte

Que le ciel me protège encore, et qu'il m'inspire ma reponse! {Haut,) Ma foi! sire, je suis tout ce qu'il plaira à votre majesté (^Ue jo sois, sans rien ajouter ni retrancher ; -^ car» pas plus tard qu'hier,

JOURNÉE 1, SCÈNE m. i^

un homme dç très-haute sagesse et de beaucoup d'esprit m'a conseillé de ne prétendre jamais être autre chose que ce que tous voudriez que je fusse, et je me suis promis de profiter de la leçon. C'est pourquoi j'ai été ce qu'ordonnera votre fantaisie , je serai ce

que commandera votre caprice , et je suis ce qu'ordonne et commande votre bon plaisir. Et c'est pourquoi encore, avec votre autorisation toute royale, je m'en irai d'un pas mesuré par où je suis venu en mesurant mon pas.

LB ROI

Vous n'avez pas répondu à ma question ; je vous ai demandé qui vous êtes.

COQUIN

Et moi , sire, j'aurais répondu à la teneur de la demande» si je n'avais craint qu'en vous disant qui je suis vous ne m'eussiez renvoyé par le balcon ; car j'ai pénétré ici sans ordres ni raison , et j'exerce un office dont vous n'avez aucun besoin.

LE ROI

Et quel est votre office ?

COQUIN

Je suis courrier à pied et à cheval; je porte toutes les nouvelles, les mauvaises et les bonnes ; je me mêle de tous les intérêts , des grands et des petits. Je dis du bien et dis du mal; je mange lentement et m'endors vite. Je sers pour mon plaisir le seigneur don Gulicrre Alfonso. Enfin, tel que vous me voyez, je suis majordome de la gaieté, gentilhomme de la joie et valet de chambre du plaisir. Je porte sa livrée, et je crains qu'on ne me reconnaisse à cause d'elle. Je dis : Je crains , parce qu'avec un roi qui ne rit pas , un homme aimable qui aime à rire doit avoir peur à chaque instant de recevoir la bastonnade sur ce que renferme son pourpoint.

LE ROI

Je devine enfin ce que vous êtes. Vous êtes un garçon chargé du rire en titre d'office.

COQUIN

Oui, sire; et pour qu'il ne vous reste plus de doute, j'use de mon droit. (// 89 couvre.) C'est le droit du bouffon dans le palais.

LE ROI

A merveille!... — Maintenant que je sais qui vous êtes, faisons un arrangement entre nous deux.

COQUIN

Et lequel?

Vous faites profession de faire rire, n'est-il pas vrai?

COQUIN

Cela est vrai; tant que je peux.

LE ROI

Eh bien! chaque fois que vous me ferez rire, je vous donnerai cent

flo LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

écus; mais si d'ici à un mois vous ne m'avez pas fait rire, ou vous

arrachera les dents.

COQUIN

À moi, sire?

LB ROI

A Vous-même.

COQUIN

Diab! 1 c'est un contrat illicite et frauduleux que vous me proposez , et dans lequel, si je l'accepte , je risque évidemment d'être lésé.

LE ROI

Comment donc?

Cela est clair. D'une part, quand un homme rit, on dit de lui qu'il montre ses dents, ~ et moi je rirai sans montrer les miennes. Puis, d'autre part, on rapporte que vous êtes si sévère que vous montrez les dents à tout le monde , et à moi seul vous voulez qu'on les arrache; mais n'importe. Je consens, c'est convenu. J'en passe par où vous voulez, afin que vous me laissiez passer mon chemin. Ainsi, à moi vos écus, si je gagne, et si je perds, à vous mes dents. D'ailleurs , j'ai un mois , et d'ici là je trouverai bien quelque chose qui vous aille ; car je ne veux pas que la vieillesse arrive en poste dans ma bouche. Mais aujourd'hui, je vois qu'il n'y a pas à mordre sur vous , et je prends congé de votre altesse pour aller réfléchir à ma gaieté. Adieu, sire, au revoir.

Il sort.

Entrent L'INFANT, DON GUTIERRE, DON DIEGUB et DON ARIAS.

l'enfant.

Que votre majesté me donne la main.

LE ROI

Soyez le bien venu, Henri. Comment vous trouvez-vous?

l'enfant.

Très-bien, sire; j'ai eu plus de peur que de mal.

DON GUTIERRE.

Sire, s'il m'était permis, à moi chétif et humble, de prétendre à une faveur si haute, je demanderais à votre majesté de baiser votre main royale. 11 y avait bien long-temps que l'Andalousie n'avait été honorée de votre présence glorieuse.

LE ROI

Trêve de compliments, don Gutierre Alfonsol

DON GUTIERRE.

D'où vient le ton sévère de votre majesté?

J'ai entendu parler de vous. '

DON GUTIERRE.

l'ar mes ennemis, sans doute?

JOURNÉE I, SCÈNE III. 91

LE ROI

Connaissez-vous, dites-moi, dona Léonor, une dame principale de Séville ?

DON GUTIERRE.

Oui » sire; c'est une dame renommée pour sa beauté, et de l'une des meilleures maisons de ce pays.

LE ROI

N'êtes-vous pas son obligé? N'avez-vous pas à vous reprocher à son égard quelque déloyale ingratitude?

DON GUTIERRE.

Sire, je vous répondrai avec sincérité; car l'homme de bien ne ment jamais, et surtout devant un roi. J'ai rendu des soins à cette dame autrefois, et je l'aurais épousée si, avec le temps, une résolution différente ne me fût venue. Je l'ai visitée dans sa maison publiquement; quand j'ai vu que mes hommages n'étaient pas bien accueillis, j'ai changé de sentiment. Alors, libre de cet amour, j'ai épousé à Séville dona Mencia de Acuna, dame d'une naissance illustre, avec laquelle j'habite une maison de plaisance hors de Séville. Dona Léonor mal conseillée, car le dépit ne conseille jamais bien les femmes, a essayé de s'opposer à mon mariage; mais les juges les plus rigoureux n'ont rien trouvé contre moi. — Elle prétend aujourd'hui qu'il y a eu de la faveur, comme si la faveur eût pu manquer à une femme jeune et belle. C'est sans doute sous ce prétexte qu'elle espère votre appui. Pour moi, sire, je me prosterne à vos pieds en implorant votre justice, et si vous me jugez coupable, je vous remets mon épée et ma tête.

LE ROI

Quel si grand motif avez-vous eu pour délaisser ainsi cette dame?

DON GUTIERRE.

Ce n'est pas chose nouvelle que de voir un homme léger, volage, inconstant ; cela se voit tous les jours.

LE ROI

Oui ; mais ce qu'on ne voit pas tous les jours, c'est un homme qui passe d'un extrême à l'autre, d'une tendresse empressée à un trusque abandon. Il faut pour agir ainsi des motifs bien puissans.

DON GUTIERRE.

Sire, je vous supplie de ne me point presser. Je suis un homme qui perdrais la vie plutôt que de prononcer contre une femme, en son absence, une seule parole qui l'accuse.

LE ROI

Donc vous avez eu alors quelque motif pour la laisser?

DON GUTIERRE.

Oui, sire, je l'avoue ; mais croyez bien que, s'il le fallait révéler aujourd'hui pour ma décharge, alors même qu'il irait de ma fortune et de ma vie, comme je viens de vous le dire, amant fidèle de son honneur, je ne le révélerais pas.

LE ROI.

Eh bien ! je veux le savoir, moi !

DON GUTIRRE.

Sire...

LE ROI

Je suis curieux I

DON GUTIERRE.

Considérez, je vous supplie...

LE ROI

Ne me répliquez plus , si vous ne voulez pas m'irriter, ou, pa.
l'Ame de mon père...

DON GUTIERRE.

Sire, sire, ne jurez pas!... Il vaut mieux que je cesse d'être celui
que je suis que de vous irriter.

LE ROI, à part.

C'est ce que je voulais. S'il me trompe, Léonor l'entendra; et
s'il me dit la vérité, Léonor connaîtra que je la sais. {Haut.) Parlez
donc!

DON GUTIERRE.

C'est contre mon gré, sire. ~ Une nuit, étant entré chez elle,
j'entendis du bruit dans une pièce ; j'y allai, mais au moment
même où j'ouvrais la porte, je distinguai à travers l'obscurité le
corps d'un homme qui se précipitait du balcon. Je descendis
après lui, et je me mis à sa poursuite. Que vous dirai-je? Il
s'échappa sans que j'eusse pu le reconnaître. Après cela, quoique
dona Léonor se soit expliquée avec moi, et quoique je n'aie ja-
mais cru entièrement k un véritable outrage, cela en fut assez

pour que je renonçasse à l'épouser; car, à mon avis, l'amour et l'honneur sont deux passions de l'âme qui font cause commune , et s'enchantent ou s'irritent l'une l'autre; et, par conséquent, ce qui offense l'amour offense aussi l'honneur.

DON ARIAS, à part.

Que le ciel me soit en aide ! C'est lui !

Entre DON X LÉONOR.

DONA LÉONOR.

Que votre majesté me pardonne-; je ne puis point ne pas paraître en entendant exprimer des soupçons aussi injurieux. LE ROI, à part.

Vive Dieu! don Gulierre me trompait; autrement Léonor n'aurait point paru.

DONA LEONOR

En entendant traiter ainsi mon honneur, c'eût été à moi une grande lâcheté que de ne pas répondre, et. je répondrai. — Quoi! don Arias, c'est vous !

DON ARIAS

Calmez-vous, de grâce, madame.

DONA LÉONOR

C'est VOUS, don Arias, et tous vous taisez !

DON ARIAS

Un moment, madame, et vous serei satisfaite. — Sire, que YOtre majesté me permette de dire quelques mots ; c'est à moi qu'il appartient de défendre Thonneur de cette dame. Cette même nuit dont il est question, une femme avec laquelle je me serais marié, si depuis la Parque cruelle n'eût tranché le fil de ses jours, était allée rendre visite à dona Léonor. Moi, je suivis ses pas, et j'entrai dans la maison de doïia Léonor sans qu'elle pût s'y opposer. Alors arriva don Gutierre. Aussitôt dona Léonor, éperdue, m'ordonna de me retirer dans une pièce voisine. J'obéis... maudit soit celui (quoique je ne veuille pas me maudire) qui écoute les vaines craintes d'une femme I J'entendis bientôt la voix de don Gutierre et les pas qui approchaient. Je m'imaginai qu'il était le mari de la maltresse de la maison, et je pris la fuite. Je ne devais pas moins à l'honneur compromis d'une dame. Mais puisque aujourd'hui je vois que don Gutierre n'était pas le mari de dona Léonor, et qu'elle n'a pas manqué à ce qu'elle est, que votre majesté m'accorde le champ où je défende une si juste, si noble et si belle cause. La loi le concède aux chevaliers.

DON GUTtSRRR.

Je me présenterai. En quel lieu? à quelle heure?

DON AuiAS, mettant la main sur son épée.

Marchons !

DON GUTIERRE, de même.

Je vous suis !

LE ROI

Comment! vous mettez la main sur vos épées en ma présence!
Vous avez donc oublié tout respect? H y a donc de la fierté là où
je suis? (nap;)e//6.) Holà I hommes d^armes ! [Entrent des sol-
dats,) Qu'on les emmène prisonniers, et qu'on les mette à la
Tour!— Remerciez-moi l'un et l'autre de ce que je ne vous châtie
pas autre-

ment«

à II «on.

DON ARIAS

Si Léonor a perdu par moi sa renommée, elle la retrouvera par
moi aussi. On ne m'accusera pas d'avoir mal défendu l'honneur
d'une dame,

DON GUTIERRE.

r.e qui m'afflige, ce n'est pas de voir le roi si sévère et si cruel;
ce qui m'afflige, c'est de ne pas te voir aujourd'hui, 6 Mencia !

Don Arias el don Gulierre sortent, emmcués par les soldais.

l'infant, à part.

Voilà don Gutierre prisonnier! Cette nuit, parti sous le
prétexte

d'une chasse, je verrai celle que j'aime. {Haut,) Viens avec
moi,

don Diègue. (^4 part,) Je serai vainqueur ou je périrai.

L'Inrant et don Diègue sortent.

DONA LÉONOR, SeuU, .

Grands dieux, je me meurs I — Ingrat, perfide et traître, sans loi et sans foi, daigne le ciel me venger de l'injure que tu as faite à mon honneur î Puisses-tu souffrir les mêmes maux que je souffre, et mourir pareillement déshonoré I —Hélas I hélas !... amen I amen I

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Un jardin ; il est nuit.

L'INFANT et JACINTHE entrent en marchant à (âloas.

JACINTHE

Doucement! Pas de bruit I

l'infant.

A peine si je pose le pied sur le sol, à peine si je respire.

JACINTHE

Vous voici au jardin. Et comme don Guticrre est en prison et que la nuit vous favorise de ses ténèbres, n'en doutez pas, monseigneur, vous obtiendrez tout ce que votre altesse désire. Ce sera là une douce victoire.

l'infant.

Jacinthe, si la liberté que je t'ai promise te semble une trop faible récompense pour un si grand service, demande davantage et tu l'auras. Je te dois plus que la vie, je te dois la joie et le bonheur de mon âme.

Jacinthe.

C'est ici que ma maîtresse a coutume de venir. Elle passe d'ordinaire une partie de la nuit sous ce berceau.

l'infant.

Tais-toi, tais-toi ; je crains que le vent ne nous écoute, et que Vécho ne trahisse nos paroles.

JACINTHE

Je vous laisse; moi, afin que mon absence ne réveille aucun soupçon, je vais de ce côté.

Elle sort.

Amour, amour, protège-moi I Que ce feuillage épais me cache à to as les yeux ! — Je ne suis pas le premier dont le feuillage des boiy

JOURNÉE II, SCÈNE I. i«5

ait favorisé les amours. C'csl ainsi qu'autrefois le chasseur Âctéoiï contempla les charmes de Diane.

Il s*éloigne.

Entrent Do5[A ME^CIA, JACINTHE et THÉODORA.

DONA MENCU, appelant, Silvia I Jacinthe ! Théodora !

JACINTHE

Que Voulez-Tous, madame?

DONA MENCIA

Apportez moi des flambeaux. — Mais non, venez toutes. Essayons de faire diversio*p* à l'ennui qui m'accable. Don Gutierre ne rentre pas, Théodora I

TIllêo*p*ORA.

Plalt-il, madame?

DONA MENCIA

Chante-moi quelque chose afin de dissiper ma tristesse.

TUÉODORA.

Voulez-vous une romance ?

DONA UENCIA.

Ce que tu voudras ; cela m'est égal.

Elle \$'étend sur une ctiaise longue ci s'endort. THÉODORA.

Voyons si ma guitare est d'accord.

Elle accorde sa guitare.

JACINTHE

Ne chante pas, Théodora. Vois, déjà la fatigue l'a plongée dans le sonuneil. Gardons-nous de la réveiller.

THÉODORA

Pourtant ma guitare allait bien.

JACINTHE

Ce sera pour une meilleure occasion. Retirons-nous. {À part,
Où \\l combien de fois le plus brillant honneur a été terni par l'en-
treinte d'une servante • I

Jacinto, Théodora et Sif»^.* sortent.

Entre L'INFANT.

l'infant.

Elle est seule! Je ne puis désormais douter de mon bonheur;
l'heure et le lieu m'en empêchent. Elle dort. (// appelle à voix
basse.) Mencia! Mencia! adorable Mencia! DONA MENCIA,
se réveillant.

Dieu me protège!

O erriadaSj — y quantas honras ilustres se han perdido por vo-
sotras ! Tous I«« peintres des mœurs espagnoles ont remarqué
l'intervention pressée des du^nes et des servantes dans les
amours de leurs maîtresses. Cervantes en a parlé en plusieurs
«ndroii-s de ses ouvrages. Voire, dans ses Nouvelles instructives
[Piovelas ejemplares], la Jalouse d'Esti-amadure {el Zelnso
Estremeno],

l'infant.

N'ayez pas peur.

Qui est là?

Cest moi, madame.

DONA MENaA.

l'infant.

DONA MBNaA.

Que prétendez-YOUS ? — Quelle audace !

l'infant.

Une audace qui se comprend et s'excuse après tant d'années
de regrets et de douleurs. .

DONA HENCIA.

Quoi ! seigneur...

Ne vous troublez pas.

Vous avez osé...

Calmez-vous.

Pénétrer ainsi...

Remettez-vous.

LINFANT.

dona hencia.

l'infant, doña mencia.

l'infant.

DONA HENCIA.

Dans ma maison. — Et vous n'avez pas craint de détruire la réputation d'une femme, d'offenser un vassal généreux et illustre? l'enfant.

J'ai suivi votre conseil. Vous m'avez conseillé tantôt d'écouter la justification de cette dame, et je suis venu ici afin de voir ce que vous me direz pour excuser votre inconstance.

DONA HENCIA.

Hélas! oui, la faute en esta moi. Mais si j'ai parlé de me justifier, que votre altesse le sache, j'obéissais alors à la voix de l'honneur. — Mais je ne pensais pas... je ne voulais pas vous revoir à cette heure, en ce lieu.

l'enfant.

Croyez-vous donc, madame, que j'ignore les égards que je dois à votre nom et à votre vertu? J'ai quitté Séville sous le prétexte d'une chasse; mais je ne songeais pas à m'attaquer aux oiseaux de l'air. C'est à vous que j'en voulais, ô ma blanche tourterelle* !

DONA MENCIA

Oui, seigneur, vous n'avez que trop raison de me comparer à cet

* Le traducteur s*empresse de déclarer ici, à l'honneur de Calderon, qu'il n'est point question de tourterelle chez le grand dramalisle. Il dit : gar*a, subst. fcm., qui signifie héron. On nous pardonnerai de n'avoir pas traduit plus fidèlement.

oiseau timide. On raconte que quand il est poursuivi par les faucons royaux et qu'il fuit devant eux à tire d'aile, un secret instinct lui désigne celui qui parmi eux lui donnera la mort, et qu'alors, en le voyant s'approcher, il frémit, il frissonne et tremble. De même moi, seigneur, en vous voyant, je suis saisie d'effroi et d'épouvante, parce que j'ai un secret pressentiment que c'est vous, vous, seigneur, qui me tuerez !

l'enfant.

Ne vous abandonnez pas à ces craintes, madame.

DONA MENCIA.

Au nom du ciel ! laissez-moi.

l'enfant.

Je suis venue pour vous parler. Cette occasion, souhaitée si longtemps, elle ne m'échappera pas par ma faute.

DONA MENCIA.

Et le ciel le souffrirait ! » Je vais crier.

l'enfant.

Vous vous perdriez vous-même.

DONA MENCIA.

De grâce, éloignez-vous !

l'enfant.

Ne me l'ordonnez pas, je vous en conjure, — dona Mencia !

DONA MENCU.

Par pitié, don Henri !

DON GUTIBRRE, du dehors.

Tiens l'étrier, Coquin, et frappe à cette porte.

ciel! grand Dieu I — AFes pressenlimens ne me trompaient
juis; la fin de mes jours est venue. Voilà don Gutierrel l'lxfant.

Malheureux que je suis !

DONA MEXaA.

Hélas! que deviendrai-je s'il vous trouve avec moi? l'infant.

• Que faire?

CacKez-vous.

Moi, me cacher !

DONA MEIfCU.

C'est bien le moins que vous deviez à l'honneur d'une femme.
— Vous ne pouvez plus sortir. Mes servantes, sans savoir ce
qu'elles faisaient, ont ouvert et refermé la porte. Vous ne pouvez
plus sortir maintenant.

l'infant.

Commandez, j'obéis.

DONA liENOA.

l'infant.

DONA MENCIA

Retirez-vous dans ce cabinet qui donne dans ma chambre.

l'infant.

Je n'ai jamais su jusqu'à présent ce que c'était que la crainte.
Oh ! comme un mari offensé doit être redoutable !

Il se cache.

DONA MENCIA

Si une femme innocente éprouve mes terreurs, Dieu puissant,
comme une femme coupable doit trembler !

SCÈNE n

Une chaitibro.

Entrent DO^A MENCIA, DON GGTIËRttE et GOQtIN.

DON GUTIEHAE.

mon bien, ma chère vie ! laisse -moi te presser mille et mille
fois contre mon sein.

DONA MEXCIA.

Je ne m'attendais pas, seigneur, à... Je me réjouis, seigneur...

DON GUTIERRE.

Tu ne diras pas que je ne suis pas venu te voir.

DONA MENGIA.

C'est une véritable surprise d'un amant constant et fidèle.

DON GUTIERRE.

Bien que je sois ton époux, je n'ai pas cessé de t'aimer comme un amant. Non, mon bien, ma chère vie, c'est toujours la même tendresse et la même adoration.

DONA HENCIA.

Vos bontés me confondent.

DON GUTIERRE.

Heureusement pour moi que l'alcaïde à la garde duquel on m'a confié est mon parent et mon ami. Sans lui je gémirais loin de toi dans ma prison. Quelle reconnaissance je lui dois ! il m'a permis de te voir !

DONA MENCIA

Je suis également son obligée ; en vous accordant la liberté, c'est une grâce qu'il m'a faite.

DON GUTIERRE.

Oh ! redis-moi encore ces paroles charmantes qui me consolent de mes peines.

DONA MENCIA

Je disais, seigneur, que je suis plus que vous encore obligé à l'alcaïde... parce que je vous vois.

DON GUTIERRE.

ma vie! à mon âme!

Ma foi, madame, vous ne risquez rien de bien caresser aujourd'hui le pauvre prisonnier et de lui laisser baiser votre main tant qu'il voudra ; car je ne sais pas trop s'il peut se promettre longtemps ces douceurs.

DONÂ MENCIA.

Que dis-tu là?

DON GUTIERRE. '

Des folies.

COQUIN

Non pas, monseigneur, ce ne sont pas des folies que je dis là. Mais, madame, ne vous inquiétez pas par avance. Je suis très-bien avec le roi; il m'aime à la rage, et je vous garantis qu'il sera indulgent envers le maître en faveur de l'écuyer.

DON GUTIERRE.

Tais-toi, mauvais plaisant.

COQUIN

Je n'ai plus qu'un mot à dire; c'est que, madame, nous avons tant galopé, galopé pour arriver ici de bonne heure, que mon maître doit avoir faim, et si vous lui donnez quelque chose, je profiterai de l'occasion.

DONA iiENOA, à dou GutietTe,

Il me sera difficile de vous bien traiter, car je ne vous attendais pas, et vous m'avez prise au dépourvu. Néanmoins je vais préparer le souper.

DON guherre.

Appelez une esclave.

DONA MENCIA

Te suis la vôtre, moi, monseigneur, et je cours vous servir. {A part,) Sauvons par un coup hardi, s'il e[^]t possible, mon honneur. Que le ciel me soit en aide l

Elle sort.

DON GUTIERRE.

Toi, Coquin, ne t'éloigne pas, fais trêve un peu à tes extravagances, et songe qu'il faut que nous soyons de retour à la prison avant le jour. Il ne tardera pas à paraître. Tu peux rester ici avec moi.

COQUIN

Je songe, au contraire, à vous conseiller une ruse, une ruse de guerre, la ruse la plus curieuse, la plus étonnante que jamais l'imagination des hommes ait inventée. Votre vie en dépend. C'est là une ruse, une excellente ruse 1

DON GUTIERRE.

Et quelle est-elle, voyons?

COQUIN

Elle a pour but de vous faire sortir de prison sain et sauf.

foo LE MËDEGN DE SON HONNEUR.

DON GUTIRRRE,

Et comment?

COQUIN

Par un moyen a moi connu.

DON GUTIBRRB.

Et quel moyen ?

COQUIN

C'est de ne pas y retourner.

DON GUTIBRRB.

Finis, misérable.

COQUIN

Il n'y a pas de misérable qui tienne. Il est évident que, comme vous êtes sorti sain et sauf de prison, si vous n'y retournez pas, vous en serez sorti sain et sauf.

DON GUTIBRRB.

Vive Dieu! sot vilain, tu mériterais mille morts. Quoi! tu me conseilles une action aussi bonteuse, sans considérer ce que je dois à la confiance de l'alcaïde I tu veux que je manque à ma parole ! tu veux que je sois cause qu'il ait trahi la sienne! — Non, j'irai, j'irai me remettre entre ses mains, et au plus tôt.

COQUIN

Je vois que vous ne connaissez pas l'humeur du roi.

DON GUTIBRRB.

n n'importe.

COQmN.

Quant à moi qui la connais, monseigneur, et qui ne trouve pas de bonté à ne pas retourner à la prison, et qui n'ai pas donné ma parole, et pour qui personne n*a donné la sienne, — vous approuverez, je l'espère, que je ne vous accompagne pas cette fois et que je vous laisse aller tout seul.

DON GUTIBRRB.

Comment! tu ne reviendrais pas ! tu m'abandonnerais t

Vous n'avez pas besoin d'écuyer en prison, je pense.

DON GUTIBRRB.

Et que dirait-on de toi, malheureux ?

COQUIN

Je me moque des discours t — Voulez-vous, par hasard, que je me laisse mourir par vaine gloire? pour soutenir ma réputation? pour que l'on vante ma fidélité quand je ne serai plus là pour jouir de ces éloges? Fi donc! — > Si l'on vivait deux fois de suite, monseigneur, je ferais volontiers pour vous le sacrifice de ma première vie, je vous le jure; mais comme on ne vit qu'une fois, et qu'après eii voilà pour des siècles, je tiens bon, et je vivrai ma vie jusqu'à la fin. Ainsi soit-il !

JOUFFNÉE II, SCÈNE II. 101

Entre DO^A MBNCU.

IK)Î^A MBIfCIA.

Seigneur t seigneur! au secours !

DON GUTIERRB.

Dieu me protège! Qu'est-il arrivé? qu'y a-t-il?

BONA 11B?ICIA.

Un homme*..

DON GUTIBRRB.

Un liommel... un liomme» dites-vous? où esl-il, celliommeT

DONA MBNCIA.

Je l'ai irouTé caché dans mon appartement... 11 était debout*, enreloppé dans son manteau jusqu'aux yeux... Je n'ose plus y retourner...

DON GunuiEB.

Quoi!... un homme! un homme ici! Je ne sais quelle secrète épouYante a saisi mon cœur. — Vous l'avez vu, cet homme ?...

DONA MBNaA.

Je l'ai vu, seigneur.

DON GUTIERRB.

Et moi je vais le voir. {Â Coquin.) Prends ce flambeau.

COQUIN

Moi, seigneur?

DON GUTIBRRE.

Prends, tedis^-je.

COQUIN

Mais, seigneur, peut-être qu'il n'y a personne.

DON GUTIBRRB.

Ne crains rien, puisque tu viens avec moi.

DONA IIBNCU.

Ne pressez point ce vilain lâche. Tirez votre épée je marche devant vous. {Elle prend le flambeau et le laisse exprès tomber à terre,) mon Dieu 1 le flambeau m'est échappé !

DON GUTIBRRB.

Il ne manquait plus que cela 1

Entrent L'INFANT et JACINTHE, qui traversent la chambre.
DON GUTIBRRB

Mais j'irai sans lumière.

llMTi.

t'iNFANT.

OÙ me mènes-tu, Jacinthe?

JACINTHB.

Suivez-moi sans peur ; je connais bien la maison.

L'Infant et Jacinthe lorteok.

COQUIN, à parfk Où irai je, moi?

DON GUTiERRE, rentrant, à part.

11 me semble avoir entendu un homme.

coouiN, à part.

Si je me cachais dans l'armoire?

DON GUTiERRB^ rencontrant Coquin.

Holal jele tiens!

Il le prend an collet.

COQUIN

Mais, monseigneur...

DON OUTIERRB.

Ne bougez pas t

COQUIN

Vous vous trompez, monseigneur 1

DON GUTIERRE.

Vive Dieu I je ne te lâche pas que je ne sache qui tu es l... et ensuite je t'étrangle.

COQUIN

En vérité, c'est moi, je vous jure!

DONA UENCIA, à part.

Dieu puissant! Jésus! Jésus! c'est l'enfant qu'il a rencontré! —
Quelle horrible position 1...

DON GUTIERRE, criant.

Eh bien! un flambeau! la lumière!

Entre JACINTHE, un flambeau à la main.

JACINTHE

La voilà! la voilà!... Un peu de patience!...

DON GUTIERRE.

Avance donc!

JACINTHE

Il faut voir quel est cet homme.

Eh ! seigneur, c'est moi !

DON GUTIERRE.

Quelle mauvaise plaisanterie !

COQUIN

Je vous le disais bien, monseigneur, que c'était moi.

DON GUTIERRE.

J'entendais bien que tu me parlais ; mais j'en croyais tenir un autre. {A part,) 11 y a là-dessous, 6 mon âme ! quelque profond mystère.

DON A MENCiA, hos, à Jacinthe.

Eh bien! est-il parti?

JACINTHE, de mémo.

Oui, madame*

JOURNÉE II, SCÈiNE II. IOJT

DONA MENCIA, à don Gutierve Voilà le résultat de votre absence. Les voleurs auront su que vous étiez dehors, — et cela les aura encouragés.

DON GUT1ERRE

Je vais visiter la maison. (Â part,) Mais je tremble de découvrir la vérité; il y a là-dessous quelque horrible mystère.

Il son.

JACINTHE

C'a été bien hardi à vous, madame, de vous décider c cette action.

DONA MENCiA.

J'y ai trouvé mon salut.

JACINTHE

Comment avez-vous pu vous y décider?

DO^A MENCIA.

Par la raison que si je n'eusse rien dit et que don Gutierre se fût aperçu de quelque chose, — il aurait pu croire que j'étais la complice de l'infant; et puis je n'avais que ce moyen de le sauver. — Tu vob, le ciel m'a protégée.

Entre DON GUTIERRE ; il tient un poignard à la main et le regarde avec attention.

DON GUTIERRE, à part.

Ce poignard si riche n'est pas l'arme d'un homme obscur. (Il le cache sous son manteau,) ma chère Mencia ! vous avez été abusée par une vaine illusion. J'ai visité toute la maison du haut en bas, et je n'ai pas même aperçu l'ombre d'un homme. (À part,) Hélas ! je cherche à me tromper moi-même, car ce poignard soulève en mon sein mille soupçons, mille terreurs. Mais le moment n'est pas venu encore. {Baut.) Mencia, mon cher bien, ma chère épouse, voici le jour qui commence à paraître à l'horizon ; il faut que je parte. Je regrette vivement d'être obligé de te laisser, — de te laisser ainsi toute émue après cette aventure; mais il le faut.

DONA MENCIA

Vous ne m'embrassez pas, monseigneur ?

DON GUTIERRE.

Je ne l'aurais pas oublié, ma chère vie.

Il va pour l'embrasser, et il montre, saDs le vouloir, sa main qui tient le poignard.

DôNA MENCLA^ effrayée.

Ah! seigneur. — Quoil vous voulez me tuer! Grâce, je vous prie! Je ne vous ai point offensé!... Grâce! grâce, monseigneur!

DON GUTIERRE.

Pourquoi ce trouble, Mencia? — Rcmeltez-vous, mon bien, mon épouse, ma vie, mon âme !

DONA MENCIA

C'est que, monseigneur, en vous voyant armé de ce poignard, je me suis imaginée que vous m'en portiez un coup, et que je tombais ici blessée, et que je mourais baignCc dans mon sang.

IOi LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

DON GumniRB.

Moi, TOUS frapper ! — Au moment de visiter la maison j'ai tiré ce poignard de son fourreau.

DOİĬA MBNCIA.

QueUe folle idée j'atais là!

DON GptlBBRB.

Oui» une idée bien folle, en effet.

DOffa MENCIA.

Je ne vous ai jamais offensé, n'est-il pas vrai 7

Non, certes, jamais. -* {A part.) Comme elle s'excuse mal avec tout son esprit!

DONA MENCIA

C'était sans doute ma tristesse qui m'offrait ces noires images.

DON GUTIERRE.

Il faut la chasser au plus vite.

DOñA MENCU.

Est-ce que vous partez, seigneur?

DON GUTIERRE.

Je devrais être déjà loin.

DOñA MENCIA.

Reviendrez-vous bientôt?

DON GUTIERRE.

Si je puis, ce soir.

DO^ MENCIA

Que le ciel vous accompagne l

DON GunfiRiis.

Adieu, Mencia!

DONA MENCIA, à part.

Les forces m'abandonnent l

DON GUTIERRE, à part, mon honneur! mon honneur! nous avons de quoi causer beau^ coup tous deui seul à seul !

SCÈNE m

La place du palais.

Entrent LE ROI et DON DIÈGUE} ils sont enveloppés dans un manteau ; de couleur et ils tiennent une épée à la main.

LE ROI

Tenez cette épée, don Diègue.

DON DIÈGUE

Vous rentrez bien tard, sire.

LE ROI

J'ai couru toute la nuit à travers les ruc« ae la ville. On parle beaucoup des incidens, des aventures qui se passent la nuit à Se*

JOUÏiNÉE II, SCÈNE III. IOK

yiiie. J'ai voulu voir les choses par moi-même, afin de mieui savoir ce qu'il convient de faire pour mettre l'ordre ici.

DON DIÈGVE.

Je ne puis que vous approuver, car un roi doit être un argus veillant toujours sur son royaume. Les deui yeux que l'on a peints

sur votre sceptre sont Temblème de votre vigilance. Mais qu'a vu votre majesté?

LB ROI

J'ai vu des galans cachés, des dames voilées, des musiciens, des bals, des fêtes, — et bien d'autres choses curieuses. J'ai vu aussi un nombre infini de bravaches. Mais il n'y a rien qui m'en-nuie comme de voir de ces bravaches qui, dilrH>n, forment ici une espèce de corporation. Pour que ces dignes seigneurs ne me reprochent pas un jour de leur avoir refusé ma protection, j'ai eu la fantaisie de les examiner, et j'ai mis seul & l'épreuve, dans une rue, une troupe de bravaches*.

nON DIÈ6UE.

Votre majesté s'est bien exposée.

LB ROI

Nullement, don Diègue; au contraire, ce n'a été qu'un jeu.

DON DIÈGDE.

Cependant ces bravaches sont, dit-on, redoutables.

LB ROI

N'en croyez rien. Dès qu'ils m'ont vu marcher sur eux avec une épée, ils ont pris la fuite ; plus d'un en fuyant a laissé tomber à terre son diplôme.

DON DIàCUB.

Quel diplôme?

LE ROI

Son diplôme de bravache.

Entre COQVilf.

COQUIN

Je n'ai pas voulu accompagner mon maître à la Tour. J'ai préféré rester dehors afin de savoir fidèlement ce que l'on dit de sa prison. — Mais j'aperçois le roi, ce me semble.

LE ROI

C'est vous, Coquin ?

COQUIN

Oui, sire.

Comment va?

COQUIN

Je VOUS ferai la réponse des étudiants.

■ Vojei, tnr les bravaches de SétieUe, la nooTeUe de Ccnrantes cil^ plu» haai.

I(» LE MÉDECIN DE SON HœîNEUR.

LE ROI

Quelle réponse?

GOQDIN.

De corpore, bene; mais de pecuniis, male^,

LB ROI

Alors dites-nous quelque chose. Vous n'aYez pas oublié que j'ai toujours cent écus à votre service.

COQUIN.

Que voulez-Yousque je tous dise? que je suis en train de ruminer une comédie où vous pourriez jouer le principal rdle, parce qu'eli «era intitulée : Le Roi des écu.

LE ROI

Mauvais.

Eh bien voici un conte. J'ai rencontré ce matin un chapon, lequel portait soigneusement suspendu au cou un sachet qui contenait les titres de noblesse de sa ehaponnerie. Je me suis approché de lui avec le respect que l'on doit à un chapon, et...

LE ROI

Assez, vilain dr61e.

COQUIN

Eh bien I sire, là, sans détour, riez, je vous en prie. Je ne vous demande pas un château, une maison; je ne vous demande pas des prés, des champs, des vignes; je vous demande seulement de rire une fois par jour quand je vous parle. Riez, sire, de gr&ee.

LE ROI

Je rirai dans un mois.

COQUIN

Avant cela, j'espère. Mais pour aujourd'hui tous mes efforts sont inutiles. Le rire ne dépend pas de la gaieté du conteur, il dépend de la bonne humeur de l'auditoire.

Entre L'INFANT.

l'infant.

Daignez me donner la main, sire.

LE ROI

Comment vous trouvez-vous, infant?

l'infant.

Je me trouve bien, sire, puisque votre majesté est contente. — J'aurais une grâce à solliciter.

LE ROI

Je devine de quoi il s'agit. Don Arias est votre confident, et don Gutierre vous a donné dernièrement l'hospitalité. En votre considération je leur pardonne à tous deux pour cette fois. Ce que j'en fais

' Bien quant à la santé, mais mal quant à Vargent. - Ces mots latins se trouvent dans Ferigal, nous avons cru devoir les consigner.

est pour vous seul, don Henri. — Allez à la Tour, don Diégue, et dites de ma part à Talcayde qu'il délivre les prisonniers.

DON DIÈGUE

J'y vais de ce pas, sire.

Il sort.

LE ROI

Adieu, infant ; remerciez-moi.

l'infant.

Ah! sire, quelle reconnaissance!... {Le roi êort.) Insensé que je suis d'avoir si mal exprimé mon désir! Je voulais seulement la gr&ccc de don Arias, et j'obtiens malgré moi celle de don Gutierre. — ciel ! donne-moi la patience de supporter ce contre-temps I — (Aper' eevant Coquin.) Comment, Coquin, tu étais là ?

COQUIN

Plût à Dieu que j'eusse été en Flandre !

l'infant.

M'aurais «tu entendu, par hasard?

Non pas, je songeais à mes affaires et au roi.

Pourquoi songes-tu au roi ?

COQUIN

Parce que le roi est le plus prodigieux de tous les animaux*

l'infant.

Qu'est-ce ^lue cela signifie?

COQUIN

Cela signifie que de tous les animaux il n'y a que le roi qui manque à la destination de la nature. — Voyez plutôt : le lion rugit, le taureau mugit, l'âne brait, le cheval hennit, l'oiseau chante, le chien aboie, le chat miaule, le loup hurle, le cochon grogne, l'homme doit rire, et le roi ne rit jamais. Il serait plus facile, hélas! de m'arracher mes grosses dents que de l'arracher de la bouche un sourire.

Il son.

Entrent DOGOTIERRE et DON ARIAS , conduits par DON DIEGUE.

DON DIEGUE

Voici les prisonniers, seigneur.

DON GUTIERRE.

Recevez mes remerciemens, illustre infant de Castille.

DON ARIAS

Et les miens, monseigneur, que je mets à vos pieds avec mon dévouement.

l'infant.

C'est le roi que vous devez l'un et l'autre en remercier; je n'ai eu d'autre mérite que de lui demander votre grâce.

DOGOTIBERR.

Nous ne pouvions souhaiter une protection plus puissante.

DON ARIAS

Non, certes.

DON GUTIERRE, à part.

Ciel que Tois-jet — Dieu! comme son épée ressemble à ce poignard !

L'INFANT.

Donnez-vous la main l'un à l'autre.

DON ARUS.

Voici la mienne.

L'INFANT.

El vous» don Gutierre?

* DON GUTIERRE.

Que commandez-vous, seigneur?

l'infant.

Votre main à don Arias.

DON GUTIERRE.

La voici.

Vous êtes tous deux de nobles cavaliers. Il faut que vous soyez
ensemble tous deux. Et celui qui trouvera que cela n'est pas bien, qu'il
me le dise I — Il m'aura pour ennemi.

DON GUTIERRE.

Ce n'est pas moi, seigneur, qui m'eiposerai volontiers au mal-
beur de vous avoir pour ennemi. ^ Je souliai tarais, au contraire,
que votre altesse fût convaincue de ta sincérité de mon respec-
tueux attachement, et je prie le ciel de permettre que je ne vous
rencontre jamais en un tel lieu et à une telle heure que je risque
de vous combattre sans avoir eu le loisir de reconnaître qui vous
êtes. Car, seigneur, ce serait un grand chagrin pour moi, oui, un
grand cha~ grin ! Vous n'en doutez pas, seigneur.

l'infant, à part.

Ces pproles renferment de vagues soupçons. [BauU) Venez
aVec moi, don Arias, j'ai à vous parler.

DON ARIAS

Je vous suis, seigneur.

l'infant.

Adieu, don Gutierre.

DON GUTIERRE.

Je salue votre altesse et la remercie de nouveau.

L'Infant et don Arias sortent.

DON GUTIERRE, \$eul.

L'infant ne m'a rien répondu. Il aura compris, sans doute, qu'il
n'avait rien à me répondre. — Je suis seul à présent, je puis me
plaindre; mais, hélas 1 je ne puis me consoler. — Ah ! Dieu, corn-

JOURNEE 11, SCENE III. 109

ment osé-je rappeler à mon souvenir tant d'ennuis qui m'accablent, tant de peines qui in'a88i<^gent, tant d'outrages qui me tuent! — Maintenant, mon honneur, vous permettrez qu'un infortuné pleure dans une aussi cruelle situation. - Pleurez, mes yeux, pleurez sans honte!... — Maintenant, mon honneur, maintenant il est temps de montrer que vous savez mener de front la valeur et la prudence. Cessons de nous plaindre, parce que Ton se distrairait de ses peines en se plaignant, et que j'ai besoin d'examiner sincèrement et froidement ma position. Voyons ce qui en est.— Je ne veux pas m'abuser, grand Dieu! non, je ne veux pas m'abuser; mais peut-être mon imagination effarouchée s'est-elle forgé des chimères, des monstres que la réflexion dissipera. — Je suis arrivé la nuit à ma maison... Très-bien ! mais on m'a ouvert la porte aussitôt, et ma femme était calme et tranquille. — H y avait un homme chez moi... Oui! mais elle m'en a prévenu elle-même ; elle m'en a averti la première.— Le flambeau s'est éteint!... Oui ! mais cela arrive tous les jours... Il n'y a rien là de si extraordinaire, de si merveilleux, un flambeau qui s'éteint! —J'ai trouvé un poignard dans une chambre!... Oui! mais j'ai des amis qui peuvent avoir perdu chez moi un poignard depuis longtemps, des domestiques à qui ce poignard pourrait, à la rigueur, appartenir, qu'ils l'aient trouvé ou volé. — Mais ce poignard s'appareille avec Tépée de l'infant... Oui ! voilà ma douleur!... Et pourquoi encore? Ce poignard n'a rien en soi de si précieux qui oblige à croire qu'il soit celui de l'infant de Castille. Ou le même ouvrier qui a fabriqué son épée peut avoir fabriqué deux poignards semblables... ou lui-même enfin peut avoir donné son poignard à quelqu'un I — Eh bien ! allons plus loin. Supposons que ce poignard soit celui de l'infant, que l'infant soit venu dans ma maison, qu'il ait perdu cette arme dans la chambre de ma

femme, le soir, la nuit!... Eh bien! est-ce que Mencia est nécessairement coupable pour cela?... est-ce que l'enfant ne peut pas s'être introduit seul chez moi, ou avoir séduit quelque servante?... — Oh! que je me félicite d'avoir trouvé à tout une excuse ! Ainsi, finissons ces discours, puisque la conclusion en est sans cesse que ma femme est celle qu'elle est, et que moi je suis celui que je suis. Rien n'est capable d'altérer la pureté de son innocence; un nuage passe devant le soleil, le soleil n'est point souillé pour cela. — mon honneur! j'ai beau me rassurer, vous êtes en péril ; chaque instant peut vous être funeste, à chaque instant vous risquez de périr. 11 faut donc que je veille sur vous, mon honneur! Et puisque dans les maladies graves les premiers accidens sont les plus dangereux, et qu'on y doit porter remède au plus tôt, voici ce que le médecin de son honneur dit et ordonne : — D'abord que l'on veillera sur la maison, de peur qu'une seconde fois la contagion n'y pénètre. — Ensuite, que l'on observera la diète du silence, pour qu'il n'y ait point de paroles d'impatience prononcées. — Ensuite, que l'on emploiera auprès de I. 7

110 LE MÉDECIN DE SON HONNEUR,

cette femme les soins, les assiduités, les flatteries, les caresses et l'amour; car les reproches, les mépris, les injures, loin de guérir cette femme souffrante, augmenteraient son mal.*- Eu conséquence, cette nuit j'irai secrètement à ma maison, j'y entrerai secrètement, je verrai en secret où en est la maladie ; et je dissimulerai, s'il est possible, ma peine, ma douleur, mon offense, mon délire et ma jalousie... Ma jalousie, ai-je dit !... Je suis fou! -- Pourquoi un pareil mot est-il tombé de mes lèvres ? Il serait capable de me tuer, comme on raconte de la couleuvre que souvent elle a péri de son propre venin! ~ De la jalousie! de la jalousie!...

Non! non!... hélas! hélas!... quand un mari infortuné a laissé naître dans sa poitrine •cet ulcère redoutable, — alors il n'y a plus qu'un seul remède pour celui qui veut être le médecin de son honneur. Partons!

Il soru

SCÈNE IV

Une prumcnade.

Entrent DON AKIAS et DO!^A LÉONOR.

DON ARIAS

Ne pensez point, belle Léonor, que mon absence m'ait fait oublier la dette sacrée que j'ai contractée envers votre réputation. Loin de là, voire débiteur se présente à vous, non pas pour s'acquitter, car il serait trop présomptueux à lui de penser qu'il puisse satisfaire i une pareille obligation, mais pour vous dire qu'il n'a cessé de reconnaître qu'il est et qu'il sera toujours votre débiteur.

DONA LÉONOR

C'est moi, seigneur don Arias, qui suis et qui serai toujours votre obligée : vous n'en douteriez plus si nous réglions nos comptes. H est vrai que vous m'avez enlevé un amant qui devait être mon époux; mais, qui sait? peut-être que par l'événement vous avez amélioré mon sort; car il vaut mieux encore pour une femme vivre, comme je vis, sans renommée, que de vivre sous la

loi d'un époux qui l'abhorre. Quoi qu'il en soit, je ne me plaindrai jamais de vous ; je ne me plains que de moi et de mon étoile.

DON AAIAS.

Je vous en supplie, belle Léonor, ne m'excusez pas ; c'est m'ôter toute espérance. Oui, permettez qu'ici je vous le déclare; je vous aime, et mon ambition ne prétend à rien moins qu'à réparer le tort que je vous ai causé. Puisque j'ai été la cause de«vos peines et que vous avez perdu un époux par ma faute, je désire vivement que vous consentiez à retrouver en moi un époux.

DONA LÉONOR

Seigneur don Arias, j'estime ainsi que je le dois une offre aussi flatteuse, et j'en conserverai le souvenir précieusement; mais souffrez que je vous dise avec sincérité qu'il m'est impossible de l'agréer, quelque glorieuse qu'elle me soit. Car si c'est à cause de vous que

JOURNÉE 11, SCÈXE IV. i 11

j'ai été dékissée par don Gutierre, et qu'il me vit maintenant vous donner ma main, n'aurait-il pas, sur les apparences, quelque droit de penser qu'il m'a abandonnée avec justice? ne serratt-il pas eicusé par tout le monde? ne dirait-on pas qu'il a eu raison dans ses mépris? Non, seigneur, j'estime si fort le droit de me plaindre justement, que je ne veui pas que rien excuse celui dont je me plains ; je ne veui pas que l'on croie qu'il a bien agi, celui qui s'est mal conduit à mon égard.

DON ARIAS

C'est une frivole et subtile réponse que cela, belle Léonor. Alors même que cette union viendrait à vous convaincre d'une ancienne liaison avec moi, elle la légitimerai^ en même temps. 11 est bien plus triste pour vous que l'homme qui a cru à votre offense n'en voie pas la réparation,

DONA LÉONOR.

Ces conseils, don Arias, ne sont pas d'un amant prudent et sage. Ce qui a été offense autrefois ne cesserait pas d'être une offense, et votre renommée, à vous aussi, souffrirait d'une telle conduite.

1)ON ARIAS

Comme je sais quelle est la noblesse de votre cœur, je serai toujours satisfait d'avoir eu l'occasion de vous parler. ~ J'ai connu en ma vie un amant à moitié fou, scrupuleux au dernier point, et jaloux comme on ne l'est pas, qui aurait mérité d'être puni par le ciel dans son mariage. Don Gutierre le connaît mieux que moi encore ; don Gutierre qui, après s'être si fort effarouché pour avoir rencontré un homme dans la maison de sa maîtresse, ne s'effarouche pas aujourd'hui en voyant ce qui se passe dans sa propre maison,

DONA LÉOXOR.

Seigneur don Arias, il m'est impossible de vous écouter davantage; car en ce que vous dites, ou vous êtes trompé vous- «léme, ou vous cherchez à me tromper. Don Gutierre est un tel cavalier, que, dans quelques circonstances qu'il se trouve, il saura toujours agiret parler comme il le doit; un tel cavalier, que jamais il ne souffrira d'injures de personne, non pas même d'un infant de

Castille. Si vous avez pensé qu'avec cela vous flatteriez mon res-
sentiment, vous avez mal pensé, don Arias. Vous l'avouerez-je?
vous avez beaucoup perdu dans mon esprit ; car si vous eussiez
été vraiment noble, vive Dieu t vous n'auriez pas ainsi parlé de
votre ennemi. — Pour moi, bien que don Gutierre m'ait publique-
ment outragée^ «et que je sois toujours prête à le tuer de ma
main, loin de dire de lui le moindre mal, il est un homme, je le
déclare, plein de loyauté et d'honneur. Sachez cela, don Arias.

Elle sort.

DON ARIAS, seul.

Voilà une femme qui a de dignes sentimens, et qui m'a donn<f
une bonn/î leçon. J'en profiterai. Je vais de ce pas trouver l'in-
fant, et je

le prieFai de »e ohoi»ir un autre confident pour ses amours. ^
Le

jour disparatt, ne tardons pas. Non, quoi qu'il puisse m'en
coûter,

et dussé-je périr» non, je ne l'accompagnerai pas à la maison
de don

Gutierre.

Il sort.

SCÈNE V

Un jardin.— La ni!t. ^

Entre DON GUTIEBRE.

DON GUTIERBB.

Me voici arrivé chez moi sans que Ton m'ait aperçu. Je n'ai pas averti Mencia que le roi m'avait accordé ma liberté ; elle m'aurait attendu, elle aurait pris ses précautions — J'aime la nuit, et son silence, et ses ténèbres; je l'aime malgré l'effroi secret qu'elle m'inspire; je l'aime comme le tombeau de la vie humaine I ~ Puisque, je me suis appelé le médecin de mon honneur, il faut que de lui je prenne soin. — C'est la même heure à laquelle il a eu déjà une crise hier au soir ; voyons si les mêmes symptômes se représenteront aujourd'hui. — Que l'honneur m'inspire, lui pour qui je veille I J'ai franchi le mur de clôture du jardin pour qu'on ignore ma présence.

— Dieu ! quelle folie c'est à l'homme de vouloir connaître son malheur I — On dit qu'il est impossible à un infortuné de retenir ses pleurs. — Celui qui a dit cela en a menti, trois fois menti I Je suis le plus infortuné des hommes, et cependant je ne pleure pas. — Voilà le pavillon où elle a coutume de se tenir au commencement de la nuit. Marchons sans bruit ; rien ne doit trahir le pas des soupçons jaloux. [Une décoration s'enlève et Von voit Mencia endor^ mie,) Ah ! Mencia, adorable Mencia, quels tourmens, quels affreux tourmens tu causes à mon amour! — Retirons-nous pour cette fois; mon honneur va bien, il ne court aucun hasard pour aujourd'hui.

— Mais quoi! pas une femme de chambre, pas une servante, pas une esclave auprès d'elle !... Si elle attendait quelqu'un I — pensée injuste! ô crainte misérable! ô infâme soupçon !... — Restons ici cependant. Il m'est impossible de m'éloigner. Je suis cu-

rieux de voir où en est la maladie. Eteignons ce flambeau. {Il éteint le flambeau,) Allons près- d'elle à travers une double obscurité, privé de la lumière de ce flambeau et de la lumière de ma raison... {Il s'approche,) C'est son voile que je touche!... Quelle suave odeur elle exhale!... (/ / l'appelle et la réveille.) Mencia! ma chère Mencia!

DONA MENCU.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

DON GUTIERRE.

Ne criez pas.

Qui êtes- vous?

DO^ GUTIERRE.

Mon bien chéri, c^est nooi ; ne me reconnaissez-vous ?

DONA UENCIA.

Si fait, monseigneur, car un autre que vous n'aurait pas eu cette hardiesse.

DON GUTIERRE, à parti

Elle m'a reconnu.

DONA HENCfA.

Un autre que vous ne serait pas venu ainsi me surprendre impu^ nément.

Do!f OOTiBRRE> à part.

Agréables paroles !

DONA HBNCTA;. « ^

Un autre que vous qui se serait présenté i moi de la sorte aurait été déchiré p.ir mes mains.

Dox GUTIERRE, à part.

Ob! qu'il est doux d'entendre ces menaces, — ces menaces qui me rassurent! {Haut.) Je suis trop heureux, Mencia, — pourvu qu» votre émotion se dissipe.

WAA HENaA^

Hélast je tremblb.

DOK . GUTIEARB«

Non, Calmez-Yous.

DONA HENaA.

Savcz-vous qu'il est bien mal au moins d'être venue — à votrealtesse!

DON GUTIERRE, à part.

Votre altesse I ciel î qu'ai-je entendu? — Elle n'était pas avec moi ! elle était avec l'infant LO da&leucl

DONA MENCIA

Voulez-vous ni'exposcr au mârac périUune seconde fbis..

DO.N GUTIERRE, à part,.

Dieu puissant !

DONA ^HENCLA.

Pensez-vous que chaque nuit vous pourrez vous cacher?...

DON GUTIERRE, if part.

Jésus ! Jésus !

DONA MENCIA

Et qu'en éteignant le flambeau.vous pourrez sortir en présence de don Gutierre?

DON GUTIERRE, à parts

O jalousie ! tue-moi !

DONA MENCIA

Votre altesse est bien imprudente, bien cruelU.

DON GUTIERRE, à part.

Qui suis-je donc, puisque je n'ai pas ta force de mourir et que jr

la laisse vivre ! — Elle ne s'est pas étonnée que l'infant itii venu la trouver seuk, — au jardin, — la nuit ; — elle ne l'a pas renvoyé, elle ne l'a pas repoussé ! Non, elle a craint seulement d'être obligée une seconde fois de l'aider à se cacher I — Oh ! comment me venger d'un tel outrage?

DONÀ IIENCU.

Seigneur, retirez-vous promptement.

DON GUTIERRE, à part.

Il est bien temps, grand Dieu !

DON A MBNCIA.

Que votre altesse ne se présente plus ici.

DON GUTIERRE, à part.

Elle l'engage à revenir!

DONÀ IIENÇU.

Considérez que don Gutierre va arriver.

DON GUTIERRE, à part.

Y a-t-il un homme au monde qui pût se contenir! — Oui, si c'était pour attendre une occasion favorable à sa vengeance.

DONA MENCIA

Mais, monseigneur, je vous le répète, don Gutierre va rentrer.

DON GUTIERRE.

Soyez tranquille, adorable Mencia; je l'ai laissé occupé ailleurs d'une affaire importante; et pendant que je m'entretiens avec vous, un ami veille sur moi. — Il ne viendra pas, j'en suis certain.

Entre JACINTHE.

JACINTHE, à part.

Il m'a semblé que l'on parlait de ce côté. Qui cela peut-il être?

DONA MENCIA

J'ai entendu quelqu'un.

DON GUTIERRE.

Que ferai-je, madame?

DONA MENCIA

Éloignez-vous, cachez-vous; mais pas dans ma chambre...
Dans quelque coin du jardin. «

DON GUTIERRE.

J'obéis, madame.

Eh bien?

riaît-il, madame?

DONA MENCIA

L'air, qui se précipitait à travers ce feuillage, a éteint la lumière. Apporte-moi vite un flambeau.

Jaoinlhe «ort.

Il sort.

DONA MENCIA

JACINTHE

nos GUTiERRE, rentrant, à part.

Si je reste là, caché, on pourra m'y découvrir, et Mencia verrait bien que j'ai tout entendu. — Et pour qu* elle ne m'offense pas deux fois en même temps , l'une par sa conduite , l'autre par ia pensée qu'elle aurait que je la connais et m'y prête , je vais ia

tromper encore. {A haute voix.) Holà! holà!... Eh bien! que Mi-on ici?

DOf^A UENCIA.

Ah ! c'est lui ! — don Gutierre !

DON GUTIEHRE.

Comment ! on n'a pas encore allumé à cette heure ?

JACINTHE, entrant avec un flambeau.

Voici, monseigneurJ

DON GUTIEltIVE.

Ma chère Mencia !

mon époux bien-aimé!

DON GITTIERRE, à part.

Quelle hypocrisie I

DONA MENCIA

Par où donc êtee-vous entré, monseigneur?

DON GUTIERRE.

J'ai toujours sur moi une clef qui ouvre la poterne. — Mais de quoi vous occupiei-vous là, ma bien-aimée, toute seule?

DONA MENCFA.

J'arrive au jardin. L'air, comme je passais près de la fontaine, a éteint mon flambeau.

DON GUTIERRE.

Je ne m'étonne pas, madame, que l'air ait éteint votre flamb'e-mu.^ 11 est si vif, si froid, que si vous vous fussiez endormie en ce lieu il aurait pu éteindre votre honneur.

DONA MENCIA

Je cherche à vous comprendre, et, malgré mes efforts, je ne vous comprends pas.

DON GUTIERRE.

Voici une chose digne de remarque : Quand un souffDe a éteint un flambeau, un autre souffle le rallume Mais il n'en est pas ainsi de la vie, il n'en est pas ainsi de l'honneur. La vie ! l'honneur ! hélas !... — une fois éteints ne se rallument plus. C'est pour toujours
I

DONA MENCIA

Évidemment, seigneur, vous donnez à vos paroles un double sens qu'il m'est impossible de saisir. Auriez-vous, par hasard, de la jalousie ?

Moi, de la jalousie ! moi !,.. Savez-vous ce que c'est que la jalousie? Quant à moi, je ne le sais pas; et si je le savais !...

DONA MENCIA

Ah ! seigneur t

DÔX CUTIERRE.

Ne craignez rien. — Qu'est-ce que la jalousie? une illusion, une idée, une folie. — Pour moi, si j'aimais une femme et que j'en

fusse jaloux, alors même que ce serait une servante, une esclave, je lui déchirerais la poitrine, j'en tirerais son cœur, puis je le couperais, puis je le mangerais!... Et ensuite, je boirais son sang goutte à goutte avec volupté, avec déliées.

DON A MEXCIA,

Seigneur! seigneur! vous m'effrayez !

Do5 GUTIERRE.

Qu'ai-je dit?— mon bien, ma joie> mon ciel, ma gforrc, ô mon épouse bien-4imée, 6 ma chère Mencia, pardonne-moi, je t'en supplie, ces discours insensés! le te* jure par tes beaux yeux, que je t^^ respecte, que je t'adore, que ma vie est à toi, dépend de toi; l'avais perdu la raison.

DON A HENCTA.

Vous m'avez bien effrayée.

DON GUTiEKRE, à part , après un moment de silence. Point de faiblesse. Puisque je m'appelle le médecin de mon honneur, l'ensevelirai mon déshonneur dans les entrailles de la terre !

laURNÈE TROISIÈME.

I.a galerie du palais

Entrent DON GUTIERRE, LE ROI et des Soldats.

Do\ GUTIERRE.

Roi don Pèdre, je voudrais vous parler sans témoins.

LE ROI , aux soldats.

Aliez-vous-en tous î {Les soldats sortent.) Maintenant, parlez.

DON GUTIERRE.

Ëb bien ! Atlas castillan qui soutenez sur vos épaules robustes le fardeau pesant de ce gtohc, je viens mettre à vos pieds ma vie, si toutefois on peut appeler de ce nom une existence toute remplie d'ennuis et de misères. Ne vous étonnez point de ce que je pleure : on dit que l'amour et f honneur donnent souvent a un homme le triste droit de verser des larmes, et moi j'ai de l'honneur et de l'amour L'honneur, je l'ai toujours conservé soigneusement comme noble et bien né , * l'amour, je n'y ai pas renoncé en épousant celle que j'aimais. Hélas ! je croyais ne les perdre jamais ni l'un ni l'autre.

JOURNÉE m, SCÈNE ï. Il7

et voilà qu'un ntinge a passé qui a tel*ni la splendeur de mon épouse et l'éclat de ma loyauté. Je ne sais comment vous raconter ma peine : je suis si troublé, et surtout lorsque je pense que celui contre lequel j'implore la rigueur de votre justice est votre frère don Henri ; non pas, sire, que je souhaite du mal à un prince de votre sang, mais afin qu'il apprenne, sire, que je ne suis pas indifférent sur mon honneur. Grâce à ces précautions, j'espère que votre majesté rétablira mon honneur malade ; et si mon infortune voulait qu'elles fussent inutiles et que mon honneur fût en péril, je ne balancerais pas à recourir au dernier remède, je le laverais avec du sang. Ne vous troublez point, sire, je ne parle que du sang qui coule dans mes veines ; car votre frère don Henri,

croyez-le, n'a rien à craindre de moi. Voici un témoin qui en dépose et vous rassure. {Il montre le poignard.) Ce poignard si brillant, c'est le sien ; il l'a laissé dans ma maison ; et par là vous voyez, sire, que je ne suis pas un mari si farouche, puisque l'infant m'a conOé son poignard.

LE ROI

C'est bien, don Gutierre; jamais il n*a vécu un cavalier plus délicat et plus loyal. Votre langage révèle une noblesse rare, une fierté sans égale. Quoique vous ayez à vous plaindre du sort, vous pouvez vivre satisfait avec un tel honneur.

DON GUTIERRE.

Sire, de grâce, que, votre majesté ne cherche pas à me donner des consolations là où je n'en ai aucun besoin, là où je ne saurais en recevoir. Vive Dieu! j'ai une épouse si chaste et si honnête, si constante et si inébranlable dans sa fui, qu'elle laisse bien loin derrière elle et Lucrèce, et Porcia, et Thomiris. Ce sont seulement des précautions que je prends contre moi-même.

LE ROI

Eh bien ï alors dites-moi, Gutierre, qu'est-ce donc que vous avez vu, qui vous ait engagé à prendre de pareilles précautions ?

DON GUTIERRE.

Je n'ai rien vu, sire ; car les hommes comme moi n'attendent pas de voir; il suffit qu'ils imaginent, qu'ils soupçonnent... qu'ils aient une crainte, une idée*. Je ne sais comment m' exprimer, il n'y a pas de mot dans notre langue pour rendre ce que je veux dire... Bref, je me suis adressé à votre majesté afin qu'elle pré-

vienne ou détourne le mal, s'il est possible ; car, une fois arrivé, au lieu de demander un remède, je me chargerais de l'enseigner.

LE ROI

Puisque vous vous appelez le médecin de votre honneur, dites-moi, don Gutierre, quels sont les remèdes que vous avez employés déjà?

DON GUTIERRE.

Je n'ai point montré ma jalousie à ma femme, je ne lui ai témoigné qu'une tendresse plus empressée. Ainsi, par exemple, elle vivait à

quelques lieues d'ici, dans une maison de campagne; j'ai craint qu'elle ne s'ennuyât dans cette solitude, je l'ai emmenée avec mes gens à Séville, et je tâche de lui procurer totites les distractions et tous les plaisirs qu'elle souhaite. Car, à mon avis, sire, les mauvais traitemens ne conviennent qu'à ces maris méprisables qui se consolent d'un affront quand ils le racontent.

LE ROI

L'enfant se dirige de ce côté. S'il vous voyait avec moi, il devinerait sans peine que vous m'avez porté plainte contre lui. Je me rappelle qu'un de ces derniers jours, quelqu'un s'étant plaint de vous à moi, comme vous arriviez, j'engageai cette personne à se cacher derrière cette tapisserie. La même circonstance veut la même conduite. Seulement, j'ordonne en outre que, quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, vous demeuriez caché et gardiez le silence.

DON GUTIBRRB.

J'obéirai, sire. Ma bouche sera muette comme celle d'une statue ^

Il se cache.

Entre L'INFANT.

LE ROI

Soyez le bienvenu, don Henri, ou plutôt le malvenu !

l'infant.

Hélas sire, pourquoi?

LE ROI

Parce que vous me trouvez irrité.

l'infant.

Contre qui donc, sire ?

LE ROI

Contre vous, infant, contre vous.

l'infant.

La vie alors me sera bien pénible à supporter, si elle est chargée du poids de votre colère.

LE ROI

Vous ne savez donc pas, Henri, que plus d'une épée a vengé un outrage dans le sang royal ?

l'infant.

À quel propos votre majesté me parle-t-elle ainsi?

LE ROI

Je vous parle ainsi, infant, pour que vous en fassiez votre profit. L'honneur est un bien réservé qui n'appartient qu'à l'âme, et je ne puis disposer de l'honneur de mes vassaux, parce que je ne suis pas le roi des hommes, — En voilà assez sur ce sujet.

Je ne vous comprends pas, sire.

■ L'espagnol dit : Seré el pcy'aro que fingen-eon una piedra en la boca, mol à met } Je serai le Bioinca'i que l'on rcj»rcsenle Icuant une picie en »ou Ihô

JOURNÉE m» SCÈNE 1. 119

LE ROI.-

Éh bien 1 Henri, ai votre amour ne se découri^e pas de poursuivre une beauté rebelle sur laquelle un gentilhomme possède un souverain empire, prenez-y garde« le stng royal lui-même n'échapperait pas à ma justice.

l'infant.

Je vous comprends, sire, à cette heure ; mais souffrez que je me défende. Un juge doit écouter également les deux parties ; la justice le commande, et l'on vous a surnommé le Justicier. Je vous dirai donc, sire, que j'ai autrefois aimé une femme , celle dont vous voulez parler sans doute; je l'ai aimée à tel point que...

LE ROI

Qu'importe, si elle est une beauté rebelle?

l'infant.

Je l'avoue; mais pourtant... y

le roi.

Taisez-vous, infant !

Peimetiez-moi du moins de me défendre.

LE ROI

Vous n'avez pas à vous défendre , si cette dame est une beauté rebelle.

l'infant.

J'en conviens de nouveau ; mais le temps et l'amour sont bien puissans sur un cœur.

le roi.

Taisez-vous, infant, taisez-vous! {A part.) Dieu me pardonne! j'ai eu tort de faire cacher Gutierre.

l'infant.

Ne vous échauffez pas contre moi. Vous ne savez pas les motifs qui m'autorisent à en agir ainsi.

le roi.

Je sais tout, je sais tout ; c'est assez.

l'infant.

J'ai le droit de parler, sire, quand je suis accusé. Cette femmc^ je l'ai aimée quand elle était demoiselle...

DON GUTIERRE, ' d part.

Ah! malheureux!...

l'infant.

Et elle a reçu mes hommages...

DON GUTifIRRE.

Hélas! hélas!

l'infant.

Et avant d'être l'épouse de cet homme à qui elle appartient aujourd'hui...

LE ROI

Taisez-Tous, infant, poar la dernière fois, taisez-yousl ou ?2ve Dieu I...~ Je sais que vous ne me dites cela que pour tous eieuser. Mais laissons tous ces détails , et venons au but. Connaissez-vous ce poignard?

l'infant.

Oui, sire; il est à moi.

, LE ROT

Vous l'avez donc oublié quelque part?

L*l\FANT.

Un soir, en rentrant au palais, je me suis aperçu que je ne Ta-
vaïs plus.

LE ROI

OÙ est-ce que vous l'avez perdu?

l'infant.

Sire, je ne sais.

LE ROI

Éh bien ! je le sais, moi ! — Vous l'avez perdu en un lieu où il aurait pu arriver qu'il fût plongé dans votre sein, si celui qui l'a trouvé n'était pas le plus loyal et le plus noble des vassaux.— Vous devinez sans doute, à cette beure, qu'il demande vengeance l'homme qui, outragé par vous, ne s'est pas vengé lui-même. ~ Regardez bien ce poignard, infant don Henri; c'est un témoin qui dépose solennellement contre vous et que je dois entendre. — Prenez ce poignard, et mirez-vous «fans son acier poli; vous y verrez ic visage d'un traître.

l'Infant.

Sire, la fureur où vous êtes m'empêche de vous répondre. J'en suis si troublé que...

LE ROI

Prenez ce poignard, vous dis-je î

Eu prenant le poignard, l'Inrani Messe le Roi à la main.

l'infant.

Ahl sire.

LE uoi.

Qu'avez-vous fait, malheureux?... Oui, vous êtes un traître!

l'infant- II n'y a pas eu de ma faute, sire.

LE ROI

Quoi ! vous n'épargnez pas même votre frère et votre roi !...
Vous voulez me tuer I vous tournez contre moi le poignard que je
vous ai donné!

l'infant.

Comment votre majesté peut-elle m'accuser d'une intention si
criminelle?

JOURNÉE m, SCÈNE IK 121

LE ROK

Henri! Henri! c'est à moi que tous vous attaquez I Quelle
horreur!

Je demeure interdit et confus. {U laisse tomber le poignard.)
\\ >aut mieux que je m'éloigne de votre présence et que je me re-
tire en un lieu où vous ne puissiez pas vous imaginer que je
veuille verser votre sang, moi malheureux !

Il sort.

LE ROI

Que le ciel me soit en aide I — Qu'est-ce que cela signifie ? Ce
n'est pas la douleur physique que je sens ; c'est une peine de
cœur bien autrement insupportable. — Un frère qui attende à la
vie de son frère! un infant de Castille qui attende à la vie de son
roi! — Après tout, pourquoi m'en étonné-je? De quel projet si

noir ne serait pas capable celui qui, par les plus vils moyens, cherche à séduire l'épouse d'un loyal gentilhomme ! — Mon âme en est encore soulevée ! — Plaise à Dieu que ces commencemens n'arrivent pas à une telle fin que le monde soit épouvanté par un déluge; de sang !

Il sort.

nON GUTIERRE.

Quelle affreuse journée! quels assauts j'ai eus à soutenir! — Et le roi qui oublie que je suis là, que j'écoute et entends tout! — Dieu me protège! que disait donc l'enfant? ^ Non, jamais ma bouche ne répétera des paroles qui renferment mon outrage! — Arrachons d'un seul coup toutes les racines du mal. Que Mencia périsse ; qu'elle baigne de son sang le lit sur lequel elle repose; et puisque l'enfant a laissé ce poignard une seconde fois à ma disposition, qu'elle meure par ce poignard ! {Il ramasse le poignard,} Cependant il convient que le public ne soit pas instruit de la chose... Un outrage secret demande une vengeance secrète... Que Mencia meure de telle sorte que personne ne devine le motif de sa mort!... — Mais avant que j'en vienne là, que le ciel me frappe moi-même pour que je ne voie pas les tragédies d'un amour si malheureux !

Il son.

SCÈNE II

Une chambre.

Entrent DONA MENCIA et JACINTHE. .

JACINTHE

D'où Vient, madame, cette tristesse qui ternit votre beauté? Maiu tenant vous ne faites plus que pleurer nuit et jour.

DONA MLXCIA.

Il est vrai ; mais j'en ai bien le sujet. Oui, Jacinthe, depuis cette matinée où je te confiai, s'il t'en souvient, que j'avais eu la nuit précédente un entretien avec l'infant, et que toi tu me répondis que

122 LE MEDECIN DE SON UOÏNNEUR.

cela n'était pas possible, parce qu'à la même heure l'infant causait dehors avec toi, ~ oui, depuis lors je vis dans l'incertitude, la confusion et la crainte, en pensant qu'il pourrait bien se faire que j'eusse parlé à don Gutierre.

JAAÏVTHB.

En vérité, madame? le croyez-vous?

DOnfA HBXCIA.

Oui, Jacinthe, il est des momens où je n'en puis douter. C'était la nuit, il parlait à voix basse, et moi j'étais si persuadée et si troublée de la visite de l'infant, que cette erreur a pu avoir lieu. Ajoute a cela qu'il joue une gaieté extrême quand il est près de moi, et que seul il ne fait que pleurer et gémir.— Oh I quelle affreuse situation que la mienne!

Entre COQUIN.

COQUIN

Madame I

DON A MKNCIA.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

COQUIN

J'ose à peine me risquer à vous le dire. L'infant don Henri...

DON A MBNCU.

Assez, ne continue pas; que ce nom ne m'importune plus désormais. Je le redoute et l'abhorre.

COQUIN

Ce n'est pas un message d'amour, et c'est pour cela que je m'en suis chargé.

DONA HENCIA.

Alors je t'écoute.

COQUIN

L'infant, madame, a eu aujourd'hui une querelle avec son frère le roi don Pèdre. Je n'essaierai pas de vous la conter, d'abord parce que je n'en connais pas trop les détails, et ensuite parce qu'il n'appartient pas à un bouffon de mon espèce de rapporter les discours des rois. Quoi qu'il en soit, après cela l'infant m'a appelé et m'a dit CD grand secret : « Tu diras de ma part à dona Mencia que ses dédains sont cause que j'ai perdu les bonnes grâces de mon frère, que je quitte ma patrie dès aujourd'hui et

que je fuis en pays étranger, où je n'espère pas de vivre puisque je meurs détesté de Mencia. »

DONA HENCIA.

L'enfant aurait perdu les bonnes grâces du roi et serait obligé de s'exiler par rapport à moi ! Cet événement sera cause que ma réputation deviendra la proie des bavardages du vulgaire! Que faire, grand Dieu?

JAUNTHER.

Il faudrait, madame, prévenir ce malheur.

JOCILNÉE 111, SCÈNE 11. 123

COQUIN.

Oui, mais comment?

JACINTHE

Si l'enfant quitte Séville, on saurait bientôt les motifs de son départ, et ce serait un affront public pour madame. Il faudrait que madame le prie de rester.

COQUIN

Oui, mais l'enfant a peut-être déjà le pied dans Tétrier.

JACINTHE

Eh bien ! il faudrait que madame lui écrive un billet où elle lui dirait qu'il importe à sa renommée qu'il demeure à Séville. Le billet arrivera toujours à temps, si c'est toi qui le portes.

BON A HENCIA.

Les épreuves de l'honneur sont des épreuves périlleuses. N'importe, je vais tenter ce moyen; j'écrirai. J'ai beau chercher dans mon esprit, je ne vois rien qui me paraisse plus convenable.

Elle »ort.

JACINTHE

Qu'as-tu donc depuis quelques jours. Coquin, que tu es si triste? Toi qui étais si gai, si joyeux! D'où vient ce changement?

Que veux tu ? je me suis mis à faire Thomme d'esprit, et mal m'en a pris. J'ai été saisi d'une mélancolie qui me tue.

JACINTHE

Mélancolie, dis-tu? Qu'est-ce donc que la mélancolie?

COQUIN

C'est une espèce de maladie qu'on ne connaissait pas et qui n'existait pas il y a deux ans. Elle est née subitement, je ne sais comme ; elle a gagné de proche en proche, et chacun aujourd'hui prétend en être atteint. On ne voit plus de tous côtés que mélancolie et mélancoliques. — Mais voici mon jnattrc. JACINTHE, à part.

Mou Dieu ! mon Dieu ! je cours avenir ma niaUressc.

Etitre DON GLTIERRE.

DON GUTIERRE.

Un moment. Jacinthe; où vas-tu?

JACINTHE

Où je vais, moi, monseigneur?

DON GUTIEKRE.

Ne me réponds pas ainsi par des questions. Où allais-tu? La vérité I

JACINTHE

La vérité, monseigneur, est bien simple; j'allais prévenir ma maîtresse de votre arrivée.

DON GUTIERRE, à part,

inf&mcs servantes! ce sont des ennemis que nous entretenons

parmi nous Mon entrée ici les a bien troublés tous deux

{Haut.} Ce n'était que pour cela seulement que tu courais ?

JACINTHE

Oui, monseigneur, certainement.

DON GUTIBRRB, à part.

Je ne Saurai rien d'elle ; adressons^ nous à l'autre, il est plus Aranc. {Haut.) Coquin, tu m'as toujours fidèlement servi, et, de ta part, tu n'as eu qu'à te louer de mes bontés. Je me confie à toi. Voyons, dis~moi, dis-moi, pour Dieu ! ce qui se passe.

COOUIIN.

Je l'ignore, monseigneur!... Je tous assure bien, monseigneur... Plût au ciel, monseigneur...

DON GUTIBRRE.

Pas si baut I plus bas ! — Pourquoi t'es-tu ému de la sorte à mon entrée?

COQUIN

C'est que... je m'émeus facilement.

DON GUTIBRRE, à part.

Il n'y a pas moyen de rien savoir. Ils se sont fait des signes l'un à l'autre. {Haut.) Retirez-vous tous deux.

Coquin et Jacinthe sortent. DON GUTIBRRE Seul

mon honneur! je vous plains 1... — Dona Mencia est occupée à écrire... — Voyons ce qu'elle écrit.

SCÈNE III

Une chambre.

DONNA MENCIA, DON GUTIERRE.

Dona Mencia est assise devant la porte. Entre don Gutierre. Il s'approche sans bruit et s'empare de la lettre. Dona Mencia s'évanouit.

DONA MENCIA.

Ah Dieu ! que le ciel me soit en aide !

DON GUTIERRE.

La voilà privée de sentiment et froide comme un marbre!... — {Il lit.) «Monseigneur, je prie Votre Altesse de ne pas s'éloigner...» [Il parle.) Elle le prie de ne pas s'éloigner !... Mon malheur est si grand que je m'en réjouis presque et m'en enorgueillissais !... Je se-^{*}rais tenté de lui donner la mort sans retard !... mais non; je dois procéder avec prudence. — Commençons par écarter d'ici tous mes gens, les valets, les servantes. — mon honneur ! comme Mencia est la femme que j'ai le plus aimée en ma vie, permettez que j'aie pour elle une dernière pitié; permettez, si je la tue, que je ne tue pas du moins son àraël

Il écrit quelques mots au bas de la lettre et sort.

DONA HENCIA, revenant à elle, Gr«\cc, monseigneur! Retenez votre épée. . Je ne suis point

JOURNÉE III, SCÈNE IV. 125

coupable! Le ciel le sait bien qu« je meurs innocente!... Détournez, ah! détournez ce fer de mon sein !... Arrêtez! je ne suis point coupable; je suis innocente! — Comment! Gutierre n'était-il pas ici tout à l'heure?... Il m'a semblé pourtant que je le voyais, et il me plongeait sa dague dans le cœur, et je mourais baignée dans mon sang!... — Ah! Dieu! cet évanouissement n'a-t-il été qu'un essai de ma mort?... — C'est ma lettre qui en est cause!... Il faut que je la déchire au plus tôt. — Mais qu'est-ce ? l'écriture de don Gutierre!... Qu'a-t-il donc à me dire? — [Elle lit,) «L'amour t'adore, mais l'honneur te déteste; c'est pourquoi celui-ci te tue et l'autre t'avertit. Tu n'as plus que deux heures à vivre ; tu es chrétienne, sauve ton âme. Pour ta vie, c'est impossible. » {Elle parle.) Que Dieu me soit en aide!... Holà, Jacinthe!... — Point de réponse! — Holà, Jacinthe!... — La maison est déserte!... — Hé-

las! on a fermé la porte!... Oh! l'affreux tourment I... Ce» fenêtres sont garnies de barreaux, et elles donnent sur un jardin ; on ne m'entendrait pas si j'appelai»!... ciel! où irai-je! mou Dieu l sauvez-moi !

B^Ue son.

SCÈNE IV

Uni» rno, la nuit.

Entrent LE RO^f et DON DIÊGUE^v LE ROI.

À la fln Henri est parti,?

DO^xN DIÊGUE.

Oui, Sire, il a quitté Séville a l'entrée de la nuk.

LE ROI

En vérité, il se flattait, le présomptueux, que, seul au momie» il pourrait se jouer de moi impunément. — Et où va-t-il?

DON DIÊGUE.

A Consuegra, je présume.

L'infant a sa maîtrise dans cette cité ; il y sera joint par mon autre frère, et ils essaieront tous deux de se venger de moi.

DON DIÊGUE

Non, sire ; j'espère bien qu'ils considéreront l'un et l'autre que vous êtes leur frère et leur roi, et qu'à ce double titre vous avez droit à leur obéissance.

LB ROI

Le temps noua l'apprendra. — Henri emmène-t-il quelqu'un avec lui ?

DO?i DIÈGUE»

Oui, sire, don ^rias.

LE Ror, C'est son grand confident.

126 LE MÉDECm DE SOiN HONNEUR.

DON DIÈGIE.

11 y a de ia musique dans cette rue.

LE ROI

Allons un peu de son côté ; peut-être qu'elle me calmera. 11 n'y a pas de meilleur remède contre la tristesse que la musique. ~ C'est le prélude d'une romance. Écoutons.

UNE Yorx, chantant.

L'enfant don Henri de Gastille A pris tantôt congé du roi, Et vient de sortir de Séville; Mais personne ne sait pourquoi.

LE ROI

Qu'est-ce donc qu'ils chantent là, ces misérables?— Don Dièguc, courez, vous, par cette rue, tandis que j'irai de ce côté. U ne faut pas que l'insolent nous échappe.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Une climbre.

Entrèn DON GUTIERRE et un CUIRUKGIBN; ce dernier a un bandeau sur les yeux.

DON GUTIERRE.

Entre, Ludovico, ne crains rien. Il est temps que je t'ôte ce bandeau.

Il lui Ole le haïKicau.

LE GUMURGIE.N.

Dieu me protège !

DON GUTIERRE.

Que rien de ce que tu vas voir ne t'étonne.

LE CHIRURGIEN

Que me voulez-vous donc, seigneur? — vous m'avez tiré de ma maison au milieu de la nuit. A peine avons-nous été dans la rue, que vous m'avez mis un poignard sur le cœur et que vous m'avez commandé de me laisser bander les yeux. J'ai cédé sans résistance. Puis vous m'avez dit de ne point me découvrir, qu'il y allait de ma vie. J'ai niarché au moins une heure avec vous, en faisant mille détours, sans savoir où vous me conduisiez. — Je croyais que là finiraient mes surprises, et voilà qu'une émotion nouvelle et plus vive me saisit en me voyant dans une maison si riche, inhabitée, et en voyant que vous, enveloppé de votre manteau jus-

qu'aux yeux, vous vous tenez immobile devant moi. — Que me voulez -vous donc , seigneur?

DON GUTIERRE. ♦

Attends-moi là un instant.

Il loru

JOURNÉE m, SCÈNE V. 127

LE CHIRURGIEX.

Qu'est-ce que tout cela signifie? — Uue terreur profonde s'em-
pare de mon coeur. Que le ciel me protège !

DOx\ 6UTiERRE> revenant.

Il est temps que tu entres ; mais avant, écoute. — Ce poignard
te percera le sein si tu me refuses ce que je vais te demander. —
Ap~ proche-toi de cette chambre. Qu'y vois-tu?

LE CRiaURGIEIf.

le vois je ne sais quoi qui ressemble à un mort, étendu sur un
lit; il y a de chaque côté une torche, et sur le devant un crucifix ;
mais il me serait impossible de dire qui cela est, parce que le vi-
sage est couvert de voiles épais.

DON GOTIBRRE.

Eh bienl à ce vivant cadavre que tu vois, il faut que tu donnes
la mort.

LE CHIRURGIEN

Que me commandez-vous?

DON GUTIERRE.

Que tu la saignes. — que tu laisses saigner sa blessure, — et que tu demeures près d'elle et la surveilles jusqu'à ce que tout son sang soit sorti et qu'elle expire. Ne me réplique point si tu tiens à ma pitié.

LE CHIRURGIEN

Seigneur, je le sens, je ne pourrai jamais...

DON GUTIERRE.

Celui qui a conçu un tel projet, si rigoureux et si cruel, et qui a résolu de l'accomplir, te donnera la mort sans balancer. - Eh. bien ?

LE CHIRURGIEN.

À toi monseigneur !

Que décides-tu ?

DON GUTIERRE.

LE CHIRURGIEN

Je ne veux point mourir.

DON GUTIERRE.

Alors, — obéis.

LE CHIRURGIEN

Je suis prêt.

Tu fais bien ; rien ne m'eût arrêté. Entre devant moi. Je t'observe d'ici, Ludovico.

Le chirurgien sort.

DON GUTIERRE, Seul.

Je n'avais que ce moyen de me venger sans qu'on le sache. On aurait aperçu des*blcssures ; le poison aurait laissé des traces... Maintenant , quand je dirai qu'elle avait besoin d'être saignée et

que les bandes se sont détachées, personne ne pourra me prouver le contraire. — Quant à cet homme, ç*a été une bonne précaution de ramener ici de la sorte. Il ne sait où il est, et s'il raconte qu'il a saigné par force une femme, il lui sera impossible de dire quelle femme. D'ailleurs, au besoin, quand ce sera fini et que je l'aurai accompagné assez loin de ma maison, — j'ai mon poignard. — Je suis médecin de mon honneur, il faut que je lui rende la vie avec une saignée. La saignée est à la mode aujourd'hui.

Il soru

SCÈNE VI

Uoe rue.

Enlrenl LE ROI el DON DIÈ6UE.

T.C noT.

L'as-tu rencontré à la fin ?

DON DIÈGUE

Je n'ai pas été plus heureux que vous. Sire.

UNE VOIX chante dans l'éloignement L'infant don Henri de GastiUc A pris tantôt congé du roi, etc.

LE ROI

Eh bien don Diègue?

DON DIÈGUE

Sire?

LE ROI

Maudit soit l'insolent! — C'est dans cette rue que l'on chante. Sachons qui c'est ... à moins que ce ne soit le vent par hasard!

DON DIÈGUE

Eh ! sire, ne vous inquiétez pas d'une pareille sottise. Que vous importe que l'on ait composé et que l'on chante une mauvaise romance de plus ou de moins à Séville?

LE ROI

Peux hommes viennent par ici.

DON DIÈCL'E.

Nous n'avons qu'à les interroger.

Entrent DON GUTIERRE et LE CHIRURGIEN.

DON GUTIERRE, à part.

Je ne sais pourquoi le eïil m'empêe d'assurer mon secret en tuant cet homme. — En voilà deux autres qui s'avancent; il importe que je m'éloigne. {Au Chirurgien.) Allends-raoi ici, Ludo-

vico

Il son.

DON DIÈGUE

Sire, l'un des deux hommes qui venaient s'est enfui ; je n'en vois plus qu'un.

JOURNÉE III, SCÈNE VI. 1â»

LE ROI

Il n'y en a plus qu'un en effet. — Mais regarde donc ; il semble qu'il ait la tête et la moitié du corps toutes blanches; on dirait, à travers la faible lumière du crépuscule, un fantôme.

DON DIÂGUE.

Que votre majesté n'avance pas; moi, j'irai.

LE ROI

Non, laisse-moi aller, don Diègue. {Au Chirurgien,) Qui es-tu, homme ?

. LE CHIRURGIEN, ôtant un drap qui lui couvre la tête. Le roi

LE ROI

Que signifie ce déguisement ? Qui es-tu ?

LE CHIRURGIEN.

Sire, — car j'ai reconnu la voix de votre majesté, — deux motifs m'empêchent de vous répondre ainsi que je le dois: d'abord l'humble profession de celui qui vous parle, qui n'est qu'un pauvre chirurgien ; et ensuite la surprise et l'horreur où je suis encore à la «uîie de ia plus étonnante aventure.

Que t'est-il donc arrivé?

LE CHIRURGIEN

Permettez que je vous le dise h part, à vous seul

LE ROI

Éloigne-toi un peu, don Diègue.

Do\ DIÈGUE, âparS.

11 s'est déjà passé bien de^ choses bizarres cette nuit... La journée avait été 4éjà assez mauvaise... Que le ciel me tire de là sain et sauf!

LE ROI

Mais quelle était celte fem!!ie?

LE CHIRURGIEN

Je n'ai point vu son visage. Au milieu de soupirs plaintifs elle disait : «Je ne suis point coupable! Je meurs innocente!. Que Dieu ne vous demande pas compte de ma mort ! » Elle a expiré en disant cela. Aussitôt l'homme a éteint les deux flambeaux, il m'a recouvert la tête de ce drap, et, si je ne me trompe, nous nous en sommes allés par le même chemin par où nous étions venus. En en- O'ant dans cette rue il a entendu du bruit et il m'a laissé

seul. 11 me reste à vous prévenir qu'étant sorti les mains toutes mouillées de sang, j'en ai taché tous les murs contre lesquels je faisais semblant de m'appuyer. Par là il sera facile de retrouver la maison.

LE ROI

C'est bien. Ne manquez pas de venir me conter ce que vous aurez appris. J'entends qu'on vous laisse parler à moi à quelque

heure du jour que vous veniez. Prenez cette bague; vous n'aurez

qu'à la montrer.

LE CniRCRGIBN.

Que le ciel vous garde, sire !

Il sort.

{.E ROI

Àh! don Dièguel

DON DIÈGUE

Qu'y a-t-il, sire?

LE ROI

L'aventure du monde la plus étonnante.

DO.N DIÈGUE

Vous paraissez triste.

LE ROI

Je n'en ai que trop de raisons, et je suis accablé de fatigue.

DON DIÈGUE

Votre majesté ferait bien peut-être d'aller se reposer. Voilà le jour qui commence à paraître là-bas à l'horizon.

LE ROI

Je ne puis aller me reposer jusqu'à ce que je sois instruit d'une chose qui m'intéresse vivement.

Entre COQUIN.

COQUIN

Sire, quand même vous devriez me tuer pour vous avoir reconnu, j'ai à vous parler. Daignez m'entendre.

LE ROI

Tes plaisanteries sont hors de saison.

COQUIN

Écoutez-moi ; je viens vous parler sérieusement. Je veux vous faire pleurer, puisque je ne peux vous faire rire. — Le seigneur don Gulierre, mon maître, trompé par les apparences, avait conçu d'injustes soupçons sur la fidélité de sa femme. Aujourd'hui, ou pour mieux dire hier, il l'a surprise qui écrivait une lettre à l'enfant, où elle l'engageait à ne pas s'éloigner de SéviMe, de peur que ce départ subit ne portât préjudice à sa réputation. Il est entré et lui a enlevé cette lettre. Après s'être livré à mille trans-

ports de jalousie , il a renvoyé tous ses domestiques, hommes et femmes ; il a fermé toutes les portes et il est demeuré seul avec elle. Je crains un malheur. Sauvez-la , sire ; sauvez ma maîtresse!

LE ROI

Comment pourrais-je te récompenser ?

COQUIN

En rompant notre marché, en renonçant à l'action que vous avez contre mes dents.

LE ROI

Ce n'est pas l'heure de rire.

JOURNÉli: 111, SCÈNE VI. 131

COQUIN

Hélas t ce n'est jamais celte heure-là : la vie est si triste !

LE ROI

Avant que le jour n'ait paru , marchons, don Diègue. Il m'est venu une idée. Nous entrerons, sous un prétexte quelconque, dans la maison de don Gutierre; une fois là, j'examinerai à loisir les circonstances de cet incident, et après je prononcerai comme juge suprême.

DON DIÈGUE.

Je ne puis qu'approuver votre majesté.

IL MARCHÉ.

COQUIN

Vous allez à la maison de don Gutierre, sire? La voilà, c'est celle-ci.

LE ROI

Celle-ci , dis-tu ?

COQUIN

Oui, sire.

LE ROI

Arrête, don Diègue, et regarde!

DON DIÈGUE

Qu'est-ce donc ?

Ne vois-tu pas une main sanglante effrèinte sur cette porte?

DON DIÈGUE

Pardon, sire; j'en suis surpris et effrayé.

LE ROI , à part.

Don Gutierre a été bien cruel de commettre une telle action!...
Je ne sais que résoudre. Il s'est rigoureusement vengé !

Entrent DONA LÉOKOR el INÈS.

DONA LÉONOR

Rendons-nous sans délai à la messe avant que le joyr ne paraisse. Je ne veux pas que l'on me voie à Se ville, où les médisans prétendraient que j'oublie aisément mes peines. Dépêchons, Inès.— Mais j'aperçois du monde par là. Ciel! le roi! Que fait-il donc devant cette maison ?

INÈS

Couvrez-vous de votre voile en passant*

LE ROI

La précaution est inutile, madame; je vous ai reconnue.

DONA LÉO.NOR

Je voulais, sire, éviter vos regards de peur que ma présence ne vous fût importune.

LE ROI

Vive Dieu! madame, ce serait à moi à me cacher de vous, puis-

132 LE MÉDECI>Î DE SON HONNEUR,

que vous êtes mon créancier, car vous avez un engagement de moi ; je vous ai donné ma parole de satisfaire à votre honneur, et je n'y manquerai pas à la première occasion.

OONA LÉONOR.

Vous me comblez, sire.

DON GUTIERRE , du dehOTS.

ciel inexorable! que ne laisses-tu tomber ta foudre sur le plus infortuné des hommes, afin de le réduire en poussière? LE NOI.

D'où partent ces cris?

DON D1È6UE

C'est don Gutierre qui sort comme un insensé de sa maison.
Entre DON GLTIERRB.

LE ROI

Où allez-vous ainsi, don Gutierre?

.DON GUTIERRE.

Âh! sire, qu*cst-il besoin que votre majesté apprenne mes malheurs? »

LE

Je veux en être instruit. Parlez.

DON GUTIERRE.

IlélasI sire, vous entendrez le récit le plus triste que jamais homme ou roi ait entendu.*-Écoutez.— Doïia Mencia, mon épouse bien-aimée , que j'adorais de toute la puissance de mon âme , Mencia, qui était si belle et en même temps si attachée à son devoir, si chaste, si vertueuse, — que la renommée redise au loin cet éloge!— Mencia, cette nuit, a été prise tout-à-coup de l'indisposition la plus grave... Un médecin, le meilleur médecin qui soit au monde et qui mérite des louanges éternelles, a visité la

malade et ordonné contre son mal, comme le seul remède, une saignée. Là-dessus le chirurgien est venu ; c'est moi-même qui le suis allé chercher parce que , mes domestiques étant sortis , je n'avais personne à la maison. Bref, ce matin j'ai voulu entrer dans sa chambre. Que vous dirai-je ? J'ai vu tout son lit, tous ses draps couverts de sang ; et elle, au milieu, gisait étendue morte... Sans doute les bandes qu'on lui avait liées autour du bras s'étaient défaits. — Mais en voilà assez : je n'essaierai point d'exprimer par des paroles une infortune si lamentable. Tournez les yeux de ce côté, sire, et vous verrez le soleil terni, la lune obscurcie, les étoiles pâlies ; — vous verrez la beauté, naguère si brillante, qui n'est plus ici-bas qu'une image sans nom, et qui, pour mon malheur, a emporté mon âme avec elle.

La ilrooralion da fond s'enlève, et Ton aperçoit dofia tfenria sur son lit.

LE ROI, à part.

Voilà une étrange aventure!... La prudence est ici nécessaire

JOURNÉE III, SCÈNE VI. iSn

Quelle singulière et atroce Tengeance !... {Haut,) Dérobez-moi cette horreur : j'ai assez vu ce spectacle d'épouTante et de deuil ! Gutierre, vous devez avoir besoin de consolations dans une telle disgrâce. Je vous en trouverai une , la seule qui soit digne de vous. Donnez la main à Léonor. U est temps que vous répariez vos torts envers elle , il est temps que je lui tiennne ma parole : je lui ai promis d'accorder une juste réparation à son mérite et à sa renommée.

DON G1FFIBRRB.

Sire, puisque les' cendres d'un' si grand incendie sont encore toutes brûlantes , permettez que je pleure sur mon bonheur détruit Ne dois-je pas profiter d'une précieuse leçon ?

Il faut que cela soit : point de réplique.

DON GUTIERRE.

Quoi ! sire, Vous voulez qu'à peine échappé à ce naufrage j'affronte de nouveau la mer et ses tempêtes ! Quelle serait mon excuse?

LE ROI.

L'ordre de votre roi.

DON GUTIERRE.

Sire, daignez écouter à l'écart mes raisons.

LE ROI

Qu'avez-vous à me dire?

DON GUTIERRE.

Si mon infortune est telle une autre fois que je trouve votre frère mystérieusement couvert de son manteau , la nuit , dans ma maison?

LE ROI

Eh bien! vous repousserez des soupçons mal fondés.

DON GUTIERRE.

Et si je trouve encore dans ma chambre le poignard de don Henri ?

LE ROI

Eh bien ! vous vous direz que l'on a mille fois suborné des servantes, et vous en appellerez à la force de votre âme.

DON GUTIERRE.

Et si je vois l'enfant rôder nuit et jour autour de ma maison ?

Eh bien ! vous vous plaindrez à moi.

DON GUTIERRE.

Et si, lorsque je viens pour me plaindre , obligé de me cacher, je l'entends qui me dévoile un plus grand malheur ?

LE ROI

Qu'importe, s'il vous désabuse et si vous apprenez que la beauté de votre femme a été défendue constamment par sa vertu ? 1. 8

134 LE MEDEAN DE SON HONNEUR.

DON GIËTISRRE.

Et si, de retour à ma maison, je surprends une lettre par laquelle on prie l'enfant de ne pas s'éloigner ?

LE ROI

Il y a remède à tout.

DON GUTIERRE.

Est-il possible qu'il y en ait un à cela?

B ROI

Oui, Gutierre.

Lequel, sire?

Le vôtre même.

Et quel est-il ?

La saignée!

Que dites-Tous ?

DON GUTIERRE.

LE ROI

DON GCTIBRRE.

LE ROI

DON GUTIERRE.

LE ROI

Je dis que vous fassiez nettoyer la porte de votre maison , car on y voit empreinte une main ensanglantée.

DON GUTIERRE.

Sire, ceux qui exercent un office public ont coutume de placer au-dessus de leur porte un écu à leurs armes. Mon office à moi ,

c'est l'honneur. Et c'est pourquoi j'ai mis au-dessus de ma porte ma main baignée dans le sang, parce que l'honneur, sire, ne se lave qu'avec du sang.

LE ROI

Donnez donc votre main à Léonor; je sais qu'elle en est digne.

DON GUTIERRE.

J'obéis. — Mais considérez bien qu'elle est tachée de sang, Léonor.

DONA L[^]ONOR

P(^u m'importe, je n'en suis ni étonnée ni effrayée.

Considérez, Léonor, que j'ai été le médecin de mon honneur, et que je n'ai pas oublié ma science.

DONA LÉONOR

Avec elle vous guérirez ma vie, si elle devient mauvaise.

DON GUTIERRE.

À cette condition, voilà ma main.

TOUS LES PERSONNAGES

Ainsi finit le Médecin de son honneur. Pardonnei-en les nombreuses imperfections.

En prenant le mot comédie dans le sens espagnol , pour désigner une pièce de théâtre , nous dirons que la Dévotion à la Croix est une des comédies les plus remarquables qu'ait enfantées le génie de Calderon.

Le sujet en est assez singulier. Voulant célébrer les avantages delà dévotion à la Croix , le poète a imaginé un jeune homme d'un caractère ardent et farouche , livré tout entier à une passion criminelle, et qui, pour l'assouvir, commet tous les crimes ; puis , comme ce jeune homme se trouve placé , dès sa naissance , sous la protection mystérieuse de la Croix , pour laquelle il professe une dévotion toute particulière , il obtient en mourant l'absolution de ses péchés, et il est sauvé.

Certes, voilà pour nous Français du dix-neuvième siècle un sujet de comédie bien bizarre, bien étrange ; et si, avant d'aborder cette lecture, nous n'avons pas la force de nous arracher aux idées sous l'influence desquelles nous vivons , il est difficile qu'une pareille œuvre nous intéresse , ou même qu'elle n'excite pas notre dédain. Mais si vous avez le pouvoir d'oublier pour un moment vos opinions , votre éducation , vos études , Montaigne et Voltaire ; si vous pouvez pour un moment vous dégager de votre esprit critique et de votre scepticisme ; si, par la pensée, vous pouvez vous faire Espagnol, Espagnol du seizième siècle. Espagnol de Philippe II, c'est-à-dire zélé et ardent catholique ; si , abjurant le libre usage de votre raison , vous vous soumettez aveuglément , comme un humble esclave , à la foi ; si vous considérez l'Inquisition comme une institution salutaire, protectrice , et digne de tous vos respects ; si vous approuvez dans votre cœur et l'expulsion des Morisques et la guerre de l'Alpujara *, si vous applaudissez aux secours prêtés à la Ligue, — et au départ de V

Armada qui doit détruire l'hérétique Angleterre,~et à ce fanatisme implacable qui animait les conquérans américains; en un mot, si, pour juger ce drame, vous vous placez au point de vue du poète, oh I alors, lisez,~lisez Xa Dévotion à la Croix, et , je ne crains pas de vous le prédire , vous reconnaîtrez dans cette œuvre un* puissant génie , un grand et habile maître.

Le caractère d'Eusebio , le personnage principal, est dessiné avec beaucoup de vérité et de vigueur , et quelques traits de celui de Julia dénotent une connaissance profonde du cœur féminin. Dans la composition l'on remarquera , sans doute , les belles situations de la première journée , la scène du cloître de la seconde, et vers la fin de la troisième, cette scène d'un effet si poétique et en même temps si théâtral , où Eusebio , déjà enseveli , appelle le vieux prêtre pour lui donner l'absolution. Enfin , quant au style , il est merveilleusement en harmonie avec les idées et les sentiment qui dominant dans l'ouvrage , et

s'il ne satisfait pas toujours une raison exacte, du moins s'adresse-t-il Tivement

à rimagination et à Tàme.

Dans un passage de cette comédie où il est question du pape Urbain III, Calderon nous avertit que la scène so passe vers les commencemens du treizième siècle;: mais par les idées, les sentimens» les mœurs, le costume, ses personnages sont des Espagnols de la fin du seizième. Pourquoi donc Calderon a-t4t indiqué à ses spectateurs une époque aussi reculée? Ne seraitce pas pour leur montrer un lointain plus poétique , et par là frapper plus fortement leur imagination ?

La Dévotion à la Croix qui a en pou« traducteur en Allema-
gae le -célèbre W. Schlegel , n'avait pas encore été traduite en
France. Cependant^elle ne peut pas y être tout-à-<«fait inconnue.
Un de nos critiques les plus distingués , qui joîât à des connais-
sances étendues, à un sentiment vif et délicat des beautés de l'art
un remarquable talent d'exposition , M. Pkilarète Chasles, en a
donné, il y a quelques années, dans la Revue de Parist une ana-
lyse très-ingénieuse et fcrès-éloquente.<

PJâRSONNXGES.

EU9EBIO.

AK»»DEt suivante.

LISAmDO.

cii»» pavsa» bouffon (v^lano gracioso)

oumcio, Tieilbnl.-

. MENGJk, paysanne booffonne (vilhina gra^

OCTAVIO

dosa).

CEUO.

àtBEHTO, préire.

KCamm).

BANDITS Cl PATSARSf .

JULU, tlanei

La scène

te passe en Espagne.

JOURNEE PREMIÈRE

SCÈNE r

ira-terrainr dcsevl an miliea des montagnes. On aperçoK dans le
lointaM une crolz; 6IL e(MENGA parlent hors de la scène.

MENGA.

Voyez donc OÙ va cette bourrique 1

GIL

Huel diablesse! hue! coquiDel-

IIENGA.

Voyez donc- où die s'est fouxrée! Harre» par icii^.

GIL

Le diable t'emporte!... J'ai beau la tirer par la queue à la lui ar-
racher, impossible ! La queue me resterait plutôtentre- les mains'
I

Gil el Mcnga entrent sur la scène.

UENGA.

Tu as fait là quelque chose de beau, Gil !"

GIL

Tu as fait là quelque chose de beau, Afenga ! car la faute en est à toi : tu montais la bête , et tu lui as dit à Toreilie de se mettre dans le fossé pour me faire pester,

MENGA

Oui! c'est toi-«ième qui le lui as-difc pour me faire tomber.

• No ay quién una cola len-ja^ Pudiendo lenella mil'/ Littéralement : - fCy a-t-il personne au monde qui ait une queue, mille pouvant Tavoir? - Le sens de ces deux vers est assez obscur, et peut-être y a-t-il »ous le mot oo(a, qtuuêf qu('l(|ue plaisanterie d'un goût fort équivoque.

138 LA DÉVOrION A LA CROIX.

GIL

Comment allons-nous la tirer de là? '

HENGA.

Je croyais que tu voulais la laisser dans le fossé. !

GIL

Je ne pourrai pas moi tout seul.

UEXGA.

Je vais tirer par la queue : toi, tire par les oreilles.

GIL

Le mieux serait de faire comme on fit dernièrement avec un carrosse qui s'était embourbé à la cour ^ Ce carrosse, que Dieu bénisse! trahié par deux méchantes rosses, avait l'air d'un pauvre carrosse honteux , et, par suite de la malédiction paternelle, il al-
^ lait tristement , non pas de porte en porte , mais se balançant de droite et de gauche embourbé dans un ruisseau. Le cavalier priait, le cocher fouettait, et tous deux, moitié de gré, moitié de force, tftchaient de se tirer de là. Mais ils avaient beau faire; mon carrosse ne bougeait pas. A la fin, voyant que tout avait été inutile, ils mirent devant le carrosse une mesure d'orge ; et aussitôt les chevaux, pour manger, tirèrent de telle façon, qu'ils furent bientôt hors dti ios&é. Nous pouvons faire de mètne.

MENGA.

Tous tes contes ne valent pas un maravédis ^.

GIL

C'est que , Menga , je souffre de voir un animal affamé là où il y a des animaux rassasiés.

MENGA.

Je vais sur le chemin voir un peu s'il ne passe pas des gens du village, les premiers venus, afin qu'on vienne t'aider; car toi, tu ne te donnes pas beaucoup de mal.

GIL

Voilà, Menga, que tu m'accuses encore ?

HENGA, à part.

Ah! bourrique de mon âme!

BUesort GIL.

Ah! bourrique de mes entrailles!... Tu étais, je puis le dire, la plus honorable bourrique de tout le village. Jamais on ne t'a vue en mauvaise compagnie. Tu n'aimais nullement à battre le pavé, et tu avais plus de plaisir lorsqu'on te laissait bien tranquille à Técurie, que l(Arsqu'on te menait dehors. Pleine de réserve et de fierté, jamais, je l'atteste, tu ne t'es mise à la fenêtre pour voir passer

' Eu Espagne, on appeite la conr [laeorte) la ville où réside lu sonvcrâû. *Que nunca valen dos cuartos tus ententes. Le cuarto, conimc nous TaTonsdjà dit, etcil nue pièce de monnaie de la moindre Taleur.

JOUttiNÉE I, SCÈNE I. M»

aucun ânon. Ta langue, je lésais, ne méritait paft une telle disgrâce , car jamais tu n'en fis mauvais usage ; et, toujours animée des meilleurs sentimens, quand tu ne pouvais pas achever ce qu'on te donnait à manger , tu l'abandonnais généreusement à une bourrique plus pauvre. {On entend du bruit au dehors.) Mais quel est ce bruit?... Voilà deux hommes à cheval qui mettent pied à terre... ils attachent leurs chevaux... et se dirigent de ce côté. Pourquoi donc sont-ils si pâles et viennent-ils dans la campagne si matin?... Il faut nécessairement qu'ils aiment à manger de la terre glaise, ou qu'ils aient quelque obstruction *. Et si c'étaient par hasard des brigands!... Cela ne m'étonneratt pas .. mais qu'ils soient ce qu'ils voudront, je vais me cacher... car ils viennent, ils approchent, ils arrivent, ils entrent.

11 M cache.

Entrent LISARIO) et EUSEBIO.

LISARIO.

N'allons pas plus avant. Ce lieu solitaire et écarté du chemin est bon pour ce que je veux. Tirez votre épée, Eusebio ; c'est pour nous battre que je vous ai conduit ici.

EUSEBIO

Bien que ce ne soit plus le moment de nous expliquer, puisque nous voilà sur le terrain, cependant je voudrais savoir de vous quel motif vous anime ainsi. Dites, Lisario, quel sujet de plainte vous ai-je donné ?

LISARIO.

J'ai tant de raisons pour me plaindre de vous, que la voix me manque pour les dire, et que la patience fait défaut à ma douleur. Aussi, Eusebio, j'aurais voulu les taire ; j'aurais même voulu les oublier, parce que je crains, en les rappelant, de renouveler mon injure. {Il lui montre des lettres.) Connaissez-vous ces papiers?

EUSEBIO

Jetez-les à terre, je les ramasserai.

LISARIO.

Prenez. Qui vous arrête? Qui vous trouble?

EUSEBIO

Ah ! malheur, malheur mille fois à l'homme qui confie ses secrets au papier! car c'est une pierre lancée dans les airs; et si l'on sait qui la tire cette pierre, on ne sait pas où elle peut tomber.

LISARDO.

Avez-vous reconnu ces papiers ?

' . . . Cosa es cierta Que comen harro^ 6 estân Opilados.

Cette sorte «le goût déprave qui porte à maoger les ciioses même les plus nuisiltlojt se voit assez fr<<quemmenl eu Espagne, surtout chez les jeunes lilles qui (Kisseul à l'Âge nubile. — Lc^promcnaUcs du malin étaient recommandées pour les obaliucllons.

ECSEBIO.

Je D^essaierai point de le nier : ils sont tous de ma main*.

LISARIM).

Eh bien! moi, je suis Lisardo de Sena, fils de Lisardo Guroio. Mon père, par suite d'une prodigalité sans bornes, a consumé en quelques années le bien que lui avaient laissé ses ancêtres, sans songer combien coupable est l'homme qui par ses dépenses excessives rend pauvres ses enfans ; mais enfin la nécessité, bien qu'elle soit une tache pour la noblesse, n'exempte pas des devoirs qu'elle impose. Donc Julia^leciel sait combien il m'en coûte de prononcer ce nom t — ou n'a point su observer ces devoirs, ou ne les a jamais connus... mais enfin Juli» est ma sœur. Plût à Dieu qu'il n'en fût pas ainsi l... Et songez qu'aux femmes de sa naissance on ne fait pas la cour au moyen de billetR doux , ni de propos galans , ni de messages secrets, ni d'infUmes entremetteuses. Je ne vous accuse pas, TOUS, en tout ceci; je conviendrai même, s'il le faut, que je me serais conduit comme vous si une dame m'eût autorisé à lui rendre des soins; mais je vous accuse, parce que vous étiez mon ami, et c'est là ce qui vous rend plus coupable

à mon égard. Si ma sœur YOUS a plu pour femme, car je ne pense pas que Vous l'ayez jamais regardée dans une autre intention... je ne crois pas même que YOUS ayez pu vous flatter de l'espoir de l'obtenir... car, vive Dieu ! plutôt que de la voir mariée avec vous j'aimerais mieux la voir morte de mes mains... Enfin, si vous la souhaitiez pour femme, il eût été juste de faire part de vos désirs à mon père plutôt qu'à elle; ce procédé vous était indiqué par l'honneur; et alors mon père eût examiné s'il lui convenait de vous l'accorder, et, si je ne me trompe, il n'y eût point consenti; car, en pareille circonstance, lorsqu'un cavalier ne peut pas donner à sa fille une fortune proportionnée à sa qualité, plutôt que de faire une mésalliance, il la met dans un couvent. — C'est le parti auquel mon père s'est arrêté à l'égard de ma sœur Julia ; et demain, sans plus de retard, de gré ou de force elle prendra le voile. Et comme il ne serait pas bien qu'une religieuse conservât des gages d'un si fol amour, d'une si honteuse faiblesse, je les remets en vos mains, bien résolu non pas seulement à m'en défaire, mais à me défaire[^] aussi de l'homme de qui elle les tient. Tirez donc votre épée, et que l'un de nous reste ici mort ; vous, pour que vous ne continuiez pas vos assiduités, ou moi pour que je n'en sois pas témoin.

EUSBBIO.

Abaissez votre épée, Lisardo; et puisque j'ai eu assez de sang-froid pour entendre tout ce que vous m'aY CZ dit de méprisant, Veuillez écouter ma réponse. Et, bien que le récit de mes aventures soit long et qu'il puisse paraître inutile à votre impatience, puisque nous sommes seuls et que nous devons nous battre, et que l'un de nous doit mourir; cependant, pour le cas où le ciel permettrait que je

f ucombassc, écoutez des prodiges qui étonnent et des merveilles qui confondent, que rot mort ne doit pas laisser ensevelis dans un étemel silence. — JMgnore qui fut mon père, mais je sais que je naquis au. pred d'une croix, et que j*eus pour berceau une pierre. Kien de plus singulier, que ma naissance, s'il faut en croire les bergers qui me trouvèrent de la sorte à la partie inférieure de ces montagnes. Il» disent que trois jours durant ifs entendirent nies cris, mais^qu'ils ne vinrent pas dans le lieu sauvage où j'étais, par crainte des bêtes féroces. Pour. moi, je ne reus d'elles aucun mal : sans doute elles respectèrent la croix qui me protégeait. Un berger, qui par hasard était venu à la recherche d'une brebis égarée, me trouva où j'étais, me porta au village où demeurait Eusebio, lequel n'y était pas venu en ce moment sans motif, lui conta ma naissance miraculeuse, et la clémence du ciel vint en aide à la sienne. Ce seigneur donna l'ordre que l'on me portAt dans sa maison, et m'y fit élever comme son fils. Je suis donc Eusebio de la Croix ; mon nom me vient de lui et de celle qui fut mon premier guide et ma première garde... Je me livrai par goût aux armes et aux lettres par passe-temps^.. Eusebio mourut, et j'héritai de son bien.^.. Si noa naissance fut. prodigieuse, mon étoile ne l'esl pas moinsH car elle est tout à la fois mon ennemie et ma protectrice; car tout à la fois elle me met en péril et me conserve. Je n'étais encore qu'ua enfant à la mamelle, lorsque mon naturel farouche et barbare montra ses cruels penchans : avec mes seules gencives, mais animé d'une force diabolique, je déchirai le sein où je puisais ma nourriture. Désespérée de douleur et aveuglée de colère, la femme qui me nourrissait me jeta dans un puits à l'insu de tout le monde. Mais on entendit ma voix, on descendit où j'étais, et l'on me trouva, dit-on, sur les

eaux, mes tendres mains placées en croix sur mes lèvres i... Un jour le feu se mit à la maison, et la flamme impitoyable fermait toute issue et tout passage ; cependant je demeurai libre au milieu des flammes sans en être atteint ; et depuis, me demandant pourquoi la flamme m'a- ' vait épargné, je découvris que ce jour-là était le jour de la Croix^... Je comptais à peine trois lustres lorsque, allant à Rome par mer, je fus assailli par une affreuse tempête, dans laquelle mon vaisseau heurta contre un écueil caché, s'éclata et se brisa : embrassant un madrier, je pus gagner la terre sain et sauf; mais ce madrier avait la forme d'une croix.... Un jour, cheminant avec un autre homme dans les chaînes de ce»monlagnes escarpées, je m'arrêtai pour prier devant une croix que l'on^ivait placée au partage de deux chemins; pendant ce temps mon compagnon continuait sa route ;.ensuite m'étant hâté pour le rejoindre, je le trouvai qui avait été massacré

* D'ordinaire les Espagnols représentaient la croix en posant le pouce^rmsversalû» «col snrJ'ind*»;!.

'La.fête de la- Croix célèbre le iroUième jour de mai..

par des brigands... Un autre jour, dans une querelle, atteint d'un coup d'épée, je tombai à terre sans pouvoir riposter; et lorsque tout le monde me croyait perdu, on trouva seulement la marque de l'épée sur une croix que je portais suspendue à mon cou et que Tépée avait frappée... Une autre fois, comme je chassais dans cette montagne déserte, tout-à-coup le ciel se couvrit de noirs nuages, déclara la guerre au monde avec d'épouvantables tonnerres, et déversa sur nous une pluie si épaisse qu'on eût dit des lances et des pierres; Un\$ autres chasseurs se réfugièrent sous les arbres et les broussailles, comme sous une tente de campagne, et au même instant un coup de foudre réduisit en

cendres deux d'entre eux qui étaient les plus rapprochés de moi. Étonné, troublé, confus, j'allai voir ce que c'était, et je trouvai à mes côtés une croix qui est, je pense, la même qui assista à ma naissance et que je porte empreinte sur ma poitrine ; car le ciel doit m'avoir désigné par elle à manifester les effets de quelque cause secrète. — Mais bien que je ne me connaisse pas moi-même, un tel esprit m'anime, une telle âme me remplit et m'enflamme , qu'elle me donne le courage de mériter Julia, si, comme je l'espère, la noblesse acquise ne vaut pas moins que celle que l'on a eue par héritage. Voilà ce que je suis. Et bien que je pusse vous donner toute satisfaction, je suis tellement irrité de votre langage outrageant que je ne veux ni me justifier ni entendre vos plaintes. Et puisque vous vous opposez à ce que je sois le mari de votre sœur, ni sa maison, ni un couvent ne la sauveront de mes poursuites, et celle que vous m'avez refusée pour épouse je la prendrai pour dame ^ C'est ainsi que mon amour désespéré et ma patience offensée veulent châtier vos mépris et venger mon affront.

LISARDO.

Euseblo, où l'épée doit parler la langue doit se taire. (Ils ie battent. Lisardo tombe,) Je suis blessé!

EUSEBIO

Quoi ! vous n'êtes pas mort?

LISARDO.

Non! et j'ai assez de force dans le bras pour... (// essaie de se relever et tombe de nouveau») Hélas! le sol se dérobe sous moi.

EUSEBIO

Et la vie va bientôt vous quitter.

LISARDO.

Ne permettez pas du moins que je meure sans confession.

EUSEBIO

Meurs, infâme.

Ne me tuez pas, je vous en conjure par cette croix sur laquelle le Christ est mort.

* Noas n'avons pas besoin de dire quelle est ici la significationD
ûu moi dame , que nous avons traduit eiaetement.

jaURNÉE I, SCÈNE I. 143

EUSEBIO.

Çe seul mot vous a saaTd. Levez-vous. En entendant cette invocation, je perds toute colère et mon bras est sans force. Levez-vous.

LISARDO.

Je ne puis, car ma vie s*échappe avec mon sang; et si mon Ame n^est pas encore partie , c'est que sans doute , parmi tant d'issues, elle ne sait par laquelle sortir.

EUSEBIO

Eh bien l reprenez courage, et confiez-vous à moi. Ici presse trouve un petit ermitage de moines pénitens ; et si vous y arrivez encore en vie, vous pourrez là vous confesser.

LISARDO.

Eh bien ! en récompense de votre pitié, je vous donne ma parole que si je mérite de me voir en la divine présence de Dieu, je lui demanderai que vous ne mouriez pas, vous non plus, sans confession.

Euicbio sort on portant Lisardo dans ses bras.

OIL sort de l'endroit où il était caché, et de l'autre côté entrent BLAS, TIRSO, UENGA et TORIBIO.

GIL, à part.

Â-t-on jamais vu!... La charité est bonne!... mais pour ma part je Ten remercie !... Le tuer, et puis l'emporter sur ses épaules ! TORIBIO, à Menga.

Ne disais-tu pas que tu l'avais laissé ici?

MENGA.

Oui, je l'ai laissé ici avec la bête.

TIRSO.

Vois-le là-devant tout étonné.

MBNGA.

Que regardais-tu là, Gil ?

GIL

Ah! Menga!

Que t'est-il arrivé ?

AhlTirso?

TORIBIO.

Qu'as-tu donc vu? Réponds-nous.

Gil..

Àhl Toribio!

BLAS

Dis-nous donc ce que tu as, Gil , et d'où viennent tes lamentations?

GIL

Ah ! Blas! ah! mes amis!... j'en suis encore tout hébété... Figurez-vous qu'il l'a tué et l'a chargé sur ses épaules. 11 l'emporte sans doute pour le saler.

TIRSO

GIL

«SNGA.

Qui la tué?

IL

Que sais-je?

TIRSO

Qui est mort f

GIL

Je ne le sais pas non plus.

TORIBiO.

Qui a-t-on chargé sur ses épaules?

GIL

Je n'en sais pas davantage.

BLAS

Et qui Ta emporté?

GIL

Qu'Uous voudrez. Mais si vous êtes curieux d'en savoir plus long, venez tous avec moi.

TIRSO

Où nous iH)nduis-tu ?

GIL

Je ne sais» mais venez; car tous deui vont ici prés.

vIU sortent tout.

SCÈNE H

Une ôhanibre dans la maison de Curcio»

Entrent JULIA et ARMINDE.

JULIA

Laisse-moi pleurer ma liberté perdue, Arminde , et console-mol en me disant que le terme de ma vie sera le terme de mes chagrins. N'as-tu jamais vu un ruisseau tranquille traverser doucement la campagne, et au moment où Ton croirait qu'il ne peut plus avancer, reparaître plus vif, plus fougueux, et renverser toutes les fleurs charmantes qu'il rencontre en son passage ? Eh bien I il en est de même de mes peines et de mes ennuis : longtemps contenus dans mon cœur, ils ont fini par se iVayer un passage, et s'échappent de mes yeux en larmes abondantes. Laisse-moi pleurer la rigueur de mon père.

ARMINDE.

Mais, madame, veuillez considérer...

JULIA

Est-il un sort plus heureux que de mourir de douieur? Une peine qui nous ôte la vie devient une gloire ; car il n'y a que les grandes peines qui ôteut la vie.

ARMINDE.

Quel nouveau sujet de chagrin avez-vous donc?

IOURNÉE I, SCÈNE II. 145

JOUA

flèles ! ma chère Àrmtnde, toutes les lettres que j'avais d'Ëusebio, mon frère Lisardo les a trouvées dans mon secrétaire.

ARHINDE.

H a donc su qu'elles y étaient?

JULIA

Ainsi l'a voulu ma mauvaise étoile. Le voyant tout soucieux, je pensai qu'il avait quelques soupçons , mais je ne le croyais pas si bien instruit. Il est venu à moi tout pâle, et, d'un air à demi fâché, il m'a dit qu'il avait joué, qu'il avait perdu, et que je lui prêtasse un de mes bijoux pour retourner au jeu. J'allais aussitôt lui donner ce qu'il me demandait ; mais , dans son impatience , il ne voulut pas attendre : il prit lui-même la clef, ouvrit avec une sorte d'inquiétude et de colère, et dans le premier tiroir trouva les lettres. 11 me regarda, ferma ; et, sans me dire un mot, alla trouver mon père... Tous deux, hélas! causèrent long-temps dans l'appartement de mon père ; puis ils sortirent, et, à ce que m'a rapporté Octavio, ils dirigèrent leurs pas vers le couvent. Tu vois maintenant que ce n'est pas sans motif que je m'afflige. Mais si l'on espère ainsi me faire oublier Eusebio, plutôt que d'entrer dans un monastère, je me donnerai moi-même la mort.

Entre EUSEBIO.

EUSEBIO, à part.

Jamais on n'est venu avec autant d'audace , mais non plus avec autant de désespoir, chercher un refuge dans la maison de

roffensé. Avant que JuUa n'apprenne la mort de Lisardo, je voudrais lui parler ; et j'obtiendrai quelque consolation dans mon malheur si, avant qu'elle ne soit instruite, mon amour peut la déterminer à me suivre. Et quand elle apprendra la destinée de son frère, se voyant en mon pouvoir, il faudra bien que de gré ou de force elle se soumette à une nécessité inévitable. — {Haut.) Belle Julia?

JULIA

Qu'est-ce donc ? Vous ici ?

EUSEBIO

C'est mon malheur et mon amour qui m'amènent, en me faisant braver tous les dangers.

JULIA

Comment avez-vous pénétré dans cette maison et tenté une si folie entreprise?

EUSEBIO

C'est que je ne crains pas de mourir.

JULIA

Que prétendez-vous ainsi? >-

EUSEBIO

Je veux, belle Julia, vous rendre un important service, afin que

votre reconnaissance accorde à mon amour une nouvelle vie, à mes désirs une nouvelle gloire. J'ai appris que ma passion offensait votre père, qu'il était instruit de notre amour, et qu'il se proposait de vous placer demain dans une autre position, afin que mon bonheur fût aussi vain que mon espoir. Si les sentimens que vous m'avez témoignés étaient réellement de l'amour; s'il est vrai que vous m'ayez aimé ; s'il est vrai que vous ayez eu pour moi quelque affection, venez, partons, puisque aussi bien, vous le voyez, vous ne sauriez résister à votre père. Quittez votre maison, et soyez sûre qu'ensuite tout s'arrangera aisément; car, une fois que vous serez avec moi, on sera bien obligé de se soumettre aux circonstances et de me pardonner. Venez ; j'ai des châteaux pour vous garder, des gens pour vous défendre, des biens pour vous les offrir, et une femme pour vous adorer. Si votre amour est sincère et si vous voulez que je vive, venez, partons, ou je meurs de douleur à vos pieds.

EUCLIDE.

Écoutez, Eusebio.

ARISTIDE.

Madame, voici mon maître qui vient.

JULIA

Hélas !

EUSEBIO

Sort cruel et funeste !

JULIA.

Potrrra-t-il sortir?

ARMINDE.

Cela n'est pas possible; car déjà l'on frappe à la porte.

JUUA.

douleur 1

EUSEBIO

chagrin!... Que faire?

JUUA.

Il faut vous cacher.

Et tn quel lieu 7 Dans cet appartement.

ARHINDE.

Faites vite ; j'entends ses pas.

Kusebio se cache. Entre CUftCIO, vieillard vénérable, père de lulia. CURCIO.

Ma fille, si vous ne vous réjouissez pas et ne me remerciez pas avec tous les transports imaginables pour l'heureui état que je viens •le vous assurer, c'est que vous ne serez pa's reconnaissante de mes 4oins. Tout est terminé, tout est prêt; il ne manque plus que de

EUSEBIO

JUUA.

?ou8 parer de tous vos atours pour devenir l'épouse du Christ. Vous ne pouviez pas espérer un sort plus heureux; et vous l'emportez aujourd'hui sur celles qu'on envie le plus, puisqu'on vous verra célébrer ces noces divines. Que dites-vous?

JDLIA, à paru Que puis-je répondre?

EDSEBio, à part.

Je me tue ici même, si elle consent.

jULiA, à part.

Je ne sais que dire. {Haut.) Seigneur, l'autorité paternelle, devant laquelle je m'incline, a tout pouvoir sur la vie, mais non pas sur la liberté; et c'est pourquoi, seigneur, il eût été convenable que vous m'eussiez fait part de vos intentions, et que vous eussiez consulté mon goût.

CURCIO.

Ma volonté, qu'elle soit juste ou non, doit être votre seule loi.

JUUA.

Les enfans sont libres, seigneur, de se choisir un état, et il seraii impie de les contraindre. Laissez-moi réfléchir, et je prendrai ensuite une résolution. Ne vous étonnez pas de ce que je vous demande un délai; car lorsqu'il s'agit de s'engager pour la vie, on ne peut se déterminer en un instant.

CURCIO.

J'ai réfléchi pour vous, et pour vous je me suis engagé.

JOLIA.

Eh bien ! puisque vous vous engagez pour moi, prenez Aussi pour moi un dlat.

CURCIO.

Taisez-vous, folle, taisez«vous, infâme ; sans quoi je ferai de vos x:heveux un nœud coulant pour vous serrer le cou, ou de mes propres mains j'arracherai de votre bouche cette langue hardie q^î m'outrage.

JULIÀ.

Seigneur, je défends contre vous ma liberté, mais non pas ma - vie. Vous pouvez à votre gré en arrêter le triste cours, et je ne vous refuserai pas ce que vous m'avez donné. Ce que je tous dispute, c'est ma liberté, car je la tiens du ciel. ^

CURCIO.

Maintenant je suis obligé de croire ce que jusqu'ici je ne faisais <que soupçonner : c'est que votre mère a manqué à ses devoirs et ne in'a point gardé sa foi. Je le crois à la conduite que vous tenez. Je 3e crois en voyant que vous offensez l'honneur d'un père dont le soleil même ne surpasse point l'éclat, le lustre et la noblesse.

JULIA

Je ne vous comprends pas, seigneur, et c'est pour cela que je ne vous réponds pas.

ciTRao.

Arminde, sortez un moment. {Arminde sort,) Après un silence de tant d'années^ la douleur et la colère me forcent de vous dire ce que j'aurais voulu vous taire k jamais. — La seigneurie de Sena

*, voulant m'accorder un insigne honneur, m'envoya en son nom porter l'obédience au pape Urbain III. Votre mère, qui eût été, disaient, l'exemple des matrones romaines, et que l'on regardait à Sena comme une sainte (je ne sais comment j'ose vous confier des soupçons qui l'outragent) ; votre mère resta pendant mon absence à Sena. Je passai huit mois à Rome pour les affaires de mon ambassade, parce qu'il était question à cette époque de donner cette seigneurie au souverain pontife... Mais cela ne touche en rien à mon récit, et Dieu fasse à cet égard ce qui conviendra le mieux à son état!... Je retournai à Sena, et en y arrivant (hélas! c'est ici que je n'ai plus la force de parler et que la respiration m'abandonne) je trouvai votre mère dans une grossesse très-avancée, si bien qu'elle attendait chaque jour son triste enfantement. Elle m'avait déjà prévenu de ce malheur par des lettres menteuses, me disant qu'au moment de mon départ elle avait déjà quelques doutes ; mais, malgré ses assurances, il me fut impossible de ne pas voir clairement mon déshonneur... Je ne dis point que la chose fût certaine, mais un homme de sang noble ne doit pas attendre les preuves ; il suffit qu'il ait des soupçons... Eh! qu'importe, 6 loi tyrannique deThonneur! 6 droit barbare du monde I qu'importe qu'un gentilhomme tombe en semblable disgrâce, si son ignorance l'excuse? Quelles justes lois condamnent jamais un homme pour un mal qu'il n'a pu prévenir? et comment l'opinion peut-elle frapper un innocent? Cette loi, je le répète, est barbare, cette opinion est injuste et inique ; car les accidens de ce genre ne sont pas déshonneur, mais malheur... Ne vaudrait-il pas mieux, dans tout ce qui concerne l'honneur, punir Mercure qui le dérobe, que noter d'infamie l'Argus dont on a trompé la vigilance? Si le monde flétrit l'infortuné qu'on abuse, quel châtiment réserve-t-il donc à celui qui, le sachant, ferme les yeux et se

tait?... Au milieu de tant de pensées douloureuses, le manger, le dormir, tout me devint odieux ; je vivais si mécontent de moi-même, que mon cœur me traitait en étranger et mon âme en tyran ; ^et bien que fort souvent mes réflexions lui fussent favorables et que sa justification me parût fondée, cependant la crainte d'avoir subi une pareille injure fut chez moi si forte, que je résolus à la fin de tirer vengeance, sinon de sa faute, du moins de mes soupçons. Et afin que ce fût avec plus de secret, j'annonçai une partie de chasse supposée... car un jaloux ne se platt que dans les suppositions. J'allai dans la montagne, et tandis que le reste de la compagnie était à se

' Il y a en Espagne deax bourgs da nom de Serut , l'un en Aragon , l'autre dans la provioGC de Leon. Il est difficile de préciser quel est celui que Caldron a eu eo vue.

divertir joyeusement, moi, avec des paroles amoureuses, j'emmenai Rosmira votre mère par un sentier écarté, et je la conduisis dans un endroit isolé dont un épais rideau d'arbres et de buissons défendait l'entrée au soleil. Là donc, quand nous y fûmes arrivés, nous voyant tous deux seuls...

Entre ARMINDB.

ARXINDE.

Seigneur, vous avez besoin dans cette circonstance d'appeler à vous tout votre courage et toute votre sagesse. Un grand malheur est arrivé. Recueillez vos forces.

CURCIO.

Quel motif as-tu donc pour venir ainsi m'interrompre?

▲ RMINDE.

Seigneur...

CURCIO. ^

Achève; ne me laisse pas dans l'incertitude.

JULIA

Parle donc. Qui t'arrête?

ARMINDB.

Je ne voudrais pas être la voii qui doit annoncer un tel désastre.

CURCIO.

Ne crains pas de le dire, puisque je ne crains pas de l'entendre.

ARMINDE.

Lisardo, mon seigneur...

KusEBio, ci part.

Il ne me manquait plus que celui

ARMINDE, continuant.

Vient d'être apporté ici sur un brancard par quatre bergers...

couvert de blessures qui lui ont dté la vie... Mais le voici. Éloignezvous de ce triste spectacle.

CURCIO.

ciel! tant de peines pour un infortuné!... Hélas!

Eiilrenl les Poysaqs qui portent Lisardo sur un brancard, le visage loui msanglanté.

JULIA

Quelle puissance inhumaine a exercé sur lui sa rage? Quelle main impitoyable s'est baignée dans son sang ? Qui a pu détruire ainsi tant de vertus? Hélas !

Considérez, madame.. < N'approchez pas.

Éloignez-voUs.

ARML.XDE.

DLAS.

TORIBIO.

TIRSO

Arrêtez.

CURCIO.

Non, mes amis, laissez-moi ; c'est la seule consolation de mon Ame. Laissez-moi contempler ce cadavre glacé, triste objet où la destinée cruelle a tracé mes douleurs en caractères sanglans. Laissezmoi voir ce pauvre infortuné sur qui j'aime à poser mes cheveux blancs dans lesquels je voudrais Tenvelopper comme dans un linceul... Dites-moi, mes amis , qui a tué ce fils dont la vie était ma vie?

MENGA.

Gil vous le dira ; car lorsqu'on Ta tué il était caché près de là, derrière des arbres.

CURCIO.

Dis-moi, mon ami, dis-moi qui m'a ôté ma vie?

GIL

Je ne sais qu'une chpse , c'est que dans la querelle qui a précédé le combat il se donnait le nom d'Eusebio.

Hélas I c'est donc Eusebio qui m'a enlevé tout à la fois la vie et l'hqnnéurl... {A Julia.) Disculpe-toi maintenant, si tu peux; dis qu'il n'avait que des projets honnêtes ; dis que son amour était chaste, alors qu'il a écrit avec mon sang ses voluptés infâmes.

JUUA.

Seigneur...

CURCIO.

Ne me réponds pas, selon ton habitude; et prépare-toi à entrer aujourd'hui même au couvent, ou bien à accompagner ton frère au tombeau. Ma douleur vous ensevelit tous deux en ce jour : lui qui est mort au monde, mais qui vit dans ma mémoire ; et toi qui es vivante au monde, mais qui es morte dans ma mémoire. Et en attendant qu'on prépare vos funérailles, reste avec lui; que sa mort t'apprenne à mourir; et ne fuis pas, car je vais fermer sur toi toutes les portes.

Tout le moode sort ; il ne reste que Julia, placre entre le cadavre de Lisardo el Eusebio , qui s'approche. *

JULIA

C'est en vain que je veux vous parler, cruel Eusebio; mon âme est en suspens, le souffle et la voix me manquent... Je ne sais... je ne sais que vous dire, car il me vient tout ensemble des reproches pleins de pitié, et une pitié pleine de reproches. Je voudrais fermer les yeux devant ce sang innocent qui demande vengeance, et je voudrais aussi trouver une justification dans les larmes que vous versez; car, enfin, ni ce sang ni vos larmes ne peuvent, mentir... Tout à la fois excitée par la vengeance et retenue. par Paimour, je voudrais tout à la fois vous punir et vous défendre; et dans cet abîme

JOURNÉE I, SCÈNE II. Vêtue

confus de mes pensées, je suis combattue entre l'indulgence et le ressentiment. Est-ce donc ainsi Eusebio, que vous prétendez me plaire? Est-ce ainsi que pour hommages vous m'offrez vos rigueurs cruelles? Lorsque, ayant pris ma résolution, je n'attendais plus que le jour de nos noces, pourquoi les avez-vous changées en tristes funérailles? Lorsque, pour vous, je désobéissais à mon père, pourquoi, au lieu des vêtemens de joie que j'attendais, me faites-vous porter un deuil funeste? Lorsque pour vous, pour votre amour, je risquais ma vie, pourquoi, au lieu du lit nuptial, me faites-vous préparer un tombeau? et lorsque, passant par-dessus toutes les considérations et toutes les convenances, je vous offrais ma main, pourquoi donc me présentez-vous la vôtre rougie de mon propre sang? Quel bonheur pourrai-je trouver dans vos bras, si, pour donner la vie à notre amour, je suis obligée de me heurter contre la mort? Que dirait de moi le monde, s'il apprenait qu'oubliant une telle injure, j'ai pu m'associer à son auteur?... Hélas! quand bien même je pourrais bannir ce malheur

de ma mémoire, votre aspect, votre vue en réveillerait soudain le souvenir... Aussi, tout en vous aimant, je demande vengeance, et en demandant vengeance contre vous, je souhaite de ne pas l'obtenir .. n'est-ce point là une situation bien affreuse?... Enfin, en souvenir des sentimens que j'ai eus pour vous, c'est assez que je vous pardonne ; mais n'espérez jamais ni me revoir ni me parler... Vous pouvez fuir par cette fenêtre qui donne sur le jardin. Prenez garde que mon père ne vous trouve ici. Partez, Eusebio, et songez que d'aujourd'hui je suis perdue pour vous, puisque ainsi vous l'avez voulu. Partez et soyez heureux, ne connaissant que les plaisirs sans mélange de peines .. partez! Quant à moi, une cellule va devenir pour jamais ma prison, sinon mon tombeau, comme le veut mon père. C'est là que je pleurerai les disgrâces d'une destinée si inclemente, d'une étoile si ennemie, d'une fortune si contraire, d'une passion si déplorable , d'un amour si malheureux, et d'une main si cruelle, qui m'a ôté la vie sans me donner la mort, afin que je sois tout à la fois vivante et morte au milieu de mes chagrins.

EUSEBIO

Si, par hasard, vous pouvez être aussi cruelle dans vos actes que vous l'êtes dans votre langage, vous me voyez en votre pouvoir, vous me voyez à vos pieds, vengez-vous! Ma faute m'amène à vous prisonnier; ma prison, c'est votre amour, et mes juges, ce sont vos yeux, de qui je n'attends, hélas! qu'une sentence de mort. Mais, sachez-le, la renommée dira par ses hérauts : «Celui-là meurt parce qu'il a aimé ! » car, en effet, tout mon crime est dans mon amour. Je ne prétends pas me justifier; une faute telle que la mienne n'a point de justification; je ne demande qu'une chose, tuez-moi et vengez-vous! Prenez ce poignard, et puisque

j'ai eu le malheur de vous offenser, déchirez un cœur qui vous aime, arrachez de mon

sein une âme qui vous adore, versez un sang qui est à voui^...
et si vous refusez de me donner la mort, je vais appeler votre père
pour qu'il se venge, je vais lui dire que je suis ici*

JULIA

Arrêtez, Eusebio , arrêtez ! et si vous m'aimez, ayez égard à ma prière et faites ce que je vais vous dire.

EUSEBIO

J'y consent. Qu'est-ce donc?

JOLI A

Eh bien î retirez-vous en un lieu où vous puissiez protéger votre vie, et là, entouiez-vous de gens qui vous défendent.

EUSEBIO

Mieux vaut pour moi mourir car tant que je vivrai je vous aimerai, et, songez-y bien, fussiez-vous enfermée dans les murs d*Bi> floUrc, vous ne pourrez vous soustraire à mes poursuites.

JULIA

Prenez-y garde, j'ie saurai me défendre.

Me permettez-vous de revenir ?

JOJLIA.

NonI

N'en est-il aucun moyen?

Ne l'espérez pas.

Vous me haïssez donc?

Je le devrais.

M'oublicrez-vous?

Je ne sais.

Vous rcverrai-je?

Jamais.

EUSEBIO

bh quoi! ne comptez-vous pour rien notre amour passé?

JULIA

Eh quoi! ne comptez -vous pour rien ce sang qui coule? —
Mai* on vient, on ouvre!... Partez, partez, Eusebio!

EUSEBIO

Je pars pour vous obéir, mais je reviendrai.

JULIA

Jamais ! jamais t

Oh eBlend du bruit. Ilâ sorienl chacun par un côle<5 difficrent.
Enlront de» YaleU i^ù emporlcu le corps^.

EUSEBIO

JULIA

EUSEBIO

JULIA

MSEBIO»

JULTA.

EUSEBIO

JULIA

Jt>URNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I

Même (iëcoration qu'à ia première scène do ia première journée.

On entend la détonation d'une arquebuse, et l'on voit entrer RICARDO, CËLIO et KUSEBIO vêtus en brigands et portant chacun une arquebuse.

RICARDO

La balle doit lui avoir traversé la poitrine.

CELIO

Et sans doute que l'herbe autour de lui est toute rougie de son sang.

EUSEBIO

Enterrez-le, mettez sur lui une croix , et que Dieu nous le pardonne !

RICARDO

A nous autres voleurs, les dévotions ne manquent jamais.

Il sort.

EUSEBIO

Et puisque ma triste destinée m'a fait capitaine de brigands, je veux que mes crimes égalent les injustices que j'ai subies. Mes co;icitoysens me poursuivent avec acharnement, comme si j'avais tué Lisardo en trahison, et cette persécution m'oblige à me défendre en tuant. On m'a enlevé mon bien, on a confisqué mes ch&teaux, et l'on me refuse le simple nécessaire... eh bien ! tout voyageur qui mettra le pied dans la montagne, y sera tué et dépouillé !

Entrent RICARDO , et des Brigands , amenant ALBERTO, vieillard.

RICARDO

J'étais allé pour voir sa blessure... Si vous saviez, mon capitaine» quelle aventure étrange !

EUSEBIO

Je suis curieux de la connaître.

RICARDO

En m'approchant, j'ai vu que la balle n'avait point pénétré, et qu'elle s'était amortie sur ce livre qu'il portait sur son sein... Le voyageur n'était qu'évanoui, et vous le voyez devant vous sain et sauf.

IUSEBIO.

Je suis rempli d'étonnement et d'épouvante. Qui êtes-vous donc, vénérable vieillard, que le ciel a si miraculeusement protégé?

I5i LA DÉVOTION A LA CROIX.

ALBERTO

Je suis le plus heureux des hommes et un prêtre indigne. J'ai, durant quarante-cinq ans, professé à Bologne la théologie sacrée, et, pour récompenser mon zèle, sa sainteté m'avait donné l'évêché de Trente. Mais bientôt, voyant que je devais rendre compte d'un si grand nombre d'âmes, et que je ne pouvais pas leur consacrer la mienne, j'ai laissé là ces grandeurs, ces pompes, et fuyant leur charme trompeur, je suis venu dans ces solitudes, où l'on voit face à face la vérité. Maintenant j'allais à Rome demander au pape l'autorisation de fonder un saint ordre d'ermites; mais votre implacable fureur arrête là ma destinée et ma vie.

EUSEBIO

Dites-moi, quel est ce livre ?

ALBERTO

C'est le fruit des études de ma longue carrière.

EUSEBIO

Que contient-il?

ALBERTO

Il traite de l'origine et de l'histoire de ce bois sacré sur lequel le Christ, mourant avec un courage sublime, triompha de la mort. En un mot, il est intitulé : Les Miracles de la Croix,

Combien alors je me félicite que le plomb de l'arquebuse se soit amolli contre ce livre, comme eût fait la ciré obéissante ! Plût à Dieu que ma main eût brûlé tout entière sur un feu ardent, plutôt que d'avoir endommagé un livre si digne de mon adoration ! Conservez votre vie, gardez votre argent et vos effets ; je ne veux que ce livre. [Aux Brigands,] Et vous, accompagnez ce saint vieillard jusqu'à la sortie des montagnes.

ALBERTO

Je prierai le Seigneur qu'il vous éclaire et vous fasse voir Terreur où vous vivez.

EUSEBIO

Puisque vous me voulez du bien, demandez pour moi à Dieu qu'il ne permette pas que je meure sans confession.

ALBERTO

Je vous le promets, et je serai son ministre en cette circonstance. Oui, je vous en donne ma parole, — tant votre générosité m'inspire de reconnaissance, — dès que vous m'appellerez, en quelque lieu que je sois, je laisse tout et je viens vous confesser. Je suis prêtre» et mon nom est Alberto.

EUSEBIO

Vous m'en donnez votre parole?

ALBERTO

J'en fais le serment avec la main.

JOUUNÉE II. SCÈNE I. 135

EUSEBIO

Je baise de nouveau vos pieds.

Alberto sort, cl entre CHILINDRINA*, brigand.

CHILINDRINA.

J'ai traversiê toute U montagne pour venir vous parler.

EUSEBIO

Qu'y a-t-il, ami?

CHILINDRINA.

Deux nouvelles passablement mauvaises.

EUSEBIO

«le suis ému, et je crains. Qu'est-ce donc ?

CHILINDRINA.

La première, c'est qu'on a donné commission au seigneur Curcio, le père de Lisardo... j'ose à peine vous dire cela...

EUSEBIO

Achève, j'attends.

CHILINDRINA;

On lui a donné commission de vous prendre mort ou vif-

EUSEBIO

Je crains davantage l'autre nouvelle... car 11 me semble confusément que tout mon sang afflue vers mon cœur, comme si j'avais le pressentiment d'un malheur prochain. Qu'est-il donc arrivé?

CHILINDRINA.

11 s'agit de Julia.

EUSEBIO

Je n'avais pas tort de m'attendre à des chagrins. Julia, dis-tu ?
Ce

nom seul suffit pour m'attrister Maudite soit la funeste étoile
sous laquelle commença cet amour!... Eh bien! qu'est-il arrivé
à Julia ?

CHILINDRINA.

Elle s'est enfermée dans un couvent.

EUSEBIO

La douleur en moi fait place à la colère. N'était-ce pas assez que le ciel m'eût placé dans une position si malheureuse? N'était ce pas" assez qu'il m'eût tout enlevé, jusqu'à l'espérance?... Fallait-il encore qu'il me rendit jaloux de lui-même?... Mais puisque j'ai adopté hardiment un genre de vie qui me condamne au vol et au meurtre, je ne saurais plus reculer devant aucun attentat; et ce que ma pensée a osé concevoir je veux l'exécuter. — Appelle Celio et Ricardo.

CHILINDRINA.

Je vais les chercher.

EUSEBIO

Dis-leur que je les attends sans retard. [Chilindrina sort,) J'es-
' Gliiliulrina en espagnol veut dire bagatelU.

fuladerai le couvent où elle s'est réfugiée. Nul châtimcui ne i»'c^ fraie. Mon seul désir est de me voir seigneur de sa beauté ; et pour cela Tamour m'oblige à employer la force, à rompre la clôture, et à violer un saint asile. Et mon désespoir est tel, que si l'amour luimême ne me portait pas à cet acte , je l'entreprendrais également , ne serait-ce que pour commettre à la fois tant de délits.

Entrent 6 IL et MEN6A.

UENGA.

Je suis si chanceuse , que nous sonunes capables de le rencontrer.

GIL

Ne siiiis-je pas avec toi , Menga ? Que peux-tu craindre de ce capitaine de gucrdiis *? Va, n'aie pas peur; je porte une fronde et un bâton.

MEXGA.

Vois-tu, Gil, je crains sa manière d'agir, à ce vilain homme. Bappelle-toi ce qui est arrivé à Silvia lorsqu'il l'a rencontrée ici. tUe était venue demoiselle à la montagne, et dame elle s'en est retournée ; et c'est à considérer.

GIL

Le scélérat I... S'il allait m'en arriver autant ^?

Gil et Menga voient tout-A-coup EUSEUIO devant eux. MEN-GA, à Eusebio.

Ah! seigneur, prenez garde On dit qu'Eusebio est par ici.

GIL

Ne restez pas de ce côté, seigneur.

EUSEBio, à part.

Ils ne me connaissent pas. Dissimulons avec eux.

N'avez-vous pas peur que ce brigand vous tue ?

EUSEBIO

Comment pourrai-je, mes amis, vous payer cet avi»?

GIL

Nous ne demandons rien ; nous vous engageons seulement à vous méGer de ce mauvais sujet.

ysxGA.

S'il vous attrape , seigneur, bien que vous ne lui ayez ni rien

' Il y a dans le lexle eapitan de buhuleros. Or le fhol bunuleros nVst pas espagnol , il c^l lie la rabrique île Calilcron, qui s'esl amuse à mcUrc daus la bouche de Gil (le Imuf- Ion delà pièce), un mol qui cûl de la ressembbucc avec bandoleros (brigands) cl buiioleros (marrbaudsdc bcigucls). C'est pourquoi nous demandons de l'indalgucc)iour notre (raduciion.

* Nous n'avous |>as cru devoir traduire exactemcnl ces trois vers Conmigo fuera cruely Que tambien entro doncil Y puJkra salir dueno.

fait ni rien dit, il vous tuera sur-le-charap ; ensuite il. vous enterrera; puis il vous mettra dessus une croix, et il pensera que vous lui devez, pour la peine, de la reconnaissance.

Enlrent RICARDO et CELIO.

RICARDO

Où Tas-tu laissé ?

CEua.

GIL

Croyez-moi, n'attendez pas ce voleur.

RICARDO

Que voulez-vous, Eusebio ?

GIL, haSf A Menga, Ne Ta-t-il pas appelé Eusebio?

MENGA, hoi, à Gil, Oui.

EUSEBIO, à Gil et à Menga, En effet, mes amis, c'est moi qui suis Eusebio... Qu'avez-vous donc contre moi? Vous ne répondez pas ?

MENGA.

Allons, Gil, toi qui as la fronde et le bâton.

GIL

J'ai le diable qui t'emporte !

CELIO

Dans la paisible vallée qui est entre la montagne et la mer, j'ai vu une foule de paysans armés qui viennent contre vous, et qui ne tarderont pas à paraître. C'est Curcio, je pense, qui les conduit, avec le désir de se venger. Voyez ce que nous devons faire: le mieux ne serait-il pas de réunir la troupe et de partir ?

EUSEBIO

Oui , partons ; j'ai pour cette nuit un projet important. Venez tous deux avec moi, vous, mes plus chers compagnons, à qui je me confie de préférence.

RICARDO

Vous avez bien raison, vive Dieu!.... car je me ferais tuer pour vous s'il le fallait.

EUSEBIO, à Gil et à Menga.

Drôles que vous êtes, je vous laisse la vie à condition que vous porterez de ma part un message à Curcio. Vous lui direz que moi et ma brave troupe nous ne voulons pas l'attaquer et ne cherchons qu'à nous défendre; qu'il n'a aucun motif de me persécuter comme il fait, puisque je n'ai point donné la mort à son fils par trahison ; que je l'ai tué en nous battant corps à corps , à armes égales , et qu'avant qu'il eût rendu le dernier soupir, je l'ai porté dans mes bras en un lieu où il pût se confesser ; que son père devrait m'en

être reconnaissant; et que s'il cherche 019 perte» je me défendniL {À Ricardo et à Celio.) Et maintenant, pour que ces paysans ne voient pas où nous allons, attachez les à ces arbres, les ycuï bandés, afin qu'ils ne puissent rien dire.

niCARDO.

Voici une corde.

CELIO

Faisons vite.

On attache à des arbres Gil et McD|;a.

Voilà qu'on m'a mis comme un saint Sébastien '.

MRNGA.

Et moi comme une sainte Sébas tienne 2. Mais attachez-moi tant qu'il vous plaira, seigneur ; tout ce que je demande, c'est qu'on ne me tue pis.

OIL.

Écoutez , seigneur ; ne m'attachez pas , et que je sois un Qchu
gueux si je m'en vais K Fais le même serment, toi, Menga. ^

CELIO

Les voilà bien attachés.

EDSBBIO.

A cette heure, allons exécuter mon projet. La nuit commence à
étendre au loin ses sombres voiles. Julial vainement le ciel lui-
même te garde; bient<)>t je vais posséder ta beauté!

Les brigands snrlfnt, laissant Gil et Menga attachés. GIL.

Si quelqu'un venait, Menga l... Bien qu'il nous en coûte cher,
ou ne pourra pas dire que ce n'est pas ici le Peralvillo du pays \

MENGA.

Viens par ici Gil, car je ne puis bouger.

GIL.

Viens d'abord me délier, Menga, et aussitôt après je te rendrai
le même service.

MRXGA.

Viens d'abord, toi , tu m'ennuies de me faire attendre.

GIL

Il faudra bien qu'il vienne quelqu'un à la fin. Et s'il ne passe
pas de muletier, il passera toujours bien ou un voyageur, ou un

' Saint Sebastien est représenté attaché à un arbre. ' Nous avons traduit mot à mot : '

De San Sebastiana à mi.

* L'espagnol dit, I puto sea etc. Puto est le masculin député, horrible mot que nous devons traduire littéralement.

* Peralvillo est un bourg d'Espagne, près de Ciudad -Rodrigo, où les archers de la Saiule-Hernnndad avaient coutume d'exécuter, avant tout procès, de voir eusuile, les criminels qu'ils avaient arrêtés en flagrant délit. De là, on doit dire en espagnol littéralement, on dit, La Justice de Peralvillo.

étudiant, ou quelque quêteuse charitable; car ça n'a jamais manqué. Mais, hélas! c'est ma faute à moi.

UNE VOIX DU DEHORS

J'entends parler de ce côté; venez vite.

GIL

Soyez le bienvenu, seigneur, si vous voulez me faire le plaisir de dénouer quelques nœuds qui me gênent.

MBNGA.

Si par hasard, seigneur, vous cherchez de la corde dans la montagne, j'en ai à votre service.

gât.. La mienne est plus grosse et plus forte.

HBNGA.

Moi, en ma qualité de femme, on me doit protection e» secours.

GIL.

Il s'agit bien de galanterie! C'est moi que l'on doit délier en premier.

Entrent TIRSO. BLAS, GURCIO et OCTAVIO.

TIRSO

J'ai entendu la voix de ce côté.

GIL

Vous brûlez 2.

TIRSO.

Qui est-ce?... C'est toi, Gil?

GIL

Oui, Tirso, le diable est malin. Délie-moi, et puis je te conterai tout.

CURCIO.

Que s'est-il donc passé?

MENGL.

Soyez le bienvenu, seigneur, pour punir le scélérat.

CURCIO.

Qui vous a mis en cet état?

GIL

Qui?... Eusebio. Du moins il s'est nommé ainsi. Bref, qui que eu soit, voilà comme il nous a laissés.

TIRSO.

Ne pleure pas, car il s'est conduit généreusement avec toi.

BLAS

Il ne s'est pas mal conduit, puisqu'il t'a laissé Menga.

I L*espagnol dit Skmtera. C'est une femme qui qaèie pour le saint d'un ermiia{;e. Elle parcourt la contrée aux environs, portant une image du saint qu'elle présente à l'adoration de tous ceux qu'elle rencontre, et demande, pour l'entretien de l'ermitage, une légère oiïrande qui est rarement refusée.

* Gil, le kouïïon, emploie exprès la formule dont on se sert au jeu de cactic-caclio qudud le chercheur approche de l'objet qui a été cacl«c.

GIL

Ah ! Tirso, si je me plains, ce n'est pas de ce qu'il m'a fait maL

TIRSO

Alors, pourquoi te plains-tu 7

GIL

Pourquoi?... parce qu'il a laissé Menga. Il emmena celle d'Antonio, quelques jours après nous la retrouvâmes un beau matin... et elle avait cent réaux que nous dépensâmes à une petite fête.

BLAS

Bartolo épousa aussi Catalina, laquelle accoucha au bout de six mois de mariage, et ir allait tout joyeux disant à tout le monde : «Voyez donc! il faut neuf mois aux autres femmes, et il n'en a fallu que six à la mienne! »

TIRSO

Il n'y a pas d'honneur qui soit en sûreté avec lui.

CURCIO.

Le perfide! l'infâme!... Est-il un malheur égal au mien?... L'avoir laissé échapper!

MENGA.

Si vous voulez, nous autres femmes nous prendrons aussi les armes pour le détruire.

GIL

Il se tient ici, il n'y a pas à en douter. Toutes ces croix que vous voyez là, seigneur, rangées à la file, ce sont autant d'hommes qu'il a tués.

OCTAVIO.

C'est ici la partie la plus retirée de la montagne. CURCIO, à part.

Et c'est ici, grand Dieu, que je fus témoin de ce miracle que fit le ciel en faveur de cette beauté innocente et chaste que j'avais tant de fois outragée de mes soupçons I C'est ici que j'ai vu le plus inconcevable prodige!

OCTAVIO

Seigneur, quelles sont les pensées qui vous troublent ainsi?

CURCIO.

Ce sont de tristes souvenirs qui viennent m'assaillir, Octavio; et mes chagrins, que je ne puis confier à personne, ne trouvent d'autre soulagement que mes larmes. — Octavio, fais que ces gens-là me laissent seul, car la situation de mon âme exige la solitude. OCTAVIO, aux paysans.

Allons, mes amis, évacuons.

BLAS

Que dites-vous ?

TIRSO

Que voulcz-YOus?

Jo13RNÉE II, SCÈNE I. 164

GIL

N'avez-vous pas entendu?... Allons évacuer *.

OctaviOf Gil, Menga et les (laysans sortent.

CURCIO.

A quel homme n'est-il pas arrivé, quand son cœur était plein de chagrins qu'il ne pouvait pas conGer à un autre, de s'entretenir seul avec lui-même?... Et moi aussi, quêtant de chagrins accablent à la fois, j'éprouve une sorte de consolation à me voir seul à seul, dans ce lieu désert, avec mes pensées et mes souvenirs... Je ne voudrais pas même avoir pour témoins de cette conversation solitaire ni les oiseaux, ni les fontaines; car enfin les fontaines murmurent, et les oiseaux ont leur langage. Il me suffit d'avoir pour compagnie ces saules rustiques dont le triste aspect est si bien en

harmonie avec l'état de mon âme, et qui ne peuvent me trahir

Cette montagne fut le théâtre de Tévènement le plus étrange, le plus prodigieux dont la jalousie ait jamais été cause. Quel est l'homme, dans quelque rang que ce soit, qui n'a jamais ressenti l'aiguillon de la jalousie ? et quel est celui que la vérité a pu convaincre et délivrer de ces soupçons jaloux?... C'est ici qu'un jour je vins avec Rosmira... A ce seul souvenir toute mon &me est émue, et je n'ai plus de voix... Et cela est facile à comprendre ; car il me semble qu'ici autour de moi, ces arbres, ces rochers, ces fleurs, en un mot, tout ce qui m'environne, se lèvent contre moi et me reprochent une action si infâme!... Je tirai mon épée... Mais elle, sans se troubler, sans pâlir, car en semblable circonstance l'innocence n'a pas peur: «Mon ami, dit-elle, niodérez-vous. Je ne veux point vous empêcher de me donner la mort si tel est votre bon plaisir, v&T vous pouvez disposer de moi à votre gré; mais avant de me faire mourir, daignez me dire pour quel motif vous me tuez.» Et moi, je lui répondis : « Ce n'est pas moi, malheureuse, qui vous tue, c'est l'enfant que vous portez dans votre sein ; c'est cet enfant conçu dans le crime, qui vous tue.

Mais vous ne le verrez pas. Je serai votre bourreau à tous deux. » — « Hélas ! reprit-elle, si vous me croyez coupable, vous êtes en droit de me tuer. Mais je n'ai jamais manqué à mes devoirs... Non ! ajouta-t-elle en se jetant au pied de cette même croix que je vois en ce moment, non ! je ne vous ai jamais trahi, même en pensée ; j'en prends à témoin cette croix que j'embrasse et qui me protégera contre vous. » En entendant ces nobles paroles, en voyant son innocence qui resplendissait sur son visage, je me repentis de mon action et fus tenté de me jeter à ses pieds en la priant de me pardonner. Cependant, soit que je me fusse trop avancé pour reculer, soit qu'une aveugle fureur se fît de nouveau emparée de moi, soit enfin qu'une puissance supérieure me

' Octavio a dit des pèfads sortt*^ évaeuex; et Gll le bouffon rétièlc exprès de travers, des piojads c'est-à-^liru épouillez-vous, ôtez votre vermine. Nous avons lâché de reproduire celle plaisanterie local espagnole par* un équivalent du même goût.

162 LA DÉVOÏOÏ\ A LA CKOÏX.

domiiiiâl h mon insu, je levai mon bras désespérément, et je frappai mille fois en tous sens : mais chaque fois je ne frappai que le vide de l'air. Enfin je m'échappai, la laissant pour morte au pied (le la croix, et je revins à ma maison. Mais là, 6 prodige ! je la retrouvai,... je la retrouvai belle et charmante, qui tenait dans ses bras une jeune enfant, Julia, divine image de beauté... Quelle joie, quelle gloire pouvait se comparer à la mienne!... LUe était accouchée ce même soir au pied de la croix, et par une rencontre où le doigt de Dieu se révélait au monde, l'enfant qu'elle avait mise au jour portait empreinte sur son sein une croix de feu et de sang. Mais ce qui m'affligea, et troubla mon bonheur, ce fut d'apprendre qu'au milieu des angoisses qu'elle avait souffertes, elle

avait cru sentir qu'elle était accouchée d'un autre enfant laissé dans la montagne. Et moi alors....

Entre OCTAYIO.

OCTAVIO

Seigneur, une troupe de brigands traverse la vallée. 11 serait donc bien de descendre à leur rencontre avant que la nuit soit entièrement fermée; autrement ils nous échapperaient, car ils connaissent tous les détours de la montagne, qui nous sont, à nous, inconnus.

CURCIO.

Eh bien I réunis la troupe et marchons en avant. Il n'y aura de bonheur pour moi que lorsque j'aurai réalisé ma vengeance.

SCÈNE II

Un icirain derant les murs d'où oouvnl. — Il t'st nuu.

finirent EUSEBIO, RIGARDO, et CELIO qui porte une échelle. RICARUO, à CeHo, Approche doucement, et applique l'échelle à cet endroit.

EUSEBIO

Nouvel Icare, je veux monter vers le soleil ; et si le sort ne m'est point contraire, j'aurai bient<)t atteint le firmament. — amour! c'est toi que j'invoque!... {A Ricardo et à Celio.) Vous autres, des que je serai arrivé au sommet du mur, retirez

l'échelle, et attendez que je fasse le signal convenu. {A part,) En ce moment décisif et solennel , je ne sais quelle terreur secrète s'empare de moi.

RICARDO

Qu'at tendez-vous?

CELIO

Hésitez-vous donc, malgré votre courage?

EUSEBIO

Ne voyez-vous pas tous deux cette fiamroe qui se balance devant njoï ? X

RICVHDO.

Seigneur, c'est un vain fantôme formé par la peur.

EUSBBIO.

Moi I j'aurais peur I

CELIO

Montez donc.

EUSBBIO.

Je monte, bien que cette éclatante lumière m'éblouisse. J'irais à travers la flamme, et tout le feu de l'enfer ne m'arrêterait pas.

CELIO

Le voilà entré!

RIGARDO.

Ce doit être quelque idée, quelque illusion produite par une terreur secrète.

CELIO

Ote l'échelle.

RICAADO.

Maintenant, il faut l'attendre jusqu'au jour.

CELIO

Il faut en convenir, il a de l'audace. Pour moi, j'aurais mieux aimé passer la nuit auprès de ma petite villageoise; mais je réparerai plus tard le temps perdu.

Us s'éloignent.

SCÈNE in

Lc.corritlor d'nn cloître. Une suite de celluieâ.— Il est nuit.

Entre EUSEBIO.

EUSEBIO

J'ai parcouru tout le couvent sans qu'on m'ait entendu; j'ai pénétré dans vingt cellules dont la porte étroite était entr'ouverte, et je n'ai pu trouver encore Julia. destin! que veux-tu de moi ? Où me conduisez-vous, incertaines espérances?... Quel silence!

quelles ténèbres ! quelle horreur !... J'aperçois de la lumière dans la cellule voisine, et, si je ne m'abuse, cette religieuse, c'est Julia!... {Un rideau se lève et l'on aperçoit Julia endormie.) Qu'est-ce donc que le sentiment que j'éprouve?... pourquoi tardé-je* à lui parler?... D'où vient cet instinct qui me fait hésiter, tandis qu'un autre instinct secret me pousse vers elle avec une force irrésistible? Qu'elle est belle sous cet humble vêtement! . Ne serait-ce pas que chez la femme la beauté c'est la pudeur?. . Et cette beauté merveilleuse, objet désiré de mon amour, produit en moi un étrange effet : par son charme et sa grâce, elle enflamme mes sens, et par sa chasteté elle m'impose le respect. ~ Julia I Ah! Julia!

JULIA

Qui m'appelle?... ciel! que vois-je?... N'est-ce pas l'ombre de ma pensée qui s'est réalisée sous mes yeux?

EUSEBIO

Êtes-vous donc effrayée de me voir ?

JULIA

Et comment n'essaierais-je pas de te fuir?

EUSEBIO

Arrêtez, Julia, arrêtez!

JULIA

Que veux-tu, vaine image formée de mes souvenirs, qui apparais à ma vue? N'es-tu pas, hélas ! la voix de mon imagination, le

corps de ma fantaisie, le portrait de mon rêve, le fantôme qui représente mes pensées de la nuit?

EUSEBIO

Ecoute, Julia, je suis Eusebio ; je vis et je suis à tes pieds ; et si je pouvais n'être qu'un fantôme, une pensée, je serais toujours près de toi.

JULIA

Oui, c'est toi, c'est ta voix, et je me désabuse!... Oui, c'est toi , Eusebio... Ah! j'aimerais mieux que ce ne fût que ton image, en ce lieu que tu profanes... en ce lieu où ma vie se consume tristement!— J'ai peur, je tremble, je succombe!... Que veux-tu?... Que cherches-tu?... Que prétends-tu?... Commentas-tu pu parvenir jusqu'ici?

L'amour ose tout, et mes chagrins et tes rigueurs ont enfin triomphé de moi. Jusqu'au moment où tu t'es renfermée en ces lieux j'ai supporté ma douleur, que l'espoir soutenait; mais quand je t'ai vue perdue, j'ai bravé alors et la loi du cloître et le respect que je devais à cet asile. Si je suis coupable, la faute n'en est pas à moi seul ; toi qui l'as inspirée, tu la partages avec moi. Et le ciel ne doit pas s'irriter de mes prétentions; mes droits sont antérieurs aux siens; tu m'avais promis ta foi , et tu ne pouvais plus disposer de toi-même.

JULIA

Il est vrai, je l'avoue, ma volonté fut unie à la tienne dans des temps plus heureux; mais ici j'ai prononcé mes vœux au pied des autels, et je suis devenue l'épouse du Christ à qui j'ai donné ma

main et mon cœur. Maintenant, je suis à lui, je lui appartiens: que me veux-tu?... Retire-toi, Eusebio! va, fuis dans ce lieu désert où tu épouvantes le monde, dans ce repaire affreux où tu es sans pitié pour les hommes, sans pitié pour les femmes! Fuis, te dis-je; et si ton fol amour nourrissait quelque espoir, éloigne-toi plein d'horreur, en pensant que je suis dans un asile sacré.

EUSEBIO

Ta résistance ne sert qu'à m'enflammer; et puisque je suis venu et que j'ai franchi les murs du cloître, et que je suis arrivé jusqu'à toi, sache-le, ce n'est pas l'amour seul qui m'a conduit, c'est une

puissance inconnue, ftiystérieuse, à qui j'étais contraint d'obéir. Écoute ma prière, sois clément pour moi, ou bien je dirai que tu m'as fait venir, que tu m'as gardé plusieurs jours dans ta cellule; et puisque mon malheur me réduit au désespoir, je suis capable, Julia...

JULIA

Arrête, Eusebio... Songe donc... Hélas! j'entends du bruit... on va vers la chapelle... Que faire?... Je crains, je tremble... Si l'on te voyait!... Voilà une cellule qui n'est pas habitée... Entre là,

Eusebio !

Eusebio , à part, mon amour, tu triomphes !

JULIA, à part.

mon étoile, n'achève pas ma perte !

' Ils sortent.

SCÈNE IV

Même décoration qu'à la scène deuxième.

Eiilrenl RIGARDO et GELIO.

RICARDO

Il est trois heure? ; il tarde beaucoup.

CBLIO.

Quand on est content, on oublie aisément les heures. Je parie que le capitaine se dit à présent que le soleil n'a jamais été si matinal, et qu'il s'est levé aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire.

RICARDO

Il se lève toujours trop tôt pour celui qui désire; mais pour celui qui l'a obtenu, il se lève souvent un peu tard.

CELIO

Il n'attendra pas sans doute que le soleil se montre à l'orient.

RIC.VRDO.

Il est trois heures.

CEUO.

Je ne crois pas qu'Eusebio en dise autant.

RICARDO

C'est bien possible.

CEUO.

Sais-tu ce qui m'est venu dans l'idée aujourd'hui? C'est que Julia l'avait fait appeler.

RICARDO

Tl le faut "bien; sans quoi se serait-il hasardé à escalader le cousenit •

CELIO

N'as tu pas entendu du bruit de ce côté?

RICARDO

Oui.

CELIO

FÀi bien ! approche l'échelle.

Riitrenl par le haut EUSBBIO cl JULIA >.

EUSBBIO.

Laissez-moi, Julia, laissez-moi !

JULIA

Quoi donc! lorsque touchée de tes soupirs/émue de tes prières, vaincue par tes instances, j'offensais Dieu doublement, et rommc dieu et comme époux, tu t'enfuis soudain de mes bras, comme si tu dédaignais une victoire qu'heureusement tu n'as pas encore rem* portée. —Où vas-tu?

EUSEBIO

Laissez-moi, vous dis-je. Je me suis échappé de vos bras parce que j'ai trouvé je ne sais quelle divinité qui s'y était déjà établie. Vos yeux lancent des flammes, vos soupirs sont de feu, chacune de vos paroles est un éclair, chacun de vos cheveux une foudre, et chacune de vos caresses un enfer, tant m'inspire de terreur cette croix que j'ai vue empreinte sur votre sein. C'est ce signe prodigieux qui m'a soudain glacé d'effroi. Et les cieux ne permettront pas qu'après les avoir déjà tant offensés, je perde le respect que je d^»« à laCruix; car si je la rends témoin de mes fautes, comment osera je ensuite rappeler à mon secours? Restez donc en religion, à JI lia! et ne pensez pas que ce soit de ma part indifférence ou dédain car plus que jamais je vous adore.

JULIA

Ecoutez, arrêtez, Rusebio.

EUSEBIO, à part.

Voici l'échelle.

JULIA

Arrêtez, ou emmenez-moi avec vous.

EUSEBIO

Je ne saurais, puisque je m'éloigne de vous sans jouir de cetle gloire que je désirais si vivement .. (// trébuche.) Le ciel me soit en aide! je tombe...

Il loœbe.

RICARDO

Qu'est-ce donc?

EUSEBIO

Ne voyez-vous pas l'air tout rempli de foudres enflamés?
Ne voyez-vous pas le ciel tout ensanglanté qui semble s'appesantir sur

* Il faut supposer ici que le ciel est partagé , pour ainsi dire , en deux étages , et que tandis que Ricardo et Celio se tiennent dans la partie inférieure, Eusebio et Julia appartiennent dans la partie de la scène la plus élevée.

moi? Si j'ai irrité le ciel, comment pourrai-je me soustraire à sa fureur?... Crois divine, crois céleste, je te fais le solennel serment qu'en quelque lieu que je te voie, je m'agenouillerai dévotement pour réciter un Ave Maria.

Il se relève, et loin les trois s'en vont, en laissant l'échelle appliquée contre le mur. JULIA.

Je demeure interdite et confuse. C'était donc là ta tendresse, ingrat?... c'était là ta passion, ton amour?... Tu as persévéré avec opiniâtreté jusqu'au moment où, à force de prières et de menaces, tu as pu me soumettre; et lorsque tu t'es vu mon maître, tu as fui devant ta victoire!... ciel ! je succombe! son mépris me tue, et, pour comble de malheur, je recherche celui qui me tue de son mépris !... Lorsque Eusebio me sollicitait en pleurant, je ne l'écoutais pas; et maintenant qu'il me laisse, c'est moi qui cours après lui... Nous sommes ainsi faites, nous autres femmes : nous dédaignons qui nous aime, et nous aimons qui nous dédaigne... Ce qui m'afflige, ce qui m'irrite, ce n'est pas de n'être pas aimée, c'est d'être délaissée... Voilà la place où il est tombé. . je veux m'y

précipiter après lui... Mais quoi! n'est-ce pas une échelle que je vois là?... Quelle pensée!... 6 mon imagination, modère-toi, car une fois que j'aurai consenti, le crime est consommé... N'est-ce point pour moi qu'Eusebio a franchi les murs du couvent? N'étais-je point ûère de voir qu'il eût bravé pour moi tant de périls ? Pourquoi donc hésité-je? quelle crainte m'arrête?... Eh bien! moi, je franchirai ces murs pour sortir, comme il les a franchis pour entrer, et, comme moi sans doute, il se réjouira de voir que pour lui j'ai bravé tant de périls... N'est-ce point là un consentement que je prononce?... Mais si Dieu a retiré de moi sa main, ne me pardon nera-t- il pas une faute inévitable à ma faiblesse?... Par-tons! {Elle descend les degrés de l'échelle,) Je perds le respect que je dois au monde, à l'honneur et à Dieu, lorsque je me lance les yeux fermés dans cette carrière de folie; je suis un mauvais ange tombé du ciel, je n'ai plus l'espoir d'y remonter, et je n'éprouve point de repentir!... Me voila hors de l'asile sacré qui me gardait, et le silence de la nuit, joint à l'obscurité, remplit mon àme de trouble et d'horreur... Qu'est-ce donc que je prétends, et où vais-je porter mes pas?... Mon imagination effrayée forme dans l'air des apparitions menaçantes, et j'entends comme la voix d'un écho qui m'accuse... Tout-à-l'heure, j'étais résolue, intrépide, et maintenant j'ai peur! mes pieds me semblent en-chaînés, je crois sentir peser sur moi un poids immense, et mon sang est glacé dans mes veines... N'allons pas plus loin, letour-nons au couvent. Là, je confesserai ma faute , et j'en demanderai pardon au ciel; et ce pardon, je l'obtiendrai sans doute; car es sables de la' mer n'égalent pas en nombre les péchés que i icu

dans sa clémence a pardonnees... J'entends des pas... retirons-nous

un moment, et ensuite je remonterai sans que l'on me voie.

Elle s'éloigne.

Entrent RICARDO et CELIO.

RICARDO

Èuscbio, dans sa terreur, a oublié l'échelle... pourvu que nous la retrouvions!... Le jour va paraître, et il ne faudrait pas qu'on la vît contre ce mur.

Ils cillent rébelle et s'en vont. Julia revient à rendre où était l'échelle. JULIA.

Maintenant qu'ils sont partis, je pourrai remonter sans être vue... Mais quoi! l'échelle a disparu! .. Peut-être était-elle plus loin. . Mais non, elle n'est pas ici non plus. — ciel! comment faire?... Mais je te comprends, ciel puissant ! tu me fermes toute entrée vers toi; car au moment où, touchée de repentir, je voulais remonter, tu me rends le retour impossible. — Eh bien! puisque tu m'abandonnes, puisque tu me repousses, j'accepte fièrement ma destinée; et tu verras mon désespoir de femme remplir le monde d'étonnement, le péché même d'effrayant, et l'enfer même de terreur !

II

Je viens, d'après l'ordre de Menga, couper du bois dans cette montagne ; et pour ne courir aucun danger, j'ai trouvé une bonne invention. On dit qu'Eusebio est dévot à la Croix, et, en consé-

quence, je suis sorti tout armé de croix depuis la tête jusqu'aux pieds... Mais je parle de lui, et le voilà qui vient!... Comment pourrai-je l'éviter?... Que j'ai peur!... Espérons qu'il ne m'aura pas vu; et pour lui échapper, allons nous cacher, pendant qu'il passe, derrière cette haie d'épines .. (// se cache derrière un buisson.) Teste! elles piquent!... Mais, vive le Christ ! il vaut mieux être piqué par une épine que de risquer toute sa peau,, ou d'être méprisé par quelqu'une de CCS belles dames qui reçoivent tout le monde, ou d'être jaloux d'un imbécile.

Entre EUSEBIO.

EUSEBIO

Je ne sais où promener mes ennuis... Que la vie est longue, que

la mort est lente à venir pour l'infortuné à qui pèse l'existence ! Julia, que penses-tu de ce que je me suis enfui de tes bras au moment où ils allaient m'enlacer dans leur douce chaîne?... Le principe de ma conduite n'est pas en moi, il est dans une puissance supérieure à qui j'ai obéi. Je te souhaitais avec une ardeur indicible, j'aurais trouvé en toi le bonheur; mais j'ai vu sur ton sein cette même croix qui est empreinte sur le mien, et je l'ai respectée. — Ah ! Julia, puisque tous deux nous sommes nés marqués de cette croix, il y a sans doute quelque secret mystère que Dieu seul peut connaître et comprendre.

GIL

Diable! comme ça pique!... Je n'y tiens plus.

EUSEBIO

Il y a du monde derrière ces branchages. Qui va là?

GIL

Me voilà découvert!... C'était bien la peine!

Je vois au milieu des buissons un homme qui porte suspendu à son cou une croix. Mettons-nous à genoux pour accomplir mon vœu.

GIL

A qui, seigneur Eusebio, adressez-vous cette prière?... Si vous m'adorez, pourquoi ra'attachez-vous? et si vous m'attachez, pourquoi m'adorez-vous?

EUSEBIO

Qui êtes-vous ?

GIL

Quoi! ne reconnaissez-vous pas Gil? Depuis que vous m'avez laissé ici attaché en me confiant un message, j'ai eu beau crier, personne n'est venu me délier.

EUSEBIO

Je me rappelle cependant que ce n'est pas en cet endroit que je t'ai laissé.

GIL

Il est vrai, seigneur; mais comme j'ai vu que personne ne venait, je suis parti tout de même, et, toujours attaché, je suis venu

jusqu'ici d'arbre en arbre. Voilà comment s'explique mon étrange aventure.

EUSEBIO, à part.

Il est naïf, et par lui je pourrai savoir ce qui m'intéresse.
{Tlaut,) Gil, je te porte de l'affection depuis que j'ai causé avec toi, et j'entendrais que désormais nous soyons amis.

GIL

C'est bien dit; et dès lors je te veux plus m'en retourner auu
^^

«village ; je préfère rester ici, où nous serons tous des brigandeaux ^« On dit qu'à ce métier on ne travaille pas de toute l'année et que l'on mène joyeuse vie.

EUSEBIO

Reste donc avec moi.

Entrent RICARDO et des Brigands qui amènent JULIA Têtae en homme et masquée.

RICARDO.

Au bas du chemin qui traverse la montagne, nous venons de faire une capture dont vous serez content, j'espère.

EUSEBIO

C'est bien... tout à l'heure... Pour le moment vous saurez, mes amis, que je viens de recruter un nouveau soldat

RICARDO

Qui donc?

OIL

Moi, Gil. Ne me voyez- vous pas?

EUSEBIO

Ce paysan, malgré son air simple, connaît parfaitement tout ce pays, la montagne et la plaine, et il nous servira de guide. En outre, il ira au camp ennemi et nous y servira* d'espion. Vous pouvez lui donner une arquebuse et un habit.

OELIO.

Los voici.

GIL, à part, Ahl mon Dieu ! que je suis malheureux! me voilà embriganté K

EUSEBIO

Quel est ce gentilhomme qui se cache ainsi le visage ?

RICARDO

Nous n'avons pu lui faire déclarer ni sa patrie ni son nom, et ii a dit qu'il ne le dirait qu'au capitaine.

EUSEBIO

Vous pouvez vous découvrir maintenant que vous êtes en ma pre[^]sence.

JULIA

Vous êtes le capitaine ?

EUSEBIO

Oui.

JULIA

Ah ! Diou î

EUSEBIO

Dites-moi, qui êtes-vous ? et dans quel but êtes-vous venu ?

' Ici, au lieu d'employer le mot bandoleros pour dire des brigands^ Gil cmfHoiele mol bunokros qui signifie des marchands de beignets.

» Nous avons fabriqué le verbe embriganter pour reproduire le mot envandolear fabrique par Calderon.

KHJRNÉE m, SCÈNE I. i7t

JULU.

le TOUS le dirai quand nous serons seuls.

ECSEPIO.

Que tout le monde s'éloigne. {Gil et les brigtmnds sortent,)
Maintenant nous sommes seuls, et ces arbres seuls nous entendent. Découvrez-vous donc le visagCi et répondez-moi : Qui êtes-vous? où allez-vous? que cherchez-vous? Parlez.

JCUA.

Pour t'apprendre en même temps et qui je suis et ce que je veux, tire ton épée; et tu sauras par là que je suis quelqu'un qui est venu te tuer.

EUSEBIO

Je réponds comme je dois à cette provocation, en avouant que ta voii ne me faisait pas craindre de ta part un semblable dessein.

y JULIA.

éfends-toi, perfide et lâche, défends-toil et tu auras bientôt reçu le châtiment que tu mérites.

EUSEBIO

Je ne ferai que me défendre ; car je ne vois pas quel intérêt je puis avoir à ta mort, ni de quel intérêt la mienne peut être pour toi. Découvre-toi donc maintenant, je te prie.

JUUA.

C'est bien dit ; car dans les vengeances de llionneur, l'offensé n'est satisfait qu'autant que l'offenseur connaît de qui lui vient son châtiment. {Elle se découvre.) Eh bien ! me reconnais-tu ?

EUSEBIO

Je demeure interdit. Je ne sais à quelle pensée m'arrêter. Livré à mille doutes contraires, je suis épouvanté de ce que je vois.

JULIA

Tu m'as vue à présent ?

EUSEBIO

Oui! et j'éprouve de tels sentimens à ton aspect, que tout ce que j'aurais donné il n'y a qu'un moment pour te voir, je le donnerais maintenant pour ne t'avoir pas vue. Toi, Julia , dans cette montagne?... Toi ici, sous ce déguisement profane?... Comment donc es-in venue seule?...

JULIi.

C'est la conséquence de tes mépris et de mon désabusement; et pour que tu saches bien que rien ne peut arrêter une femme blessée dans sa fierté, écoute : Non seulement je ne me repens pas des péchés que j'ai déjà commis, mais je suis prête à en commettre d'autres. — J'ai quitté le couvent, je suis venue à la montagne, et un berger m'ayant dit que je suivais une mauvaise route, j'ai craint qu'il ne vint à mo trahir, et m'étant emparée d'un couteau qu'il poruit à 1a«ceinture, je lui ai donné la mort. — Le lendemain, un voyageur qui m'avait prise en croupe sur son cheval ayant voulu

t72 LA DEVOTION A LA CROIX,

absolument traverser un village où je craignais d'être vue, je l'ai tué avec ce même couteau- — J'ai passé trois jours et trois nuits dans ce désert, n'ayant pour toute nourriture que des herbes sauvages, et pour lit que les durs rochers. — Je suis arrivée à une pauvre cabane dont l'humble toit semblait promettre le repos à mon agitation ; j'ai trouvé là un berger et sa femme qui m'ont donné une hospitalité généreuse; et cependant, voulant empêcher qu'ils ne pussent dire m'avoir vue, j'ai tué dans la montagne le berger qui m'avait accompagnée pour m'indiquer mon chemin, et puis, revenant sur mes pas, j'ai aussi tué sa femme. — Enfin ayant réfléchi que mou vêtement seul devait me dénoncer,

et ayant résolu d'en changer, après diverses aventures, j'ai pu prendre les habits et les armes d'un chasseur que pendant son sommeil j'avais fait passer de vie à trépas... Voilà comme je suis venue jusqu'ici, surmontant tous les obstacles, bravant tous les périls, commettant tous les crimes.

EUSEBIO

Je te regarde avec crainte, et je t'écoute avec épouvante. Juliaî ce n'est point par mépris que je renonce à toi, c'est par respect pour le ciel qui me menace. Retourne à ton couvent ; car cette croix que tu portes m'inspire une sainte terreur.— Mais quel est ce bruit?

Entrent les Brigands.

RICARDO

Capitaine, préparez-vous à vous défendre; car le seigneur Curcio et sa troupe se sont mis en campagne pour vous prendre, et les voilà qui entrent dans la montagne. De tous les villages voisins tout le monde a voulu marcher contre vous, vieillards, femmes, cnfans ; et lui, pour venger son fils, il a juré qu'il vous punirait pour tous ceux que vous avez fait périr, et qu'il vous condqirait à Sena mort ou vif.

EUSBBia.

Julia, nous parlerons plus tard. Couvrez-vous le visage, et venez avec moi, si vous ne voulez pas tomber au pouvoir de votre père, qui est votre ennemi. {Aux brigands.) Soldats, c'est en ce jour qu'il faut déployer tout votre courage. Qu'aucun de vous ne faiblisse. Songez que nous avons affaire à des hommes qui ont

juré notre perte, et que si nous ne mourons pas sur le champ de bataille, ils nous emmèneront dans leurs prisons, déshonorés et réservés à un affreux supplice. Qui donc ne combattrait pas vaillamment pour la vie et pour l'honneur?... Et afin qu'ils ne pensent pas que nous les craignons, marchons à leur rencontre; car toujours la fortune est du parti de l'audace ^

' Que siempre esta la fortuna De paru del atrevido.

Il «rsl impossible de ne pas voir là une imilalion de la scnleccc de Virgile : Audaces fortuna juvat.

JOURNÉE III, SCÈNE II. i73

RICARDO

Les voici qui arrivent à nous.

EUSEBIO

Préparez-vous donc, et comportez-vous vaillamment; car, vive Dieu ! si j'en vois un qui fuie ou qui recule, c'est lui d'abord que e tue, plutôt encore qu'un de nos ennemis.

cuRcio, du dehors.

J'ai aperçu caché dans la montagne le traître Eusebio; mais il ne nous échappera pas; il est perdu !

UNE VOIX, du dehors.

Nous l'apercevons d'ici derrière les arbres.

JULIA

Les voilà.

He sorr.

Attendez, misérables, et bientôt la plaine ne sera qu'un ruisseau de votre sang. Marchons, vive Dieu !

RICARDO

Ces vilains, ces lâches sont en nombre infini.

CURCIO, du dehors.

Où te caches-tu, Eusebio?

EUSEBIO

Je ne me cache pas, je vais à toi.

- Tous sortent, et Too entend le bruit des arquebuses.

SCÈNE n

Un autre cftté de la montagne

Entre JULIA

JUUA.

J'arrive a peine, et j'entends déjà les cris affreux àes combatlans, le cliquetis des épées, et le bruit des armes à feu que répètent au loin les échos... Mais qire VOis-je!... toute la troupe d'Euscbio vaincue, mise en déroute, fuit devant l'ennemi. Allons les rassembler et les ramener au combat pour secourir Eusebio, et je serai ainsi l'étonnement du monde et des siècles futurs. ^

Elle sort, et entre GIL,^ vêtu en brigand.

GIL

A peine, pour me tirer d'affaire, mesuis'-je enrôlé parmi les brigands, que me voilà par cela même en danger. Quand j'étais laboureur, nous étions les battus ; et aujourd'hui parce que je suis de la bande, c'est son tour. Il faut nécessairement que je porte le malheur avec moi, et c'est au point que si j'étais Juif, les Juifs eux-mêmes ne gagneraient pas d'argent ^.

* Nous avons traduit ce passage en précisant davantage la pcn?<?e • Que a ser i/o judio^ fuernn I>csgraciados losjudws.

EnlreDl MENGA, BLAS, TIRSo, et d'aatres Paysan»^

MENGA.

Suivons-les l suivons-les !

BLAS

Il ne faut pas qu'il en reste tant seulement un en vie.

HENGA.

En voici un qui s'est caché de ce côté*

BLAS

Mort au voleur !

GIL

Songez que je suis...

MENGA.

Nous voyons bien à vos habits que vous êtes un brigand.

Mes habits sont des drôles qui en ont menti,

MENGA.

Frappe-le I

BLAS

Donne-lui son affaire.

GIL

Je ne demande rien, le vous prie seulement de remarquer

TIRSO

Nousa'a^ons rien à remarquer. N'êtes-vous pas un brigand?

GIL

Mais non : je suis Gil» voué au Christ.

MENGA.

Pourquoi ne Tas- tu pas dit plus tôt.

TIRSO

Pourquoi ne parlais-tu pasP

GIL

C'est qu'au contraire, voilà une heure que je me tue à vous crier que je suis Gil.

MENGA.

Que fais tu là?

GIL

Ne le vois-tu pas? j'offense Dieu dans le cinquième commandement ^ . Je tue à moi seul plus de monde que deux médecins dans les grandes chaleurs de l'été.

MENGA.

Quel est ce costume ?

GIL

C'est le diable !... J'en ai tué un et j'ai endossé ses habits.

MENGA.

Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas taché de sang puisque tu l'as tué?

" le dnqiiiorae comnnandemcnl Uil : tu ne tueras point.

JOURNÉE ni, SCÈNE II. 173

GIL

Ça s*explique aisément : c'est quli est mort de peur. Voilà pourquoi.

HENGA.

Viens avec nous. Nous avons vaincu les brigands, ils fuient, et nous les poursuivons.

GIL

C'est que je suis bien légèrement vêtu, et je tremble de froid. Us sortent. Enlrenl en eorobaltant ECSEBIO et CURCIO.

CURCIO.

Enfin, grâce au ciel, nous voilà seuls. Je n'aurais pas voulu remettre à un autre le soin de ma vengeance ; je n'aurais pas voulu que tu mourusses d'une autre main que la mienne.

EUSEBIO

Le ciel ne m'a pas été contraire en cette circonstance, seigneur Curcio, puisqu'il m'a permis de vous rencontrer et de me mesurer avec vous. Et cependant je l'avoue, je ne sais pourquoi, mais vous m'inspirez un tel respect, que je redoute plus votre ressentiment que votre épée. Oui, bien que je pusse craindre votre courage, lorsque je vous regarde je ne crains que vos cheveux blancs.

CURCIO.

Je confesse, Eusebio, que votre présence et votre voix apaisent en partie ma colère; mais n'attribuez pas à votre respect po«r moi les sentimens de crainte que vous inspire mon courage. Et pour qu'une étoile qui vous est favorable ne me détourne pas de ma vengeance, recommençons le combat; défendez-vous!

EUSEBIO

Non, seigneur Curcio, ne le croyez pas, mon cœur ne saurait éprouver aucune crainte. Mais, j'en conviens, la seule victoire que je désire, c'est de me prosterner à vos pieds pour solliciter de vous mon pardon, et pour y déposer cette épée la terreur de tant d'autres.

CURCIO.

Ne t'imaginer pas, Eusebio, que je veuille profiter de l'avantage que tu me donnes. Je renonce également à me servir de mon épée. (// jette son épée,) Luttons ensemble à bras le corps.

Ils se prennent à bras le corps et luttent.

EUSEBIO

Je ne sais comment vous avez produit en moi cet étrange effet ; mais je ne sens dans mon cœur contre vous ni haine ni colère ; je suis prêt à verser des larmes d'attendrissement ; et pour vous venger je voudrais me donner la mort. Prenez ma vie, seigneur ; vous en êtes le maître, je vous l'abandonne.

CURCIO.

Un homme noble, quelque injure qu'il ait reçue, ne trempe ja.

i'6 U DÉVOTION A LA CROIX,

mais ses mains dans le sang d'un homme qui se rend à lui. Ce serait souiller sa victoire.

UNE VOIX, du dehors.

Les voilà de ce côté !

CURC10.

Ma troupe victorieuse vient me chercher, pendant que la vôtre fuit en désordre. Je veux vous sauver ; cachez-vous. J'aurais beau vouloir vous protéger, ces gens grossiers ne m'écouteront pas, et seul vous ne pourriez pas vous défendre contre eux tous.

EUSEBIO

Moi, seigneur Curcio, bien que je sois sans force contre vous, je n'ai peur de rien au monde; et si une fois je reprends mon épée, vous verrez alors quel est mon courage contre les autres.

Knlnrenl OCTAVIO et tous les Paysans.

* OCTAVIO

Depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet de la montagne, tout a été massacré. Le seul Eusebio qui sans doute a fui...

EUSEBIO

Tu mens, misérable; Eusebio n'a jamais fui.

TOUS

C'est lui! — C'est Eusebio! — Qu'il meure!

„ EUSEBIO

Approchez, misérables.

GURCIO.

Attends, arrête, Octavio !

OCTAVIO

Eh quoi ! seigneur,, vous qui devriez nous exciter, c'est vous qui nous retenez !...

BLAS

Comment soutenez-vous un pareil homme?

GIL

Un homme qui a tué tout ce qu'il a pu, qui a ravagé tout le pays, et qui n'a laissé sans les toucher ni un melon ni une fille!

OCTAVIO

Eh bien î seigneur, quelle est votre intention T

CURCIO.

Ecoutez. Il vaut bien mieux que nous l'emmenions prisonnier à Sena. — Rendez-vous, Eusebio ; je vous promets, foi de gentil-homme, ma protection ; je vous jure que, malgré le passé, je serai votre défenseur.

EUSEBIO

Je me serais rendu au seigneur Curcio; mais je ne me rendrai pas au chef de ces hommes. Tout à l'heure c'était respect: maintenant ce serait cœ�inte.

TOUS

Qu'il meure ! qu'il meure !

CUHCIO.

Remarquez, mes amis....

OCTAVIO

Quoi! Vous le défendez I... Vous nous trahissez I

CURCIO.

Aloi, trahir!... On me soupçonne!... Hélas! vous voyez, Eusebio; je voudrais eu vain vous sauver !

EUSEBIO

Otez-vous de devant moi, seigneur Curcio; ôtez-vous, de grâce, car votre présence me trouble, et votre personne serait le bouclier de ces hommes.

Il sort en se ballant contre tons. Ils le {loursuivni. CURCIO.

Oh si je pouvais aux dépens de ma vie sauver la tienne, Eusebio!... Le voilà dans la montagne... Il descend vers la vallée... Il est couvert de blessures... Volons à son secours... car il me semble que ce sang qui coule est le mien. Autrement il ne m'appellerait pas... ou je n'entendrais pas sa voix!

Il sort.

SCÈNE m

Hénie décoration qu'à la première scène de la première journée.

Entre EUSEBIO.

Précipité du haut de la montagne, j'ai eu peine à trouver la terre. Bientôt je vais mourir. Et en considérant ma triste existence, ce qui me tourmente et m'afflige, ce n'est point de perdre la vie; c'est de savoir comment avec ma seule vie je pourrai payer tant de fautes!... Voilà que la troupe ennemie, insatiable de vengeance, se met de nouveau à ma poursuite. Puisqu'il m'est impossible d'échapper, je iTburrai en combattant... Je ferais mieux

peut-être d'aller en un lieu où je puisse demander pardon au ciel ; mais non, arrêtons-nous devant cette croix: ils me donneront plus tôt la mort, et, cependant, elle me donnera la vie éternelle. (// s'adresse à la Croix,) Arbre sur lequel le Ciel a placé le fruit véritable qui devait nous dédommager de ce fruit trompeur qui le premier perdit les hommes! Fleur charmante du nouveau paradis ! Vigne fertile et toujours verdoyante! Arc brillant de lumière dont l'apparition merveilleuse annonça la paix du monde ! Harpe du nouveau David ! Table d'un second Moïse ! je suis un pauvre pécheur qui réclame ta protection comme une justice, car Dieu n'est mort sur ton bois sacré que pour le salut des pécheurs ; et c'est pourquoi, par cela même que je suis un pécheur, tu me dois ta protection. Croix sainte, que

j'ai toujours adorée avec une dévotion particulière, ne penses pas, je t'en supplie, que je meure sans confession. Je ne serai point le premier malfaiteur qui, sur toi placé; se soit confessé à Dieu. Et puisqu'un autre l'a fait avant moi, et qu'il a ainsi obtenu la rémission de ses péchés», je profiterai, moi aussi, de la puissance de rédemption que tu possèdes *. Lisardo, lorsque offensé par toi j'étais libre de te donner la mort, je te permis de te confesser avant que tu ne rendisses le dernier soupir; et toi, vieui Alberto, tu me promis que je ne mourrais pas sans confession. J'invoque donc votre pitié à tous deux. Songe, Lisardo, que je meurs; songe, Alberto, que je t'appelle.

Entre CURGIA.

Il doit être de ce côté.

EUSEBIO

Si vous venez pour me tuer, il ne vous sera pas difficile d'achever un homme qui est déjà à demi mort.

CURGIO.

Comment n'être pas attendri en voyant tout ce sang? — Euscbioy rendez votre épée.

EUSEBIO.

A qui?

GURGIO.

A Cupcio.

EUSEBIO

La voici. — Et maintenant, à vos pieds, je vous demande pardon de mes torts. Je ne puis parler davantage ; ma blessure m'en ôte la force, et je sens mon âme qui se plonge dans des ténèbres d'horreur. .

CURGIO.

J'en suis tout ému. — Ne pensez-vous pas qu'il y ait encore des moyens de vous guérir ?

EUSEBIO

Je n'ai de secours à souhaiter que les secours divins... pour mon âme.

euRGIO.

Où est cette blessure ? •

EUSEBIO

A la poitrine.

Laissez-moi la toucher de ma main .. Mais, quoi ! quelle est cette marque que j'y sens empreinte ? Quelle est cette image que je trouve gravée sur votre sein ? En la reconnaissant, toute mon âme s'est troublée.

' Il y a évidemment dans ce passage une allusion au bon larron mon à la droite du

Chris!.

TOURNÉE III, SCÈNE IV. 179

EUSEBIO.

Ce sont tes armes que me donna cette croix au pied de laquelle je naquis... et voilà tout ce que je sais de ma naissance. Mon père, < que je ne connais pas, me donna sans doute dans la prévision de ce que je devais être. Mais c'est ici que je suis hé.

CDRCIO.

Et c'est ici que je devais éprouver une joie égale à ma douleur, effet d'une destinée tout à la fois favorable et cruelle. — Ah ! mon père ! quel bonheur et quel chagrin de te voir ! — Oui , Eusebio , tu es mon fils ; j'en avais le pressentiment ; et faut-il, hélas ! ne te retrouver que pour te voir mourir !... C'est ici que ta mère te mit au jour... Le ciel me punit là où j'ai péché... Et s'il pouvait me rester quelques doutes, cette croix qui est empreinte sur ton sein/et qui est toute semblable à celle de Julia, les aurait bientôt dissipés. Ah ! le ciel, en vous marquant tous deux d'une façon si mysté-

rieuse, a voulu que vous fussiez l'étonnement et l'enseignement du monde. ^

ËUSEBIO.

Je ne puis parler, ô mon père... Adieu... Un voile funèbre s'ap-
pesantit sur moi, et je sens la mort qui m'entraîne. Me voilà arrivé
au moment solennel. (// appelle.) Alberto !

Étai-je destiné à pleurer mort celui que j'abhorrais vivant?

EuseBio, appelant»

Venez donc, Alberto !

CIJRCIO.

Situation cruelle I ' ^

EUSEBIO , appelant, Alberto! Alberto!

Il meurt.

euRcio.

11 n'est plus... Aht dans ma douleur, j'arracherais mes che-
veux blancs!

Entre DLAS.

BLAS

Vos plaintes sont inutiles ; et vous avez besoin d'appeler à
vous tout votre courage.

CORCIO.

Jamais homme ne fut si malheureux... destinée cruelle ! 6
étoile funeste I

Entre OCTAVIO.

OCTAVIO

En ce jour, seigneur Curcio, la fortune vous accable de tous les maux qu'un mortel peut souffrir. Le ciel sait combien il m'en coûte de vous annoncer un nouveau malheur.

CURCIO.

Qu'est-il arrivé?

OCTAVIO

Julia a quitté son couvent.

CURCIO.

Mon malheur, je Favouc, est plus grand que je n'aurais jamais pu rimagincr. ^ Ce cadavre que tu vois , Octavio , ce froid cada\Tc , c'est mon fils... et tu m'annonces que ma fille Julia... Crois-tu qu'un mortel puisse supporter tous ces maux réunis?... ciel! donne-moi la force nécessaire, ou délivre-moi d'une si triste vie.

Entre GIL.

GIL

Seigneur?

CURCIO.

Ëh bien! quoi encore?

AIL

Les brigands que vous avez mis en fuite reviennent à votre recherche, animés par un démon ou par un homme qui leur cache à eux-mêmes son visage et son nom.

CURCIO.

Après tous mes malheurs, je ne crains plus rien. — Que Ion mette de côté le corps d'Eusebio, jusqu'à ce que je puisse donner à ses restes un tombeau convenable.

TIRSO

Et comment pensez-vous pouvoir l'ensevelir dans un lieu consacré? Ne savez-vous pas qu'il est mort excommunié ?

DLAS.

A un homme qui est mort de la sorte, ce désert ne sera t-il pas une bien digne sépulture ?

CURCIO.

Ces vilains, ces rustres, ils conservent si bien le ressentiment d'une injure, que la mort même ne satisfait pas leur vengeance!

H sort désespère.

UN AUTRE PAYSAN

Précipitons ibn cadavre du haut de la montagne, afin de le mettre en lambeaux.

TIRSO

11 Tant mieux lui donner une sépulture rustique sous ces branchages. (Les paysans enterrent Eusebio.) Maintenant, comme la nuit baisse, partons .. Toi, Gil, reste ici; et si tu vois venir quelques-uns des fuyards, tu nous avertiras en criant.

Ils sortent.

JOURNÉE m, SCÈNE 111. 181

Ils ne sont pas gênés ceux-là I lis viennent d'enterrer Eusebio, et ih me laissent ici seul avec lui. ^ Seigneur Eusebio, rappelez-vous au moins, je vous prie, que j'étais de vos amis. — Mais, qu'estH^e donc ? Ou mes sens m'abusent, ou je vois venir de ce côté un militer 4e personnes.

Entre ALBERTO.

ALBERTO

J'arrive de Rome; et, trompé par la nuit, je me -suis égaré une «econde fois dans ces montagnes. Voici Tendroit où Eusebio me donna la vie, et j'ai peur que ses soldats ne me fassent un mauvais parti.

nusBBio, appelante

Albertol

ALBERTO

Quelle est cette voix étrange qui résonne à mon oreille en répétant mon nom ?

BU^Bio, appelanL Alberto!

ALBERTO

Voilà qu'^m m'appelle encore!... C'est de ce côté, je crois?... Al-lons voir.

Dieu trois fois saint, c'est Eusebio!... Jamais peur ne fut égale à la mienne.

EUSEBIO, appelant.

Albertol

ALBERTO

Il me semble que f'approche. — voix! qui redis ainsi mon nom avec tant d'insistance, — qui es-iu?

Je suis Eusebio. — Approche , Alberto ; viens de ce côté , où je suis enterré, et soulève ces branchages. Ne crains rien.

ALBERTO

Je suis inaccessible à la crainte.

Pas moi.

ALBERTO

Te voilà à découvert. Dis-moi, de la part de Dieu, que me veuxtu?

EUSEBIO

C'est de sa part, Alberto, que ma foi t'a appelé, pour que, avant ma mort, tu m'entendisses en confession. Il y a déjà quelques momens que j'ai rendu le dernier soupir ; mais mon âme n'a pas

encore quitté mon corps qu'elle animait, et dont elle doit bientôt se i. 11

séparer. (Eutehio se lève.) Viens , Alberto , que je te confesse mes péchés, plus nombreux que les sables de la mer et que les atomes du soleil. C'est la récompense qu'obtient, avec la grÂce du ciel, la dévotion à la Croix.

OIL

Par Dieu! le voilà sur ses pieds; et afin qu'on puisse mieux le voir, voilà le jour qui commence à paraître. Je vais le dire à tout le monde.

Ensebio et Alberto sortent d*un côté, pendant que, de Tautre, entrent JULIA et quelques brigndi^

JULIA

Maintenant que, fiers de leur victoire, ils reposent imprudemment dans les bras du sommeil, l'occasion est favorable.

UN DBS BRIGANDS.

Les voici qui viennent.

GIU

Puisque voici du monde, que tous sachent par moi la plus étonnante aventure que l'on ait jamais vue. Eusebio s'est levé de l'en-

droit où il était enterré, en appelant un prêtre à grands cris. Mais il est inutile que je vous conte ce que tous vous pouvez voir. Regardez avec quelle dévotion il est agenouillé et se confesse.

• CUBC10.

Mon fils!... Dieu puissant, quelles sont ces merveilles?

JUUA.

Qui jamais fut témoin d'un tel prodige?

CURCIO.

Dès que le saint vieillard a eu thit le signe de l'absolution, il est tombé mort pour la seconde fois à ses pieds.

Entre ALBERTO.

ALBERTO

Au milieu de ses grandeurs, que le monde apprenne, par ma voix, le plus étonnant des miracles. Après la mort d'Eusebio , le ciel a laissé son esprit dans son cadavre jusqu'à ce qu'il se fût confessé : faveur par laquelle Dieu a voulu récompenser la dévotion à la Croix.

cuRao.

Ah ! fils de mon âme, tu n'es plus si à plaindre, puisque, dans ta fin tragique, ^u as obtenu une telle gloire. — Plût au ciel que Julia reconnût ainsi ses fautes!

JULIA

Que Dieu me soit en aide ! Que viens-je d'apprendre?... J'étais la prétendue d'Eusebio, et j'étais sa sœur!... Comment cacher Thorreur que je m'inspire à moi-même?... Eh bien! que mon père le sache, qu'ils le sachent tous ceux qui m'écoutent, qu'il le sache le monde entier! je suis Julia, la criminelle ci infâme Julial Mais

JOURNÉE m, SCÈNE ITI. 183

puisque mon péché a été public, ma pénitence sera publique également; et, avec une profonde humilité, je veux sans cesse demander pardon au monde du mauvais exemple, et à Dieu de la mauvaise vie.

CURCIO.

Prodige de méchanceté! Je veux te tuer de mes propres mains, aîn que ta mort soit comme ta vie, épouvantable!

JULIA

Protège-moi, Croix divine, et je m'engage à rentrer au couvent et à faire pénitence de mes fautes.

An moment où Gnrcio va pdtfr frapper Julia, elle embrasse la croii qui est snr la tombe d'Eusebio et disparaît.

ALBERTO

Quel miracle !

cuRao.

Kt sur ce dénouement si étrange, Tautcur achève heureusement la Dévotion à la Croix,

L'ALCADE DE ZALAMÉA.

NOTICE

Dans rallocution obligée qu'il adresse au public à la fin de r Alcade de Za- Umia, Galderon nous assure que sa comédie est un histoire véritable. Bien que nous ne connaissions pas la tradition dont il s'est inspiré, nous n'ayons pas de peine à le croire. Et ce n'est pas seulement parce que nous ajoutons une foi entière à la simple assertion du poète ; c'est que l'événement qui fait le sujet de cette pièce a dd en effet se produire à une époque oii de longues guerres avaient développé sans mesure l'usage de la force brutale chez une soldatesque effrénée ; c'est qu'il y a dans tout cet ouvrage je ne sais quel air de vérité, qu'on retrouve difficilement dans des drames de pure imagination et qui ne sont point fondés sur une donnée historique.

Si l'on me demandait d'indiquer la qualité particulière qui distingue chacune des pièces de Galderon, je dirais de V Alcade de ZaXaméa que c'est la peinture des caractères. Â cet égard, de toutes ses comédies celle-ci est à mon sens la plus parfaite. D'abord, pour ce qui est des personnages qui lui étaient fournis par l'histoire, ils revivent dans son drame. C'est bien là, quoiqu'un peu idéalisé, Philippe II, sombre, sévère, taciturne, habitué à voir tout plier sous sa volonté de fer, et inspirant autour de lui un respect mêlé de terreur. C'est bien là aussi don Lope de Figueroa, le vieux soldat d'Italie et de Flandre, le digne chef de ce Terce fameux qui, selon l'expression d'un historien, faisait trembler la terre sous ses mousquets ; rigide observateur de la discipline, mais cachant sous une brusquerie exagérée une bonté réelle. Quant aux personnages qui étaient davantage à la disposition du poète, ils sont également bien peints. Le vieux Pedro Crespo, le héros de la pièce, est l'admirable tjrpe du paysan espagnol, plein

de sentimens élevés, de loyauté, de franchise ; d'un courage et d'une fermeté indomptables ; d'une imagination poétique et facile, et, en même temps, observateur sagace et doué d'un sens pratique excellent. Le rôle de Juan, son fils, et celui de sa fille Isabelle ne sont pas moins bien tracés. Et le capitaine don Âlvar avec son orgueil et sa violence 1 Et Rebolledo le soldat fanfaron, mutin et sans mœurs 1 Et !Étincelle, la joyeuse vivandière 1 Et Mendo le gentillâtre vaniteux I Tout cela c'est la nature même. Aussi, combien l'on regrette, en lisant cette pièce, que Calderon n'ait pas exercé plus volontiers son talent caractéristique I Quel poète lui eût été supérieur? Quel poète même, peut-être, l'eût égalé?

NONCE. 185

L*Âleade de Zalamia est en outre fort bien composé et rempli de situations intéressantes. On remarquera en particulier les scènes de Pedro Grespo avec son fils, avec don Lope, avec le capitaine don Âlvar, à la troisième journée. Cette dernière, surtout, est d'une beauté sublime.

Enfin, le style complète dignement la perfection de l'ouvrage; simple, naturel, rapide, et parfois d'une rare éloquence. Les rigoristes pourraient seulement reprocher au poète, dans deux ou trois détails, de s'être substitué à ses personnages ; et encore dans ces passages, que je n'ai pas besoin d'indiquer au lecteur, l'emploi du langage vrai était-il bien difficile et bien délié.

Quelques années avant la révolution, un homme devenu depuis bien célèbre, le comédien Collot-d'Herbois, essaya de transporter sur notre théâtre l'Alcade de Zalaméa, qu'il avait imité de l'imitation de Linguet, et qu'il intitula : Le Paysan magistrat.

Mais cette pièce est dénuée de tout mérite, et l'on n'en aurait point fait mention sans la célébrité que s'est acquise son auteur.

L'ÀLCADE DE ZALAMÉA.

PERSONNAGES

LE EOI PniUPPE 11. JUAN, SOD liU.

DON LOPE DE FIGUEROA. DON MENDO, gentill&tre.

DON ALVAR d'atatde, capiuiiia. NUïio, 9on valct.

SCÈNE I

Un grand cbcmin à l'entrée du village de Zalaoséa.

Entrent REBOLLEDO, TÉTINGELLE et des Soldats.

REBOLLEDO.

Que le corps du Christ soit avec celui qui nous fait ainsi marcher d'un endroit à un autre sans nous laisser nous rafraîchir!

TOUS

Ainsi soit-il !

REBOLLEDO.

Sommes-nous donc des Bohémiens pour aller de la sorte? Le beau plaisir de suivre au son du tambour un drapeau qui n'est pas même déployé l

UN SOLDAT

Allons, voilà-t-il pas que tu commences?

REBOLLEDO.

Il n'y a qu'un moment que ce maudit tambour a cessé de nous rompre la tête.

UN AUTRE SOLDAT

Il n'y a pas là de quoi te fâcher; il faut au contraire, selon moi, oublier la fatigue du chemin quand on arrive au village.

REBOLLEDO.

Je me moque bien du village quand je suis à moitié mort! Et en supposant que j'y arrive vivant» Dieu sait si Ton nous permettra de nous y arrêter. Car tout aussitôt viendront les alcades, qui diront au

' Il y a en Espagne deux villages du nom de Zalamca, l'un situe dans h province de Scville, l'autre dans la province d'Eslramadurc. Il s'agit ici du second.

commissaire que si Ton peut passer plus loin ils donneront ce qu'il faudra. D'abord le commissaire répandra que cela est impossible, que la troupe est harassée ; mais si le conseil a de l'argent, il nous dira : « Seigneurs soldats S il y a un ordre de ne pas s'arrêter; ne perdons pas de temps, marchons. » Et nous, pauvres malheureui, nous obéirons sans répliquer à un ordre — qui est, en vérité, pour le commissaire un ordre monacal, et pour nous un ordre mendiant 3. Mais, vive Dieu ! si j'arrive aujourd'hui à Zalaméa et que Ton veuilli^ aller plus loin, on aura beau taire et beau

dire, on partira sans moi; et après tout, sans me flatter, ce ne sera pas mon premier coup de tête.

PREXIEH SOLDAT.

Ce ne sera pas non plus le premier qui aura coûté la vie à un pauvre soldat; surtout aujourd'hui que nous avons pour chef don Lope de Figucroa, qui, s'il est justement célèbre pour son courage et sa valeur, n'est guère moins connu, pour n'être pas tendre de son naturel ; ne faisant que jurer d'une manière effroyable, n'épargnant pas même ses amis, et toujours prêt à vous expédier son monde sans autre forme de procès.

HEBOLLEDO.

Vous l'avez entendu? — Eh bien, je n'en ferai pas moins ce que j'ai dit.

DEUXIÈME SOLDAT

Un simple soldat ne devrait pas s'y fier.

REBOLLBDO.

Pour moi, je me moque de tout. Si quelque chose m'inquiète, c'est pour cette pauvre petite qui accompagne notre personne.

Il montre rélincelle.

L'ETINCELLE

Seigneur Rebolledo, ne vous affligez pas pour moi ; voyez si le savez, j'ai du poil au cœur, et cette pitié m'humilie. Si je suis venue avec la troupe, ce n'est pas seulement pour marcher avec elle, mais pour supporter bravement toutes les peines du métier.

Sans cela, si j'a-^ vais voulu mener une vie douce et facile, je n'aurais certes pas laissé la maison du régidor, où rien ne manque; car,^durant tout le mois d'exercice, les cadeaux y pleuvent, et alors les régidors n'y regar^ dent pas de si près. Et puisque j'ai mieux aimé venir sous le drapeau, marcher et souffrir avecRdiolledo... Alais à quoi donc pensestu là?

REBOLLEDO.

Vive le ciel l tu es la perle des femmes.

■ Lo soldat [soldado) jouissait alors on Espagae d'une grande considération. Cervantes, Lope de Vega et Calderon, tous trois d'excellente famillp, avaient été soldais. Koyes le» notes qui suivent la Notice générale.

' Nous avons joué exprès sur le double sens du root ordre^ comme dans l'espagnol. Dn reste, un ordre monacal était en Espagne le symbole de l'abondance; tout au contraire d'un ordre mendiant , qui était la^personniGcalion de la misère.

im L'ALCADE DE ZALAMÉA. ^

LES^ SOLDATS

C'est vrai I c'est vniil... Vive rÉtincelle!

REBOtLBDO.

Oui, morbleu I yive l'Étincelle I et surtout si, pour chnrm'.M-le» ennuis de la marche, elle veut bien nous régaler d'une pctiic chui' son.

VÉntiCELLK.

A cette demande je répond» avec les castagnettes.^

REBOLLEDO.

Et moi je t'accompagnerai. Escrimons-nous à qui mieux inicu%« les camarades jugeront.

LES SOLDATS

Vive Dieu ! c'est bien dit.

l'étimcblle , chantant.

Mirliti ! mirliton 1 Je suis rame de la chanson. ^

EBBOLLEDO , chantantt Mirliti , mirliton , Je suis rime de la chanson. ,,

l'ètincbli.e , de même. ;f

Que renseigne s'en aille à la guerre ^ Et que le capitaine s'embarque.

REBOLLEDO , de même.

Tue les Mores qui voudra , Pour moi, je u'ai pas à m'en plaindre.

l'étincelle, de même.

AUon» , que le four chauffe, Et que le pain ne me manque pasr

REBOLLEDO, de même.

Hôtesse, mettez vite une penle aa pot.

Car le mouton me fait maH '.

PREMIER SOLDAT

Holà l regardez I J'en suis presque fâché, car la dianson me faisait oublier la fatigue ; mais quelle est donc cette tour là-bas? n'estce pas l'endroit où nous allons ?

Seraitce là Zalaméa ?

l'étincelle»

Le docfaer le dit. {Au premier soldat.) Ne regrettez pas tant 1« chansonnette, nous aurons mille occasions de la reprendre; d^autant que ça m'amuse. Il y en a qui pour la moindre chose pleurent; moi pour un rien je chante, et je vous chanterai mille chansons*

' Huetpeda^ mate hm titui gaHinm^ (^ il eamero me hace mal.

Le mol carnero (mouton, béliér) prèle en espagnol à toutes sortes de plaisanlerres. Mais il est possible que Galderon ait voulu tout simplement montrer l'exigence et la délieatcssc des soldats, en lenr faisant exprimer ce dédain pour une viande qui est oo Espagne très-cstiméc.

JOURNÉE 1, SCÊM^d. 189

Halte ici, tes amlsTTl est juste d'attendre qae le sergent apporte Tordre, et que nous sachions si nous devons entrer par pe-

lotons ou on corps.

PREMIER SOLDAT

Voici le sergent qui arrive. Mais, lui aussi, il attend le capitaine. Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

Seigneurs soldats, bonne nouvelle : nous restons ici, et nous y avons logement jusqu'à ce que don Lope arrive avec le reste de la troupe qui était à Llerena. Il y a ordre de la rassembler et de ne partir pour Guadalupe que lorsque tout le terço ^ sera réuni. Le colonel ne tardera pas À venir ; et ainsi nous pourrons nous reposer quelques jours de nos fatigues.

REBOLLBDO.

Ma foi ! oui, capitaine, voilà une bonne nouvelle.

TOUS

Vive le capitaine t

LE CAPITAINE

Déjà les logemens sont désignés; le commissaire distribuera les billets à mesure que l'on entrera.

l'étincelle, à part, * Il faut que je sache au plus tôt pourquoi Rebolledo chantait tout à l'heure,

Hôtesse, mettez-moi la poule au pot, Car je ne puis souffrir le mouton.

Toat le monde sort, à l'exceptioo dn capiUiBe et du sergent.
LE CAPrTAINE.

Seigneur sergent, avez-vous gardé mon billet à moi?

LE SERGENT

Oui, mon seigneur.

Etoùsuis-je logé?

LE CAPITAINE

LE SERGENT

Dans la maison d'un laboureur qui est le plus riche de l'endroit, et qui, dit-on, est en même temps l'homme le plus orgueilleu du monde; plus vain, plus fier que ne pourrait l'être un infant de Léon.

LE CAPITAINE

En vérité, cette fierté sied bien à un vilain, — parce qu'il a dos écusl

I Le Icrcc { tereio) équivalait à un de nos rcgimens; mais comme, à ccue c|)oqne li>s armées ctaicnl beaucoup moins considérables qu'on ne les a vnes depuis cinquant ans le tcrcc avait, rclalivcmnt, une bien autre importance.

190 L'ALCADË DE ZALAMÉA.

LE SEAGUNT. •

On assure, seigneur, que c'est la meilleure maison de l'endroit. Du reste, s'il faut tout vous dire, ce n'est pas tant à cause de cela

que je l'ai choisie pour vous, que parce qu'il y a aussi la plus belle personne de Zalaméa.

LR CAPITAINE.

Que dis-tu?

LE SERGENT

C'est une sienne OÙe,

LE CAPITAINE

Alors, toute belle et toute vaine qu'elle peut être, elle n'en est pas moins la fille d'un vilain, ayant sans doute de grosses mains et de gros pieds.

Personne ne dit cela.

LE CAPITAINE

N'importe l cela doit être.

LE SERGENT

Est-il un passe-temps plus agréable pour celui qui n'a pas le cœur engagé et qui ne cherche qu'à égayer son loisir, que la société d'une jeune villageoise simple et timide, qui ne sait comment vous répondre?

LE CAPITAINE

Eh bien ! voilà qui, de ma vie, ne m'a jamais amusé, même en
* passant ; car dès qu'une femme n'est pas mise avec élégance, avec coquetterie, ce n'est plus pour moi une femme.

LE SERGENT

Eh bien I pour moi, toutes les femmes sont femmes, à commencer par la première venue. Mais allons là-bas ; car, vive Dieu ! sur votre refus, je la prends po\^r mon compte.

LE CAPITAINE

Veux-tu savoir qui de nous deux a raison? Songe seulement que celui qui adore une beauté dit en la voyant : « Voilà ma dame, » et non pas : « Voilà ma villageoise. » Donc si l'on appelle dame celle qu'on aime, il est clair qu'une villageoise ne peut avoir aucun droit au titre de dame. — Mais quel est ce bruit?

LE SERGENT

C'est un homme qui vient de descendre, au coin de la rue, de dessus un nouveau Rossinante, et qui, par sa figure et sa taille, rappelle tout-à-fait ce célèbre don Quichotte de qui Miguel Cervantes a écrit les aventures.

la bonne figure !

LE SERGENT

Marchons, seigneur, il est temps.

JOURNEE I, SCENE II. IDf

LE CAPITAINE

Sergent, porte d'abord mes effets au logis, et ensuite reviens mV vcrtir.

Ils s'cD vont.

SCÈNE U

Une rue à l'entrée de Zalanéa.

Eotrenl MENDO, geolUlâlre ridicieile, et NUfïO.

MENDO.

Comment va le grison ?

NUNO

Pauvre bête ! il ne peut plus se tenir.

MEHIDO.

^ A8*tu dit à mou kquais de le promener un instant?

NUVO»

Voilà une agréable ration l

MSNIXn

H n'y a rien qui délaise autant les animauï «

MUNO.

Pour moi, j'aimerais mieux de l'avotne.

MBNDO.

Et mes lévriers, as^iu dit qu'on ne les attachât point? Ils en seront fort contents, mais pas le boueber K

MBNDO.

Assez ; et puisque trois heures viennent de sonner, donne^moi mes gants et un cure-dents.

NUNO

Croyez-vous tromper le monde avec ce cure-dents?

MENDO.

Si quelqu'un osait penser en lui-même que je n'ai pas mangé à mon dîner un faisan, je suis prêt à lui soutenir ici et partout ailleurs qu'il en a menti à part soi.

NUNO

Eh! ne vaudrait-il pas mieux me soutenir moi-même? car enfin je suis à votre service.

MENDO.

Quelles sottises l... À propos, n'est-il pas arrivé ce soir des soldats dans ce village ?

NUNO

Oui, mon seigneur.

MENDO.

Pauvres roturiers! n'est-ce pas piiié de leur voir toujours des hôtes nouveaux?

' Parce que ces lévriers affamés iront voler chez lui

102 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

NUNO

Ce n'est ps^s moins pitié, au contraire, d'en ycir d'autres qui n'en ont jamais.

MBNDO.

De qui parles- tu?

NUNO

Des gentibhommes de campagne. Ne vous êtes-TOus jamais de^ mandé pourquoi on ne leur envoie personne à loger?

MBNDO.

Pourquoi ?

NUNa.

Parce qu'on craint que Ton y meure de faim.

MBIfDO.

Dieu fasse paii à Tàme de mon bon seigneur el pèrel car enin il m'a laissé une belle carte généalogique toute peinte d'or et d'azur, qui m'exempte moi et mon lignage de ces corvées.

Il aurait mieux valu qu'il vous eût laissé un peu d'argent comptant.

BIENDO.

Toutefois, quand j'y pense, et s'il faut dire la vérité, je ne lui ai pas grande obligation de ce qu'il m'a engendré noble; car je n'aurais jamais souffert qu'un autre qu'un gentilhomme m'eût engendré dans le ventre de ma mère.

NUiLO.

H vous eût été difficile de le savoir.

MENDO.

Point du tout; rien de plus facile.

NUNO

Comment cela, seigneur?

MENDO.

Mais non ; tu n'entends rien à ta philosophie» et par conséquent tu ne connais pas les principes.

NUNO

Il est vrai, mon seigneur, ni les principes, ni le reste, depuis que je mange chez vous K Votre table est une table divine, sans commencement, ni milieu, ni fin

HENDO.

Je ne te parle point de cela. Sache que l'être qui naît est la substance de la nourriture qu'ont prise ses parons.

NUNO

Vos parens mangeaient donc? Vous n'avez pas hérité d'eux cette habitude.

' Niino joue sur le double sens du mot principios, qui signifie 1 princip9s, commenumtnt, 2 un pïät. une entrée.

IOURNÉE I, SCENE II. 193

MENDO.

Ensuite ces alimeos se coDTertissent en sa propre chair et ed son propre sang... Si donc mon père n'eût mangé que des oignons, j'en aurais aussitôt senti Fodeur, et j'aurais dit : Un moment, s'il vous plaît ; je ne veux pas être le résultat de la digestion d'un pareil mets.

NONO

Je conviens à présent que vous avez raison.

MENDO.

Sur quoi ?

IfUNO.

Sur ce que la faim aiguise l'esprit.

MEXDO.

Imbécile 1 est-ce que j'ai faim, moi ?

NUNO

Ne vous fâchez point; car si vous n'avez pas faim, la faim peut vous venir. Il est déjà trois heures de l'après-midi, et je suis sûr que, pour enlever les taches, il n'y a pas de pierre blanche qui fût meilleure que votre salive et la mienne.

MENDO.

Et tu crois que cela suffit pour que, moi, j'aie faim? Que la canaille éprouve le besoin de la faim, à la bonne heure! mais nous

ne sommes pas tous de même espèce, et un gentilhomme peut fort bien se passer de dîner.

NUAo.

Oh! alors, que ne suis-je gentilhomme!

MENDO.

Mais ne me parle plus de tout cela ; nous voici dans la rue d'Isabelle.

NUNO

Pourquoi donc, mon seigneur, aimant Isabelle d'un amour si constant et si dévoué, ne la demandez-vous pas à son père? De cette manière, vous et son père vous auriez enfin chacun ce qui vous manque; vous, de quoi dîner; et lui, des petits-fils gentilshommes.

MENDO.

Ne me parle jamais de cela, Nuno. Eh quoi! l'argent aurait tant de pouvoir sur moi, que je m'abaissasse jusqu'à m'allier à un rustre !

NUNO

Je pensais, au contraire, qu'il n'y avait rien de plus commode pour un gendre que d'avoir un tel beau-père ; car avec les autres, dit-on, un gendre risque plus d'un choc ^ . Et d'ailleurs, si vous ne voulez pas vous marier, pourquoi toutes ces démonstrations d'amour?

' Nqnojooe ici snr le double sens du mot Ilano, qui veut dire 1" rustre, et 2" frain uni. Il ooos a éié impossible do rrproduiro celle grâce.

in L'ALCADE DE ZALAMÉA.

HENDO.

Eh bien! sans que je roc marie, est-ce qu'il n'y a pas dix couvens à Burgos où l'on peut la conduire lorsque ma fantaisie sera passée? — Regarde si par hasard tu l'aperçois.

NUNO

Je crains que Pedro Crespo ne vienne a me voir.

.» MENDO.

Qui s'aviserait de te toucher? N'es-tu pas à mon service? Al-lons, fais ce que t'ordonne ton maître.

NUNO

J'obéis, quoique je ne m'asseye pas à table avec lui *.

HENDO.

Ces valets ont toujours quelque proverbe à la bouche 1

NUNO

Bonne nouvelle! La voilà qui s'avance avec sa cousine Inès, derrière la jalousie.

KENDO.

Dis plutôt que le soleil couronné de di^mans se montre au-
jour-^ d'hui pour la seconde fois à l'horion.

ISABELLE et INÈS paraissent à la fenêtre.

INÈS

Viens, ma cousine, viens sans crainte à la fenêtre ; tu verras
l'entrée des soldats.

ISABELLE

Ne me parle pas, je te prie, de me mettre à la fenêtre alors cpie
cet homme est dans la rue; car tu sais, Inès, combien il me dé-
plaît de le voir là.

INÈS

C'est de sa part une singulière manie, que de te faire la cour
avec tant d^cmpressement.

ISABELLE

Ce sont là toutes mes bonnes fortunes.

INÈS

Tu as tort, selon moi, de t'en affliger.

ISABELLE

Que veux-tu que je fasse?

INÈS

Il vaudrait mieux t'en amuser.

ISABELLE

Tu veux que je m'amuse de mes ennuis I

MENDO.

Jusqu'à ce moment j'aurais juré, foi de gentilhomme, — » et ce serment est sacré, — que le jour ne s'était point levé encore. Qu'y

' Allusion malig-ne au proverbe espagnol : « IJaz lo que manda tu amo, y sientate eon el â esa. » Fais ce que l'ordonne ion maUre, el lu l'assiéras à lable avec lui.

JOURNÉE I, SCÈNE II. ido

a-t il d'étonnant à cela? Le jour est annoncé par l'aurore, et je vois deux aurores briller à la fois.

ISABELLE

Je vous l'ai déjà dit bien souvent, seigneur Mendo, vous dépenseï en vain votre galanterie, et vous n'en serez pas plus avancé quand vous viendrez tous les jours soupirer follement dans ma rue et près de ma maison.

HENDO.

Si les jolies femmes savaient combien les embellit la colère, le mépris, le dédain et l'injure, elles ne voudraient jamais d'autre ornement. Sur ma vie, vous êtes adorable ; dites, dites-moi tout ce que peut vous inspirer la fureur.

ISABELLE

Puisque vous n'êtes pas plus touché de mes paroles, don Mendo, je vous témoignerai mon ennui d'une autre façon. — Viens ,

Inès,

rentrons , et donne-lui de la fenêtre sur le nez.

Elle se reiiir^.

INÈ\$.

Seigneur chevalier errant, qui ne cherchez les aventures qu'avec des femmes, parce que vous seriez embarrassé si vous aviez en face d'autres adversaires, — que l'amour vous assiste et vous console!

Elle se relire.

MENDO.

Charmante Inès, la beauté est toujours maltresse d'agir comme il lui plaît.— Nuno?

NUiîO.

Quand on est pauvre, on ne doit espérer que des mépris. Entre PEDRO GRESPO.

CRESPO

Eh quoi! je ne puis jamais ni rentrer ni sortir sans voir ce méchant hobereau se promener gravement de long en large dans ma rue!

NDNO.

Voilà Pedro Crespo qui arrive.

me:vi)o.

Allons de l'autre côté; car ce paysan est des plus matois

Enlre JUAN.

JUAN

Quoi doncl verrai-je toujours ce fantôme rôder près de notre porte, avec ses plumes et ses gants?

NUNO

Bon ! voilà que son fils vient par ici.

MENDO.

Tiens-toi ferme et ne te trouble pas.

CREsro.

Ahî c'est mon fils!

196 L'ALCADE DE ZALAMÉ⁴.

JUAN

Je Tois mon père qui s'avance.

MENDO.

Dissimulons avec adresse. {Haut.) Pedro Crespo, Dieu tous garde!

CRBSPO.

Dieu vous garde pareillement! {Don Mendo et Nufio yen vont.) Le gentillâtre s'obstine; un de ces jours je l'arrangerai de manière qu'il s'en souviennne.

JUAN, à part.

A la fin, je me fâcherai... {Haut,} D'où venez-vous ainsi, mon père?

CRESPO

Je reviens de l'aire. A la nuit tombante, je suis allé voir la moisson. Les gerbes sont superbes, magnifiques ; c'est au point que, de loin, on dirait des montagnes d'or, et cet or est du plus fin, car toutes les puissances du ciel en ont vérifié le titre. Le vent est propice : tandis que son souffle léger chasse la paille d'un côté, le grain reste de l'autre ; et ainsi chaque chose prend naturellement sa place selon sa valeur et son poids. Oh! plaise à Dieu que j'aie pu l'enserrer tout dans mes greniers, avant qu'un malencontreux orage me le gale et me l'emporte! •— Et toi, mon garçon, qu'as-tu fait?

JUAN

Je ne sais trop comment vous dire cela ; je crains de vous fâcher. J'ai joué dans ma soirée deux parties de paume, et je les ai perdues toutes deux.

CRESPO

Il n'y a pas de mal, si tu as payé.

JUAN

Je n'ai pas payé par la raison que je n'avais pas assez d'argent sur moi. Aussi, monseigneur, je venais vous prier...

CRESPO

Avant d'achever, écoute-moi. Il y a deux choses que tu dois
toujours éviter soigneusement : la première, de promettre ce
que tu es incertain de pouvoir tenir; et l'autre, de jouer plus d'ar-
gent que tu n'en as par-devers toi; car, si par un accident quel-
conque, tu venais à ne pouvoir remplir ton engagement, ta répu-
tation en souffrirait.

JUAN

Mon père, le conseil est digne de vous, et je l'estime pour ce
qu'il vaut; mais, en retour, permettez que je vous en donne un
autre : «N'offrez jamais de conseils à celui qui ne vous demande
que de l'argent! »

CRESPO

Bien, mon garçon ! tu as bien répliqué.

Entre LE SERGENT.

LE SERGENT

N'est-ce pas ici que demeure Pedro Crespo?

Qu'y a-t-il pour votre service?

LE SERGENT

Je porte chez lui les effets de don Alvar de Atayde. C'est le ca-
pitaine de la compagnie qui est arrivée ce soir, et qui prend ses
logemens à Zalaméa.

CRESPO.

N'ajoutez pas un mot, cela suffit ; carrés qu'il s'agit de servir le roi ou les chefs de ses troupes, j'offre de grand cœur et ma maison et tout mon bien. En attendant qu'on lui prépare un appartement, posez-là ses effets , et veuillez lui dire qu'il vienne quand il lui)<laira, que tout ici est à son service.

LE SERGENT

11 va venir à l'instant même.

Il sort.

JAN

Gomment, mon père, riche comme vous Têtes, pouvez-vous vous soumettre à loger ainsi chez vous des gens de guerre?

GRESPO.

Et comment veux-tu que je m'en eiempte?

JUAN

Il n'y aurait qu'à acheter des lettres de noblesse.

GRESPO.

Dis-moi, sur ta vie, est-ce qu'il y a ici quelqu'un qui ignore que, si je suis de race honnête, je n'en suis pas moins un simple roturier?... Non certes... Que me servirait-il donc d'acheter du roi des lettres de noblesse, si je ne puis acheter en même temps de nobles ancêtres? Dira-t-on alors que je vaux mieux qu'à cette heure? Non, ce serait une sottise. Eh bien I que dira-t-on? Que je

suis devenu noble pour cinq ou six mille réaux ; et cela , c'est de l'argent, ce n'est pas de l'honneur, car l'honneur ne s'achète pas... Veux-tu un exemple à ce propos? en voici un, il est un peu trivial, mais n'importe I Un homme est chauve depuis des années ; à la fin, il prend perruque... Crois-tu que dans l'opinion de tous ceux qui le connaissent il ait cessé d'être chauve? Nullement. Aussi que dit-on quand il passe ? « Un tel a une perruque fort bien faite.» Que gagnet-il donc à ce qu'on ne voie pas sa tête dépouillée de cheveux, si tout le monde sait qu'il est chauve ?

JUAN

Ce qu'il y gagne, mon père? — Il y gagne qu'il se délivre d'une incommodité, qu'il remédie à un mal autant que possible ; qu'il se garantit du soleil, du froid, du vent.

198 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

CRESPO

Non pas I je ne veux pas d'honneur postiche, et ma maison restera ce qu'elle est. Vilains étaient mes aKeux et mon père, vilains seront mes enfans. — Appelle ta sœur.

JUAN

La voici !

Entrent ISABELLE et INÈS CRESPO.

Ma fille, le roi, notre seigneur (le ciel le conserve de longues années!), se rend à Lisbonne, où il va se faire couronner comme roi légitime de Portugal , et, à cet effet, les troupes se dirigent sur cette ville avec tout l'appareil militaire. 11 n'est pas jusqu'au

vieux terce de Flandre qui ne soit à cette occasion revenu en Castille. Il a pour chef un certain don Lope qui, dit-on, est le Mars espagnol. Or, nous allons avoir dès aujourd'hui des soldats dans la maison... il importe qu'ils ne te voient pas ; et ainsi, ma fille, retire toi là-haut, sans retard, dans l'appartement que j'occupais.

ISABELLE

Je venais, mon père, vous en demander la permission. Je n'ignore pas qu'en me tenant ici, je serais exposée à entendre mille propos déplacés. Ma cousine et moi, nous resterons ensemble là-haut sans que personne nous voie, pas même le soleil.

CKESPO.

Dieu vous garde I — Pour toi , Juanilo *, tiens-toi ici. Tu recevras nos hôtes de ton mieux, tandis que je vais par la maison chercher de quoi les régaler.

Crespo sort.

ISABELLE

Allons-DOHS-en, Inès

INÈS

Marchons, ma cousine. Mais c'est, à mon gré, une folie, que de vouloir garder une femme, si elle ne veut pas se garder elle-même.

EUcscorlcot.

Enlrcnt LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE SERGENT

Monseigneur, voici la maison.

LE CAPITAINE

Va tout de suite chercher mes effets au corps de garde.

LE SERGENT

Non pas, je vais d'abord savoir des nouvelles de notre petite villageoise.

® 11 sort.

JUAN

Soyez le bienvenu dans cette maison, seigneur; nous sommes trop

' Jaaeito, diminutif de Jnao.

JOURNÉE I, SCÈNE il. i99

heureux d'y recevoir un cavalier aussi noble que vous le paraissez. (A part.) Quel air galant! quelle bonne mine! que j*ainie-
ruis l'habit militaire!

LE CAPITAINE

Je suis charmé de faire connaissance avec vous.

JUAN

Vous excuserez si la maison n'est pas plus belle; mon père aurait bien voulu qu'elle fût aujourd'hui un palais. 11 est allé vous chercher des provisions, avec le désir de vous traiter le mieux

possible, et moi, je vais veiller à ce qu'on dispose votre appartement.

LE CAPITAINE

Je suis fort sensible à tant de bonne volonté.

JUAN

Je me mets à vos pieds.

Il sort.

Entre LE SERGENT.

Qu'y a-t-il, sergent? Aurais-tu déjà vu la villageoise?

LE SERGENT

Vive le Christ! j'ai fouillé dans cette intention l'appartement et la cuisine, et je ne l'ai pas aperçue.

LE CAPITAINE

Sans doute que ce vieux vilain la tient à l'écart.

LE SERGENT

Je me suis ininformé d'elle à une servante, et j'ai appris que son père la tenait dans l'appartement au-dessus, et qu'il lui était défendu de descendre... Le rustre est fort soupçonneux.

LE CAPITAINE

Tous ces rustres sont les mêmes. A quoi cela l'avancera-t-il, celui-ci, avec moi? Si j'avais vu sa fille en toute liberté, je n'en au-

rais fait aucun cas ; mais seulement parce que le vieux a voulu me le cacher, vive Dieu! je brûle de pénétrer où elle est.

LE SERGENT

Alors comment nous y prendre, monseigneur? Par quel moyen arriver jusqu'à elle sans exciter de soupçons?

LE CAPITAINE

Je ne veux pas en avoir le démenti... il nous faut trouver une ruse.

LE SERGENT

Il n'est pas besoin de se tourmenter la tête avec des gens de cette espèce ; la première ruse venue sera toujours assez bonne pour eux.

LE CAPITAINE

Il me vient une idée... écoute.

Qu'est-ce? parlez.

VOUS L'ALCADE DE ZALAMÉA.

LE CAPITAINE

Tu feras semblant de... mais non, Voici un soldat qui est plus dégourdi, et qui jouera mieux ce rôle.

Eotrent REBOLLEDO et L'ÉTINCELLE.

REBOLLEDO.

Je Tiens exprès en parler au capitaine, et nous verrons si je suis en tout malheureux.

L*^TINCELLE

Songe à lui parler d'une manière conyenable et avec mesure ; c'est assez de folies.

REBOLLEDO.

Prête-moi un peu de ta sagesse.

l'étincelle.

Quoique je n'en aie pas beaucoup, elle ne te serait pas inutile.

REBOLLEDO.

Pendant que je lui parle, attends-moi là un moment. {Au Capi^taine.) Je venais, monseigneur, vous prier... LE capitaine.

Je suis prêt, vive Dieu I à faire pour toi tout ce que je pourrai, ReboUedo, car j'aime ta bonne grâce et ton courage.

C'est un excellent soldat.

LE capitaine.

Eh bien I mon brave, de quoi s'agit-il?

REBOLLEDO.

Mon capitaine, j'ai perdu tout l'argent que j'avais, que j'ai eu et que j'aurai jamais, et me voilà ruiné pour le présent, le passé et l'avenir. Je venais vous prier de dire à l'enseigne de me donner aujourd'hui comme indemnité...

LE capitaine.

Achève; que désires-tu ?

REBOLLEDO.

Que l'enseigne me donne la préférence pour tenir le jeu de la compagnie; car enfin j'ai des obligations à remplir, et je suis un honnête homme.

LE capitaine.

Cela me semble fort juste, et je ferai dire à l'enseigne que je veux qu'il en soit ainsi.

l'étincelle, à part.

Le capitaine a l'air de consentir... Oh t si je pouvais me voir à la tête des jeuxl

REBOLLEDO.

Je me charge de la commission, monseigneur.

JOURNÉE I, SCÈNE IL 2ot

LE CAPITAINE

AuparaTant, un mot. J'ai besoin de toi pour l'exécution d'un certain projet que j'ai à cœur.

HEBOLLEDO.

Qu'attendeï-Tous donc? Plus tôt j'en serai instruit, plus tôt il sera eiécuté.

LE CAPITAINE

Écoute. Je voudrais qu'on montât dans cet appartement d'en-haut pour Toir s'il s'y trouve une personne qui essaie de se cacher de moi.

REBOLLBDO.

Eh bien I pourquoi n'y montez-Tous pas?

LE CAPITAINE

Non, il me faut un prétexte, un moyen d'excuse... Je vais faire semblant d'avoir querelle avec toi ; ta fuiras en courant de ce côté; alors, furieux, je tirerai l'épée, et toi, éperdu, tu entreras dans l'appartement de la personne que l'on me cache et que je cherche.

BEBOLLEDO.

C'est entendu.

l'étincelle, à part.

Allons, puisque ReboHedo cause ainsi avec le capitaine, il est sûr que nous avons les jeux.

REBOLLEDO, jouant la mauvaise humeur.

Vive Dieu ! dire qu'on a accordé ce que je demande à des escrocs, à des poules mouillées, à des misérables I et aujourd'hui qu'un homme d'honneur se met sur les rangs, on le lui refuse i l'étincelle, à part.

Yoilà-t-il pas que sa folie le prend I Comment oses- tu me parler de la sorte?

On a bien le droit de se fâcher quand on a raison 1

LE capitaine.

Non, tu ne Tas pas, ce droit; baisse le ton, je te prie, et rends grâces au ciel que je ne punisse pas ton insolence.

REBOLLEDO.

Vous êtes mon capitaine, c'est pour cela que je me tais. Mais, jour de Dieu! si j'avais en main mon escopette...

LE CAPITAINE

Eh bien I que me ferais-tu ?

L'ÉTINCELLE

Seigneur, calmez-vous! {A part.) Le malheureux! il est perdu.

REBOLLEDO.

Vous me parleriez sur un autre ton.

LE CAPITAINE

Qu'attends-je donc? que tardé-je à tuer cet audacieux, cet insoient?

2»2 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

RBOLLEDO.

Je fuis ; mais c'est seulement par respect pour les insignes du grade.

LE CAPITAINE

Tu auras beau fuir, je le tuerai.

l'étincelle, à part.

Hélas I il a déjà fait des siennes l

LE SERGENT

Calmez-vous, seigneur I

l'étincelle.

Ecoutez!

LE sergent.

Un moment ! arrêtez !

l'étincelle.

Ah ! c'est fini, nous n'aurons pas les jeux !

ReboUedo fait. Le capitaine le poursuit l'épée à la raaiu.
Entrent JUAN et CRBSPO. Juan a une épée.

L'ÉriNCELLE.

Vite, accourez ! accourez tous !

CRESPO

Qu'est-il donc arrivé?

JUAN

D'où venait ce bruit?

l'étincelle.

Le capitaine vient de tirer Tépée contre un soldat, et il le poursuit dans l'escalier.

N'est-ce pas jouer de malheur?

l'étincelle.

Montez tous pour l'arrêter.

JUAN

Il nous a servi à grand'chose de vouloir cacher ma cousine et ma sœur!

SCÈNE m

Une chamorc dans la maison de Pedro Crespo.

Entrent REBOLLEDO, en courant, ISABELLE et INÈS.

rebollo.

Mesdames, puisqu'un temple a toujours été considéré comme un asile inviolable, que cet appartement me serve d'asile, car il est le temple de l'amour.

ISABELLE

D'où vient que vous fuyez ainsi ?

INÈS

Pour quel motif avez-vous pénétré ici ?

ISABELLE

Qui VOUS poursuit? qui vous cherche?

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

C'est moi qui veux tuer ce drôle ; et, vive Dieu I si j'en croyais...

ISARELLE.

Modérez-vous, s'il vous platt, seigneur, ne fût-ce que parce qu'il s'est réfugié auprès de moi. Les hommes tels que vous doivent leur protection aux femmes, non pour ce qu'elles sont individuellement, mais parce qu'elles sont femmes. C'en est assez pour vous, étant qui vous êtes.

LE CAPITAINE

Un autre asile, quel qu'il fût, n'aurait pu le sauver de ma fureur ; votre rare beauté a seule ce pouvoir ; c'est à votre seule beauté que j'accorde sa vie. Mais considérez, madame, qu'il ntest pas bien à vous, dans cette circonstance, de donner la mort à un homme qui pour vous vient d'accorder la lie à un autre.

ISABELLE

Seigneur cavalier, si votre courtoisie nous a imposé des obligations éternelles, vous en témoignez bientôt le regret. Je vous ai supplié d'épargner ce soldat; mais veuillez laisser à ma reconnaissance le soin d'acquitter la dette que j'ai contractée envers vous.

LE CAPITAINE

Madame, en vous voyant j'ai admiré votre beauté ; je vous écoute, et votre esprit me charme. Jamais, jusqu'à ce jour, on n'a vu réunis à ce point la beauté et l'esprit.

Entrent PEDRO CRESPO et JUAN, l'épée à la main, L'ÉTINCELLE fessait.

CRESPO

Qu'est-ce donc, seigneur cavalier? je craignais, je m'imaginai vous trouver prêt à tuer un homme, et tout au contraire... ISABELLE, à part* Que le ciel me protège!

CRESPO, continuant.

Je vous trouve disant des douceurs à une femme. Il faut que vous soyez certes d'un sang bien noble, pour que votre colère puisse s'apaiser si promptement !

LE CAPITAINE

Celui à qui sa naissance impose des devoirs, est tenu d'y soumettre sa conduite; et le respect que je dois à cette dame a fait taire ma fureur.

CRESPO

Isabelle est ma fille ; et, seigneur, elle est une paysanne et non pas une dame.

JUAN, à part.

Vive le ciel ! tout ceci n'a été qu'une ruse pour pénétrer dans cet appartement. J'enrage au fond de l'âme que l'on puisse pen-

ser que je donne là-dedans; ii n'en sera pas ainsi I {Haut.) Seigneur capitaine, vous auriez dû mieux apprécier le désir qu'a mon père de vous être agréable, et lui épargner une insulte. CRESPO, à Juan.

De quel droit vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas, drôle? et que parlez-vous d'insulte? Si le soldat lui a manqué, n'était-il pas tout simple qu'il courût à sa poursuite?... Ma fille, votre sœur, est fort sensible à la générosité avec laquelle il a traité ce malheureux ; et moi, je le suis également des égards qu'il a eus pour ma fille.

LE CAPITAINE, à Juan.

Il est clair que je n'ai pas eu d'autre motif, et j« vous engage à mieux peser vos paroles.

JUAN

J'ai bien vu ce qui en est.

CRESPO

Ne parlez pas ainsi.

LE CAPITAINE

Qu'il rende grAces à votre présence si je ne le ehAtie pas comme il mérite.

^ CRESPO

Un moment, seigneur capitaine ! Moi, j'ai le droit de châtier mon fib si je le veux, et vous, vous ne l'avez pas I

JUAN

Et moi, je puis tout souffrir de mon père, mais d'un autre je ne souffre rien.

LE CAPITAINE

Que feriez-vous donc ?

JUAN

Je défendrais mon honneur, dussé-je y périr.

LE CAPITAINE

Eh quoi! un vilain a donc de l'honneur?

JUAN

Tout comme vous ! car s'il n'y avait pas de laboureurs, il n'y aurait pas de capitaines.

Vive Dieu! j'en ai trop entendu.

Tous trois tireil Yé[yée.

CRESPO

Voyez! je me mets entre vous.

BEBOLLEDO.

Vive ie Christ! Vois-tu, rÉtincelle, il va y avoir du grabuge.

l'étincelle, appelant, Holà! la garde! la garde!

REROLLSDO, annonçant.

Messeigneurs, attention 1 voici don Lope 1

Entre DON LOPE , richement vêtu DON LOPE.

Qu'est-ce donc ? la première chose que je vois en arrivant ici, c'est une querelle.

LE CAPITAINE, à part.

Don Lope de Figueroa est arrivé bien mal à propos !

CRESPO, à part.

C'est que, par Dieu! mon jeune drôle aurait tenu tête à tout le monde.

Qu'est-ce? que s'est-il passé? parlei; autrement, vive Dieu! hommes, femmes, domestiques, je jette tout par la fenêtre. C'est bien assez pour moi d'être monté jusqu'ici, avec l'enragée douleur que j'ai à cette jambe... que je donne à tous les diables, ainsi soit-il!... Et j'entends au moins que vous me disiez ce qui en est.

CRESPO

Ce n'est rien, seigneur.

DON LOPE

Parlez, dites la vérité.

LE CAPITAINE

Eh bien ! vous saurez, seigneur, que comme je suis logé ici, un soldat...

DON LOPE

Achevez. *

LE CAPITAINE

Un soldat, dis-je, m'ayant manqué de respect, m'a forcé à tirer l'épée ; il a fui, et s'est sauvé dans cet appartement; j'y suis entré à sa suite ; j'y ai trouvé ces deux paysannes ; et leur père ou leur frère, je ne sais trop ce qu'ils sont, se fâchent de ce que je suis entré jusqu'ici.

DON LOPE

Eh bien I je suis arrivé fort à propos, et je donnerai satisfaction à tout le monde. Dites-moi, qui est le soldat qui a mis son capitaine dans l'obligation de tirer l'épée?

REBOLLEDO, à part.

Est-ce que je vais payer pour tous?

ISABELLE

Voilà riorome qui est entré ici en fuyant.

Qu'on lui donne deux tours d'estrapade ^

• Ytym U» Mippllice ^lo i'estrapade on élevait !<• criminol au liaul d'une longue i>i^ce .le

REBOLLEDO.

L'estrap!... Qu*e8t-ce donc qu'on va me donner, seigneuf *?

DON LOPE

L'estrapade.

REBOLLEDO.

Je ne suis pas homme à être traité ainsi.

L'itTINCELLE.

Oh! comme ils vont me l'arranger de ce coupl LE CAPITAINE, has, à Reholledo.

Pour Dieu! Rebolledo, tais-toi ; je m'engage h te tirer de là.

REBOLLEDO, bos, OU Capitaine.

le n'ai guère envie de me taire ; car si je me tais, on me liera les mains derrière te dos comme à un soldat qui s'est mal conduit. {Haut.) Le capitaine m'a ordonné de feindre une querelle avec lui, afin d'avoir un prétexte pour entrer ici.

Vous voyez maintenant, seigneur, que nous n'avions pas tort.

DON LOPB.

Si fait, vous avez eu tort, et vous avez eiposé votre village à être mis sens dessus dessous. — Holà, tambour, à l'ordre! que tous les soldats rentrent au corps de garde, et que personne ne sorte de la journée sous peine de mort!... Et pour que vous ne restiez plus tous les deux sur les difficultés qui se sont élevées entre vous et que vous soyez également satisfaits, [au capitaine] cherchez un autre logement; à compter de ce jour je m'installe dans cette maison jusqu'à ce que nous partion^pour Guadalupe, où est le roi.

LE CAPITAINE

Je ne sais qu'obéir à vos ordres.

Le capitaine, RchoUedo, le sergent et rÉtinedie sortent.

CRESPO, à Isabelle, Rentrez, ma fille. {Elle s'en va. A don Lope.) Je vous rends mille grâces, seigneur, pour la bonté que vous avez eue d'arrêter cette affaire, car je me serais perdu.

DON LOPE

Comment donc vous sericz-vous perdu, dites-moi?

CRESPO

En tuant un homme qui aurait cherché à m'offenser 1c moins du monde.

DON LOPE

Savez-vous, vive Dieu! qu'il est capitaine?

bois, les mains lices derrière le dos avec une corde qai soutenait tout le poids du corps, et on le laissait tomber avec raideur jusqu'à deux ou trois pieds de terre.

- Tra... qtie han de darne, senor ? Estrapade se dit en espagnol trato de cuerda. Ainsi Reboîledo, dans le lexle, ne prononce que la première syllabe du mot trato.

CRESPO

Oai, vive Dieu! mais, quand il aurait été général, s'il eût offensé mon honneur, je l'aurais tué.

DON LOPB.

Si quelqu'un s'avisait de toucher le poil seulement du dernier de mes soldats, vive le ciel ! je le ferais pendre.

CRESPO

Et moi de même, si quelqu'un s'avisait seulement d'essayer de porter atteinte à mon honneur, vive le ciel ! je le ferais pendre également.

DON LOPE

Savez-vous qu'étant ce que vous êtes, il y a pour vous obligation de supporter ces charges?

CRESPO

Oui, avec mon argent ; mais avec mon honneur, non. Au roi, je suis prêt à donner mon bien et ma vie; mais l'honneur est le patrimoine de l'âme, et l'Ame on ne la doit qu'à Dieu !

DON LOPE

Vive le Christ l vous pourriez avoir raison.

CRESPO

C'est que, vive le Christ I je n'ai jamais tort.

Je suis fatigué, et' cette jambe, que le diable m'a donnée, a besoin de repos.

CRESPO

Qui vous dit le contraire? A moi le diable m'a donné un lit, et il sera pour vous.

DON LOPE

Et le diable l'a-t-il fait, votre lit?

CRESPO

Sans doute.

DON LOPE

Ëh bien! je m'en vais le défaire, car, vive Dieu! je suis fatigué.

CRESPO

Eh bien, vive Dieu I reposez-vous.

DON LOPE, à part.

Le vilain est têtù, et il jure autant que moi.

CRESPO, à part.

Le don Lope m'a l'air mauvais coucheur, et nous aurons peine à nous entendre.

208 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

JOURNÉE DEUXIEME

NONO

Et de telle manière, qu'il ne s'allume pas plus de feu chez U[^]i que chez vous. Il ne quitte plus sa porte, et à tout moment il lui envoie des messages. Un méchant petit soldat son confident ne fait qu'aller et venir.

HENDO.

Tais-toi ; en voilà assez. En voilà même trop. Je ne saurais en digérer autant à la fois.

NUNO

Je le crois bien I avec un estomac aussi affaibli 1

MENDO.

Allons, Nuno, causons sérieusement.

Plût à Dieu que ce fût une plaisanterie I

MENDO.

Et comment lui répond Isabelle?

NUNO

Comme à vous. Isabelle est une divinité du ciel, et les vapeurs grossières d'ici-bas n'arrivent pas jusqu'à elle.

MENDO, lui donnant un soufflet.

Voilà pour toi, maraud : attrape 1

NUNO. * -

Et vous, ^ puissiez -vous attraper un bon mal de dents! car vous m'en avez cassé deux. Mais, après tout, vous avez bienfait; car ces meubles-là sont inutiles à votre service. — Voici le capitaine.

MENDO.

Vive Dieu I si je ne considérais l'honneur d'Isabelle / je vous l'aurais bientôt expédié. " ^

NUNO

Prenez garde à vous I

Entrent LB CAPITAINE, LE SERGENT et REBOLLBDO.

MBNDO.

Éloignons-nous pour écouter. Viens avec moi par ici.

Mendo et Nano vont de l'autre cà\é du théâtre. LB
CAPITAiNB.

Ce que je sens, ce que j'éprouve, ce n'est pas de la rage, c'est de
la fureur.

REBOLLBDO.

Plût à Dieu, seigneur, que vous n'eussiei jamais vu cette jolie
villageoise qui vous coûte tant de chagrins 1

LE CAPITAINE

Que t'a dit sa suivante?

REBOLLEDO.

Vous savez ses réponses ordinaires.

ftBNDO, àNufU),

C'est décidé, mon cher. Et puisque voici la nuit qui étend au
loin ses voiles sombres, je ne dois pas réfléchir davantage au par-
ti que prendra ma prudence. Viens me donner mes armes.

NUNO

Eh quoi ! seigneur, quelles autres armes avez-vous, que celles qui sont peintes sur un carreau de faïence bleue *, au-dessus de la porte de votre maison?

HENDO.

Dans ma sellerie, je pense, nous trouverons quelque chose de convenable.

NUNO

Partons sans que le capitaine nous aperçoive.

Mendo et Nafio torlent.

Est-il possible qu'une petite paysanne ait tant de fierté! Ne pas daigner me répondre un mot agréable !

LE SERGENT

Les femmes de ce genre, seigneur, ne s'éprennent guère des hommes tels que vous ; elles écouteront plus volontiers un rustre qui leur conterait fleurettes. Vos regrets, d'ailleurs, sont bien gratuits. Ne partons-nous pas demain ? et comment voulez-vous, en un seul jour, en venir à bout?

LE CAPITAINE

En un jour le soleil éclaire le monde et disparaît ; en un jour on

* Comme Nuò se railU; constamment de son maître, il veut dire, «ans doute, que ce* Ini-ci, afin d'é|>argner la main d'œuvre, avait fait |icindre ses arnes sur uA carreau pro ptti à fa-re dis comi>ariimeus.

210 L'ALCADÈ DE ZALAMEÂ.

i>ouleverse un état; en un jour des pierres se changent en un noble édifice ; en un jour Ton gagne ou l'on perd une bataille ; en un jour la mer s'agite et se calme ; en un jour l'homme naît et meurt : pourquoi donc mon amour ne pourrait-il pas aussi en un jour briller et s'éteindre comme le soleil, traverser une révolution comme un état, s'élever entièrement comme un édifice, éprouver les alternatives de la défaite et de la victoire, se montrer comme la mer orageux et tranquille, et enfin vivre et mourir comme un être doué de sentiment? Et puisqu'un seul jour a suffi pour me rradre si à plaindre, pourquoi un seul jour ne suffirait-il pas pour me rendre le plus heureux des hommes? Serait-ce à dire que le bien est plus difficile à venir que le mal?

LE SBRGBNT.

Quoi? pour l'avoir vue une seule fois vous êtes pris à ce point!

LE CÂPITAmE.

N'est-ce donc pas assez de l'avoir vue une fois ? Une seule étincelle suffit pour causer un incendie. Un seul moment suffit pour qu'un volcan s'entr'ouvre et lance au loin des torrens de soufre et de flammes. Un seul moment suffit pour que le tonnerre brise et renverse tout ce qu'il trouve sur son passage. Un seul moment suffit pour que le canon éclate en vomissant l'horreur et la mort. Pourquoi donc un moment ne suffirait-il pas aussi à l'amour pour causer les mêmes ravages que l'incendie, le volcan, la foudre, et le canon ?

LE SERGENT

Ne disiez-vous pas ce matin qu'une paysanne n'était jamais belle à vos yeux?

LE CAPITAINE

Oui, et c'est cette confiance qui m'a perdu ; car lorsqu'on sait que l'on va courir un danger, on l'évite en se tenant sur la défensive; mais si l'on croit n'avoir rien à craindre, on va sans précautions, et l'on est pris au dépourvu. Je m'attendais à trouver une paysanne, et c'est une divinité qui s'offrit à ma vue. Il est tout simple que j'aie succombé. Jamais je n'ai rien vu d'aussi parfait, d'aussi divin. Je ne sais ce que je ne ferais pas pour la voir.

REBOLLEDO.

Nous avons dans la compagnie un soldat qui chante dans la perfection, et l'Étincelle, qui est mon prévôt des jeux, est la première femme du monde pour les chansons d'amour. Allons, monseigneur, faire de la musique, chanter et danser sous ses fenêtres. Par ce moyen vous pourrez la voir et même lui parler.

LE CAPITAINE

c'est que don Lope de Figueroa est logé dans sa maison, et je ne voudrais pas l'éveiller.

REBOLLEDO.

Soyez tranquille , sa jambe ne le laisse pas dormir. Après tout, seigneur[^] au pis aller, c'est nous qu'on accusera. Il vous est facile de ne pas vous compromettre. Vous n'avez qu'à venir déguisé parmi les chanteurs.

LE CAPITAINE.

Il y aurait beaucoup à dire à cela; mais la passion l'emporte. Ainsi, tenez-vous tous prêts pour ce soir. Seulement, que je ne sois pas censé en avoir donné l'ordre. — Ah t Isabelle, que de soucis tu me causes!

Le capitaine «t Id sei^eni sorleul.

Entre L'ÉTINCELLE.

l'étincelle.

Un moment, s'il te platt.

REBOLLEDO.

Qu'est-ce donc?

l'ietincelle.

C'est un pauvre diable à qui je viens de faire une égratignure au visage.

Et quel a été le motif de la querelle ?

L'ietINCELLE.

Il a voulu me tricher, me soutenant pendant deux heures qu'il avait fait un coup que j'avais bien vu qu'il n'avait pas fait. A la fin je me suis fâchée, et je lui ai parlé avec ceci. {Elle montre un poignard.) Mais pendant qu'on le panse chez le barbier, allons au corps de garde, et là, je te raconterai l'affaire.

REBOLLEDO.

J'aime à te voir bien disposée lorsque je suis en train.

l'étincelle.

Tant mieux I... Voici mes castagnettes; que veux-tu que je chante?

REBOLLEDO.

Ce sera pour ce soir, et la musique doit être complète. Mais ne nous arrêtons pas davantage ; allons au corps de garde.

L'ÉTINCELLE

Je veux qu'on se souvienne de moi dans le monde et que l'on parle long-temps de l'Étincelle.

Ils sortent.

SCÈNE U

Le jardio de Pedro Crespo.

Entrent DON LOPE et PEDRO GRESPO.

CRESPO

Mettez ici la table du seigneur don Lope. Cet endroit-ci sera plus ^rais. {A don Lope.) Vous soupercz là de meilleur appétit ^ sei-

212 L'ALCADE DE ZALAMÊA.

gneur; car enfin nous sommes au mois d'août, et Ton aime à respirer la fraîcheur du soir.

DON LOPE

Cet endroit-ci me semble délicieux.

CRESPO

C'est un morceau du jardin où ma fille a l'habitude de venir se distraire. Asseyez-Yous, seigneur ; l'air qui se joue dans le feuillage de cette treille et le bruit que fait cette fontaine forment un agréable murmure. On dirait un luth d'argent et de nacre dont les cordes sont des cailloux dorés. Pardonnez, seigneur, si tous n'avez ici pour toute musique que celle de ces instrumens , et si je ne tous donne pas en même temps un concert de voix. Mais je n'ai ici pour tous chanteurs que les oiseaux qui gazouillent, et ces chanteurs-là se reposent la nuit, et ne sont pas à mes ordres... Asseyez-vous donc, seigneur, et tâchez d'oublier vos continuelles souffrances, toorf LOPE.

Impossible!... Cette maudite jambe me les rappelle à chaque instant. Dieu me soit en aide!

CRESPO

Qu'il vous soit en aide I Amen !

DON LOPE

Que le ciel me donne de la patience!... Asseyez-vous, Crespo.

CRESPO

Je suis fort bien debout, seigneur.

Asseyez-vous, vous dis-je.

CRESPO

Puisque vous l'exigez, seigneur, j'obéis ; mais en ajoutant que vous auriez dû n'y pas faire attention.

DON LOPE

Vous ne savez pas à quoi je pense, Crespo?... C'est que hier, sans doute, la colère vous avait mis hors de vous.

CRESPO

Rien n'est capable, seigneur, de me mettre hors de moi.

DON LOPE

Pourquoi donc, alors, vous êtes-vous assis sans que je vous l'aie dit, et même sur le meilleur siège ?

CRESPO

Parce que justement vous ne me l'avez pas dit; et aujourd'hui que vous me le dites, je n'aurais pas voulu m'asseoir. Il faut n'être poli qu'avec ceux qui le sont.

DON LOPE

Hier vous ne faisiez que jurer, gronder, pester, et aujourd'hui VOUS êtes la réserve et l'urbanité même

CRESPO

C'elt que, seigneur, je réponds toujours dans le ton et dans le

JOURiNĚĚ II, SCĚiNĚ 11. 213

sens de celui qui me parle. Hier vous me parliez Vous-même comme vous dites; la réponse devait être À l'unisson de la de-

mande. J'ai pour politique de jurer avec celui qui jure, de prier avec celui qui prie ; je m'accommode à tout. Et c'est au point que je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit, parce que je pensais à votre jambe ; et même ce matin je me suis trouvé avec des douleurs aux deux jambes ; car^ comme j'étais embarrassé de savoir de laquelle vous souffriez, si de la droite, si de la gauche, pour ne pas commettre d'erreur j'ai eu mal à toutes deux. Veuillez donc me dire, seigneur, je vous prie, de quelle jambe vous souffrez, afin qu'à l'avenir je n'en sente plus qu'une seule.

DON LOPE

N'ai-je pas bien le droit de me plaindre, si depuis trente ans que j'ai fait en Flandre ma première campagne, constamment exposé aux frimas de l'hiver et à l'ardeur de l'été, je n'ai jamais eu de repos et n'ai jamais passé un moment sans souffrir?

GRESPO.

Le ciel vous donne de la patience, seigneur!

DON LOPB.

Ce n'est pas là ce que je demande.

CRESPO

Eh bien ! qu'il ne vous en donne pas.

DON LOPE

Je m'en moque I Tout ce que je souhaite, c'est que mille démons emportent la patience et moi avec.

CRESPO

Amen 1 et s'ils n'accomplissent pas ce souhait, c'est qu'ils ne font jamais rien de bon.

Jésus I Jésus!

^ CRESPO

Qu'il soit avec vous et avec moi !

DON LOPE

Vive le Christ I je n'y tiens plus.

CRESPO

Vive le Christ 1 j'en suis fîBiché.

Entre JUAf) , il apporte ane table.

JUAN

Seigneur, voici la table.

DON LOPE

Pourquoi mes gens ne viennent-ils pas me servir?

CRESPO

C'est moi, seigneur, qui, sans votre permission, leur ai dit de ne pas venir, et de ne faire dans ma maison aucune disposition pour votre service. Car *j'espère, grâce à Dieu, que vous n'y manquerez de rien.

214 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

Puisque mes gens ne doivent pas venir, faites-moi le plaisir d'ap-peler votre fille, afin qu'elle soupe avec moi.

CRESPO

Juan, dis à ta sœur de venir à l'instant.

Joan va du côté de la maisoa.

DON LOPE

Mon peu de santé doit écarter tout soupçon de ce côté-là.

CRESPO

Quand bien même, seigneur, votre santé serait telle que je le désire, je n'aurais pas de soupçon. Vous faites injure à mon dévouement, je n'ai aucune inquiétude de ce genre. Si je lui ai re-commandé d'abord de ne pas sortir de son appartement, c'était pour qu'elle n'entendit pas des propos trop libres. Mais, seigneur, si tous les soldats étaient polis comme vous, j'aurais voulu qu'elle fût la première à les servir.

DON LOPE, à part.

Le vilain est très-adroit ou très-prudent.

Enlrent INÈS et ISABELLE.

ISABELLE

Qu'est-ee que vous ordonnez, mon père ?

CRESPO

' Ma fille, c'est le seigneur don Lope qui vous lait Thonneur de vous appeler.

ISAWLLE, à don Lope, Seigneur, je suis votre servante.

DON LOPE

C'est moi qui désire vous servir. {A part,) Qu'elle est charmante, et qu'elle a l'air modeste! {Haut,} Je vous invite à souper avec moi.

ISABELLE

Il sera mieux, seigneur, que ma cousine et moi nous vous servions à table.

Dmf LOPB.

Asseyez-vous.

CHESPO.

Asseyez-vous. Faites ce qu'ordonne le seigneur don Lope.

ISABELLE

Tout mon mérite est dans mon obéissance.

Elle a asseyé à table. On entend, venant du dehors, un bruit de guitares. DON LOPE.

Qu'est ceci?

CRESPO

Ce sont des soldats qui se promènent dans la rue en pinçant de la guitare et en chantant.

JOURNÉE II, SCÈNE II. 215

DON LOPE

Sans cette liberté, les fatigues de la guerre ne seraient pas supportables. Le métier de soldat est par lui-même assez pénible, et il faut de temps en temps les laisser s'amuser.

JUAN

Ayec tout cela cette Yie me plairait beaucoup.

DON LOPE

Vous serviriez volontiers ?

JUAN

Oui, seigneur, tout autant que votre excellence voudrait bien
«l'accorder sa protection.

UNB VOIX, du dehors.

Nous serons mieux ici pour chanter.

REBOLLBDO, du dehOTt,

AHonsI une petite chanson en l'honneur d'Isabelle; et pour qu'elle s'éveille, jette une pierre à sa fenêtre. CRESPO, à part, La sérénade s'adresse à un objet déterminé. Patience 1 URB VOIX, chantant, La fleur du romarin , Jeune et charmante Isabelle , Est aujourd'hui d'un bleu d'azur.

Et demain elle sera changée eu miel.

DON LOPB, à part.

Passes pour la musique ; mais jeter des pierres contre la maison où je suis logé, c'est par trop insolent. Cependant dissimulons à cause de Crespo et de sa fille. {Haut,} Us sont fous I

CABSPO.

Ce sont des jeunes gens... (A part.) Si ce n'était pour don Lope, je sortirais, et bientôt...

IUAN, à part.

Si je pouvais attraper la vieille rondache qui est dans U chambre de don Lope...

Où vas-tu, mon garçon?

JUAN

Je vais dire que l'on apporte le souper.

CRESPO

Nos valets l'apporteront.

TOUS, du dehors.

« Réveillez-vous, réveillez-vous, jeune Isabelle. »

ISABELLE, à part.

Qu'ai-je donc fait, 6 ciel ! pour encourager cette insolence ?

DON LOPE

Ceci devient par trop fort, et ne peut plus se tolérer!

Il renverse la table d'un coup de pied.

CRESPO

Oui» c'est trop Fort !

Il rcavcrsp un sii^c.

DON LOPE

J'ai perdu patience ; car n'est-il pas ennuyé, dites-moi, de souffrir ainsi d'une jambe ?

CRESPO

J'y pensais en ce moment même.

DON LOPE

En TOUS voyant renverser la chaise, j'ai cru que c'était tout autre chose.

CRESPO

Gomme vous aviez renversé la table, et que je ne me trouvais sous la main que cette chaise... {A part.) Dissimulons, honneur l
DON LOPE, à part.

Que je voudrais être dans la rue I {Haut.) Mais c'est bien. Je ne veux pas souper encore, et vous pouvez vous retirer.

CRESPO

Gomme il vous plaira.

DON LOPE

Que Dieu soit avec vous, mademoiselle I

ISABELLE

Que le ciel vous conserve, seigneur!

DON LOPE , à part.

Ma chambre donne sur la rue, et j'y ai vu suspendue une ron*
ilache.

CRESPO , à pan.

Il y a une sortie par la cour, et j'ai ma vieille épée.

DON LOPE

Bonsoir.

Bonsoir. {A part,) Je fermerai la porte sur mes enfans.

DON LOPE, à part.

J'entends qu'on laisse cette maison tranquille.

ISABELLE, à part.

Tous deux cherchent en vain à cacher leur mauvaise humeur.

INÈS, à part.

Ils cherchent à se tromper tous deux.

CRESPO

Hé! mon garçon?

JUAN

Seigneur?

CRESPO

Votre chambre est par là.

SCÈNE m

La rue devant la maison de Crespo.

Entrent LE CAPITAINE, LE SERGENT , L'ÉTINCELLE
et REBOLLEDO

avec des guitares, et des Soldats.

REBOLLEDO.

Nous serons mieux ici, l'endroit est plus favorable. Allons, que
chacun fasse sa partie.

L'ÉTINCELLE.

Est-ce que nous recommençons?

REBOLLEDO.

Sans doute.

L'ÉTINCELLE.

Maintenant je suis contente.

LE CAPITAINE

Elle n'a pas seulement entr'ouvert sa fenêtre, la petite malapprise!

LE SERGENT

On doit cependant nous avoir entendus.

l'étincelle.

Attendons.

LE SERGENT

Ce sera peut-être à mes dépens.

REBOLLEDO.

Voyons d'abord quel est celui qui vient à nous.

l'étincelle.

Ne voyez-vous pas un cavalier armé de pied en cap?

Eoirenl MENDO , avec sa lance , et NUNO.

IIENDO.

Ne vois-tu pas ce qui se passe ?

Je ne le vois pas, mais je l'entends.

MENDO.

Qui pourrait, 6 ciel ! qui pourrait souffrir tant d'audace?

NUNO

Moi.

MENDO.

Penses-tu qu'Isabelle ouvre sa fenêtre?

NUNO

Oui, elle l'ouvrira.

MENDO.

Non, elle n'ouvrira pas, drôle.

NUNO

Eh bien 1 elle n'ouvrira pas.

218 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

IIENDO.

Ahl jalousie! peine cruelle I... Je les chasserais bien tous à coups d'épée; mais je dois cacher mon mécontentement jusqu'à ce que je sache s'il y a en ceci de sa faute. '

NDNO.

En ce cas, nous pouvons nous asseoir.

MENDO.

Oui; de cette façon je ne serai pas reconnu.

REBOLLBDO.

L'homme s'est assis. On dirait une âme en peine qui rôde la nuit pour expier ses fautes. Il a un bouclier. — Allons, TÉtincelle, en avant une petite chanson qui nous ragaillardisse. l'^incbllle.

Je ne demande pas mieux.

Entrent DON LOFE et GRESPO , cbacoo d'ui^cAté différent et
répée à la main. .

L'iTiNCiLLE, chantant.

Vous connaissez Sampayo, La fleur des Andaloux, Le faraud
de meilleure mine, Et le plus célèbre des rufiens.

Un jour il trouva la Criarde ', Le soir à l'entrée de la nuit.

Qui causait avec le beau Garlo Dans le coin d'un cabaret.

Et Garlo, comme vous savez.

Est un bon et franc luron - Qui n'entend pas la plaisanterie, Et
ne se laisse pas marcher sur le pied.

Il tira donc aussitôt son épée.

Et frappant d'estoc et de taille

Don Lopc et Crespo se précipitent sur les chanteurs , Tépée à
la main. CRESPO.

Ce fut de cette manière.

Il s'y prit de la sorte. {Les chanteurs fuient dispersés.) Les voi-
là en déroute. {Apercevant Pedro Crexpo.) Mais non ; en voici un
qui s'obstine à rester.

CRESPO

Celui-ci qui tient ferme est sans doute quelque soldat.

DOPf LOPE.

Celui-là aura aussi son affaire.

Il y a ici «ne plaisanterie, une grâce^ qui tient en grande partie à la versification et qu'il sérail impossible de reproduire. Ces» , à peu près , comme si l'Élincelle venait de chanter « Il rencontra Vautre jour Gérardi», el que Rebolledo l'inlerrorapii immédiatement en disant aux autres soldats : « La rime veut que ce ffit un mardi. »

JOURNÉE II, SCÈNE IH. 219

CRESPO

IMais je le ferai décamper, lui aussi.

DON LOPE

.Allons, suivez les autres.

CRBSPO.

Suivez-les vous-même, ou je vous ferai courir.

Ils se DattêQt.

DON LOFE, à paru Vive Dieu! il se bat bien.

CRESPO, à part.

Vive Dieu! il n'a pas peur.

JUAN accourt l'épée è la main.

' JUAN, à part.

Pourvu que je le trouve ! [À Crespo.) Seigneur, me voici à votre côté.

DON LOPE

N'estHse pas Pedro Grespo î

CRESPO

Moi-même. Et vous, n'êtes-vous pas don Lopet

DON LOPE

Oui, je suis don Lope. Mais quoi 1 n'aviez-vous pas dit que vous ne sortiriez pas? Voilà un bel exploit l

CRESPO

Je ne vois pas ce que vous avez à dire : vous avez fait tout comme moi.

DON LOPE

Moi, c'est différent; j'étais offensé.

CRESPO

Et moi, à vous parler franchement, je suis venu me battre pour vous tenir compagnie.

DES SOLDATS, du dêhoTS.

Marchons tous ensemble contre ces vilains pour les exterminer*

LE CAPITAINE, du dehOTS»

Prenez bien garde!

Ils entrent tons.

DON LOPE

Un moment 1 Ne suis-je donc pas ici? Que signiGe cette conduite?

LE CAPITAINE

Les soldats s'amusaient dans cette rue à chanter doucement et sans bruit ; il s'est élevé parmi eux une dispute, et j'étais venu mettre la paix.

DON LOPE

Don Alvar, je sais parfaitement ce qui en est. Mais puisque voilà le village en révolution, je veux éviter un njalheur. En conséquence, comme voici le jour qui paraît, je donne l'ordre que.

220 L'ALCÀDĖ DE ZALAMÉA.

sans plus de relard, vous réunissiez la compagnie, et que vous partiez au plus tôt de Zalaméa. Et qu'on ne recommence plus ; autrement, vive Dieu t ce sera moi qui rétablirai la paix à grands coups d'épée.

LE CAPrrATNB.

Seigneur, la compagnie partira dans la matinée. {À part) Petite paysanne, tu me coûteras la vie I

CRESPO, à part.

Don Lope a la tête vive ; nous serons bien ensemble.

DON LOPE, à Crespo.

Venez avec moi. Je ne veux pas qu'on vous trouve seul nulle part.

Us «orleuU Entrent MENDO, et NUNO blessé.

MENDO.

Est-ce que ta blessure est sérieuse, Nuno ?

NUNO

Quand elle le serait encore moins, elle le serait encore trop pour m Ai, et je m'en serais bien passé.

MENDO.

Je n'ai jamais éprouvé un pareil chagrin.

NUNO

Ni moi non plus.

MENDO.

Je suis furieux. '— C'est donc à la tête que tu as reçu le coup ?

NUNO

Oui, dans tout ce côté-là.

On entend baUre le itmboar.

MENDO.

Qu'est ceci?

NUNO

C'est la compagnie qui va partir.

MENDO.

A la bonne heure!... Je n'aurai plus ainsi à craindre la rivalité du capitaine.

Ils partent dans la journée.

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

Sergent, tu partiras avant le coucher du soleil avec toute la compagnie; et, souviens-t'en, lorsque cet astre disparaîtra de l'horizon poUr se plonger dans l'océan espagnol, je t'attends à l'entrée de la forêt voisine. Je veux aujourd'hui naître à la vie au moment où le soleil finira sa carrière.

LE SERGENT

Silence ! j'aperçois quelqu'un du village.

MBNDO, à NuliO,

Tâchons de passer sans qu'ils se doutent que je suis f&ché. Toi» Nuno, fais bonne contenance.

NUNO

Gela ne m'est guère possible.

Mendo et Nano sortent.

LE CAPITAINE

Pour moi, je retournerai au yillage. Quelques cadeau m'ont valu la protection de sa servante, laquelle doit faire en sorte que je puisse parler à cette belle homicide.

Enfin, seigneur, si vous revenez, ne revenez pas seul ; car, voyezvous, il ne faut pas se fier à ces rustres.

LE CAPITAINE

Je le sais. Tu choisiras quelques hommes pour venir avec moi.

LE SERGENT

Je ferai tout ce que vous voudrez. — Mais si, par hasard, don Lope s'avisait de revenir et qu'il nous aperçût ?

LE CAPITAINE

Mon amour n'a rien à craindre de ce côte. Don Lope lui aussi part aujourd'hui même pour Guadalupe, où il doit rassembler tout le terce. C'est lui qui me l'a dit tout-à-l'heure quand je suis allé prendre congé de lui. Le roi doit s'y trouver. Il est en chemin.

LE SERGENT

Je vais, seigneur, exécuter vos ordres.

Il sorU LE CAPITAINE.

Songe qu'il y va de ma vie.

Entre REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

Bonne nouvelle, seigneur!

LE CAPITAINE

Qu'est-ce donc, Rebolledo?

REBOLLEDO.

Vous me devez pour cette nouvelle une bonne étrenne.

LE CAPITAINE

De quoi s'agit-il?

Vous avez un ennemi de moins.

LE CAPITAINE

Et lequel? Parle donc?

REBOLLEDO.

Ce jeune garçon, le frère d'Isabelle, don Lope Fa demandé à son père, et il vient avec nous. Je l'ai rencontré dans la rue tout habillé et plein d'ardeur, qui avait l'air moitié d'un laboureur, moitié

222 L'ALGÀDE DE ZALÀMÉA.

d'un soldat... De sorte que nous n'avons plus que le vieux contre

nous.

LE CAPITAINE.

Tout s'arrange à merveille; et, surtout, si je suis bien secondé par celle qui m'a promis pour cette nuit une entrevue avec elle.

REBOLLEDO.

Elle tiendra parole.

LE CAPITAINE

Je reviendrai ce soir. Maintenant je vais rejoindre la troupe qui est déjà en marche. Vous m'accompagnerez tous deux.

Nous deux? ce n'est pas beaucoup. Mais, vive Dieu! c'est assez contre deux autres, et même contre quatre, et même contre six.

Le CapiUioe sorL

l'Étincelle.

Et moi, si tu retournes, que deviendrai-je? Je ne serai plus en sûreté; car si celui que j'ai envoyé hier chez le chirurgien pour se faire recoudre ^ me trouvait seule...

REBOLLEDO.

Je ne sais que faire de toi... Dis-moi, estp-ce que tu n'aurais pas le courage de m'accompagner ?

l'étincelle.

Pourquoi pas? N'ai-je pas du courage comme un autre? et de plus, un habit de soldat?

REBOLLEDO.

Oh! quant à l'habit, ce n'est pas là ce qui nous manquera; nous avons celui de ce page qui est parti dernièrement. l'étincelle.

Eh bien I je le remplacerai.

REBOLLEDO.

Partons, le drapeau est en route.

l'étincelle.

Ah! je ne le vois que trop à présent, la chanson a raison: «L'amour d'un soldat ne dure qu'une heure 1 »

Us sorteoL

SCÈNE IV

Le devant delà maison de Pedro Crespo.

Entrent DON LOFE, PEDRO GRESPO et JUAN.

Je VOUS suis on ne peut plus reconnaissant de tout ce que vous

^ A cette époque , en l^pagne , les chirurgiens cousaient les blessures. Dans une de ses Nouvelle» instructives [Novelas ejemplares) , Cervantes représente plaisamment uu hravo qui a blessé son homme, et qui demande une récompense proportionnée an nooibre de points que le chirurgien a Tait à la blessure.

avez fait pour moi, mais principalement d*avoir bien voulu me confier votre fils. Je vous en remercie du fond du cœur.

CRESPO

Vous aurez en lui, seigneur, un serviteur dévoué.

DOX LOPK.

Je le prends comme un ami. Sa bonne tournure, son ardeur, son goût pour les armes, m'ont inspiré pour lui un véritable dévouement.

JUAN

Vous pouvez disposer de moi et de ma vie, seigneur. Vous verrez comme je vous servirai avec zèle ! comme je vous obéirai en tout !

CRESPO

Seulement, veuillez, je vous prie, l'excuser s'il est un peu gauche pour vous servir. Il a été élevé au village; la charrue, la pelle, la fourche, sont les seuls livres qu'il connaît; et dans ces livres l'enfant n'a pu apprendre ni le bel usage du monde, ni le langage des cours.

Maintenant que le soleil a perdu de sa force, il est temps que je parte.

JUAN

Je vais voir, seigneur, si l'on amène votre litière.

Il sort.

Entrent INÈS et ISABELLE.

ISABELLE

Ce n'est pas bien à vous, seigneur, de partir comme cela, sans daigner prendre congé de personnes qui ne désirent rien tant que de vous servir.

DON LOPE

Je ne serais point parti sans vous baiser la main et sans vous prier de me pardonner la liberté que je veux prendre , et que vous me pardonneriez, sans^ doute, en songeant que ce n'est pas celui qui fait le don qui oblige, mais celui qui auparavant a rendu service. Ce bijou, bien qu'entouré de diamans, n'est pas digne de vous être offert; mais je vous prie de l'accepter et de le porter par égard pour moi.

ISABELLE

Je suis fthé, seigneur, qu'il vous soit venu à l'idée de récompenser aussi généreusement notre hospitalité ; c'est nous-mêmes qui vous avons des obligations pour l'honneur que vous avez bien voulu nous faire.

DON LOPE

Ce n'est pas là une récompense ; ce n'est qu'un léger témoignage d'amitié.

224 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

ISABELLE

A ce titre seul je le reçois». — Permettes, seigneur, que je vous recommande mon frère» puisqu'il a été assez heureux pour que vous l'admettiez au nombre de vos serviteurs.

Entre JUAN.

DON LOPE

Je vous le répète, soyez pour lui sans inquiétude; il est avec moi.

JUAN

Seigneur, la litière est prête.

DON LOPE , à Crespo.

Demeurez avec Dieu !

CRESPO

Que lui-même vous garde!

DON LOPE

Adieu, bon Pedro Crespo.

CRESPO

Adieu, noble seigneur don Lope.

DON LOPE

Qui VOUS aurait dit, le premier jour que nous nous sommes vus ici, que nous deviendrions si bons amis pour la vie ?

CRESPO

Moi , seigneur , je l'aurais dit , si j'eusse pu deviner que vous étiez....

Eh ! pour Dieu ! achevez donc.

CRESPO, achevant sa phrase,

Un fou de si bonne espèce.

Don Lope s'cd ra.

CRESPO

Pendant que le seigneur don Lope fait ses préparatifs pour monter dans sa litière , écoute , mon fils , ce que j'ai à te dire en présence de ta sœur et de ta cousine. — Grâces à Dieu, Juan , tu sors d'une famille honnête et sans tache, mais tout-à-fait plébéienne. Je te dis l'un comme l'autre : l'un, pour que tu ne conçoives pas une telle tnéfiance de toi-même que tu n'oses aspirer à t' élever, par ta bonne conduite , au-dessus de ce que tu es ; l'autre pour que tu n'oublies jamais ce que tu dois être. Dans cette double vue , sois toujours modeste, et toutes tes actions seront réglées par la prudence, et tu ne connaîtras pas certains ennuis qui sont le désespoir de l'orgueilleux. Combien d'hommes, qui avaient de nombreux défauts, les ont rachetés par la modestie l et combien d'autres, d'ailleurs très-estimables , se sont fait haïr pour leur orgueil l Sois poli avec tout le monde, sois affable et généreux; car avec des saluts et de l'argent on se fait beaucoup d'amis, et tout l'or des Indes, toutes les richesses qu'enferme le sein des mers , ne valent pas l'avantage d'être aimé... Ne parle jamais mal des femmes, pas même de celles

de la plus basse classe : toutes sont dignes de dos égards ; c'est d'elles que nous sommes nés... Ne te bats point pour des bagatelles. Toutes les fois que je vois dans les villes des gens qui enseignent à tirer des armes , je me dis à part moi : a Ce n'est point là l'école que je voudrais ; ce n'est pas à se battre avec adresse, avec habileté, avec élégance, que les hommes devraient apprendre, mais à connaître les justes motifs pour lesquels ils

doivent se battre ; et s'il y avait un maître qui donnât des leçons de ce genre, tous les pères de famille, j'en suis sûr, lui conGe-raient leurs en fans. » Avec ces conseils , et l'argent que je t'ai donné pour ton voyage et pour te faire habiller en arrivant , avec la protection du seigneur don Lope, et enfin avec ma bénédiction, j'espère, mon fils. Dieu aidant, que je te verrai un jour dans une meilleure position. Adieu , mon enfant, adieu; car je sens que je m'attendris en te parlant.

JUAN

Mon père, vos paroles resteront à jamais gravées dans mon cœur, et de ma vie elles n'en sortiront. Permettez que je baise votre main. Et toi , ma sœur, embrasse-moi. J'entends partir la li-tière du seigneur don Lope, et je cours le rejoindre.

ISABELLE

Je voudrais' te retenir dans mes bras.

JUAN

Cousine, adieu.

INÈS

Je n'ai pas la force de te rien dire. Mes larmes te parlent pour moi. Adieu.

CRESPO

Allons, pars vite. Plus je te vois, plus je suis fôché que tu nous quittes. Et si je n'avais pas donné ma parole...

JUAN

Que le ciel demeure avec vous tous I

GRBSPO.

Et qu'il soit avec toi, mon enfant 1

Juan sort. ISABELLE.

Que vous avez été cruel, mon père I

CRESPO

A présent qu'il n'est plus là, devant mes yeux, je me sens moins affligé... Après tout, que serait-il devenu en restant avec moi? Ne serait-il pas devenu peut-être un fainéant, un mauvais sujet? 11 vaut bien mieux qu'il aille servir le roi.

ISABELLE

Je regrette qu'il parte ainsi de nuit.

CRESPO

Voyager de nuit, pendant l'été, ce n'est pas fatigue, mais plaisir ; et il importe qu'il rejoigne don Lope au plus tôt. {À part.) J'ai beau vouloir faire le brave, cet enfant m'a tout attendri.

ISABELLE

Rentrons, mon père, je vous prie.

INÈS

Puisque nous n'avons plus les soldats, restons encore un moment sur la porte, et jouissons de la fraîcheur de la soirée. Les voisins vont sans doute également sortir de leurs maisons.

A la vérité, je ne désire pas rentrer non plus, moi; car d'ici je vois le chemin qu'a suivi mon enfant, et il me semble que lui-même je le vois marcher. — Inès, apporte-moi un siège.

INÈS

Voilà un petit banc.

ISABELLE

On dit que cette après-midi la municipalité a fait l'élection des magistrats.

CRESPO

C'est toujours ici, au mois d'août, qu'ont lieu les élections.

Pedro Crespo, Isabelle et Inès s'asseyent.

Entrent, de l'autre côté, LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE et des Soldats.

LE CAPITAINE

Ne faites pas de bruit. Avance, toi, Rebollo, et va-t'en avvertir la servante que je suis ici.

REBOLLEDO.

J'y vais. Mais que vois-je ? Il y a du monde devant sa porte

LE SERGENT

Et moi, aux reflets de la lune qui éclaire leurs visages, il me semble reconnaître Isabelle.

LE CAPITAINE

Où il m'aurait encore que la lune, mon cœur me dit que c'est elle. Nous arrivons au moment favorable; et si nous avons du cœur, nous n'aurons pas à regretter d'être venus.

LE SÉLÉTR. ENT.

Capitaine, permettez-vous un conseil?

LE CAPITAINE

Non.

LE SERGENT

En ce cas, je ne vous le donnerai pas; faites tout ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE

Je m'approche hardiment, et j'enlève Isabelle. Vous, l'épée à la main, empêchez qu'on ne me suive.

LE SERGENT

Puisque nous sommes venus, c'est pour vous obéir.

LE CAPITAINE

N'oubliez pas : le rendez-vous est dans la forêt voisine, à main droite en quittant la route.

REBOLLBOO.

L'Étincelle?

L'étincelle.

Quoi?

Garde les manteaux.

L'ÉTINCELLE, à pari.

Quand on va se battre comme quand on va nager, le mieux est de garder les habits.

LE CAPITAINE.-

Je veux arriver le premier.

CRESPO

Nous avons assez respiré le frais ; rentrons.

LE CAPITAINE

Allons 1 à moi, mes amis !

Il sa précipite sur Isabelle.

ISABELLE, éperdue.

Âh! traître!... Que voulez-vous donc, seigneur?

LE CAPITAINE

C'est une fureur, un délire d'amour I

il l'eulève et sort.

ISABELLE, du dehors, Ah! traître... Mon père 1

CRESPO

Ah! les lâches!

ISABELLE, du dehors.

Mon père!

INÈS

Je rentre.

Hélas I vous avez profité de ce que j'étais sans épée, misérables, infâmes, traîtres !

REBOLLEDO.

Retirez-vous, ou vous êtes mort !

CRESPO

Que m'importe la vie quand on m'a ravi l'honneur?... Ah! si j'avais une épée!.... N'ayant pas d'armes, à quoi me servirait de les poursuivre?... et si je vais chercher mes armes, pendant ce temps je les perds de vue !... Que faire, cruel destin? De toute manière le danger est le même.

INÈS rentre avec une épée.

INÈS

Tenez, voilà votre épée.

Elle sort.

228 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

CRESPO

Cette épée vient à propos.... Maintenant, je pourrai sauver mon honneur, puisque je puis les poursuivre... Lâchez votre

proie, infâmes traîtres!... J'aurai ma fille, ou il m'en coûtera la vie.

LE SERGENT

Tous tes efforts seront inutiles; nous sommes en nombre.

Mes malheurs sont en nombre aussi ; et tous combattent avec moi I... Mais, hélas! la terre manque sous mes pas.

Il lombe.

REBOLLEDO.

Tuons-le.

i£, SERGENT.

Non pas! ce serait par trop dur de lui enlever en même temps la vie et l'honneur... Le mieux est de le lier et de l'emporter dans le plus épais du bois, afin qu'il ne puisse pas donner l'alarme. ISABELLE, du dehors.

Mon père ! mon père 1

CRESPO

Ma fille I

REBOLLEDO.

Emportons-le comme tu as dit.

CRESPO

ma fille I je ne puis te suivre que de mes soupirs I

On l'emporte.

ISABELLE, du dehors,

Mon père !

Ma fille!

CRESPO, du dehors.

SCÈNE V

Une forêt.

Enlrc JUAN.

JDAN.

Quelle est cette voii?. . quels sont ces gémissemens?... A Ten' trée du bois , mon cheval s'est abattu, et je suis tombé avec lui... J'entends d'un côté de tristes cris, et de l'autre des gémissemens lamentables ; et ces voii étouffées, je ne puis les reconnaître... Deux nécessités pressantes invoquent mon courage... deux êtres souffrants

m'appellent à leur secours Mais l'un est une femme; c'est elle

qu'il faut d'abord secourir. Je suivrai ainsi le double précepte de mon père : « Tirer l'épée quand le motif est grave, et honorer les femmes. »

SCÈNE I

Une forêt.

Entre ISABELLE.

ISABELLE

Ah ! puissé-jene plus Toir la lumière du jour, qui ne servirait qu'à éclairer ma honte !... tous, fugitives étoiles, ne permettez pas que l'aurore vienne si tôt vous remplacer dans la plaine azurée du ciel ; son sourire et ses larmes ne valent point votre paisible clarté ; et, s'il faut enfin qu'elle paraisse, qu'elle efface son sourire et ne laisse voir que ses larmes!... Et toi, soleil, roi des astres, prolonge ton séjour dans le sein profond des mers ; souffre , une fois du moins , que l'empire de la nuit dure quelques heures de plus ; et si tu écoutes ma prière , l'on dira de toi que tu diriges ton cours d'après ta seule volonté, et non d'après un ordre supérieur. Pourquoi voudrais-tu révéler au monde, avec ma triste aventure, le plus noir forfait, la plus atroce violence que le ciel ait permise pour châtier les humains!... Mais, hélas! tu es insensible à ma plainte; et pendant que je te prie de retarder ta course, je vois ta face majestueuse qui peu à peu s'élève au-dessus des monts ; comme si ce n'était pas assez de tous mes malheurs, et que toi aussi tu voulusses concourir à mon ignominie !-. Que faire? où aller? Si je laisse mes pas errans me ramener à la maison de mon père, quel affront pour ce vieillard infortuné, qui n'avait d'autre joie, d'autre bonheur, que de se mirer dans le pur cristal de mon honneur, désormais souillé d'une tache ineffaçable!... Et si par respect, par pudeur, je m'abstiens de retourner à la maison, ne sera-ce pas autoriser les soupçons de ceux qui penseront que j'ai été complice de mon infamie ; et mon

innocence ne me sauvera pas des propos de la méchanceté!... Combien j'ai eu tort de m'échapper en fuyant des mains de mon frère! N'eût-il pas mieux valu que dans sa colère il m'eût donné la mort sans retard, en voyant mon triste sort ?... Je veux l'appeler, je veux qu'il revienne furieux et qu'il m'ôte la vie... Mais j'entends une voix, des cris...

, CRESPO, du dehors.

Ah! tuez-moi... J'accepterai la mort comme un bienfait. La vie est un supplice pour un infortuné.

ISABELLE

Quelle est donc cette voix ? Elle ne prononce que des accents confus, et j'ai peine à la reconnaître.

230 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

CRESPO, du dehors.

Tuez-moi ! par pitié, tuez-moi !

ISABELLE

ciel ! lui aussi, il invoque la mort. Il est donc d'autres malheureux pour qui l'existence est insupportable!.... Mais que vois-je?

Une loile se lève» et l'on voit CRESPO, attaché à un arbre.

CRESPO

Si dans ces forêts il se trouve quelqu'un dont le cœur ne soit pas inaccessible à la pitié, qu'il vienne me donner la mort... Mais qu'aie-je aperçu, grand Dieu !

ISABELLE

Un homme attaché, les mains liées, au tronc d'un arbre !

CRESPO

Une femme qui conjure le ciel, qui se plaint et gémit I

ISABELLE

C'est mon père !

CRESPO

C'est ma fille!

ISABELLE

Mon père ! mon seigneur l

Viens, ma fille, approche ; détache ces liens.

ISABELLE

Je n'ose, mon père. Car, si après avoir rendu la liberté à vos mains je vous apprends mon malheur, furieux, vous tuerez une fille indigne qui vous a déshonoré. Sachez d'abord, mon père...

CRESPO

Non, Isabelle, tais-toi ; il est des malheurs qui n'ont pas besoin d'être racontés. Un seul mot les révèle.

ISABELLE

J'ai beaucoup de choses à vous apprendre ; votre vertu s'en irri-^ tera, et avant d'avoir tout entendu, vous voudrez vous ven-

ger. — Hier au soir, il vous en souvient, j'étais tranquille auprès de vous, je goûtais cette douce sécurité que vos cheveux blancs inspirent à ma jeunesse, lorsque ces traîtres masqués, se précipitant sur moi, m'enlevèrent malgré ma résistance, comme des loups affamés enlèvent une brebis innocente. Ce capitaine, cet hôte ingrat, qui en entrant dans notre maison y avait introduit le trouble et la perfidie, m'a saisie dans ses bras, pendant que des soldats, ses complices, protégeaient son attentat. Puis, il m'a emportée dans cet endroit retiré de la forêt, comme dans un asile assuré; car c'est dans les forêts que tous les crimes trouvent un asile. — Ici même, après avoir deux fois perdu connaissance, j'ai entendu votre voix qui s'est affaiblie peu à peu et a bientôt cessé de parvenir à mon oreille. D'a-

bord, ce que j'entendais, c'étaient des paroles distinctes; mais ensuite, ce n'a plus été qu'un écho lointain répétant confusément. Ainsi, quand on écoute un clairon qui s'éloigne, longtemps encore après qu'il est parti, on entend dans l'air des vibrations qui vous en rappellent la musique. — Donc l'inconnu, voyant que l'on avait cessé de le poursuivre, que je n'avais personne pour me défendre, et que là-bas elle-même, soit cruauté, soit vengeance, avait caché dans un sombre nuage cette lumière qu'elle emprunte au soleil, l'infâme voulut, il voulut, le misérable, justifier son amour par d'hypocrites paroles. Qu'il faut être hardi pour passer ainsi, d'un instant à l'autre, de la plus lâche offense à des protestations de tendresse 1... Malheur, malheur à l'homme qui veut obtenir un cœur par la violence 1 Comment ne voit-il pas que le véritable triomphe de l'amour est dans l'aveu de l'objet aimé, et que, sans cet aveu, sans le consentement du cœur, on ne possède jamais qu'une beauté froide et morte?... — Que de supplications je lui adressai ! avec quelle véhémence et quelle force ^

tantôt fière, tantôt soumise, j'ai tâché de fléchir son cœur... Mais, hélas ! vous le dirai-je, mon père ? orgueilleux, cruel, grossier, effronté, audacieux, il n'a rien voulu entendre ; il a été sans pitié ; et si ce que ma voix n'ose pas prononcer peut vous être expliqué par l'action , voyez, mon père : je cache mon visage de honte, je pleure amèrement mon malheur, je me tords les mains de colère, je frappe mon sein avec rage : c'est à vous d'interpréter ces démonstrations... Bref, j'exhalais des plaintes inutiles que le vent emportait, et je ne demandais plus de secours au ciel, contente d'invoquer sa justice, lorsque l'aube a paru, et, guidée par sa clarté, je me suis avancée dans la forêt ; mais tout-à-coup j'entends du bruit, je regarde, et j'aperçois mon frère. Hélas ! tous les malheurs accablent à la fois une infortunée !... Lui, à la lumière incertaine du jour naissant, il voit aussitôt ce qui s'est passé, et, sans dire un mot, il tire l'épée dont vous veniez de le ceindre. Le capitaine, à la vue de ce secours, hélas ! tardif, tire aussi son épée, et pare le coup que mon frère lui porte. Pour moi, tandis qu'ils se battent vaillamment, songeant que mon frère ignorait si j'étais innocente ou coupable, pour ne pas exposer ma vie dans une justification intempestive, je m'enfuis dans les profondeurs de la forêt, mais non sans regarder de temps en temps à travers le feuillage, car, malgré ma fuite, je désirais savoir l'issue de ce combat. Bientôt mon frère eut blessé le capitaine, qui tomba ; et, dans sa fureur, il allait lui porter un dernier coup, lorsque les soldats, qui venaient chercher le capitaine, le trouvant en cet état, veulent le venger. D'abord, mon frère essaie de se défendre ; mais, les voyant si nombreux, il s'éloigne précipitamment ; et eux , tout occupés de soigner le blessé, ils ne songent pas à le poursuivre. Ils ont emporté le capitaine dans leurs bras, du côté du

village, sans s'inquiéter de son crime , et ne pensant qu'à sa blessure. Et moi>

282 L'ÂLCADE DE ZALAMÉA. .

après tous ces malheurs, confuse, honteuse, désolée, j'ai couru à trayers la forêt, en tous sens, au hasard et sans guide , jusqu'à ce que j'aie pu me prosterner à vos pieds. Maintenant que je vous ai conté mes disgrAccs, prenez votre épée , mon père, punissez-moi, frappez-moi ; et si ce n'est pas assez de ce fer pour me donner la mort, enlacez mon cou dans ces liens que je détache en ce moment. Vous avez devant vous votre fille, votre fille déshonorée, tuez-la ; et l'on dira de vous que , pour ressusciter votre honneur, vous avez tué votre fille 1

GRBSPO.

Lève-toi, Isabelle, lève-toi ; ne reste pas plus long-temps à genoui... Sans ces événemens douloureux qui viennent parfois nous éprouver d'une manière si cruelle, nous ne connaîtrions pas le chagrin, et nous ne saurions pas le prix du bonheur... Ces malheurs sont le partage des mortels; il faut les accepter avec courage et les imprimer fortement dans son cœur. Allons, Isabelle, retournons vite à la maison, car ton frère est en danger, et nous aurons beaucoup à faire pour le rejoindre et le sauver.

ISABELLE, à part»

fortune I que médite mon père?... Est-ce de sa part prudence ou dissimulation ?

CRESPO

Marchons, ma fille; car, vive Dieu! si le besoin de se faire panser a forcé le capitaine à rentrer au village, il vaudrait mieux pour lui, j'imagine, mourir de cette blessure que de toutes celles. que je lui réserve. Je ne serai content que lorsque je l'aurai tué de ma main. Allons, ma fille, allons à la maison.

Entre LE GREFFIER.

LE GREFFIER

Seigneur Pedro Crespo, je viens vous apporter une bonne nouvelle et mon compliment.

CRESPO

Votre compliment!... et sur quoi, greffier?

LE GREFFIER

Le conseil vous a nommé alcade S et, en entrant en charge, vous avez pour étrennes deux grandes affaires. La première, c'est la venue du roi, qui, dit-on, arrive aujourd'hui ou demain ; l'autre, c'est que des soldats viennent de porter secrètement au village, pour le faire soigner, ce capitaine qui était ici hier avec sa compagnie. Il est blessé et ne veut pas dire par qui ; mais si l'on peut découvrir cela, ce sera une grande affaire.

' Dans l'ancienne constitution municipale de l'Espagne, l'Alcade (Alcalde) était à la fois maire , juge de paix , juge de première instance au civil et au criminel , etc. Cette dignité était conférée par l'élection libre du conseil de la commune.

CRESPO, à part.

ciel 1 au moment même où je songe à me venger , voUà qu'on me rend l'arbitre de mon honneur en remettant entre mes mains le bft ton de la justice !. .. Comment oserai-je me rendre coupable d'un attentat, en cette heure où je viens d'être nommé juge pour poursuivre les délits et les crimes I... Mais tout cela demande de longues réflexions. {Au Greffier,) Je suis très-reconnaissant de l'honneur qu'on vient de m'accorder.

LE GREFFIER

Venez, seigneur, à la salle du conseil prendre possession de votre charge ; et aussitôt vous pourrez procéder aux informations.

CRESPO

Marchons. Vous pouvez retourner chez vous.

ISABELLE

Que le ciel ait pitié de moi! Mon père, dois-je vous accompagner?

CRESPO

Ma fille, votre père est alcade ; il saura vous faire rendre justice.

Ils sortent.

SCÈNE U

Une maison de Zatoméa.

Entrent LE CAPITAINE , blessé, et LE SERGENT.

LE CAPITAINE

Puisque je n'avais rien ou peu de chose, pourquoi m'avez-vous transporté ici ?

LE SERGENT

Nous ne pouvions pas savoir ce que c'était avant qu'on vous eût pansé. Maintenant qu'on a vu ce que c'est, il ne faudrait pas exposer votre vie, à cause de la blessure ; mais nous devons avant tout arrêter le sang qui coulait.

LE CAPITAINE

Maintenant que me voilà pansé , ce que nous avons de mieux à faire, c'est de repartir au plus tôt, avant qu'on nous sache au village. Les autres sont-ils ici?

LE SERGENT

Oui, seigneur.

Éloignons-nous de ces vilains. S'ils apprenaient que je suis ici, nous serions obligés d'en venir aux mains avec eux.

Entre REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

Seigneur, voici la justice qui entre.

LE CAPITAINE

Qu'He à dém^er, moi, avec la justice civile^ ?

REBOLLEDO.

Tout ce que je'said, c^t qu'ils viennent d'entrer ici.

LE CAPITAINE

Après tout, c'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. Cette justice me protégera contre les gens de ce village, et force lui sera de me renvoyer au conseil de guerre ; et là, bien que mon affaire ait du louche, je n'ai rien à craindre.

REBOLLEDO.

Le paysan aura sans doute porté plainte contre vous.

LE CAPITAINE

Je le pense.

CRESPO, du dehors. Gardez toutes les portes ; ne laissez sortir aucun des soldats qui sont ici, et si l'un d'eui voulait sortir par force, tuez-le.

Entre GRBSPO, le bAton d'alcade à la maiu*. Le Greffier et les Membres du conseil l'accompagnent.

LE CAPITAINE

Comment ose-t*on entrer ici?... Mais que vois-je?

CRESPO

Et pourquoi non? la justice aurait-elle donc besoin de permission? Je ne le pense pas.

LE CAPITAINE

La justice, puisque c'est vous qui depuis hier la représentez dans ce pays, n'a rien à démêler avec moi; veuillez y réfléchir.

CRESPO

Au nom de Dieu, seigneur, ne vous fâchez pas ; je viens seulement, avec votre permission, remplir une formalité, et il importe que nous soyons seuls.

LE CAPITAINE, aux soldats.

Retirez-vous.

CRESPO, aux laboureurs.

Retirez-vous également. {Au Greffier.) Mais ne perdez pas de vue les soldats.

LE GREFFIER

Vous pouvez être tranquille.

Les soldats et les laboureurs sortent.

CRESPO

Maintenant que je me suis servi de ma qualité d'alcade et de représentant de la justice pour vous forcer à m'écouter, je dépose les marques de ma dignité, et je ne suis plus qu'un simple particulier

• En effet, «raprès leurs prérogatives, leur» privilèges [fueros)^ les militaires n'étaient pas soumis à la justice civile. Il en était de même en France dans le dernier siècle.

* Le bâton d'alcade [vara) est noir «l surmonté d'une pomme d'ivoire.

qui viens vous eiposer ma plainte. (Il dépose le hâton d'alectde.) Et puisque nous sommes seuls, seigneur don Alvar, parlons .avec une entière franchise, en ayant soin cependant que nos chagrins et nos ressentimens, qui couvent au fond de nos cœurs, ne viennent pas à éclater avec trop de violence... — Je suis homme de bien. Si j'avais eu le choix de ma naissance, j'aurais voulu, le ciel m'en est témoin, qu'elle fût sans aucune tache ni défaut dont mon amour propre eût à souffrir. Toutefois j'ai su mériter la considération de mes égaux ; le conseil municipal et les premiers du pays m'accordent leur estime. Quant à mon bien, il est suffisant, et même, grâce au ciel, je suis le plus riche laboureur qui soit dans la contrée... Ma fille, je le crois, a été élevée le mieux possible, dans une retraite absolue ; elle n'a eu sous les yeux que des exemples de sagesse et de vertu; sa mère — Dieu veuille avoir son âme dans le ciel! — était l'honnêteté même.... Pour que vous n'avez aucun doute à cet égard, il me suffira, je pense, seigneur, de vous dire que je suis riche, et que, malgré cela, personne ne parle mal de moi; que, sans être fier, je ne me laisse jamais manquer, et que nous habitons un petit village où l'on ne se contente pas de remarquer les défauts et les ridicules les uns des autres, mais où l'on se fait un plaisir de les publier... Que ma fille soit belle, seigneur, rien ne le prouve mieux que votre action, et les larmes qu'elle me cause en ce moment, — ces larmes que je répands devant vous avec tant de douleur... C'est de

là qu'est venu mon malheur... mais ne vidons pas encore la coupe d'amertume, et réservons quelque chose à mon chagrin... Cependant, seigneur, nous ne devons pas laisser tout faire aux circonstances, nous devons travailler de notre mieux à nous les rendre favorables... Ma douleur, vous le voyez, seigneur, est extrême; c'est au point que je ne puis m'en taire, et Dieu sait que si je pouvais la tenir renfermée dans mon sein, je ne serais pas venu vous trouver, et plutôt que d'en parler je me résignerais à mon triste sort... Voulant donc, autant que possible, avoir réparation d'un si cruel outrage, et ne pensant pas que la vengeance soit une réparation; après mille réflexions, je ne vois qu'un parti qui me convienne et qui puisse vous convenir à vous-même. C'est, seigneur, que dès ce moment vous preniez tout mon bien sans qu'il nous reste, à moi et à mon fils, un seul maravedis pour notre subsistance. Mon fils viendra vous prier genoux d'accepter cette offre, et ensuite nous nous en irons tous deux demander]'aumône> s'il n'y a pas pour vivre d'autre ressource ; et si tout mon bien ne vous suffit pas, vous pouvez encore nous marquer tous deux de la marque des esclaves^ et nous vendre comme tels; ce sera autant d'ajouté à

* Y si qutnis desde luego Poner una S y un clavo Boy dhdsosy vendemosj etc.

mot à mot : « Et si TOutToalez dès ce moment nous mottre à tons deux un S et un

2d6 L'ALGADË DE ZÀLAMÉA.

la dot que je vous cède ; mais» en retour, seigneur, rendez-nous l'honneur que tous nous avez ravi. Le vôtre, je crois, n'aura rien à en souffrir; car si vos enfans perdent quelque chose à m'a-

voir pour aïeul, ils en seront amplement dédommagés par l'avantage de vous avoir pour père. En Gastille, dit le proverbe, c'est le cheval qui porte la selle, et la chose est certaine... (// se Jette aux genoux du capitaine.) Voyez, seigneur, je vous en conjure à genoux, en inondant de pleurs ma barbe blanche et ma poitrine. Et enfin, seigneur, que vous demandé-je? je vous demande l'honneur que vous-même m'avez enlevé; et quoique ce soit mon bien, je vous le demande si humblement et avec tant d'instances, que je ne vous demanderais pas autrement quelque chose qui fût à vous... Songez que je pourrais le reprendre de mes propres mains, et je me contentv> de le recevoir des vôtres.

LE CAPITAINE

Vieillard ennuyeux et bavard, tu as poussé à bout ma patience. Rendez-moi grftce, toi et ton fils, si je ne vous tue pas de mes mains; mais la beauté d'Isabelle me désarme. Voulez-vous une réparation l'épée à la main? je ne demande pas mieux. Préférez-vous vous adresser à la justice? vous n'avez aucune juridiction sur ma personne.

CRESPO

Eh quoi ! seigneur, vous êtes donc insensible à mes larmes?

LE CAPITAINE

Les pleurs d'un vieillard ne signifient pas plus que ceux d'un enfant ou d'une femme.

CRESPO

Quoi! vous refusez toute consolation à une aussi grande douleur?

LE CAPITAINE

N'est-ce pas assez que je te laisse la vie?

CRESPO

Voyez, je suis prosterné à vos pieds, et je réclame en pleurant mon honneur.

LE CAPITAINE

Quel ennui !

CRESPO

Songez-y, je suis à présent alcade de Zalaméa.

LE CAPITAINE

Tu n'as, je te le répète, aucune juridiction sur moi» et le conseil de guerre m'enverra réclamer.

don, et noos vendre, etc. « Ces mots, Una S y un clavo forment une espèce de rebas qui signifie esdavo, esclave. Cerèbus, que les Espagnols emploient dans le langage habituel, semblerait indiquer qu'autrefois en Espagne les esclaves étaient marqués sur quelque partie du corps, d'un S et d'un don, et que cette marque servait à constater leur condition.

JOURNÉE m, SCÈNE II. 237

CRBSPO.

C'est Votre dernier mot?

LE CAPITAINE

Oui, insupportable vieillard.

GRESPO.

Il n'y a donc plus de remède?

LE CAPITAINE

Il n'en est pas d'autre pour toi que de te taire.

CRESPO

Pas d'autre?

LE CAPITAINE

Non.

CRESPO, se relevant. Eh bien! je jure Dieu que tous me le payerez! {Appelant,) Holà!

Il reprend le bâton d'alcade.

LE GREFFIER, du dehors,

Seigneur? ,

LE CAPITAINE

Que prétendent donc ces yllains?

Entrent LES LABOUREURS et LE GREFFIER.

LE GREFFIER

Qu'ordonnez- TOUS, seigneur alcade ?

CRESPO

J'ordonne que l'on arrête le capitaine.

LE CAPITAINE

Quelle insolence ! Un homme de ma sorte ! un officier du roi !
Cela n'est pas possible.

CRESPO

C'est ce que nous Terrons. Vous ne sortirez d'ici que prisonnier ou mort.

LE CAPITAINE

Je TOUS en préTiens, je suis capitaine en actiTité.

CRESPO

Et moi, par hasard, suis-je alcade en retraite ? Rendez-Tous prisonnier sur-le-champ.

LE CAPITAINE

Ne pouTant lutter contre tous tous, il faut bien que je me rende ; mais je porterai ma plainte au roi.

Et moi la mienne ; et, comme heureusement il n'est pas loin d'ici, il nous écouterà tous deux. — Remettez cette épée.

LE CAPITAINE

Il n'est pas couTenable que...

CRESPO

Cela est tout-à-fait convenable, puisque tous êtes prisonnier.

238 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

LB CAPITAINE, rendant son épée.

Traitez-moi avec respect.

CRESPO, avec ironie.

Oh! pour cela, c'est trop juste. {Aux laboureurs.} Conduisez-le, avec respect, à la prison ; mettez-lui, avec respect, les fers aux pieds et une chaîne au cou, et veillez, également avec respect, à ce qu'il ne puisse parler à aucun de ses soldats. Mettez aussi au cachot ceux qui l'ont assisté, parce que bientôt il faudra prendre, avec tout le respect possible, leurs déclarations, (^t* capitaine.) Et, ceci entre nous, si je trouve des charges suffisantes, je jure Dieu qu'avec toute sorte de respect je vous ferai pendre.

LE CAPITAINE

Ce que c'est que les vilains quand ils ont le pouvoir !

Les laboureurs emmènent le capitaine.

LE GREFFIER rentre , amenant REBOLLEDO et L'ÉTINCELLE, qui est en habits de page.

LE GREFFIER

Ce page et ce soldat sont les seuls que l'on ait pu arrêter; Tautre 8*est sauvé.

CRESPO

Celui-ci est le drôle qui chante; quand on lui aura passé un nœud coulant autour du gosier il ne chantera plus.

REBOLLEDO.

Mais, seigneur, quel mal y a-t-il à chanter?

CRESPO

Aucun, j'en conviens, et j'ai un instrument qui te fera chanter encore mieux. Déclare la vérité.

REBOLLEDO.

Et sur quoi?

CRESPO

Que s'est-il passé cette nuit ?

REBOLLEDO.

Votre fille le sait mieux que moi.

CRESPO

Déclare, ou tu vas mourir.

l'étincelle.

Courage, Rebolledo, nie tout hardiment ; et si tu tiens bon, je chanterai en ton honneur un joli couplet.

Et qui chantera un couplet pour vous?

l'étincelle.

A moi on ne peut pas me donner la torture.

CRESPO

Et pourquoi? je serais curieux de le savoir.

l'étincelle.

C'est l'usage... la loi le défend.

Et le motif?

Il est excellent.

Et quel est-il?

Je suis enceinte!

CRESPO

l'Étincelle.

CRESPO

l'étincelle.

CRESPO

Quelle impudence ! Mais ne nous emportons pas. N'êtes-You
pai un page d'infanterie? "

l'étincelle.

Non, seigneur, de cavalerie ^.

CRESPO

N'importe ! Décidez-Tous à faire vos déclarations.

l'étincelle.

Nous déclarerons tout ce qu'on voudra, et plus que nous n'en savons ; le pis serait de mourir.

CRESPO

Cela vous sauvera tous deux de la torture.

l'étincelle.

Puisqu'il en est ainsi , comme ma vocation est de clianter, je chanterai, vive Dieu I

Elle chante.

On veut me donner la torture.

REBOLLEDO, U ckante.

Et à moi que me donnera-t-on ?

CRESPO

Y pensez-vous?

l'étincelle# Nous préludons, puisque nous allons chanter.

lU sortenl.

SCÈNE m

La maison de Crespo.

Enlre JUAN.

JUAN

Depuis que j'ai blessé le traître, et que j'ai été obligé de m'enfuir à l'arrivée de ses nombreux complices, j'ai parcouru toute la forêt sans pouvoir trouver ma sœur; et c'est pourquoi je me suis décidé à revenir au village et à rentrer dans la maison , où je raconterai

' No soit page de gineta ?

— JVo, sefior^ sino de brida.

Les capitaines d'infanterie aTaient un page qui portait leur ginetUf lance courte et élégante, insigne de lear grade. — Nous n'avons pas besoin de dire que l'Étincelle s'amuse.

240 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

tout ce qui s'est passé à mon père. Je verrai ce qu'il me conseillera

de faire pour sauver en même temps la vie et l'honneur.

Entrent INÈS et ISABELLE.

INÈS

Ne te laisse pas aller ainsi à la douleur. Vivre dans un pareil chagrin, ce n'est pas vivre, c'est mourir.

ISABELLE

Hélas I... Et qui te dit, ma chère Inès, que je tienne à la vie?

JUAN, à part.

Je dirai à mon père... {Apercevant Isabelle.) Mais, que vois-je? n'est-ce pas elle? Qu'attends-je ?

Il lire M>n poignard.

INÈS

Mon cousin ?

ISABELLE

Que veux-tu, mon frère?

JUAN

Te punir d'avoir compromis ainsi ma vie et mon honneur.

ISABELLE

Écoute...

JUAN

Non ; vive le ciel ! tu mourras.

Entre GRESPO.

GRBSPO.

Qu'est-ce donc?

JUAN

Seigneur, c'est tirer satisfaction d'une injure, c'est venger un affront ; c'est ch&tier celle qui**.

CRBSPO.

Assez! tu t'abuses... Et comment as-tu osé paraître ici?

JUAN, il remarque le bâton d'alcade que porte son père. Quoi
I vous, seigneur, revêtu de ces insignes ?

CRESPO

Oser te présenter devant moi, lorsque tu viens de blesser un
ca« pitaine?

JUAN

Seigneur, si je me suis porté à cette extrénfité, c'a été pour dé-
fendre mon honneur et le vôtre.

Allons, Juan, c'est assez.— Qu'on le mène, lui aussi, en prison.

JUAN

Quoi! c'est ainsi que vous traitez votre fils ?

CRESPO

Quand il s'agirait de mon père, je ne me conduirais pas autre-
ment. (A part,) De cette façon j'assure sa vie ; et I*on dira que
c*est une singulière justice que la mienne.

JUAN

Écoutez du moins ma défense. J'ai blessé un traître, et je vou-
lais aussi tuer ma sœur.

CRESPO

Je le sais. Mais il ne suffit pas que je le sache comme particu-
lier; c'est comme alcade que je dois le savoir, et pour cela il faut
que je fasse une information sur l'événement. Jusqu'à ce que

l'instruction ait tout éclairci, tu resteras en prison. (A part,) Il me sera facile de le justifier.

JUAN

Il est impossible de rien comprendre à votre manière d'agir. Votre honneur est perdu , et vous faites arrêter celui qui vent vous le rendre , tandis que vous galrdez près de vous celle qui l'a compromis I

Od emmèDC Juan prisonnier.

Isabelle, viens signer ta plainte contre celui qui t'a outragée.

ISABELLE

Eh quoi ! mon père, cette offense que vous deviez ensevelir dans un silence étemel, vous ne craignez pas de la rendre publique ? Puisqu'il ne vous est pas permis de la venger, tAchez au moins de la taire. Dispensez-moi, je vous prie, d'une aussi pénible formalité, et croyez bien que j'ai d'autres moyens de réparer mon honneur.

Elle sort.

CRESPO

Inès, donne-moi mon b&ton d'alcade. Puisqu'elle ne veut pas se rendre à la douceur, je l'amènerai de force où je veux. DON LOPE, du dehors.

Arrête, cocher!

CRESPO

Qu'est ceci? qui donc descend devant ma maison?... qui donc entre chez moi ?

Entre DON LOPE.

DON LOPE

C'est moi , Pedro Grespo. J'étais déjà à la taoilié du chemin , et je suis obligé de revenir ici pour une affaire qui m'ennuie passablement. Comptant sur votre amitié , je n'ai pas voulu descendre ailleurs que chez vous.

CRESPO

Dieu vous garde, pour l'honneur que vous voulez bien me faire*.

DON LOPE

On n'a point Vu là-bas votre fils.

242 L'ALCADE DE ZALAMËA.

CRESPO

Vous en saurez bientôt le motif. Mais vous-même» seigneur, daignez me confier quel motif tous amène; tous paraissez bien émi..

DON LOPB.

C'est une insolence qu'on ne saurait imaginer, une témérité qu'on n'a jamais Tue... Un soldat, qui m'a rejoint en route, m'a raconté que... La colère, je l'aTOue, me suffoque.

CRSSPO.

AhcTez, seigneur.

DON LOPB, continuant.

. • • Qu'un méchant alcade de ce pays aTait fait arrêter le capitaine. Et, tIto Dieu! jamais ma maudite jambe ne m'a fait plus enrager ; car elle m'a empêché de Tenir plus tôt pour punir cet insolent. Par le Christ ! je le ferai mourir à coups de b&ton.

CRESPO

Eh bien ! seigneur, tous êtes rcTenu inutilement ; car l'alcade, je pense, ne se les laissera pas donner.

don LOPB.

Eh bien ! je les lui donnerai malgré lui.

CRBSPO. ••

Je ne Tois pas la chose si claire, et Totre ennemi ne tous eût pas donné un plus mauTais conseil. — SaTCZ-TOUS pourquoi l'alcade l'a fait arrêter?

DON LOPE

Non ; mais quel qu'en soit le motif, que la partie intéressée s'adresse à moi, et, s'il est nécessaire, on yerra que je sais faire couper des têtes comme un autre.

CRESPO

Vous ne comprenez pas bien, seigneur, je le TOis, ce qu'est d'ordinaire un alcade dans son Tillage.

don LOPB.

Est-il donc, au bout du compte, autre chose qu'un Tilain?

CRESPO

Un Tilain, soit ! Mais si ce Tilain se met en tête de faire étrangler le capitaine, tItc Dieu t rien ne pourra l'en empêcher.

DON LOPB.

On l'en empêchera, tItc Dieul Et si tous Toulez en Toir l'épreuTe» dites-moi donc où il demeure.

CRESPO

Tout près d'ici.

DON LOPB.

Qui est-il donc?

CRESPO

C'est moi!

DON LOPB.

ViTe Dieu ! je m'en doutais.

CRESPO

Vive Dieu ! c'est comme je tous le dis.

DON tOPE.

Eh bien I Grespo» ce qui est dit est dit.

CRESPO

Eh bien 1 seigneur Ti ce qui est fait est fait.

DON LOPE

Je suis venu délivrer le prisonnier et punir cet attentat.

CRESPO

Et moi, je le garde en prison pour le crime qu'il a commis.

DON LOPE

Savez-Tous bien que comme il est au service du roi, je suis son juge naturel ?

CRESPO

Savez-vous bien qu'il m'a enlevé ma fille?

DON LOPE

Savez-vous bien que je suis le maître de cette affaire?

Savez-vous bien qu'il m'a lâchement déshonoré dans la forêt voisine? *

DON LOPE

Savez-vous bien jusqu'où vont les privilèges de ma charge?

CRESPO

Savez-vous bien que je l'ai supplié d'arranger cela à l'amiable, et qu'il a refusé ?

DON LOPE

Vous usurpez une juridiction qui ne vous appartient pas.

CRESPO

Il a bien usurpé mon honneur, qui ne lui appartenait pas dayantage l

DON LOPE

Je saurai vous obtenir satisfaction, je vous le garantis.

CRESPO

Jamais je n'ai prié personne de faire pour moi ce que je pouvais faire moi-même.

DON LOPE

n faut absolument que j'emmène le prisonnier ; je m'y suis engage-

CRESPO

Et moi j'ai terminé ma procédure.

DON LOPE

Que voulez-vous dire avec votre procédure?

Ce sont des feuilles de papier que je couds l'une à l'autre, au fur et à mesure que Ton recueille les déclarations des témoins.

244 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

DON LOPE

J*irai l'enleYer dans sa prisoq.

CHESPO.

Je ne m'y oppose pas. Je tous préviens seulement que Tordre est donné que Von tire sur ie premier qui approchera.

DON LOPE

Je n'ai pas peur des balles, elles me connaissent. Mais je ne veux rien aventurer. {Parlant à un soldat qui l'a suivi.) Holàl soldat, courez au plus tôt, et dites à toutes les compagnies qui sont en marche de venir ici en bon ordre, formées en bataillons, tambour battant, mèches allumées.

SCÈNE IV

La place publique deZalaméa. Au mUieo do ihèâtre, au fond, la prison.

UNE VOIX, du dehors.

Soldats, voilà la prison où est enfermé le capitaine. Si l'on ne vous le rend pas à l'instant, mettez-y le feu ; et si le village s'insurge, mettez le feu au village.

LE GREFFIER, du dehors.

Ils auront beau incendier la prison, ils n'auront pas le prisonnier.

SOLDATS, du dehors.

Mort, mort aux vilains t

CRESPO, du dehors.

C'est ce que nous verrons !

DON LOPE, du dehors.

Il leur est venu du secours... En avant ! brisez les portes ! brûlez la prison !

Entrent, d'un côté, DON LOPE et les Soldats, et, de l'autre, LE ROI PHILIPPE II et sa Suite, CRESPO et les Paysans.

LE ROI

Qu'est ceci?... Quoi ! au moment où j'arrive je trouve tout en désordre !

DON LOPE

Sire, on n'a jamais vu tant d'audace de la part d'un vilain ; et vive Dieu ! si votre majesté fût arrivée un moment plus tard, elle eût trouvé ici une illumination générale.

LE ROI.

Que s'est-il donc passé ?

DON LOPE

Un alguacil a fait arrêter un capitaine, et bien que je sois venu le réclamer, on n'a pas voulu le rendre.

LE ROI

Quel est cet alguacil ?

CRESPO

Sire, c'est moi.

LE ROI

Et que dites-vous pour votre défense?

CRESPO

C'est que par la procédure est prouvé jusqu'à Tévioence un crime digne de mort. Il s'agit d'une fille enlevée, violée dans un bois, et que le ravisseur n'a pas voulu épouser, malgré les offres et les supplications du père.

DON LOPE

Sire, cet homme qui est l'alcade est aussi le père de la Glle.

CRESPO

Cela ne fait rien à l'affaire. Si un étranger venait me demander justice, ne devrais-je pas la lui rendre? Oui, sans doute. Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant que je fasse pour ma fille ce que je ferais pour tout autre? . . Sans compter qu'ayant arrêté mon propre fils, j'avais le droit d'être juste envers sa sœur. Qu'on vote si la cause a été bien instruite, qu'on recherche si j'y ai mis de la passion, si j'ai suborné quelque témoin, s'il a été rien changé à leurs déclarations: et après, qu'on me donne la mort.

V LE ROI, après avoir examiné la procédure.

C'est bien jugé. Mais vous n'avez pas autorité pour faire exécuter la sentence; ce droit appartient à un autre tribunal. Rendez donc le prisonnier.

CRESPO

Sire, cela me serait difficile. Comme il n'y a ici qu'une seule audience, c'est elle qui exécute tous les jugemens, et le dernier est exécuté.

LE ROI

Que dites-vous ?

CRESPO

Si vous en doutez, sire, regardez et voyez. — Cet homme c'est le capitaine.

La porte de la prison s'ouvre, et l'on voit le capitaine assis et dans l'attitude d'un homme qui vient de subir le supplice du garrot¹.

* Dans le mécanisme du garrot (en esp. garroté), le patient était assis sur un banc, le dos appuyé à une poutre dressée verticalement, et le bourreau réarrangeait, par le moyen d'un tourniquet attaché à cette poutre. Ce tourniquet était un hûlon court appelé garrote, et c'est de là qu'est venu le nom du supplice ; comme de notre mot Français, garrot est venue l'expression garrotter,

246 L'ALCADE DE ZALAMÉA.

LE ROI

Comment donc avez-vous eu cette audace ?

CRESPO

Vous-même, sire, avez dit que la sentence avait été bien rendue ; il n'y a donc pas eu de mal à l'exécuter[^]

LE ROI

Le conseil n'aurait-il pas su la faire exécuter tout aussi bien?

GRESPO.

Toute YOtre justice, sire, ne forme qu'un seul corps. Si ce corps a plusieurs bras, quel inconvénient y a-t-il à ce que ma main exécute le jugement qu'une autre aurait exécuté? et qu'importe un léger vice de forme alors que la raison et l'équité sont satisfaites?

LE ROI

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne lui avez-vous pas fait trancher la tête comme étant capitaine et gentilhomme ?

CRESPO

Puisque vous le demandez, sire, c'est que, comme nos gentilshommes se conduisent tous bien, notre bourreau n'a pas pu apprendre sur eux l'art de décapiter. D'ailleurs, ceci regarde le mort. Quand il réclamera, nous verrons ; jusque là, personne n'a le droit, de se plaindre pour lui.

LE aoi.

Don Lope, puisque c'est fait, et que la mort a été justement prononcée, nous ne devons pas insister sur le défaut de forme. Faites partir sans délai tous vos soldats ; je suis pressé d'arriver au plus tôt en Portugal. {A Crespo,) Vous, je vous nomme k perpétuité alcade de ce bourg. ^

Sire, vous seul savez honorer la justice.

Le roi sort.

DON LOPE

Rendez gr&ces à l'heureuse arrivée de sa majesté.

CRESPO

Par Dieu ! quand bien même le roi ne serait pas venu, il n'y avait plus de remède.

DON LOPE

rt'eût-il pas mieux valu vous adresser à moi? Si vous m'aviei rendu le prisonnier, je lui aurais fait réparer l'honneur de votre fille.

CRESPO

Elle entrera dans un couvent qu'elle-même a choisi. Son nouvel époux ne regarde pas à la qualité.

DON LOPE

Eh bien! rendez-moi les autres prisonniers.

CRESPO, au Greffier, Qu'on les fasse sortir à l'instant.

Entrent REBOLLEDO et L'ÉTINCELLE.

Je ne vois pas là votre fils. Il est désormais mon soldat, et j'entends qu'il soit libre aussi.

' CRESPO

Je veux le punir, moi, d'avoir osé blesser son capitaine. Il est bien vrai que son honneur offensé exigeait une vengeance; mais il

devait 8*y prendre autrement.

DON LOPE

C'est bien, Pedro Crespo. Faites-le venir.

CRESPO

Le voici.

Entre JUAN.

JUAN, à don Lope, Permettez, seigneur, que j'embrasse vos genoux, comme étant votre esclave à jamais.

REBOLLEDO.

Pour moi, je ne chanterai plus de ma vie.

. l'étincelle.

Moi si fait, au contraire; je chanterai toujours quand je verrai l'instrument de tout à l'heure.

CRESPO

Et sur ce, l'auteur finit cette comédie, qui est une histoire véritable, en vous priant de lui en pardonner les défauts.

HN DE L'ALGÂDE DE ZÂLAMÊA.

PEOR ESTA QUE ESTABA

NOTICE

Vtw eîtâ que estaba, en français De mal en pis, est l'une des plus célèbres comédies de Galderon. Le titre nous en semble heureusement choisi. Il annonce qu'une fois l'intrigue nouée , la situation des divers acteurs va s'embarrasser, se compliquer, devenir pire, en un mot, à mesure que l'action avancera, jusqu'au dénouement; et l'attente où l'on est de voir comment le poète sortira de ces difficultés est déjà par elle-même une sorte d'intérêt. C'est du moins le sentiment avec lequel nous avons abordé et poursuivi la lecture de Peor esta que e\$tdba.

Si l'on nous demandait de caractériser chacune des comédies de Calderon par les mérites qui lui sont le plus particuliers, nous dirions que, selon nous, ce qui distingue Peor esta, etc., etc., des autres pièces d'intrigue du fécond dramatiszte, c'est la verve et la réflexion. La verve, elle se montre à chaque instant dans le comique et la variété des situations. Depuis la scène qui termine la première journée jusqu'à celle qui précède le dénouement , — où la fille du gouverneur, surprise par don Juan dans la chambre qu'il a prêtée à son ami, l'accuse d'avoir lui-même donné là rendez-vous à unelfemme,— c'est une suite non interrompue de situations pleines de force comique et dont pas une ne ressemble à une autre. La réflexion, nous la trouvons, et même à un degré éminent, dans le soin avec lequel le poète a motivé, non seulement l'ensemble, mais jusqu'aux moindres incidens et aux moindres détails de son drame. A ne considérer la pièce que sous ce point de vue , il y a là un art qui révèle un grand maître.

La fille du gouverneur est une de ces femmes décidées, résolues, et, pour ainsi dire , amoureuses du péril , que Galderon se plaisait à peindre. Elle a , de plus, cette confiance en elle-même que donnent le bonheur et la fortune. Il est vrai que pour se tirer

d'affaire elle ment deux ou trois fois avec une assurance qu'on pourrait appeler de Teffronterie ; mais observons à ce propos que souvent les héroïnes de la comédie espagnole, placées sous la surveillance redoutable d'un père ou d'un frère , et livrées à une passion qu'elles n'osent avouer, n'ont réellement d'autre ressource que le mensonge , et que chez un peuple sincère, mais passionné, un outrage à la vérité est, en pareille circonstance , légitimé par la passion. L'amour romanesque que la fille du gouverneur a conçu pour un homme qu'elle ne connaît pas, Galderon l'a justifié dès le commencement de la pièce avec beaucoup de finesse et d'esprit.

Il nous a paru , sauf erreur, que Galderon avait eu l'intention de faire de don Juan un personnage ridicule. Le rôle qu'il joue aurait pu jusqu'à un certain point autoriser notre opinion ; mais ce n'est pas de là qu'elle nous est venue : elle nous est venue de la prétention que nous avons cru remarquer dans

NOTICE. 249

son langage. Il se sert presque toujours de grands vers môles d*octosyllabiques, au lieu de se servir du vers de romance, et, à rexception d'un seul passage oh. Galdcron lui a prêté sa merveilleuse facilité à découvrir des rapports délicats entre deux choses de nature différente (nous voulons parler de la comparaison des soupçons jaloux avec les jeunes garçons qui mènent les aveugles), il s'exprime habituellement d'une manière emphatique qui ne convient guère à sa situation. Du reste, nous devons ajouter que ce ridicule que nous trouvons à don Juan tient uniquement à un défaut de pénétration et de goût. Il est posé dans la pièce comme un homme brav«, généreux et plein d'honneur. Cal-

deron n'a que bien rarement avHi ses personnages; il semble qu'il respecte en eux le caractère castillan.

Maintenant, qu'une critique nous soit permise. — La première fois que don Juan parait en scène, il confie à don César qu'il se propose de demeurer deux jours à Gaëte incognito, avant de se présenter chez le gouverneur ; il se présente chez le gouverneur dès le même jour, et ensuite , le même soir, il revient dire à son ami qu'il s'y est présenté depuis deux jours. Notez bien que ce n'est pas ici et que ce ne peut pas être un mensonge de don Juan ; c'est purement et simplement une licence de Calderon. Calderon a l'habitude de disposer du temps à sa fantaisie, et, en principe, cette poétique est, à notre avis, tout aussi bonne qu'aucune autre ; mais ce que la raison repousse , c'est que l'auteur dramatique se permette de supputer le temps d'une manière à la fois idéale et positive , suivant le caprice de son imagination et suivant la xéalité. Or, c'est là précisément ce que Calderon a fait dans le passage que nous blâmons. Vifft éviter cette faute , il eût suffi au poète de supposer deux jours d'intervalle entre la scène qui se passe chez le gouverneur, au commencement de la seconde journée, et celle qui se passe ensuite dans la prison , ou mieux encore, de mener franchement don Juan chez le gouverneur dès le premier jour de son arrivée. Nous avons laissé au lecteur le soin de la correction, Û n'y a pas dix mots à changer.

Peor esta a été imité en 1707 par Lesage, qui a intitulé sa pièce Don César des Ursins. Cette imitation , assez faible, n'est cependant pas dénuée de tout mérite, et l'on y peut entrevoir , dans quelques détails, le futur auteur de Turearet et de Gtl Bios.

PERSONNAGES

SCÈNE I

Le vestibule d'un palais.

Entrent LE GOUVERNEUR et FÉLIX.

Le gouverneur lit une lettre , Félix est en habits de voyage.

LE GOUVERNEUR, Usont. ^

« Ce n'est qu'à vous, à vous seul, mon cher seigneur et ami, que j'ose confier le malheur qui m'accable, parce que si vous n'êtes pas en position d'y porter remède, j'ai du moins la certitude que vous le sentirez vivement. Un cavalier, dont le domestique qui vous remettra cette lettre vous dira le nom, a disparu de cette ville après y avoir tué un homme. Il emmène avec lui une jeune fille qui a été sa complice, et qui à cette première faute en a ajouté une seconde. On me dit qu'ils se proposent de passer en Espagne. S'ils se réfugient par hasard à Gaëte comme en un lieu d'asile. Touillez les y retenir et les traiter comme mes enfants. Quoiqu'ils aient gravement compromis mon honneur, faites en sorte, je vous prie, que je ne le perde pas tout entier. » {A Félix.) Oui, je sens vivement cette disgrâce de don Alfonso ; je lui sais même bon gré de se souvenir ainsi de moi en son malheur. Je voudrais bien que ce cavalier vint se réfugier ici; je donnerais pour cela le plus riche de mes bijoux... Si cela arrive, je jure le ciel que je m'arrangerai de façon que l'honneur de mon ami sera sauvé, car c'est une grande obligation qu'un homme impose à un autre quand il le rend dépositaire d'un secret aussi délicat. Puis-je lui témoigner enfin la reconnaissance que je lui ai vouée pour tous les bons offices que j'ai reçus de lui

> On appelle alcayde, en espagnol, le gouvernoor d'une place et le gefthier d'une pri-

depuis répoque où nous nous sommes liés en Flandre!... Dites-moi seulement quel est ce cavalier qui a compromis à ce point la vie et 'honneur de mon ami.

FÉLIX

Monseigneur, il se nomme don César des Urslns, celui qui a tué un homme et enlevé Flrida. Nous ne pouvons pas douter que ce ne soit lui, parce que c'est la beauté de ma maîtresse qui a été cause du défi, et que ce cavalier et ma maîtresse ont disparu le même jour. Je le connais de vue. Si vous désirez que je m'emploie à le chercher, veuillez m'autoriser, en votre qualité de gouverneur, à visiter les hôtelleries de la ville. J'ai des renseignemens qui me permettent de croire qu'il doit être caché ici.

LE GOUVERNEUR

Moi-même en personne je le chercherai avec vous. — Quels sont les renseignemens que vous avez ?

FÉLIX

Ce matin, en arrivant à mon logis, j'ai vu passer un de ses domestiques; cela m'a donné l'idée que don César était ici, parce que ce domestique est parti avec lui.

LE GOUVERNEUR

L'avez-vous suivi?

FÉLIX

Non, sfiigneur, il me connaît trop; mais j'ai chargé un camarade de le suivre et de m'aviser de l'endroit où il le laisserait.

LE GOUVERNEUR

Bien. Allez, et sachez me dhre tout ce qu'aura vu cet homme qui a suivi ce domestique. Lorsque j'aurai quelque donnée à cet égard, j'irai l'arrêter. Nous avons besoin de raénagemens. Il ne convient pas, pour le succès même de notre dessein» que j'aille mettre toute la ville sens dessus dessous avant d'avoir de plus amples instructions; cela ne servirait qu'à l'avertir que nous sommes à sa recherche, et il se tiendrait davantage sur ses gardes.

FÉLIX

Ce sont des précautions pleines de prudence... Quand je saurai ce que vous voulez, seigneur, je reviendrai vous voir.

Il son.

LE GOUVERNEUR

Ah I honneur, honneur d'un père, à quels dangers une fille légère t'expose I

Entrent LISARDA et CELIA.

LISARDA.

Seigneur ?

LE GOUVERNEUR

Où allez-vous, ma fille î

LISARDA.

Je venais vous voir et savoir en quoi ma tendresse et mon respect ont démerité, que vous sortiez ainsi de la maison sans m'ao-

corder un souvenir. Qu'avez-vous donc, seigneur? Vous paraissez

triste.

LE GOUVERNEUR

Ne vous étonnez pas de me voir cette tristesse, quelque étrange qu'elle soit. Je suis père et je crains... — Le voyageur égaré qui rencontre, par une nuit obscure, un piéton dépouillé par les brigands, ne doit-il pas concevoir des craintes? Peut-il ne pas frémir aussi le marinier qui aborde le golfe où un navire s'est brisé contre un rocher perfide ? Et le chasseur impétueux qui a trouvé sur son chemin, au point du jour, un homme déchiré par la dent d'une bête féroce, peut-il ne pas trembler également? Eh bien! moi, par le moyen de cette lettre, — voyageur j'ai découvert le passage périlleux, marinier j'ai aperçu l'écueil, et chasseur j'ai vu la bête féroce qui s'apprête à s'élancer sur moi. Car enfin l'honneur, pour celui qui songe à l'honneur avant tout, est une partie de chasse, un voyage, un navire, et il faut prendre garde à l'écueil, au péril et à la mort.

Il sort.

LISARDA.

Je suis interdite et inquiète... Peut-être, Celia, que mon père aura appris quelque chose, et qu'en me tenant ce langage il aura voulu m'avertir qu'il n'ignore pas les dangers que court son honneur.

CELIA

Je ne sais, mais il me semble avoir entrevu, sous ses paroles, un sermon qui allait droit à vous. Je ne doute pas, pour ma part, qu'il n'ait quelque soupçon, et, s'il faut dire la vérité, je ne trouve pas qu'il ait eu tort de vous adresser ce sermon, puisque, au mépris de votre renommée, vous êtfss une véritable héiitique, qui voulez introduire une nouvelle secte en amour. Si vous aimiez à. la mode de vos aïeux, ou, pour mieux parler, de yos aïeules, vous n'éprouveriez pas tous ces tourmens que vous éprouvez depuis que vous avez été choisir pour galant un cavalier inconnu qui vit caché mystérieusement.

LISARDA.

Tu aurais eu raison, Celia, de me gronder sur mon fol amour, si je ne t'avais confié ma première faute; mais à présent, c'est mal à toi; tu en conviendrais toi-même si tu savais tout... Écoute. —La réputation ou la gloire acquise par mon père mérita que sa majesté lui donnAt le gouvernement de cette ville. Il vint s'y établir. Moi, naturellement, je vins demeurer avec lui à Gaëte. Ici je ne tardai pas à être bien vue de tout le monde, et si bien vue, qu'à la fin, Celia, j'en souffris; car je ne m'appartenais plus d'aucune façon, je ne pouvais plus, d'aucune façon, disposer de moi. Quand j'allais Quelque part, j'entendais à droite et à gauche murmurer à mon

oreille : Voilà U (ille du gouverneur. A Téglise il y avait du bruit lorsque j'entrais ; quand j'en sortais, j'étais pressée, entourée par la foule comme un objet curieux ; je ne faisais point un pas que ce ne fût au milieu d'un public qui m'observait, m'épiait et me montrait au doigt pour ainsi dire ; si je pleurais, si je riais, il était question sur la place de mon sourire et de mes larmes* Quel ennui i... A la fin, fatiguée de cet empressement, car on se fatigue même de ce qui a d'abord flatté la vanité, désirant de m'affranchir de cette sur* veillance perpétuelle et d'être à moi davantage, je commentai d'aller tne promener, avec mes suivantes, à ces jardins qui sont hors de la ville. Là, à l'abri d'une mante, je pouvais causer avec elles ei tout voir en liberté. Un jour que nous nous promenions sur le bord de la mer, j'aperçus mon père qui venait; troublée, je pris la fuite et me réfugiai dans une maison de plaisance qui était proche. Là je trouvai un cavalier qui , me voyant effrayée , et s'imaginani sans doute qu'il y avait plus de mal qu'il n'y en avait réellement, m'offlt aussitôt sa protection et se disposa à me défendre. Reconnaisante de sa conduite, je le rassurai sur mon péril, m'entretins avecp lui, et après quelques minutes, je vis qu'il avait non seulement du courage, mais les manières les plus gracieuses et un esprit plein de charme. Je ne te parle pas de sa noblesse: quand ou dit d'un homme qu'il est brave et courtois, c'est assez dire qu'il est noble... Il me demanda qui j'étais; à cela je répondis que s'il tenait à ce que je vinsse le voir quelquefois le soir au même endroit, j'irais, en mettant pour condition qu'il ne saurait pas qui j'étais, qu'il n'essayerait pas de me suivre, qu'il ne me prierait pas de me montrer à lui à visage décx)uvert et ne me demanderait pas mon nom; il y consentit, en me jurant une discrétion sans bornes. Depuis, te l'avouerai-je? je suis retournée le voir quelquefois vers la nuit... Il ne sort pas de

cette maison de plaisance... S'il y est prisonnier ou s'il y est caché, je l'ignore ; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il s'appelle Fabio. — Et maintenant, pour unir, Gelia, moi qui ne cherchais dans ces rendez-vous qu'une innocente distraction , je me trouve au fond du cœur, pour ce cavalier, un sentiment nouveau, étrange. Ce n'est pas de l'amour sans doute, oh ! non, ce n'est pas de l'amour ; mais que ce soit de l'amour ou non, je te préviens, Celia, que tous les sermons de mon père n'obtiendront pas de moi que je cesse d'aller voir ce cavalier.

CELIA

Cette folie ne m'annonce rien de bon. Oubliez-vous donc, madame, que les accords de votre mariage sont signés ? que le seigneur votre père attend ici d'un moment à l'autre votre époui? et ne savezvous pas qu'hier même il a commandé qu'on préparât, pour l'y recevoir, l'appartement du rez-de-chaussée dont une porte communique avec le vôtre?... Cette hospitalité gênera un peu vos amours.

I. IB

Mi^ARDA.

Ah! Celia» il ne me manquait plus que cela pour que j'eusse davantage encore le droit de me plaindre de mon cruel destin! Entre NICE. NICE, à Lisarda.

Madame, une femme, qui paraît étrangère, est là qui demande la permission de vous parler.

LISARDA.

N'a-t-elle point dit qui elle est ?

NICE

Non, madame ; elle ra*a dit seulement de vous dire : ■— une femme.

LISARDA.

Eh bien 1 qu'elle entre. (yice sort,) Qui donc peut-elle être?

NICE , du dehors.

Vous pouvez entrer.

Entre FLERIDA , le visage recouvert de sa mante.

FLERIDA.

Votre maison, madame, sera l'heureui port de ma fortune, si mon espérance "ne m'abuse. Permettez que je dépose un baiser sur cette blanche main.

Elle s'agenouille aprcs avoir écarlé sa raanle. LISARDA.

Levez-vous, madame, levez-vous, je vous prie; il ne convient pas qu'un astre du ciel se prosterne ainsi sur la terre.

Elle relève Fleri()a.

FLERIDA ,

Hélas ! madame, alors même que ma faible beauté mériterait ce nom que votre indulgence lui donne, je devrais encore alors m'incliner devant un astre supérieur. Agenouillée devant vous,

dont la beauté a tant d'éclat, je serai, pâlie par ma douleur, comme l'astre des nuits quand il se trouve un matin en présence du soleil brillant et radieux.

CELIA, à part.

La dame est bel esprit*.

LISARDA.

Je vous remercie de ce compliment flatteur, quoique vous m'ayez partagée beaucoup mieux que je ne le mérite... J'aurais été plus équitable, madame. — Mais, pour revenir au fait, en quoi souhaitez-vous que je. vous serve?

FLERIDA.

Je désire, madame, que vous accordiez votre protection généreuse à une infortunée.

' L'espagnol dit : bachillera es la seiiora. L'adjectif bachillerf ra , signifie d'ordinaire une personne qui parle beaucoup. Ici , comme Flerida B*a pas encore raconté son histoire, nous pensons que Calderon aura mis au féminin le suffixe hae-hilhrj bacile» lier.

USARDA.

Si VOUS voulez me parler en secret, nous allons rester seules.

FLERIDA.

Quant à moi» madame, si vous l'avez pour bien, il m'importe peu que l'on sache dès à présent une chose que Ton saura bientôt.

Puisqu'il en est aU»i, parlez.

FLEBIDà.

Je serai acMsi brève que possible.

LISARDA.

Je vous écoute ivee le plus vif Intérêt.

' FLERIDA*

Très^belle madame, en qui un esprit si distingué rehausse tant d'attraits, je suis... mais il est inutile que je vous vante ma naissance, la noblesse de ma famille et l'illustration de mon père; car à quoi bon vanter ees avantages, qui sont comme s'ils n'étaient pas, dans une dtuattou aussi misérable que la mienne? Souffrez donc que je vous dise seulement que je suis une femme, et une femme Infortunée ; ee titre me Suffira pour trouver auprès de vous la pitié qu'un cœur tel que le v6tre n'a jamais refusée au malheur... Oh! que n'ai-je emporté avec moi quelque gage qui pût vous apprendre ce que je suis! Que ces larmes qui coulent de mes yeux me soient des témoins qui vous attestent la vérité de mes paroles!.. — Je suis née de parens illustres ; je tairai leur nom par égard pour eux ; c'est assez que mes fautes les aient déshonorés là-bas sans que je détruise ici leur renommée. — J'étais jeune et courtisée; parmi beaucoup d'autres, un cafalier qyi était mon égal par la naissance, et qui ne devait pas être plus heureux, jeta les yeux sur moi ; notre étoile le voulut ainsi^ Quand il m'eut rencontrée deux ou trois fois, il se mit à rôder dans ma rue du soir au matin. Le jour il était là comme un héliotrope constamment tourné vers mes fenêtres; la nuit, quand le soleil avait disparu au milieu des ténèbres, il était là «ncore comme un argus

veillant sur son trésor. Son assiduité me plut, je fus touchée de ses soins, et ma liberté lui fut soulnise. Tous m'excuserez, je n'en doute pas, car vous êtes femme, et vous savez 'Combien notre vanité est flattée par une secrète adoration. Bientôt, à la faveur delà nuit, je le reçus dans notre jardin ; c'est là que nous passâmes bien des momens fortunés à causer tête à tête au milieu ^es jasmins et des myrtes. Plus nos entrevues étaient difficiles, plus noua en goûtions tous deux le charme. Mais, hélas ! ce furent ces mêmes rendez-vous qui nous perdirent. Tandis que nous naviguions joyeusement sur l'océan de l'amour, rassurés par un cahne déce-, vaut, peu à peu s'avançait la tempête... Un vaillant cavalier, sans que je lui en eusse donné lieu, s'occupa de moi; il ne faisait continuellement qu'aller et venir dans ma rue ; mais ne trouvant en moi qu'indifférence et dédain, il vit que ma sagesse ne m'éloignait pas

seule de lui, et que l'amour était de la partie. Blessé et furieux, il voulut se venger. Une nuit, — c'était une nuit bien triste, bien plus triste que les autres, car la lune avait caché son front soucieui derrière un voile épais de noirs nuages , — il arriva le premier dans ma rue, frappa à la manière de son rival, et entra au jardin dans le même temps que mon époui arrivait. Celui-ci, voyant entrer un homme chez moi, entre derrière lui et lui demande aussitôt brusquement ce qu'il cherche ; l'autre, sans lui répondre , relève son manteau jusqu'aux yeui et met la main sur son épée. Moi qui 'les regardais, plus morte que vive, j'allais répondre pour lui, lorsque je le vois qui se joignent, qui s'arrêtent et qui croisent leurs éi)écs, desquelles s'échappent bientôt un rapide cliquetis et de vives étincelles. Dieu voulut, mon sort voulut que notre ennemi fût atteint le premier. «Je suis mort!» dit-il; et il chancela, et il tomba au milieu des fleurs... Après cela, mon

époui s'adressant à moi, me dit d'une voix tremblante de colère: «Jouis, ingrate; voilà ton ouvrage! Contemple cet amant qui venait te chercher à une pareille heure! il est baigné dans son sang, il ne respire plus!... Eh bien! tout mort qu'il est, je n'en suis pas plus paisible; il soulève encore dans mon cœur une horrible jalousie I...» Moi, interdite et conAise, je lui parlai comme je pus ; lui, sans daigner m'en tendre, car la jalousie est comme un livre sacré qui ne souffre pas la contradiction <, il sortit du jardin, monta sur un cheval qui l'attendait non loin, et disparut. Toutes ces scènes cruelles qui s'étaient succédé en si peu de temps m'avaient brisée. J'étais demeurée a la même place à demi morte, lorsque je fus réveillée, pour ainsi dire, par un bruit qui s'accrut à chaque instant. D'abord nos voisins qui se rassemblent et murmurent dans la rue, puis nos domestiques qui parcourent, troublés , la maison ; puis mon père infortuné qui s'informe de moi et qui m'appelle par mon nom, à grands cris. Je n'eus pas la force ou l'audace de lui répondre. M'imaginant soudain que le plus aûr était de fuir pour éviter sa colère, je sortis de la maison et me retirai, pleine d'angoisses et de terreurs, chez une de mes amies. Je restai là cachée quelque temps ; j'y appris que mon amant tâchait de passer eu Espagne. Afin de m'excuser auprès de lui, je partis à sa recherche; mais jusqu'à présent je n'ai pas eu sur lui la moindre lumière ; et remarquant que je marche isolée et faible au milieu de dangers de toute espèce, je renonce enfin au fol espoir de le trouver... On m'a parlé de vous, madame ; tout le monde m'a vanté votre bonté, la générosité de votre cœur, et j'ai songé à m'adresser à vous. Vous avez de nombreuses suivantes, recevez-moi parmi elles; vous ne vous apercevrez pas que vous en ayez une de

' Que êon Âlmran lo\$ %elog Que no te dan â disputa.

Mm à mol, la j^ilouiic est un Alcoran, etc., etc.

plus. Protégez ma réputation, madame; dissipez mes craintes, prêtez votre appui à mon malheur; vous êtes femme, ayez pitié d'une femme; et, si vous aimez, que vos amours, à vous, soient heureux!

LISARDA.

Essayez vos pleurs, madame ; il ne vous appartient pas de pleurer; c'est à l'aurore de répandre la rosée, et elle se fâchera contre vous si vous lui dérobez son office... Je n'ai pas besoin d'autre témoin que votre beauté pour être convaincue de la sincérité de vos discours, et je compatis sincèrement à votre infortune. — Dites-mot, comment vous nommez-Vous ?

Laura, madame.

LISARDA.

Eh bien ! Laura, puisque vous le désirez ainsi, d'aujourd'hui je vous retiens auprès de moi, non pour servir, comme vous demandez, mais pour être servie. Entrez ; il ne convient pas que mon père vous voie avant que j'aie obtenu sa permission.

FLERIDA.

Que le ciel vous garde, madame I {À part.) destinée! il me semble que tu vas cesser enfin de me poursuivre.

Elle sort.

LISARDA.

Pauvre femme 1

CELIA. p

Je suis loin de blâmer votre pitié; mais cependant, madame...

LISARDA.

Après, Celia?

CELU.

Je ne sais pas trop s'il est sage à vous de la recevoir dans votre maison.

LISARDA.

D'où te vient cette crainte?

CELIA

C'est qu'il y a dans le monde plus d'une femme qui est à la fois demoiselle et veuve, petite paysanne et grande dame; qui, sous un air innocent, a beaucoup d'expérience ; qui emploie avec art la ruse et l'intrigue, et habille le mensonge en perfection.

Voudrais-tu dire par là...

CBLIA.

L'avenir nous l'apprendra, madame.

Elles sorleni.

SCÈNE n

Un JardiD.

Entrent DON JUAN et DON CÉSAR ; ee dernier est en habits de voyage.

DON JUAN

C'a été un grand bonheur pour moi, don César, que je me sois drreté dans cette maison de plaisance, puisque je tous y trouve. Je ne l'espérais pas.

DON CÉSAR

C'est ma bonne étoile qui vous a conduit ici. Embrassons-nous de nouveau.

DON JOAN

Mes bras vous enlaceraient si fortement que la mort même ne pourrait leur faire lâcher prise. — Que faites-vous ici?

Oh ! ce serait fort long de vous conter tout cela, et fort triste I... Il se voit bien, don Juan, que vous revenez de Flandre, puisque vous ignorez ce qui s'est passé.

DON JUAN

J'ai déjà oui dire, mon ami, que vous aviez éprouvé de grands malheurs ; c'est pour cela que je me suis étonné d'abord de vous trouver ici aussi tranquille.

^ DON césAR.

Je ne le suis pas autant que vous croyez, don Juan ; je vis au milieu de soucis perpétuels; si je ne vous eusse pas reconnu, je ne serais pas sorti à votre rencontre. Je me tiens ici caché en attendant une occasion de partir pour l'Espagne ; le mattre de cette

maison de plaisance a bien voulu la mettre à ma disposition, et je m'y regarde comme en un lieu d'asile. Si l'on m'y venait chercher par hasard, j'ai une barque qui m'attend sur la rivière : je m'y jetterais, et en ramant je gagnerais bientôt la mer, où je serais en sûreté.

DON JUAN

Je me réjouis d'arriver ici en un moment où je puis me flatter de vous servir. Vous saurez, mon ami, que déjà je ne suis pas sans influence à Gaète. J'y viens, amant fortuné, pour épouser l'illustre Lisarda, jeune personne riche et noble, très>belle et très-charmante, dit-on, par-dessus, et d'ailleurs fille unique de don Juan d'Aragon. Mon beau-père futur est gouverneur de ce pays, et son pouvoir me permettra sûrement de vous être utile à quelque chose.

DON CÉSAR

Ce ne sera pas la première fois que vous m'aurez rendu service; je n'ai pas oublié tout ce que je vous dois... Puisse cette union être aussi fortunée que je le souhaite 1 puissiez-vous y trouver long-temps la paix et l'amour I Mais en laissant là ces complimens et bien d'au-

tres que mon cœur prodiguerait avec facilité, dilcs-inoi, mon ami, quel projet vous amenait en ce lieu ?

DON JUAN

Ne sachant pas vous y rencontrer, je n'avais pas d'autre but que d'y passer le jour. Je suis venu à Gacte assez mal pourvu de bijoux et de parures, comme un soldat enfin ; et quoique l'équi-

page d'un soldat ait aussi son prii, ce n'est pas, après tout, celui d'un homme qui veut se marier. C'est pourquoi je me tiendrai deui jours à l'écart jen attendant que je me sois fourni de tout ce qu'il me faut,' car je ne puis me présenter chez ma future en habit de voyage. DON eésAR.

Ma bonne fortune est plus complète que je ne l'imaginai, puisque je vous aurai ici deui jours caché avec moi.

DON JUAN

C'eût été un vrai plaisir pour moi. Mais j'ai à Gaète un ami qui est alcaide du fort, et que j'ai averti de mon arrivée. Je lui ai envoyé un message en mettant pied à terre, et j'attends sa réponse. Pour cette même raison je vous laisse; car il viendra sans nul doute audevant de moi, et il ne convient pas qu'il sache que vous êtes là.

DON CBSAR.

C'est une précaution digne d'un ami tel que vous.

DON JUAN

Demeurez avec Dieu. J'aurai soin de revenir vous voir en secret, et je m'engage à vous servir. Adieu, don César.

DON CÉSAR

Adieu, don Juan.

Don Juau sorl.

• Entre CAMAGHO.

CAMACUO.

D'où vient, monseigneur, que vous étiez là tout-à-l'heure à vous parler à vous-même, que vous demandiez des comptes à votre âme et à vos sens, et que votre pensée marchait lugubrement à la suite de votre mémoire et de votre intelligence, comme le diable d'un auto ^ ? Quelle est la femme, monseigneur, s'il vous plaît, qui vit maintenant dans votre cœur? Est-ce Flerida absente, ou bien la dame mystérieuse qui prétend à l'héritage de la Dame-Revenant ?

DON CÉSAR.

Quoique je n'aie jamais aimé beaucoup tes plaisanteries, Camacho, je te l'avoue, elles ne m'ont jamais été aussi à charge qu'à présent.

... F que intentas

Qîte ande heeho diablo de Auto elpensamiento Tras la memoria y el entendimiento ?

Si DOS souvcuirs sont cxacis, parmi les nombreux autos de Calileron, il en est uo où le difnron s'appelle la pcuscc [elpensamiento].

CAMACHQ.

De quoi donc vous fâchez-vous, monseigneur?

DOX CÉSAR.

De ce que tu m'as demandé quelle est la femme qui vit dans mon cœur. Peut-il s'occuper d'une autre femme que la belle Flerida?

CAUACHO.

Vous l'aimez à Kexcès, j'en conviens; mais pourtant un autre amour tous distrait en ce moment.

DOX CRSAR.

Parce que je suis loin d'ell^, hélas !

CAHACIIO.

Il n'y a pas de quoi soupirer. Tous et toutes nous en faisons autant.

DON CÉSAR

J'ai perdu en une nuit fatale ma patrie et mes amours.

CAMACHQ.

Et vous avez commis une faute que tout le monde vous reproche.

DON CÉSAR

De m'être battu, n'est-ce pas?

CAMACHQ.

Non, une autre.

DON CÉSAR

Il l'a tuée, alors ?

CAUACHO.

Une autre, monseigneur, qui est bien moins pardonnable que de vous être battu et d'avoir tué votre homme.

DON CÉSAR

Mais laquelle, enGn?

CAUACHO.

D'avoir fui ainsi à la hâte, d'avoir quitté votre patrie sans enlever vos amours.

DON CÉSAR

Fort bien; mais s'ils aiment, ceux qui m'accusent, dis-leur qu'ils entrent chez leur dame et qu'ils la trouvent avec un autre... Puis, dans une circonstance aussi cruelle, il me fut impossible de naodérer ma colère et de conserver ma présence d'esprit... Si c'était à recommencer, je me conduirais sans doute autrement, parce qu'on ne commet pas deux fois la même faute ; mais je n'avais pas alors ma funeste expérience. — Mais que sera devenue Flertda?

CAMACHQ.

J'ai entendu dire à un voyageur qu'on assurait à Naples qu'elle s'était retirée dans un couvent.

DQN CÉSAR.

Le crois-tu, toi, Camacho ?

CAMACHQ.

Moi, monseigneur, je crois tout ce que vous voudrez que je croie.

— Mais à la suite de ce que nous avons dit de cette dame errante du caprice, la voilà qui vient. Ce serait le cas d'appliquer

l'ancien proverbe sur le loup de la fable, qui^..

Entrent LISARDA et GELIA, le visage recouvert de leur manie. En voyant que le soleil se retirait de l'horizon, un secret pressentiment me disait, madame, que, vous approchiez de ces lieux; et vous voilà, soleil déguisé, qui venez rendre la joie aux fleurs des champs, qui vous adorent comme leur divinité, qui s'épanouissent d'allégresse à votre vue, et qui de tous côtés vous parlent d'amour.

* LISARDA.

Je veux bien croire par politesse, seigneur Fabio, que les fleurs me diraient de jolies choses si elles vous écoutaient, flatteur que vous êtes ; car vous avez une galanterie si délicate que vous pourriez enseigner même aux fleurs le langage de l'amour.

DON CÉSAR

Au contraire, madame, ce sont elles qui m'ont appris ce langage depuis que vous venez ici; c'eût été folie à moi d'avoir la prétention de le leur apprendre. Il n'y a pas une fleur autour de vous qui, vous ayant aimée avant moi, — puisque je n'habitais pas cette campagne, — n'ait su avant moi comment elle vous devait parler; et puisqu'elles vous ont aimée d'abord, je ne suis pas aussi flatteur que vous le dites.

LISARDA.

Si fait, vous l'êtes beaucoup.

DON CÉSAR.

A quoi le voyez-vous?

LISARDA.

A ce que vous m'aimez sans m'avoir vue.

DON CÉSAR

Est-ce qu'il n'y a pas d'amour véritable là où l'on n'a pas vu l'objet qu'on aime ?

LISARDA.

Non, seigneur.

DON CÉSAR

Pardon, madame.

' Il y a ici dam le texte tin jea de mots intraduisible :

« I aqui lugar aeomodado tiens

lo de Lupu\$ in fabula^ que quiere

Deeir [segun colijo]

Que aesi Lope à sus famulos lo dixo. •

Littéralement : Et \<A pent s'appliquaer le proverbe du lonp de la fable, qai signifie [à ce qne je conjecture], qne Lope l'a dit ainsi à «es domestiques. Le jco de mots porte sur Lupus et Lope; Lope^ nom d'homme, est la traduction espagnole do Lupus. Il porte, en outre, sur la ressemblance que présentent les premières syllabes de fabula et de famulos.

262 DE MAL EiN PIS.

USAKDA.

Je voiM dis que non.

DON CB&4il.

Je soutiens que oui, et je le prouve.

LISARDA.

De quelle manière?

DOS CÉSAR.

Ainsi : — Un aTeugle peut^il aimer?

LISARPA.

Oui.

DON dtSAR.

Eb bien ! moi, î*aime comme un aveugle.

LISARDA.

Cela est impossible.

DON céSAR.

Comment?

LISARDA.

Ainsi : — L'aveugle aime par rintelligence; et comme il n'es-
père pas voir l'objet aimé, il ne désire pas le voir non plus. Si
donc l'aveugle pouvait y voir, il n'aimerait pas ce qu'il ne verrait
pas. Et maintenant, par la raison contraire, puisque vous n'êtes
pas aveugle et que vous pouvez voir, vous ne pouvez pas aimer
sans voir.

DON CÉSAR

Vive Dieu ! madame, vous vous abusez ; car cet amour dont vous parlez a chez moi, comme chez l'aveugle, un principe plus élevé.

LISARDA.

Y aurait-il un moyen de me prouver cela ?

DON CÉSAR

Oui, madame.

USARDA.

Lequel ?

Le voici : — L'objet principal dans l'amour, c'est l'intelligence, c'est l'âme ; c'est là ce que j'aime en vous, et c'est par là que je vous aime. Si je voyais l'éclat de votre beauté, dès lors mon amour se partagerait entre l'âme et les yeux, et dès lors mon amour serait moins fort, étant ainsi partagé, que s'il était tout entier dans l'âme. — Je vous laisse à juger, madame, s'il serait raisonnable d'ôter de l'âme une moitié de cet amour pour la transporter dans l'organe de la vue.

LISARDA.

Quand bien même l'âme partagerait avec les yeux cet amour, qui est en quelque sorte sa lumière, l'âme n'en aimerait pas moins pour cela ; il y aurait seulement plus d'amour.

DON céSAH.

Je ne vous comprends pas bien, madame.

LISARDA.

Voulez-vous que je m'explique?

DON ciskKs Oui, de grâce.

USARDA,

Voici comme : — Un flambeau brille allumé ; si Ton en approche un autre flambeau, il lui communique soudain sa flamme et ne laisse pas cependant de brûler. L'amour est un feu qui brûle dans l'âme ; s'il se communique aux yeux, il ne cessera pas d'être un feu et aussi vif qu'auparavant. Les mêmes yeux qui étaient naguère tristes, voilés et sombres, s'illuminent d'un subit éclat; mais le feu a passé dans l'organe de la vue sans cesser d'être dans l'âme. CAitACHO, à Celia*

Et TOUS, adorable suivante, comptez-vous prendre ici le style de votre maltresse? Dites-moi, ne voulez-vous pas me laisser voir votre visage?

CEUA.

Non.

CAMACHO.'

Et si je ne me laissais pas voir, moi non plus?

CELIA

Ce oe serait pas grand dommage.

CAHACHO.

C'est que j'ai beaucoup d'honneur, moi aussi.

CELIA

Vous avez raison.

CAMACUO, se couvrant le visage de son mouchoir

Eh bien 1 corps de Dieu l c'est à présent une double mascara-del... Et que le diable vous emporte, amen, si jamais vous vous découvrez!... Et qu'il vous emmène en vous traînant par votre mante dans quelque coin diabolique!... Et puisse votre mante s'allonger de manière que vous soyez courtisée seulement par le géant Garamante!... Et ensuite en enfer puissiez-vous être parée d'une mante de soufre par les furies de Rhadamante!...

DON CÉSAR, à fMarda.

Je suis convaincu, madame, par ce que vous m'avez dit; j'ai eu tort, mille fois tort, de soutenir contre vous une pareille thèse ; mais puisqu'il n'y a pas d'amour véritable sans voir, il n'y aura pas d'impolitesse à moi à ce que j'écarte un peu votre mante.

Songez à ce que vous allez faire.r

DON CÉSAR

Vous me le pardonnerez ; il faut que je vous voie.

USARDA.

Vous en avez le pouvoir ; mais alors vous risquez de ne pas me voir après, une autre fois.

DON CÉSAR

En vérité, c'est l'aventure de l'Amour et de Psyché qui en ees lieux se renouvelle, mais au rebours ; car autrefois, dit-on,

l'Amour se déguisa pour aller voir Psyché , et aujourd'hui c'est Psyché qui se déguise pendant que mon amour se montre à découvert... De grâce, madame, je vous prie, déposez cette mante qui cache à mes yeux vos attraits comme un nuage obscur. Si la beauté est un ciel, à ce qu'on dit communément, souffrez que j'admire, que je contemple le ciel divin de votre beauté. la plus charmante des déesses ! soulevez ce voile importun qui vous dérobe à mes regards !

LISARDA.

Puisque vous employez tant d'esprit à me persuader et que vous me comparez aux déesses, il est bon de vous rappeler qu'on les représente toujours comme entourées de légères vapeurs; et si voo» me pressez, je vous prouverai que je connais mes devoirs de déesse, car je me dissiperai en fumée et ne reviendrai plus.

Eh bieni que vous reveniez ou non, il faut que je vous voie.

LISARDA.

Absolument ?

DON CÉSAR

Absolument.

USARDA, se ddcouvitint.

Voyez-moi donc»

DON CÉSAR

Ah! madasie.

USARDA.

Vous m'avez vue ?

DON CÉSAR

Oui, madame, et mes yeux sont éblouis de tant d'éclat! Je^sai» maintenant pourquoi vous refusiez à un faible mortel... {Il se fait un grand bruit derrière le théâtre.) Mais quel est ce bruit?

USARDA.

J'entends une foule de voix confuses.

Botre FABIO.

DON CÉSAR

Qu'est-ce donc, Fabio ?

FABIO

Seigneur, fuyez au plus tôt vers la mer... Ce bruit, c'est le gouverneur qui vous vient chercher.

DON CÉSAR, à part.

Il aura été averti que j'étais ici.

USÂRDA, à part.

Mon père h.. Oue le ciel me protège!... Quand il me parlait ainsi sur l'honneur, ce matin» c'était un avertissement.

DOIY CÉSAK,

Que décider? que faire ?

CAMACHO.

Rendez-vous sans délai à la rivière, et — en avant la rame et le bateau !

DON CJÎSÂR.

Adieu, belle dame.

Quoi! vous partez?

LISARDA.

DON C^AR

Je ne pub, madame, attendre davantage. 11 importe que je fuie un malheur.

Le mien, seigneur, s'accomplira bientôt si vous vous en allez.

DON C^AR

Qu'ordon nez-vous ?

USARDA. .

Si vous êtes cavalier, ainsi que tout en vous me l'annonce, n'abandonnez pas ainsi une femme qui risque de perdre la vie et l'honneur parce que seulement elle est venue vous voir... Je suis d'un rang plus élevé que vous ne le pensez... Si vous me laissez ici sans secours, je donnerai au monde par ma mort une éclatante instruction... Ce n'est pas vous, c'est moi qu'on cherche... Je suis la 611e de... Je n'ai pas la force d'achever... On enfonce la porte... Hélas 1 hélas!...

DON CÉSAR, à part.

Il y a du pire! et je n'imaginai pas qu'il y en pût avoir... Je n'ai plus à songer qu'à mourir... La même faute ne doit pas se commettre deux fois... Il ne faut pas que l'on dise de moi que j'abandonne toujours les dames dans le danger. {Baut, à l'asarda,) Madame!... je vous donne ma parole qu'on me tuera ici plutôt que votre vie et votre honneur soient compromis. Entrez donc vous cacher, entrez vite, tandis que je reste à vous garder... Vous n'avez rien à craindre, madame... quand on m'aura trouvé, soyez assurée qu'on ne vous cherchera pas; car c'est moi que l'on cherche. LISARDA, fuyant.

Allons, Gelia, suis-moi !

CELIA, fuyant.

mon Dieu ! madame, mes pantoufles !

Celia perd ses pantoufles en fuyant.

DON CÉSAR,

Ramasse ces pantoufles, Camacho.

CAMACHO.

Nous avons fait là de la belle besogne.

Camacho ramasse les pantoufles ci couché se cacher. Entre LE GOUVERNEUR, accompagné d'alcavizils et de domestiques.

LE GOUVERNEUR

N'êtes-vous pas don César des Ursins?

DOÑA ISAR.

Jamais un cavalier n'a renié son nom.

LE GOUVERNEUR

Vous allez vous rendre \in prison.

DON céSAR.

J'obéis. — Je vous prie seulement de considérer que je suis noble.

LE GOUVERNEUR

Je sais qui vous êtes. Vous n'avez pas besoin de quitter votre épée ; vous pouvez l'emporter, quoique prisonnier.— Il doit y avoir ici avec vous une dame. Veuillez faire en sorte qu'elle se présente promptement. On conservera les égards qui lui sont dus, mais il faut qu'elle soit arrêtée aussi.

DON CÉSAR

Uue dame, dites-vous?

Oui, une dame.

DON CiSAR.

Une dame ici ? «

LE GOUVERNEUR

Il n'y a pas moyen de me le nier, car je suis bien informé, et jn sais qu'elle est ici, ici même avec vous.

DON CÉSAR

Mais, seigneur...

LE GOUVERNEUR, GUX alÇUazils.

Cherchez dans la maison.

Plusieurs alquaKİls enlrrnl dans la maison.

DON CESAR, à part.

Quelle peut être cette femme qui m'a mis dans une telle situation?

UN ALGUAZIL rentre, amenant CAMACHO.

l'alôuazil.

Voici un homme qui était caché là.

LE GOUVERNEUR

Qui êtes-vous ?

CAMACHO.

Je suis l'écuyer de ce chevalier errant.

LE GOUVERNEUR

Pourquoi vous cachez-vous ?

JOURNÉE I, SCÈNE II. U1

CAMACHO.

J'ai ce défaut de me eaeher, monieîgaettr; je le fais sans niau-Yaise intention.

LB GOUTERNBUR.

Que tenez-vous là ?

CAMACBO.

Monseigneur, des pantoufles.

LE GOUTERNBUR.

Je vois de clairs indices de ce que je cherche. — Où est la personne à qui appartiennent ces pantoufles?

CAMACHO.

Devant vous. C'est moi*

LB GOUVERNEUR

Pourquoi les apportez-vous ici?

CAMACHO.

Parce que, monseigneur, si les boucliers de liège sont prohibés par les justes lois du royaume, il n'en est pas de même des pantoufles de liège; au contraire. Le proverbe espagnol, un trèsbeau proverbe, dit : Malheureux le malade qui se trouve en un endroit où il n'a pas de pantoufles ! Or, mon maître étant indisposé, je lui apporte ces pantoufles pour remède, aCn qu'il ne soit pas malheureux.

Mauvais plaisant !

, DON CÉSAR

Tais-toi, imbécile!

DEUX AL6UAZIL8 améDenl L1SARDA ; elle a le visage couvert de sa mante.

^ UN ALGUAZLi.

Nous avons trouvé cette dame dans la chambre du fond. Elle ne veut pas se découvrir le visage. Découvrez-vous, madame. LE GOUVERNEUR, à Valquazil

Demeurez tranquille. — {A Lisarda,) Non, madame, ne vous découvrez pas. Je sais que je vous dois toute cette politesse. Excusez-moi si je viens pour vous.

DON CÉSAR

Excusez pareillement si elle ne va pas avec vous. Je suis décidé à mourir plutôt que de souffrir qu'on l'outrage.

LE GOUVERNEUR

Seigneur don César des Ursins, ne parlez pas avec tant d'arrogance ; car, malgré votre courage, il ne vous serait pas aussi facile (le la délivrer que de le dire. Je vous pardonne ce mouvement en fivieur des sentimens qui m'animent pour cette dame. Je sais qui elle est, et je prétends tenir autant que vous, peut-être, à sa réputation, à son honneur. Son père est tellement mon ami qu'il est

un autre moi-même. Je lens viTeroentses peines, et c'est en su considération que je vous passe Totre langage ; car bien que je ne tous connabse pas particulièrement, je suis obligé pour lui à ménager de mon mieux votre honneur.

LiSÂRDA, à part.

Il n'a pas besoin de s'exprimer plus clairement. Mon infortune n'est que trop certaine.

DON c^R.

Si j'eusse dit, seigneur, que je prétendais sauver cette danic, malgré vous et vos hommes d'armes, vous auriez le droit de me traiter d'arrogant; mais je n'ai pas dit cela. — Et maintenant, seigneur, après les assurances que vous m'avez données, je n'essayerai pas de la défendre si elle m'en détourne, quoique je n'aie pas peur de la mort. C'est chose si facile pour un cavalier de mourir!

LE GOUVERNEUR

Il vaut mieux que l'affaire s'arrange à l'amiable : avec de la prudence et de la sagesse, nous en viendrons à bout. Faites état qu'avant d'avoir en moi un juge, vous y avez un arbitre officieux qui n'interposera son pouvoir qu'avec discrétion et bonté. J'ai par devers moi toutes les instructions nécessaires.

DON CÉSAR

Mais si je suis le coupable et que vous me mettiez en prison, quelle faute a commise cette dame?

LE GOUVERNEUR

Vous avez trop mauvaise opinion de ma sagacité. Je sais qui elle est, vous dis-je.— Seigneur César des Ursins, suivez moi, vous, à la tour. Quant à cette dame, je lui promets qu'elle sera aussi fêtée dans ma maison que si elle était ma propre fille. LISARDA, à part.

Je n'en puis plus douter, il m'a reconnue. Je n'ai plus d'autre ressource que d'invoquer sa pitié.

DON CÉSAR, baSt à Lisarda* Qu'ordonnez-vous, madame?

LISARDA, bas, à don César, Je me soumets.

DON CÉSAR, de même.

Alors, puisqu'il vous platt ainsi, je n'ai plus rien à dire. {Au Gouverneur,) Seigneur, j'accepte le parti que vous nous proposez ; madame restera dans votre maison.

LE GOUVERNEUR

C'est convenu. {Appelant,) Holà!

UN ALGUAZIL

Seigneur?

LE GOUVERNEUR

Que deux d'entre vous conduisent cette dame à mon carrosse et l'accompagnent jusqu'au palais. Vous direz de ma part à ma fille

que je la prie de lui tenir compagnie jusqu'à mon retour. {Lisarda sort; deux alguaxili et lei domestiques la suivent, — A don César.) Vous, maintenant, je Tais vous mener à la tour.

DON C[^].SÂR

J'irai partout avec vous, très-lionoré et très-content.

Le Oonrerneur, doo César et les algaaxils sortent. CAMACHO.

Voilà de la courtoisie, j'espère !

Entre CELIA.

CAMACHO.

CELU.

CAMACHO.

Eh bien?

Eh bien! — quoi f Ils sont partis?

Oui, ils sont partis.

CBLIA.

En courant j'arriverai avant eux à la maison.

CAMACHO.

Pour savoir qui est ta maîtresse, n'est-ce pas? Vive le Christ!
cela me réjouit.

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Le paUit do gooTernear ; le théâtre représente deux chanbnt k
Infoii.

Entrent NICE et CELIA.

IfICR.

Comment donc reviens-tu seule, Celia?... qu'as-tu fait de ma maltresse?... Tu ne me réponds pas! qu'as-tu donc?

CBLIA.

Ah ! Nice, j'arrive à demi morte ; sans compter que j'ai tant couru... tant couru...

NICE

Que s'est-il donc passé?

CBLIA. *

Tu es bien curieuse, vraiment!

NICE

Comme tu le serais toi-même si c'était moi qui eusse accompagné madame, que tu fusses demeurée, et que je revinsse toute seule.

CEUA.

Eh bien! tu sauras que nous sommes allées ensemble... *-
Mais nous parlerons après ; j'entends du bruit.

NICE

Ciell des alguazils qui amènent une damel N'est^e pas elle?

CBLIA.

Tais-toi, Nice; pas d'imprudence.

Entrent DEUX ALGUAZILS ; ils conduisent LISARDA, qui a le visage recouvert de sa mante : des domestiques les suivent.

NICE, à part.

Dieu me protège ! c'est elle.

PREMIER ALGUÂZIL.

Avertissez madame votre» maîtresse que nous venons charges d'un message de la part de monseigneur le gouverneur, et que nous demandons la*permission de parler a elle. CELiA, à part.

Il importe de dissimuler, (f/auf.) Madame est indisposée... elle a la migraine... impossible que vous entriez lui parler. — Je ferai la commission.

l'alguzil.

Monseigneur le gouverneur la prie de tenir compagnie à cette dame, de la fSter de son 'mieux, et de se féliciter d'avoir trouvé une aussi bonne amie.

CELIA

Soyez tranquille, je lui dirai cela dans les mêmes termes

DEUXIÈME ALGUÂZIL.

Écoutez à part. Cette dame doit èlrc ici prisonnière ; vous veillerez sur elle.

CELIA

Je n*y manquerai pas.' ^

Les atguailscl les i)omrsUi|Ucs sorlent.

LISAKDA.

Sont-ils partis?

CELIA

Oui, madame, les voilà dehors.

Ote-moi vite cette mante, Ccïia.

NICE

Qu*7 a-t-il donc, madame? Vous, prisonnière dans votre propre maison! vous, établie geôlière de vous-même M Contez-moi, de gr&ce, cette aventure ; je meurs d'envie de la savoir.

' Tu de ti misma Aleaydesa.

Cakleron a compose «ne pièce intiluiëe PAliuyde de \$i mismo, le <\$o61iur de Uii-mèmo o11 qui se garde loi-mèiuc. Pent-être fait-il ici aliusioo à celle v»iàcc.

USAKDA.

Que veui-tu que je te conte, Nice? Je suis malheureuse; c'est te dire assez que l'amour et la fortune conspirent contre moi. Mon père ce matin m'a donné à entendre à mots couverts et d'un air affligé qu'il était instruit de ma folle passion. Je n'ai pas voulu le croire. Ce soir je suis sortie; il m'a suivie, m'a trouvée, et...

CBLIA.

Laissez donc, madame. Comment pouvez-vous imaginer que votre père, pouvant vous retenir sous un prétexte ou sous un autre à la maison, eût préféré se mettre à votre recherche avec une troupe d'alguazils, vous 'surprendre ainsi en faute devant tant de monde, et rendre lui-même son injure publique?... Non,

madame, cela n'est pas possible. Ma seule crainte a été qu'on vous reconnût là-bas ou avant que vous ne fussiez de retour à la maison. A cette heure que nous y sommes je ne crains plus rien... J'ai peur seulement qu'il ne s'informe de la prisonnière qu'il a envoyée; car je ne doute pas que, quand il vous a arrêtée, il ne vous ait prise pour une autre.

Tu es sotte, Celia; tu ne réfléchis donc pas qu'il a dit : «Je tiens à la réputation et à l'honneur de cette dame autant que si j'étais son père. C'est en sa considération que je vous ménage.» Il m'a donc reconnue ; car ce ne sont pas là des paroles jetées au hasard. Tu réponds qu'il n'aurait pas voulu que l'on me vit. Fort bien ; aussi a-t-il commandé qu'on me laissât me couvrir de ma mante. Ne me contredis pas ; je suis sûre qu'il m'a reconnue.

CELIA

Et que comptez-vous faire ?

LISARDA.

Me jeter à ses pieds dès qu'il arrivera, et lui avouer... lui dire que mon ennui a été cause que je suis allée me promener dans ce jardin. — Après tout, un père ne tue pas.

CELIA

Non, madame ; mais quelquefois...

Entre FLBRIDA.

FLERIDA.

Soyei la bienvenue, madame.

LISARDA.

Jfe viens de visiter une de mes amies. {Bas à Celia et à Nice.)
Taisons-nous ; nous ne sommes pas encore assez sûres de sa discrétion ou de son habileté.

FEUX

Oui, monseigneur, j'irai ; mais avant, permettez que je vous soumette un doute.

LE GOUVERNEUR

Lequel?

FÉLIX

Je ne suis pas entré avec vous dans le jardin pour que le seigneur don César et ma jeune maîtresse ne soupçonnassent point que c'était moi qui vous avais averti. Pendant que j'attendais en dehors il en est sorti une femme. Mais il ne serait pas impossible enfin que cette femme ne fût pas elle; car il est facile de s'y tromper avec une femme qui a le visage couvert de sa mante et qui ne parle pas. Je l'ai vue ; mais je n'ai pas la certitude qu'elle soit ma maîtresse ; et aller là-bas le dire à son père sans avoir cette certitude, ce serait risquer de commettre une faute irréparable.

LE GOUVERNEUR

J'approuve votre prudence. Attendez un moment. Je vais l'appeler, et vous vous assurerez du fait.

FÉLIX

Je veux bien, mais je crains, monseigneur...

Que craignez-vous?

FÉLIX

Un autre inconvénient par rapport à moi.

LE GOUVERNEUR

Lequel?

FÉLIX

Si madame me voyait, elle devinerait que j'ai été à sa poursuite; elle se plaindrait de ma fidélité et me détesterait; et je ne veux pas être détesté d'une personne que je dois servir.

LE GOUVERNEUR

Comment vous assurer alors si c'est elle ou si ce n'est pas elle?

FÉLIX

S'il y avait un moyen, seigneur, que je la visse sans être vu d'elle, mon doute se dissiperait sans danger pour moi.

LE GOUVERNEUR

Eh bien I soit, venez avec moi. — Mais non, ma fille est là, votre maîtresse doit être avec elle. Regardez.

JOURNÉE II, SCÈNE II. 273

FÉLIX, regardant à travers la serrure*

Oui, seigneur, c'est bien ma maîtresse, c'est bien elle C'est celle qui est à la gauche de madame votre fille.

LE GOUVERNEUR, après avoir regardé.

Il faut bien que ce sôit elle ; car celle-là est la seule que je ne connaisse pas. Les autres sont ma fille et deui de ses suivantes. — Êtes-vous satisfait maintenant ?

FÉLIX

Oui, seigneur, et je pars pour Naples à l'instant même. De-meurez avec Dieu.

Il sort.

SCÈNE m

L'autre chambre.

LISARDA, FLEBIDA, GELIA et NICE. Enlrc LE GOUVERNEUR.

CELiÂ, annonçant.

Monseigneur !

FLERiDA, ha\$ à Lisarda, Si vous lui parlez, parlez-lui en ma faveur. Demandez-lui qa'il vous permette de me recevoir ici.

LISARDA,

Ouf, madame.

Priez-le beaucoup.

Oui, madame.

Je m'éloigne un peu.

Voici la crise ^ 1

FLERIDA.

Elle se retire vers le Toud du ibéàlre.

CELIA

LE GOUVERNEUR

Eh bien 1 Lisarda, vous ne me remerciez pas de l'amie que je vous ai envoyée!... Que dites-vous?... répondez donc. LISARDA, à part.

Je me meurs. {Haut.) Seigneur, si vous avez quelque pitié pour votre fille...

LE GOUVERNEUR

Je vois! vous l'aimez déjà; et remplie de compassion pour elle, tous voulez que je lui pardonne?

LISARDA.

Seigneur, une faute aussi légère mérite d'être pardonnée.

' Il 7 a dans l'espagnol : Aqui fue Troya .' Ici fut Troie ! — Calderoo emploie sovrenl cette exclamation pour annoncer nne situation critique.

274 DE MAL EN L'IS.

LB GOUVERNEUR

Ce ii*est pas là une faute si légère.

FLERiDA, à part.

Elle lui parle pour moi sans doute. Il ne cesse pas de me regarder.

LISARDA. u

Il ne s'agit pas d'autre chose, seigneur, que d'avoir été dans un jardin, en ayant soin de se couvrir le visage d'une mante

LE GOUVERNEUR

Cette dame, Lisarda, a un père pour qui^lle aurait dû conserver plus d'égards.

LISARDA, à part.

Il me parle avec tant de sagesse et de bonté qu'il me pénètre l'âme. {Haut.) Ne me grondez pas, seigneur, ne me grondez pas ; j'implore votre indulgence à genoux.

Bile «'agenouille.

LE GOUVERNEUR

Ce n'est pas pour vous gronder, ma fille, mais je ne puis vous accorder ce que vous demandez.

LISARDA.

Je vous en prie, mon père.

LE GOUVERNEUR

Non, ma fille, levez-vous.

LISARDA.

Je ne me lèverai point d'ici que je n'aie obtenu votre pardon.

FLERIDA, à part.

Oh! combien je lui dois! elle sollicite pour moi à genoux!

LE GOUVERNEUR

Allons, ma fille, levez-vous, [il la relève.) Mais ne me demandez pas pardon pour cette dame, ce serait peine perdue; elle ne sortira de cette maison que mariée.

Oui, seigneur, elle y consent ; et, de plus, elle s'engage, si vous le Voulez, à ne plus se mettre au balcon, à la fenêtre i. Tout ce que je vous demande pour elle , c'est le retour de votre bienveillance.

LE GOUVERNEUR

Pour ma bienveillance, je ne la lui refuse pas ; au contraire, elle la possède tout entière. Pour vous le prouver... voyez, ma fille, de quelle manière je vais la traiter.

Il s'éloigne vers Flerids.

LisARDAy à part.

Où va donc mon père?

* Ventana ni rexa bolverâ 6 ver.

Ventana^ c'est une Tenêtre, en gënéral ; rexa^ c'est la fenêtre du rei-de chaussée, pro' légée par une grille ou garnie de harreaux.

FLERIDA, d par^

Comme elle est bonne! elle lui a conté mes chagrins pour m'évt- 1er la honte de les raconter moi-même.

LE GOUVERNEUR, à Flerido,

Soyez heureusement arrivée en cette maison , madame ; elle sera vôtre autant que mienne. Je ne m'étonne pas du mauvais succès de vos amours; les histoires sont pleines de semblables aventures, aussi tristes , et même plus tristes que les vôtres. C'a été une véritable bonne fortune pour moi qu'après votre naufrage ma maison vous devint un port de Iflut. Usez d'elle à votre gré, et soyez assurée que vous n'en sortirez qu'honorée et contente. Tout cela se terminera avant peu , j'espère , à la commune satisfaction ; en attendant, vous demeurerez avec nous comme la GUE ou la maîtresse de

la maison lisarda m'a tellement sollicité pour vous, qu'alors

même que je n'agirais pas ainsi à votre seule considération, j'y serais obligé par considération pour elle.

FLERIDA.

Je vous rends mille grâces, seigneur.

LISARDA, à part.

Que le ciel me soit en aide ! Qu'ai-je entendu?

CELIA, haf, à Lisardal Vous voyez, madame, combien vous aviez tort de présumer que votre père vous eût reconnue , puisqu'il croit que — la prisonnière c'est elle.

LISARDA, ha\$y à Celia, Tu as raison ; mais comme c'est la première fois que le mal se change en bien, je n'y étais plus. Puisse cette erreur durer! LE GOUVERNEUR, à Flerida, Prenez du courage, madame.

FLERIDA.

Je suis trop heureuse, seigneur...

CELIA, bas, à Lisarda, Pourvu qu'elle ne nous perde pas à cette heure ! Elle ferait bien mieux de se taire.

FLERIDA.

Un personnage de voire naissance et de votre mérite ne pouvait

pas manquer d'avoir un cœur généreux Une femme infortunée est venue se jeter à vos pieds aujourd'hui... Puisque vous savez qui je suis, daignez accorder votre appui à uoe femme errant dans un pays étranger.

LISARDA.

Eh bien ! Celia, Nice... vous voyez; le mal s'est converti en bien, et j'ai peine à le reconnaître.

FLERIDA, \$* approchant, X Et vous , madame , souffrez que je vous embrasse. (Elle l'embrasse,) Quelle gratitude je vous dois! A votre première bonté

vous avez ajouté celle de prier votre père et monseigneur de vouloir bien me protéger.

LiSARDA, d par r.

Occupée de ses ennuis, elle ne s'est pas aperçue que je parlais des miens. Dieu me garde de la désabuser ! (Haut,) Ne me remerciez pas, mon amie... Ce serait plutôt à moi de vous remercier... J'aurais désiré en cette circonstance avoir tout empire sur mon pcre pour vous servir.

LE GOUVERNEUR

Vous offensez ma tendresse, ma fille; je ferai pour cette dame , vous le verrez, tout ce qui sera en mon pRivoir.

FLERinA.

Je vous rends mille grâces à tous deux.

LE GOUVERNEUR, bat, à Lisorda.

Savez-vous quelle est cette dame?

Non, seigneur ; mais je voudrais bien le savoir pour me diriger dans ma conduite avec elle.

LE GOUVERNEUR

C'est une femme de qualité qu'un homme a enlevée de la maison paternelle. Apprenez. par son exemple, ma fille, à quels dangers s'expose une femme quand elle oublie le soin de son honneur. LISARDA, à part.

C'est la suite de la leçon de ce matin.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, OU GouverneuT.

Un cavalier qui arrive de voyage demande à être introduit auprès de vous.

LE GOUVERNEUR

Ce sera sans doute don Juan. Qu'il entre.

LISARDA, à part.

Hélas ! nouvelle peine !

FLERIDA.

Je me retire, de peur d'être indiscrete.

Le domestique a tort.

Flerida a tort.

Entre DON JUAN en habit de voyage.

Je me félicite, seigneur, que le ciel m'ait permis, après tant de travaux, de pouvoir enfin baiser votre main. A partir d'aujourd'hui, puisqu'un si grand bien m'est accordé, je pardonne à la fortune tous les sujets de plainte qu'elle m'a donnés pendant ma vie. Cette unique grâce me constitue son débiteur.

LE GOUVERNEUR

Soyez le bienvenu, don Juan. Il y a déjà longtemps que vous vous faites désirer. Vous avez causé dans cette maison plus d'un souci et plus d'une inquiétude.

DON JUAN.

C'est mon bonheur qui a voulu ces retards, puisque je suis
tu::jours le bienvenu.

LE GOUVERNEUR

Ob! que cet habit militaire vous sied bien!... comme vous av'</
l'air brave et vaillant !... Que j'aime ces aiguillettes, ces plumes !...
— Vous ne dites rien à Lisarda ?

DON JUAN

J'arrivais troublé par avance, et, en la voyant, je suis ébloui d? l'éclat de sa beauté. {A Lisarda.) Excusez, madame. —Si celui qui a l'honneur de vous parler mérite une faveur si haute, daigne/ m'abandonner un moment cette main si délicate et si blanche, vé • ritable carquois où l'Amour puise ses flèches... La renommée, madame, vous proclame au loin une beauté sans égale, et la renommée, contre l'ordinaire, n'a pas été généreuse envers vous, car vous pouvez vous plaindre d'elle. Mais non , ce n'est pas la faute de la renommée , c'est la nôtre. Elle vous a proclamée unique, et la réalité, cette fois, surpasse de beaucoup l'imagination.

LE GOUVERNEUR

Je n'ai jamais oui rien de plus galant... (À Lisarda,) Répondez donc, ma fille, à cette courtoisie.

LISARDA.

J'ai souvent entendu dire, seigneur, que l'Amour était fils de Mars et de Vénus. Je ne saurais en douter à cette heure en voyant qu'un soldat tel que vous a rapporté de la guerre d'aussi gracieuses flatteries.

LE GOUVERNEUR

J'arrête là les compliments. J'ai i cœur que le champ demeure à ma fille.

DON JUAN

Je suis de même avis, seigneur, car personne ne serait assez hardi pour le lui disputer. — Qu'elle est aimable et belle et charmante l

LE GOUVERNEUR, à doH Juan,

Il est juste que vous vous reposiez, vous devez être fatigué de la route. Je vous offre une hospitalité sans façon; vous serez logé en soldat; vous me pardonnerez.

DON JUAN

Je suis trop flatté que vous daigniez m'agréer pour hôte dans la sphère d'un astre divin.

LE GOUVERNEUR

Nice! viens avec nous.

Le GouYcroettr, doe Juao el Nice sorlo.ui.

USAJaOA.

Maintenant que nous sommes seules , Celia , que dis-tu de mon aventure?

CELIA

Qu'elle s'est terminée plus heureusement que je ne le pensais. Un instant j'ai eu peur. Et monseigneur qui va s'imaginer que c'était elle qu'il avait faite prisonnière !

lisauda.

11 s'est bien rencontré qu'il l'ait trouvée dans la maison avant que je l'eusse averti que je l'y avais reCuc.

CEUA.

Votti voyez, madame, ainsi que je vous le disab» que c'était une folie à vous de croire qu'il vous reconnaissait.

LISARDA.

Ce qu'il y a eu de plus merveilleux et de plus agréable pour moi en même temps, c'a été de voir comme, sans être prévenue, elle répondait à propos.

CEUA.

En ces choses-là, une femme a beau parler au hasard, elle parle toujours avec une justesse parfaite quand il est question d'amour.

USABOA.

A présent, voilà ma situation qui se complique.

CELU.

Que dites-vous, madame? je ne vous comprends pas.

LISARDA.

Je dis que voilà de nouvelles difficultés qui s'élèvent.

CBLIA.

Quoi! madame, les périls que vous avez courus aujourd'hui, l'arrestation de ce cavalier et l'arrivée de votre futur époui, ne vous décident pas à rejeter loin de vous ce caprice insensé?

LISARDA.

Ah ! Celia, que tu connais mal l'amour et ses bizarreries!... Citemoi un seul amour que les obstacles aient découragé; et moi, je t'en citerai mille qui ont grandi et se sont fortifiés par les obstacles.

CBLIA.

Cela est bon à dire, madame

LISARDA.

Puis, Celia, autre chose encore. D'un côté, je ne dois pas délaisser en prison un homme qui m'a sacrifié sa liberté et qui voulait me sacrifier sa vie; et d'autre part, si cet homme est celui que cette dame cherche , je ne dois pas avoir la prétention d'établir une rivalité avec elle. Il faut que je sorte de cette cruelle incertitude. A cet effet, tu lui porteras une lettre de ma part , où je lui dirai que, s'il lui est possible^ie sortir, il me vienne parler cette nuit. Et afin

qu'il ne conçoive aucun soupçon, c'est ici qu'il me rienàra voir, comme si j'étais, moi, la prisonnière.

CEUA.

Comment, madame?...

Oui, Celia.

USARDA.

CBUA.

Je ne considère rien.

LISARDA.

Réfléchissez...

CBLIA.

Il n'y a pas à réfléchir.

CBUA*

Vous voulez-vous vous laisser enlever?

LISARDA.

Veux-tu que je me laisse mourir?

CBLU.

Mais songez, madame...

LISARDA

Ne me tourmente pas davantage.

CBUA.

Quels dangers I Je les Tois.

Et votre vie?

Je n'y tiens pas.

Et votre honneur?

USARDA.

Je ne l'expose pas, mon honneur.

CBUA.

Je vous en prie...

Quoi encore?

Vous TOUS perdrez.

Tant pis I Ah!

LISARDA.

CBLU.

CBUA.

USARDA.

CBUA.

USARDA.

CBUA.

LISARDA.

En vérité, Celia, je te le dis, tu iras seule en pèlerinage à Jérusalem.

CEUA.

Pourquoi cela , madame ?

LISARDA.

Parce que tu es la première suivante qui ait eu tant de repentir de voir sa mattresse éprise d*amour.

Elles sorfcot.

SCÈNE IV

Une chambre dans la lour.

Entre DON CÉSAR.

DON CÉSAR

Comment cela Gnira-l-il?

Entre CAMAGIIO.

^ CAMACHO.

Je vous retrouve enfin, monseigneur l

DON CÉSAR

C'est toi, Camacho?

CAIIACUO.

Nous voilà bien !

DOX CÉSAR.

Je ne regrette rien après avoir vu son visage.

CAMACHO.

Que la peste soit de son visage!... J'aurais mieux aimé cent fois qu'elle fût un monstre barbu, et qu'elle eût amené avec elle un autre monstre à barbe, et que vous ne fussiez pas prisonnier, que de voir cet ange malicieux qui vous a livré si gentiment aux mains de la justice.

DON CÉSAR

Qu'oses-tu dire là?

CALLACUO.

Ehi mon Dieu! il y a tant de perfidie, tant de trahison aujourd'hui dans le monde ! Aussi , j'en suis sûr, la première fois qu'elle vint vous trouver, c'était purement et simplement pour vous épier. Ce fut une aventure de chevalier errant. Elles entrèrent toutes deux éperdues, comme si elles eussent fui quelque farouche brigand de grand chemin, et votre dame vous demanda comme à un noble chevalier aide et secours, en vous disant je ne sais quoi. Cessez, cessez donc de vous abuser; je ne connais pas une crédulité pareille à la vôtre. Pour moi, j'ajouterais autant de foi à ce conte d'une forêt enchantée où l'infante très-circonspecte parla d'une si spirituelle façon avec Esplandian, Belianis, et le Beau-Ténébreux.

DON CÉSAR

Dis-moi donc alors, s'il en était ainsi , pourquoi le gouverneur l'aurait-il arrêtée?

CAMACUO.

Cela est clair, pour vous donner le change.

DOX CÉSAR.

' Non, Camacho ; je soupçonne autre chose. C'est que cette dame est une femme de haut rang, que quelque mésaventure oblige à se tenir cachée ; car le destin souvent persécute la beauté. Ce qui me confirme dans cette opinion , c'est qu'elle ne voulait à aucun prix écarter sa mante; et si le gouverneur m'a pris en même temps, c'est qu'il aura eu deux avis le même jour. N'as-tu point vu son trouble quand elle allait nous dire qui elle était, et la honte qui a scellé ses lèvres au moment où elle se disposait à nous conter ses malheurs?

CAHACIO.

Il ne serait pas impossible que vous eussiez raison, après tout. — Et, à ce compte, voilà le grand amour que vous aviez pour Fierida qui est bien loin, n'estnl pas vrai?

Je n'espère pas qu'un premier amour se puisse effacer ainsi du cœur d'un homme. L'expérience nous enseigne qu'une forme ne se grave pas si aisément là où il y avait une autre forme. Un exemple te fera comprendre cela. Lorsqu'un peintre veut esquisser une figure, si sa toile est libre et nette, il y trace des lignes faciles; mais s'il a esquisé déjà une autre figure sur la toile, il faut qu'il commence par l'effacer, afin que les lignes de la seconde ne se confondent pas avec celles de la première. Tu me comprends maintenant, sans doute. Mon cœur a été une toile libre et nette pour le premier amour; mais si je veux y introduire un autre amour, il faut que j'attende que la première image, l'image céleste et divine qui s'y était empreinte, s'en soit effacée. Et ainsi, à

cette heure, quoiqu'un amour nouveau me tourmente l'esprit, —
je ne dessine pas, j'efface.

CAMACHO.

J'aurais beaucoup à vous répondre là-dessus si je voulais.

DON CI^SAR

Que répondrais-tu ? voyons.

CAMACHO.

Je répondrais... Mais ce n'est pas le moment ; car voilà une
femme recouverte de sa mante qui vient nous voir. Il paraît que
nous n'en avons pas encore fini avec les noires intrigues emman-
telées ^

Entre CËLIA.

CELIA

Écoutez, seigneur Fabio.

• . Que aun no hemos aeabado Con el negro embeleco del ta-
pado. »

Le mol tapado est de l'invenlioD do Calderon. Pour
repro<luire aulanl qae possible sa plaisanterie, nous nous
sommes permis de fabriquer Tadjecrif emmanteirf.

Sn DE MAL EN PIS.

DON C^AR

Soyez la bienvenue, puisque tous venez rendre la vie à un
homme demi-mort.

Voici pour tous une lettre de cette pauvre prisonnière qui Wt bien affligée.

DON C^R

En récompense, voici pour tous un diamant. (Il lui donne une bague.) Il jette un tel éclat et lance de tels feux qu'on le prendrait pour une étoile, s'il était attaché à la voûte du ciel.

Il Ul Ift lettre.

CAMACHO, à Celia.

Montrez un peu ; il me semble bien terne.

CELU.

Non pas! il est de la plus brillante blancheur.

CAMACHO, offrant une bague de plomb à Celia»

Eh bien I je vous donne, Qioi, cet autre diamant tout pareil à celui-là, si vous voulez me laisser voir cette figure.

GELIA.

Vous n'obtiendrez pas cela.

CAMACHO.

i*en sais le motif.

CBLIA.

Parce que je suis laide, pas vraiT

CAMACHO.

Justement.

CELIA

Au contraire, c'est que je suis jolie.

CAMACHO.

Si cela était, vous ne vous envelopperiez pas le visage dans une mante comme une &me en peine.

CELIA

Eh bien ! regardez si je suis jolie ou laide.

CAMACHO.

Je ne veux plus vous voir à présent.

CELIA

Allons, pas de façon, regardez-moi.

CAMACHO.

A présent que vous le désirez, moi je ne veux plus.

CELIA

Tenez, je vous donne ce diamant si vous consentez à me regarder.

CAMACHO.

Je n'y tiens pas. Je ne les ai jamais aimés, les diamans.

C'est votre dernier mot?

CAMACHO.

Oui.

DON céSAR.

J'ai 6ni de lire. {A CbHo.) Vous direi i ma belle prisonnière que, suivant son ordre, j'irai la voir celte nuit.

CELU.

Bien, seigneur. — Que le ciel vous garde l

Bile ton.

CAMACHO, criant.

Adieu, donielie ! Vous direz à votre maîtresse qu'elle ne soit pas trop orgueilleuse de ee qu'elle sert à effacer.

DON CÉSAR

Cesse donc de plaisanter.

CAUACHO.

Alors je vous demanderai sérieusement ce qu'on vous dit par cette lettre?

DON CÉSAR

Que j'aille la voir ce soir ; qu'après avoir gagné les suivantes de la fille du gouverneur, elle se hasarde à me recevoir dans sa chambre. On ajoute à cela deux ou trois mille recommandations aussi extravagantes les unes que les autres, comme, par exemple, que je n'emmène personne avec moi, que je ne me confie à personne, et les autres que tu devines.

CAMACHO.

Et vous à cela vous répondez tranquillement que vous irez, comme si vous aviez les clefs de la Tour dans votre secrétaire.

DON CÉSAR

Qui m'en empêchera?

CAMACHO.

Les gardes.

DON CÉSAR

Va, le son de l'or est une douce musique qui endort les plur vigilans.

Entre DON JUAN.

DON JUAN

Je viens vous apporter des condoléances et recevoir de vous des félicitations, afin que les unes se tempèrent par les autres. Les naturalistes racontent de deux certaines plantes que chacune d'elles, prise à part, est un poison, et que, quand on mêle ensemble leurs sucs, elles se neutralisent ou se corrigent de telle sorte l'une l'autre qu'elles deviennent une nourriture bienfaisante. Votre malheur et mon bonheur sont de même deux poisons qui , séparés, nous tueraient tous deux, vous par le chagrin, moi par le plaisir. Et ainsi mêlons nos richesses, tempérons mon bien par votre mal et mon mal par votre bien.

DON CÉSAR

Vous paraissez bien joyeux, don Juan.

DON JUAN

Comment ne le serais-je pas en voyant en mon pouvoir un bonheur plus grand que je n'aurais pu l'imaginer? car le bien que m'offre l'amour dépasse de beaucoup mon espérance. J'ai demeuré ici caché deux jours ^; car, ainsi que je vous l'ai dit déjà, l'alcaïde de ce fort est mon intime ami ; et pendant ce temps j'ai acheté des bijoux, des bijoux, et je me suis fait faire quatre habits de gala^, précautions ordinaires à un homme qui veut se présenter convenablement chez sa future. Quand j'ai eu ce qu'il me fallait, j'ai pris la poste et j'ai mis pied à terre au palais du gouverneur comme si je fusse arrivé à l'instant même. Je vous dis le palais ; j'aurais dû vous dire le palais enchanté, car j'ai vu là en petit les merveilles de la nature. Le printemps y était réduit à une fleur, l'aurore à une perle et le soleil à un rayon ; car ma belle future est à la fois une fleur charmante du printemps, et une perle fine de l'aurore, et un rayon divin du soleil. Que je suis heureux, mon ami, moi à qui un amour bien placé apporte tant de gloire !

DOX CL^SAR.

Et moi, malheureux mille fois, à qui un amour inexplicable n'apporte que des disgrâces!... Puisque ma peine doit être l'antidote de votre joie, écoutez-moi; nous ne changerons pas de sujet de conversation : vous m'avez parlé d'amour, je vous parlerai d'amour également.— J'ai vu dans un jardin délicieux une statue de jasmin couronnée d'œillets, que le roi des mois, le gracieux mai, avait établie reine des fleurs, et qui avait été reconnue en cette qualité par la noblesse et le peuple des fleurs qui lui avalent acclamé au milieu des chants des oiseaux et du murmure des fon-

taines... Ne me demandez pas qui elle est, car, alors même que je voudrais vous le dire, cela me serait impossible. Il y a là toute une histoire sans pareille... Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'engage par cette lettre, si je peux m'échapper de prison, à l'aller voir cette nuit, et que je lui ai répondu que j'irais, comme si j'avais eu la certitude que l'alcaide me laisserait sortir.

Puisque je suis venu, don César, n'en doutez pas, vous n'y aurez pas d'empêchement. — Camacho ?

CAMACHO.

Seigneur?

DON JUAN

Va dire à l'alcaide de ma part que je le prie de venir ici, que j'ai à lui parler.

CAUACnO.

J'y cours, seigneur.

Il son.

• Voyez la noUce qui précède la pièce.

* L'espagnol dit : Uiu qualro galas

\^ JOUILLÉE 11, SCÈNE IV. 283

DON JUAN

11 est fort de mes amis, et il consentira sans peine à vous laisser sortir si je lui promets de vous emmener avec moi.

DON CJÉSAR.

Comme voilà le soleil qui s'enfonce affaibli dans les champs de l'Occident, et que la nuit commence à déployer ses ailes brunes, dites-lui qu'il nous laisse sortir promptement.

DON JUAN

Je ferai à vos souhaits.

Enlreil L'ALGAYDE et GAHACHO.

l'alcatdb.

Que me Youlez-vous, don Juan ?

DON JUAN

Vous dire que je ne vous ai pas encore quitté, que je suis toujours votre hôte, car je vis où vit don César.

l'aI'Catdb.

Ce n'est pas bien à vous de m'imposer de nouvelles obligations, lorsque j'en ai déjà tant contracté qui font de moi votre dévoue sf*rviteur.

DON JUAN

S'il en est ainsi, vous permettrez qu'il vienne avec moi pour celte nuit; mon amitié mérite de vous cette faveur. l'alcaymb.

il y a bien des recommandations de toute espèce, et les plus pressantes, pour qu'il ne sorte pas d'ici; mais il n'y a pas de consigne qui tienne contre vous. Toutefois vous me donnez votre parole de le ramener avant le jour?

DON JUAN

Je me porte sa caution en vous remerciant, et s'il survient quel* que accident, j'entends qu'il coure pour mon compte. l'alcatdb.

Rappelez-vous bien : pour la nuit seulement.

DON César.

Avant que l'aube paraisse, vous me reverrez à la prison dou-
blement votre esclave.

l'alcatdb.

Â cette condition les portes vous sont ouvertes. — Que Dieu
vous garde !

Il sort.

DON JUAN

Allons, don César, puisque vous ôtes libre, conduisez-moi où
votre future vous appelle ; je veillerai fidèlement sur votre ren-
dez-vous.

11 n'est pas juste que vous tardiez pour moi de retourner chez
votre hôte, où votre future vous attend ; je ne saurais y consentir.
Allons chacun de notre côté.

DO.f JUAN.

Non pas, s'il tous platt. H D*est pas juste que je tous tire dlcî
pour TOUS exposer à un danger, et qu'après je tous quitte.

DON CÉSAR

Je désirerais cependant...

DON IUAN.

Ne tous en défendez pas, je tous aceompagnerai.

don cisAR, à paru Cruelle situation!... Ne serait-ce pas à moi une Tériritable indélieatesse de souffrir qu'il Teille sur mon rendez-Toas et qu'il trahisse» même à son insu, un hôte à qui il doit tant?

DON niAN.

A quoi pensez-TOus là?

don ci^ar.

C'est que, TOjez-Tous, dcen Juan...

DON JUAN

Qui TOUS arrête encore, dites?

Vous croirez peut-être que je suis un ingrat de me cacher de tous dans mes amours... Vive le ciell Pylade n'a pas eu plus d'attachement pour Oreste, ni Euryale pour Nisus, que je n'en ai pour tous... Après celte assurance, souffrez que, malgré mon bon Touloir, je ne vous dise pas quelle est ma dame, — car cela m'est, en Téririté, impossible, —et permettez que j'aille seul chez elle.

DON JOAN

Je serais importun si j'insistais daTantage. {A part,) La ridicule discrétion et la sotte méfiance! {Hat»t.) Adieu, don César*

DON CÉSAR

Adieu, don Juan.

Bonne chance !

Gamacho?

CAMACHO.

Seigneur?

DON CÉSAR

Prépare-moi aTCC sois un pistolet.

CAMACHO.

En Toici un que j'ai arrangé de mon mieux pendant que tous
causiez ; mais Toyez s'il est bien en état.

DON CÉSAR

Très-bien; la pierre... la bourre... l'amorce, rien n'y manque

CAMACHO.

Et les ressorts jouent-ils bien?

il sort.

DON CÉSAR

DON ClfeAa.

Très-bien.

CÂMACHO.

C'est que, quand on manie un pistolet, on ne saurait prendre
trop de précautions, autant pour soi que pour les autres. DON
césAR.

C'est juste.

Il s'éloigne.

CAMACHO.

Et moi, est-ce qu'il faut que je reste?

DON CÉSAR

Oui, Camacho.

CAMACHO, au parterre.

Que toutes vos seigneuries soient témoins qu'il y a eu un laquais qui n'a pas suivi son maître K

Don César sort par une porte, et Camacho par une autre.

NI(X

LISARDA.

NICB* USARDA.

Nice?

Madame?

Mon père est-il couché?

Oui, madame.

Et don Juan ?

Il repose.

Et notre prisonnière?

NICE

Elle est sans doute à pleurer dans son lit, car elle passe toutes les nuits à se lamenter et à gémir.

USARDA.

Ce sont sts larmes qui causent mon inquiétude. Ce cavalier peutêtre... Et Celia, que fait-elle ?

' Todat vuestas mereede* Sean testigos que huvo Un laeayo que se quede. Outre le compliment obligé qui termine toutes ses pièces, Calderon s'adresse souvent au parterre, surtout dans ses comédies de cape él d'épée, par l'inurmediaire du gra etoso, — Cela n'est arrivé, je crois, qu'une seule fois à Molière, dans l'Avare,

NICE

Elle guette en secret à la porte l'arrivée de ce galant.

LISARDA.

Quand il entrera, traitez-moi l'une et l'autre sans cérémonie. Ter ne ve.ui pas qu'il sache qui je suis. II faut qu'il pense, en me voyain en ce lieu, que je suis la dame qu'on y a mise en prison, el que c'est à cause de lui que le gouverneur m'a arrêtée.

NICE

. Nous nous conformerons à vos désirs.

LISARDA.

Ne l'oubliez pas l'une et l'autre.

MCE.

J'entends marcher dahs le corridor d'un pas craintif.

LISARDA.

Ce sera lui, sans doute.

Entrent GELIA et, derrière elle, DON CÉSAR.

DON césAR, à part.

Que le silence et les ténèbres de la nuit me soient favorables!

CELIA

Pas de bruit ; ma maîtresse Lisarda n'est pas encore au lit, et le gouverneur couche ici près.

DON c.ésAR, à part.

Que l'amour me prête ses ailes l

LISARDA.

Soyez le bienvenu.

DON CIÊSAR.

Vos yeux ont guidé mes pas comme deux lumières resplendissantes.

LISARDA.

Ma chère Celia, placez-vous, je vous prie, à cette porte qui répond à l'appartement de votre maître, et soyez alerte.

CELIA

N'ayez pas peur.

USARDA.

Et vous, Nice, mon amie, tenez-Yous du côté de la chambre de votre maîtresse.

NICE

Je tremble.

LISARDA.

Que craignez-vous, ma bonne?

NICE

Quand je songe que Lisarda, ma maîtresse, est là, il me prend au cœur ^n serrement ..

LISARDA.

Vous n'avez rien à redouter en gardant cette porte.

NICE

Il le faut bien. Ma mattresse Lisarda est un démon... Elle serait femme à se porter à mille «xtrémités si elle apprenait ce qui se passe chez elle.

Elle s'éloigne.

DON ciSÂR.

madamel combien mon âme soupirait après l'occasion de vous parler. Je vis dans un labyrinthe d'incertitudes où mon esprit sans cesse s'égare... J'ai beau m'ingénier, il m'est impossible de trouver et même d'entrevoir le motif de ma prison.

USAROA.

Cependant vous devriez comprendre aisément que Ton cherchait une femme que vous avez enlevée, et qu'on m'a arrêtée à ^a place. DON CÉSAR.

Une femme, dites- vous?

LISARDA.

Oui.

Moi, j'ai enlevé une femme?

LISARDA.

Oui.

DON CÉSAR

l'avftia avec moi une femme?

USARDA.

Oui.

DON CÉSAR

Quelque esprit que vous ayez, madame, c'est une mauvaise défaite que vous avez imaginée là pour dissiper mes doutes... Quoi donc! serais-je un homme assez vil ou assez peu digne d'amour pour ne devoir pas inspirer de jalousie?... et si j'avais eu avec moi

une femme que j'aurais enlevée, comme vous dites , aurait-elle donc souffert si aisément que je pusse vous parler et vous voir?... Vous, madame, un contraire, pleine de trouble, vous m'avez donné à entendre qu'il importait que vous ne fussiez pas reconnue, et aussitôt après, vous avez montré une terreur comme je n'en ai jamais vu. Donc vous aviez sujet de vous tenir sur vos gardes; donc l'on ne vous a pas arrêtée pour une autre ; donc si l'on vous retient encore prisonnière aujourd'hui que l'en doit être désabusé, je suis fondé à croire que c'est probablement quelque cavalier jaloux qui aura voulu par là se venger.

LISARDA.

Quoi donc! vous dirai-je à mon tour, aurais-je eu, moi, un galant si méprisable et si vil qu'il eût été capable de venger aussi bassement son injure?... Je ne suis pas, moi non plus, une femme si peu digne d'amour que je ne puisse inspirer de la jalousie ?
Croyez-les I. 17

je sais une dame principale de cette ville, et cela n'a pas empêché

qu'il ne m'arrivât le malheur dont tous avez été témoin.

DON CÉSAR

Je vous crois madame, mais je voudrais savoir qui vous êtes.

LISARDA.

Est-ce de votre part une vive curiosité?

DON CÉSAR

Oui, madame, vous n'en doutez pas.

LISARDA.

Tenez-vous beaucoup à avoir satisfaction sur ce point?

DON CÉSAR

On ne peut davantage.

LISARDA.

Éh bien !... asseyez-vous là.

Au moment où don César va pour s'asseoir, un mouvement fait partir le pistolet, DON CÉSAR.

Dieu me soit en aide!

LISARDA.

Pauvre de moi !

NICB.

Je me meurs !

CBUA.

Je suis perdue !

DON CÉSAR

Maudit soit le pistolet qui part tout seul

LISARDA.

Hélas ! grand Dieu !

GEUA.

Ahl madame l

NICE

Madame!

LE GOUVERNEUR, du dehOTS.

Qu'est ceci ? qui va là ?

LISARDA.

Je n'ai pas la force de répondre.

NICE

Ni moi.

CBLU.

Ni moi.

LISARDA.

Ab l seigneur cavalier \

Comment ne pas se désoler d'un malheur causé par le hasard t

LISARDA.

Hagarde un peu, Gelia... mon pèrel

CELIA

Â la faible lumière qui est dans «a chambre, il me semble le voir debout qui s'habille.

LIS ARDA

Ce sera la fin de ma vie.

DON céSAR.

Que doift-je faire, madame?

LISARDA.

Sautez par cette fenêtre. — Elle donne sur la cour, et la cour mène au portique. •— Puis vous ouvrirez. Mon infortune est telle que j'ai bien plus à craindre que vous ne présumez...

DON CÉSAR

Gomment cela?

Tous le saurez plus tard. Je vous donne ma parole que je vous apprendrai bient<)t qui je suis.

DON CÉSAR , s*approchanl de la fenêtre.

Au risque de me tuer, madame... Mais c'est pour vous.

Il saute |iar la fenêtre.

LISARDA.

Ociel! sauvez-le!

Entre LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR

Qui donc est sorti d'ici tout à l'heure ?

LISARDA,

Personne... seigneur.

LB GOUTBIINBUR.

Qu'avez-vous ? d'où vient votre trouble?

LISARDA.

C'est ce pistolet dont la détonation m'a effrayée.

Du bruit m dehors.

LE GOUVERNEUR

Et quel est ce bruit ?

LISARDA.

Moi , seigneur... je ne sais rien.

LE GOUVERNEUR , à part, *

Prenons toujours ce flambeau... bien que, si j'ai perdu rfaon-
neur, je n'espère pas que ce flambeau me serve à retrouver
l'honneur.

Uiort.

Retirons-nous d'ici.

NICE

Ah! madame!

CELIA

Quelle imprudence I

Elles sorteat

SCÈNE VI

La cour du palais et le portique.

DON CÉSAR, marchant comme à tâtons.

DON ClésAR.

le ne puis trouYcr cette porte... La nuit est si obscure et si sombre, mon esprit est si plein de trouble et de confusion, que je ne sais plus où je vais au milieu de ces doubles ténèbres.. Fallait-il que pareille chose m*arriT&t, et dans la maison du gouverneur!... Quel malheur est le mien I... Je ne trouverai donc pas cette porte I... Je suis bien sous le portique cependant... (Il met la main sur une chaise à porteurs,) Qu'est ceci ? une chaise à porteurs, si je ne me trompe. C'est sous ce portique qu'on les remise d'ordinaire... Mais voilà quelqu'un... Je n'ai plus d'autre ressource que de m'y cacher... Dans une circonstance aussi critique il faut abandonner quelque chose au hasard.

Il se Jelte dans la chaise à porteurs.

Entrent, d'un côté, LE GOUVERNEUR, et, de Fautre, DON JUAN; ils ont cbacan Tépée A la main , le gouverneur tient un flambeau de la main gauche.

LE GOUVERNBUR.

C'est de ce côté-ci que j'ai entendu le bruit. Veillez sur la porte ; qu'il ne nous échappe pas.

DON JUÀN.

Dès que j'ai entendu votre voix , seigneur, je suis sorti de ma chambre.

LE GOUVERNEUR , à part.

Pour augmenter mon embarras.

DON JUAN

Qu'y t-t-il donc?

LE GOUVERNEUR

Ce n'était rien. Je me suis mépris. (À part.) mon honneur! dissimulons!... (tfauf.) J'ai cru que l'on marchait dans mon appartement; je me suis levé pour voir. J'en ai du regret à présent. J'ai parcouru la maison sans rencontrer personne; cela ne m'a servi qu'à réveiller ma fille, qui était déjà dans son premier sommeil. Et ainsi, don Juan...

DON JUAN

Vous ne vous êtes pas trompé, seigneur. Quelqu'un aura pénétré dans le palais, j'en ai la certitude; car, d'abord , j'ai entendu des pas qu'on tâchait d'étouffer, et ensuite un bruit pesant comme d'un homme qui se serait précipité d'une fenêtre.

LE GOUVERNEUR, à part*

Je cherche en vain à démentir ma honte... elle n'est que trop certaine!... [Haut.] Maintenant que j'ai fouillé la maison, je sois«

désabusé quant i moi... Mais si vous ne Fêles pas, prenez cette lumière et parcourez-la de nouveau.

Il donne le flambeau & don Jaan.

DON JUAN

Veuillez , seigneur, vous placer k cette porte pour qu'on ne sorte pas ; je vais commencer mes recherches.

LE GOUYERNBUR.

Sûrement il n'y a rien ici.

DON JUAN

On pourrait bien être dans cette chaise i porteurs.

LE GOOYERNEUR.

Il est facile de le Yoir. ^ t

Don Juan ouvre la portière, et Toit don C^r, qui lai fait signe de se taire. DON JDAN , à part.

Que le ciel me soit en aide! Que vois-je?

LE GOUYERNBUR.

Y a-t-il quelqu'un ?

DON JUAN

Non , personne. (A pari,) Plût à Dieu !

LE GOUYERNBUR.

J'ai YU le reste.

DON JUAN

Il est clair, seigneur, que je me suis trompé ; c'est sans doute le Yentqui aura fermé quelque porte. Ainsi rentrez, seigneur.

LE GOUYERNBUR.

Allez YOUS remettre au lit, don Juan, bien assuré qu'il n'est venu personne.

DON JUAN

J'en suis bien couYaincu à présent; c'était une illusion; vous pouvez en être aussi persuadé que je le suis moi-même.

LE GOUYERNBUR.

Je vais reprendre mon somme, et je vous conseille d'en faire autant.

Il sort.

DON JUAN

Il croit m'aYoir trompé, et c'est moi qui le trompe I... nous employons tous deux la même ruse pour nous celer l'un à l'autre notre commun malheur!...— Que le ciel me soit en aide! qu'il m'inspire le parti que je dois prendre dans une aussi triste situation I... Don César caché ici I don César dans ma maison ! Et moi je me suis porté caution pour lui! j'ai favorisé moi-même ma honte !... Il avait bien raison, il ne pouvait pas me dire quelle était cette dame; non, certes, il ne pouvait pas me le dire, puisque c'était elle!... — J'ai là outragés l'amitié, la confiance et l'honneur; eh bien! pour ces trois outrages une triple vengeance ! que ce poi-

gnard le frappe jusqu'à mort dans cet asile où il s'est réfugié... —
Bfaif comment accomplirai-je ma parole de le ramener à la pri-

sont... — ^tuation horrible ! Puis-je tuer un homme confié à
mt^ foi? puis-je épargner celui dont j'ai reçu eette injure ?.. ciell
dans ces mouremens contraires , que Jie puis-je d'une main le
défendre et le tuer de l'autre t.. . — Mais non, qu'il meure! quand
l'honneur est offensé il n'y a plus ni respect humain , ni égards, ni
parole... {Appelant.) Don César t

DON CÉSAR , iortant de la chaise.

Interdit et confondu en vous voyant, je voudrais me jeter à vos
pieds.

DOLLUAH.

Suivez-moi , don César, et laissons U des eomplimens hors de
propos.

DON CÉSAR

Où me conduisez-vous T

DON JUAN

J'irai seul avec vous. Je n'ai que mon manteau et mon épée.
Ne craignez rien.

DON CÉSAR

Je ne crains certainement aucune trahison d'un homme de
votre naissance et de votre mérite. — Si je vous adresse cette
question , c'est pour vous détourner d'une chose dont vous auriez
plus tard du regret.

DON IUAN.

Comment cela ?

J'ai une excuse.

Vous?

Oui.

Dieu le veuille !

Daignez m'écouter.

Marchons toujours.

DON CÉSAR

Non! vous m'entendrez ici ; mais si nous sortons une fois , je n'aurai plusi vous parler qu'avec l'épée. Ici les explications, et dehors le combat.

DON IUAN.

Qu'avez-vous donc à me dire , vous qui avez oflRensé en même temps mon honneur, mon amitié et ma confiance ?... mon honneur, puisque vous avez osé forcer cette maison ; mon amitié , puisque sachant que je prétends à la main d'une femme, vous la poursuive;? et la servez; ma confiance, puisque vous avez trouvé en elle une

DON CÉSAR

DON JUAN

DON CÉSAR

DON JUAN

DON CÉSAR

DON JUAN

JOURISËË III, SCÈNE I. 295

médiatrice dont vous vous prévalez contre moi... Voyez maintenant si j'ai raison de me plaindre, lorsque, ami déloyal et ingrat , vous outragez mon honneur, mon amitié et ma confiance!

DON CÉSAR

Si Tun de nous ici est offensé par l'autre, c'est moi, don Juan, moi que vous accusez de trahison , de perfidie , moi qui considère l'amitié comme un autel sacré sur lequel je sacrifie en ce moment les ressentimens de mon âme. Je n'ai pas offensé votre honneur. Si j'ai osé pénétrer dans cette maison, c'est qu'il y demeure une dame qui a été arrêtée récemment avec moi; cela devait suffire pour que j'y vinsse la voir quand elle m'appelait. Quant à l'amitié, c'a été par délicatesse que je me suis caché de vous; plein de ménagement pour celle qui devait être votre épouse, je n'ai point voulu vous dire qu'il habitât chez elle une femme à laquelle je rendais des soins. Et pour la confiance, j'en al en vous une telle, que j'ai eu peur de vous déplaire si je vous avouais seulement mon dessein. Et c'est pourquoi soyez satisfait, car c'est vous qui m'accusez à tort.

DON JUAN

Ces explications ne me suffisent pas ; donnez-moi jusqu'à demain pour vous répondre.

DON ALFONSO.

Volontiers. Vous me retrouverez là-bas dans ma prison.

DON JUAN

Veuillez! m'y attendre.

DON CÉSAR

Donc à demain ; adieu.

DON JUAN

Adieu donc; à demain.

SCÈNE I

Le palais en ruine. Une galerie.

DON JUAN, seul.

Depuis que la froide aurore s'est réveillée blanche et pâle, en disant au soleil que c'est l'heure qu'il se lève et que le jour paraîsse, je suis enchaîné par mes soucis au seuil de cette porte... Je n'ai pas de meilleur moyen de vérifier mes cruels soupçons... Je parlerai à cette prisonnière avant qu'on lui donne aucune lettre, aucun avis... Il faut que je lui parle avant qu'elle soit prévenue, moi qui voudrais voir, au prix même de ma vie, mon désabusement... Si en l'imaginant je meurs, que je meure en le sachant... et si j'ap-

prends ce que mon inquiétude redoute, je mourrai du remède sans

me plaindre, puisque je dois mourir du mal.— Voilà Gelia , je crois.

Entre CELIA.

IK)N JUAN

Orna chère Gelia!

CBUA.

Tous êtes déjà là, monseigneur, à cette heure?

DON JUAN

Dis-moi, que fait ta maîtresse ?

CEUA.

Elle songe à s'habitler.

DON JUAN

Sortira-t-elle bientôt?

GELIA.

Je Tais lui aider. M'ordonner-Toos quelque chose pour elle?

DON JUAN

Di»4ui seulement que j'adore, en l'attendant, le seuil de sa porte.

CEUA.

Vous pouTez 7 compter.

lUe sort.

DON JUAN

Que de peines, que de tourmens souffre un jaloux I le ne saurai jamais aujourd'hui ce que je yeux savoir... Mais non; que ce désabusement, de la lenteur duquel je me plains, retarde encore de venir! car s'il eût dû m'être funeste, il n'aurait pas tardé à venir un seul instant... — Oh! quand donc serai-je détrompé? quand est-ce que se dissipera mon inquiétude?

Entre LE GOUVERNEUR.

LS GOUVERNEUR

Don Juan?

Seigneur î

DON JUAN

Que faites-vous là si matin?— Je croi» qu'une même pensée nous a éveillés tous les deux avant l'heure.

DON JUAN

Quelle pensée ?

, LE GOUVERNEUR

Vous me cherchez sans doute comme je vous cherche?

DON JUAN

Que voulez-vous de moi?

LE GOUVERNEUR

J'ai pour vous une vive tendresse... je songe à ne pas prolonger davantage l'impatience de votre amour... et comme je connais le

ennui de l'attente, vous serez dès ce soir l'heureux époux de ma fille.

DON JUAN, à part.

Voilà un souci de plus.

LE GOUVERNEUR, à part.

Je m'assure par là s'il y a ou non des soupçons.

DON JUAN

Votre intention, seigneur, était de ne m'accorder cette faveur que dans quelques jours ; j'attendrai jusque là.

LE GOUVERNEUR

J'avais à terminer certains préparatifs nécessaires en pareille circonstance ; tout est prêt.

DON JUAN, à part.

Quelle persécution !

LE GOUVERNEUR, à part,

Il y a encore du pis. — Puisqu'il demande un délai, lui qui avait tant de hâte, il aura vu probablement quelque chose cette nuit. {Haut, } Si vous, don Juan, vous ne dites pas oui aujourd'hui, moi demain je dirai non.

11 sort.

DON JUIN

Comme il est pressé I... Mais quelle est la femme qui s'approche?... Fleridal... Don César m'a dit que c'était pour elle qu'il était venu... Si je l'interrogeais? ..

Eotre FLERIDA.

FLERIDA.

Vous êtes bien matinal, seigneur.

DON JUAN

Oui, et c'est le désir de vous parler qui m'a fait lever si matin.

FLERIDA.

Je suis à vos ordres.

DON JUAN

Avez-vous assez de confiance en moi pour me répondre avec sincérité ?

FLERIDA

Je me fie à votre loyauté entièrement.

Vous avez raison de vous fier à moi ; car si vous êtes celle que je crois que vous êtes, vous aurez la reconnaissance de mon cœur sauvé par vous. — Déclarez-vous donc à moi sans crainte. Connaissiez-vous, dites, don César des Ursins?

FLERIDA.

Ah ! seigneur !

DON JUAN

Parlez; le connaissez-vous?

FLBRIDA.

Oui, certes, et plutôt au ciel, seigneur, que je ne l'eusse connu jamais! car c'est à cause de lui que je suis exilée loin de mon pays, de ma famille, et que ma réputation est perdue, détruite! DON JUAN , à part.

Cette première réponse déjà me soulage, {ffaut.) Dites-moi encore; lui avez-VOus donné quelquefois l'occasion de tous parler la nuit?

LERIDA

Moi, seigneur ?

Oui.

FLKRIDA.

Hélas! oui, bien souvent, trop souvent pour mon malheur.

DON JUAN, à part.

mon âme, réjouis-toi! {Haut.) Permettez -moi, Flerida, une dernière question,

FLBRIDA.

Laquelle T

DON JUAN

Vous me promettez la même franchise?

FLBRIDA.

La même.

DON JUAN

Dites-moi : n'étiez-vous pas tous deux ensemble, la nuit, dans un jardin, lorsque...

FLBRIDA.

Arrêtez, n'achevez pas!... Oui, nous étions dans un jardin lorsque .s'est accomplie cette déplorable tragédie. Nous ne pensions pas, hélas ! que ces mêmes fleurs, témoins discrets de nos amours...

DON JUAN

Cela suffit, Flerida ; ne vous appesantissez pas sur d'aussi tristes souvenirs... Vous m'avez rendu la vie et l'Ame .. Oh! pardonne, ami fidèle, pardonne-moi une pensée injurieuse! Me voilà détrompé pour jamais!... Ne parlez pas à Lisarda de cette conversation, et demeurez avec Dieu.

Il s'élotgne.

Un moment, de grâce; où allez-vous de la sorte?

DON JUAN

Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage; voas m'avez complètement rassuré. 11 est juste que j'aïlle voir don César, qui m'attend en prison.

FLBRIDA.

Arrêtez!

DON JUAN

Je n'ai pas le temps ; j'y vole.

Il sort.

FLERIDA.

Il va voir don César, dit-il I Qu'est-ce que cela signifie?— II prend des informations sur nos amours, et après il dit qu'il va le voir!... Mais cela est très-facile & comprendre. En m'interrogeant , il a voulu s'assurer que c'était bien moi; mes réponses le lui ont prouvé, puisqu'il a montré tant de joie ; et dire qu'il allait le voir, c'était me dipe clairement qu'il était venu de sa part... Il a ajouté que don César est prisonnier; eh bien! allons trouver don César.

Entrent LI8ARDA et GBLIA.

LI8ARDA, à Flwida, Où allez-vous?

Ahl madame, félicitez-moi.

LISARDA.

Sur quel sujet?

FLERIDA.

Comme je n'ignore pas le généreux intérêt que vous me portez et le plaisir que vous aurez de mon heureuse fortune, il faut que vous sachiez, madame, que celui que je cherche est ici prisonnier, et qu'il a appris que j'habite chez vous. la bonne idée que j'ai eue de me réfugier dans votre maison, et que je fus bien inspirée alors!... 11 ne pourra pas m'accuser de n'avoir pas ménagé mtL réputation en son absence!... Je suis folle... je vais voir don César.

Elle lOTL LISARDA.

Voilà un autre chagrin, Celia.

CELIA

Quel chagrin, madame?

LISARDA.

Hélas! ce n'est que dans la jalousie seulement que celui qui est simple spectateur voit moins de coups que celui qui joue... Quoi donc ! n'entrevois-tu pas de nouveaux soucis pour moi et de nouvelles inquiétudes? Ne remarques-tu pas toujours ({u'après chaque incident qui survient ma situation est pire qu'elle n'était auparavant?

CELIA

De quelle façon, madame?

LISARDA.

Écoute.— Le Virgile portugais[^] a dit dans une douce chanson : «J'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire encore.)» — D'un autre côté, un homme d'esprit a comparé le chagrio

* Im%% de Camoëns.

à une hydre, et il n'a pas eu tort; car pour un chagrin qui meurt, il en nait deux ; je le sais, moi, par expérience. A peine j'échappe à une crise que j'entre dans une autre. Un jour, je me crus prisonnière; il m'arriva ai bien que je me tirai de ce péril; mais à peine en fus-je sortie, qu'une dame enlevée a rabattu mon allégresse en réveillant ma jalousie. Et c'est ainsi qu'avec plus de douleur, « j'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire encore.» — Ce cavalier, il est sorti de sa prison et il est venu me voir. Je l'ai interrogé sur mes soupçons» S'il m'a satisfaite ou non par ses réponses, je l'ignore, mais moi je m'en suis satisfaite. Tandis que nous étions i causer tous deux, la poignée de son épée a poussé son arme, et une détonation s'^en est svivie, tant le hasard m'est favorable I Ma crainte s'est bientôt dissipée; je me suis flattée qu'il avait gagné la porte sans être aperçu de mon père. Et lorsque je rendais grâces à l'Amour de ce succès, « j'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire encore.» —Cette dame est venue ici à la poursuite d'un homme qui lui avait promis le mariage et qui avait été obligé de fuir à la suite d'une querelle. Cet homme, il est venu lui-même, attiré ici par mon étoile qui lui a soumis ma liberté. Il est à la tour, elle est dans ma maison, et elle veut Taller trouver. Et maintenant, Celia, maintenant que tu connais mes justes inquiétudes, dis-moi si je n'ai pas raison de me plaindre de ma funeste destinée, de m'appliquer les paroles de la douce chanson du poète, et de dire

comme lui au ciel et à la terre : «J'ai vu le bien converti en mal, et le mal en un autre mal pire encore I »

CSUA.

Vous n'auriez pas tort, madame, assurément, tTû n'y avait qu'un seul matador^ au monde; mais aujourd'hui on ne voit partout que des matadors; il y a même un certain jeu de cartes où il y a trois marodori/... — C'est la jalousie qui vous abuse.

Laisse donc, Celia; oublies-tu que Ton dit de la jalousie qu'elle est un habile astrologue?

CEUA.

Non, mais les astrologues les plus habiles ne devinent pas toujours bien.

Entre CAUACHO.

CAHACHO, à part.

C'est bien le cas de dire le refrain : «Entrons ici, qu'il pleutl...» Vive Dieu I il faut que le charme où je suis ait une fin.

» Matador signifie ordinairement, en espagnol, un homme qui en a lue un autre. En français et quelquefois aussi en espagnol, comme dans ce passage, on emploie ce mot dans un sens ironique, pour dire un homme qui menace de le tuer. — Au jeu de Whombrey qui est d'invention espagnole {hombrû signifie homme}, on appelle Matador \ les trois cartes supérieures.

LISARDA.

Quel est cet homme qui entre là ? 11 me semble le reconnaître.

CEUA.

C'est le domestique du seigneur Fabio.

LISARDA.

C'est lui sans doute qui l'aura prévenue que son maître était prisonnier en cette ville. J'ai le cœur de m'en assurer. Il n'a jamais vu mon visage; en tenant ma mante...

CELIA

Vous-Vous que je lui parle?

LISARDA.

Non, peu importe. — {A Camacho.} Comment entrez-vous ici sans plus de façon?

CAMACHO.

Je suis entré en marchant, mes belles dames ; si cela vous a déplu, je sortirai en marchant de la même façon. Je suis parti du pied droit, je repartirai du pied gauche. Et ainsi je m'en irai à peu près comme je suis venu.

LISARDA.

Dites-moi, soldat, qui êtes-vous ?

CAMACHO.

Si je le savais moi-même , ce serait certes peu de chose que de vous l'apprendre ; mais je ne puis vous le dire parce que je ne le sais pas. Un maître que le ciel m'a donné me tient sous un tel charme, qu'à présent , l'unique chose que je sache de moi, c'est

que je vais à travers les forêts d'amour, en guise d'écuyer errant, suivant un soleil qui a toujours la face voilée. Pour parler la langue vulgaire, je cherche ici la plus grande trompeuse et la plus grande inventeuse de l'Europe. Si l'une de vous deux eût par hasard une dame que l'on tient prisonnière en ce palais, au nom de Dieu, qu'elle le dise ; car je suis venu ici en pèlerinage seulement pour la voir. Mon mattre m'a rompu la tête de l'éloge de sa beauté, et je voudrais la voir pour qu'il me laisse tranquille à l'avenir.

CBLU , bat, à Lisarda,

Eh bien I madame, l'astrologue a-t-il menti?

LISARDA, hcLS, à Celia,

Non, il cherche la prisonnière, et elle ne se croit pas prisonnière

CBLU, de même.

C'est une idée bien subtile.

LISARDA, de même.

n est facile de voir.

CAMACHO.

Eh bien, mesdames?

USARDA.

Quoil votre mattre vous la vante à ce point?

CAMACHO.

Oui, madame.

USARDA.

Mais que loue-t-il en elle? sa beauté ou son esprit?

CAMACHO.

L'un et l'autre, madame, car elle est docteur en Tun et Tautre genre*.

USARDA.

Et il la vante beaucoup ?

On ne peut plus.

Souvent?

Toujours.

CAMACHO.

USARDA.

GAMACBO.

USARDA.

Il est donc amoureux d'elle? .

CAMACHO.

Non, madame; je ne le pense pas du moins; il a un autre amour qui l'occupe davantage : et cette dame d'aujourd'hui, ce n'est pas pour peindre, c'est pour elTacer.

USARDA.

Quoi donc effacer?

CAMACHO.

Je n'en sais rien, moi... Mais il m'a paru que ce root d'effacer vous avait piquée... Si vous êtes cette dame, dites-le-moi. USARDA, à part.

Je me meurs. {Baut,) Non, vilain insolent , inf&me traître, je ne suis point cette dame : je suis la fille du gouverneur , et l'on ne traite pas ici des affaires d'amour. Tant que cette femme sera dans ma maison, n'essayez pas de lui parler, car cette maison est l'asile sacré de l'honneur. Et si vous revenez ici une autre fois, vive Dieu I je vous ferai jeter par la fenêtre par quab'e domestiques.

CAMACHO.

J'en serais bien fâché ! — Quatre, madame? trois suffisent... Que dis-je, trois? deux suffiraient... Que dis-je, deux? ce serait assez d'un... Non, pas même un; la moitié d'un, le quart, un bras, une main, un doigt, un ongle, c'est assez. Et c'est pourquoi je pars avant qu'ils m'attrapent. Adieu.

Il sort.

* TodOf que es dama in utro que Como grado de doctor.

Il y a dans ces deux vers une plaisanterie qui est à peu près intraduisible, quoique trcs-facile à saisir ; elle consiste dans le mélange de mots purement latins, avec d'autres qui sont les mêmes en latin et en espagnol, ou qui ont une grande analogie dans les deux langues.

JOURNÉE m , SCÈNE I. 303

LISARDA.

Mon infortune est telle, que, jusque dans les moindres <^ose8, le bien se convertit en mal.

CBLU.

Cela ne signifie rien, pour tous en affecter.

LISAROA.

Non, Celia, il faut que je sachie enfin à quoi m'en tenir. J'en avais le projet ce matin déjà. Je lui ai écrit une lettre par laquelle je lui dis que si, par un moyen quelconque, il peut s'échapper aujourd'hui de prison, j'irai le rejoindre où il voudra. J'ai feint dans cette lettre que moi-même je corromprais mes gardes.

CBLIA.

A la bonne heure !

LISARDA.

Kt en quelque endroit qu'il me donne rendez-vous, j'emmènerai avec moi cette dame : et si mon malheur veut que ce cavalier soit le sien, je renoncerai à ma passion ; et si ce n'est pas lui, mon amour vaincra tous les obstacles.

CBLIA.

Eh ! madame, vous savez bien que s'il vous voit toutes deux en présence, ce n'est pas elle qui ce nouveau Paris donnera la pomme, et que vous le quitterez apaisée.

LISARDA.

Tu me flattes, Celia.

CEUA,

Non, madame.

Entre FLERIDA avec sa mante.

LISARDA.

Où allez-vous donc ainsi, Laura ?

FLERIDA.

Avec votre permission, madame, je vais à une prison où est mon &me.

LISARDA, à part.

Non, je ne puis souffrir qu'elle aille le trouver , quand j'ignore encore si c'est lui. (Haut.) Eh quoi ! sufQt-il dans une maison comme la nôtre de prendre sa mante et de dire : Je vais où il me plaît?

FLERIDA.

Je suis tellement préoccupée de mes peines, madame, qu'elles ne me laissent pas le loisir de réfléchir avec attention. Puis , je suis bien venue de Naples ici ; il n'y aura rien d'extraordinaire à ce que j'aille d'ici à la tour.

LISARDA.

Ce sont les personnes chez qui vous êtes qui répondent maiote-

nant de votre honneur ; et que dirait mon père, s'il rentrait et qu'il

ne TOUS ytt pas?

FLHRIDA.

Je serai de retour avant son arrivée ; il n'est pas tard, madame.

LISARDA.

Il faut que vous m'accompagniez cette après-dînée en visite.

FLBRIOA.

Voulez-vous que je prenne patience.

USA1U>A

Vous m'êtes nécessaire.

FLBRIOA.

Je serai de retour à l'instant. Je ne demande qu'à le voir.

Je n'y consentirai pas.

FLERIDA.

Je reviendrai aussitôt.

LISARDA.

Cela est impossible... vous avez beau vous obstiner, vous n'y parvenez pas.

FLERIDA.

Eh bien I vous avez beau vous obstiner, vous aussi, quoi qu'il arrive, j'irai.

Entre LB 6oUVERNECB.

LE GOUVERNEUR

Comment I vous vous querellez toutes deux? Qu'est-ce donc?

LISARDA, à Flerida.

Vous ferez par force ce que vous n'avez pas voulu faire de gré.

FLERIDA, à Litarda.

Nous verrons.

LE GOUVERNEUR

Eh bien?

LISARDA.

C'est madame qui voulait sortir de la maison sans vous parler d'abord.

FLERIDA.

Oui, seigneur, parce que je m'en veui aller.

LE GOUVERNEUR

Quoi! sufGt-il de dire : Je veux nj'en aller?

Je confesse que je devais vous demander la permission ; mais puisque vous savez qui je suis et de quelle manière je suis ici, vous comprenez que je désire aller voir mon époux.

LE GOUVERNEUR

Je comprends que vous désiriez le voir : mais ce n'est pas pour que vous le voyiez que vous êtes notre prisonnière.

FLBRIDA.

Moi, votre prisonnière?

usARDA, à part.

Je tremble que tout ne s'éclaircisse.

LB GOUTBRNBUR.

Vous avez bien peu de mémoire. — Vous avez donc oublié la scène du jardin?

FLBRIDA.

Non, seigneur, je ne me la rappelle que trop.

LB GOUYBRNBOR.

N'êtes-Tous point revenue de là prisonnière?

FLBRIDA.

Prisonnière? non, seigneur, je me suis présentée chez vous de plein gré.

LB GOUVBRNBOR.

Quoi! je ne vous ai point trouvée là moi-même?

FLBRIDA.

Quoi! je ne suis pas de moi-même venue ici?

LB GOUVERNEUR, à part.

Elle me mettrait en colère, si je ne considérais qu'elle est la Gille de don Âlfonse*

FLBRIDA, à Lisarâa, Àh ça, madame, expliquez-moi ce mystère.

LISARDA.

Oui, vous êtes prisonnière, à telles enseignes que vous m'avez dit qu'on vous avait trouvée ciichée dans une maison.

FLBRIDA.

Moi, je vous ai dit cela? moil

LISARDA.

De qui Taurais-je appris autrement?

FLBRIDA.

Je n'y comprends rien, en vérité.

LB GOUVERNEUR, à part.

Elle le nie encore I {Haut.) Je vous laisse avec elle , ma fille... Pour Dieul remettez-la... Quant à moi, j'y perdrais la tête.

li sort.

FLBRIDA, à LUarda.

Voyons, dites, m'a-t-on amenée prisonnière ?

Non, ma bonne amie, c'était un badinage.

FLBRIDA.

Pourquoi me l'avez-vous soutenu alors?

LISARDA.

Pardonnez-le-moi, Laura, j'y ai été forcée. Je devais songer à moi.

Vous viendrez avec moi cette après-dtnée, et je vous conterai ce qui

en est.

PLËRIOA.

Jusque là je vous suis comme votre ombre.

Li8«n1a, Flerida et Gelia sortent.

SCÈNE n

Une cliambre dans la tour.

Entrent DON JUAN et DON CÉSAR.

DON JUAN

Je viens vers vous, don César, honteux d'avoir méconnu votre amitié. Mon excuse est que l'on peint l'amour aveugle avec un bandeau sur les yeux, et qu'il se laisse mener par la jalousie. Oui, je compare les soupçons jaloux à ces jeunes enfaos qui conduisent les aveugles, s'en font obéir, et leur font accroire toute sorte de mensonges... Mais laissons cela... La réponse que je de-

vais vous rendre aujourd'hui , c'est que je n'ai plus de crainte , plus de doute, et que je vous prie d'agréer mes humbles excuses ; — et si vous n'êtes pas satisfait, je vous offre ma poitrine ; venez-vous, punissez-moi! DON CISAR.

J'aurais le droit de me plaindre de vous, don Juan, mais je n'en userai pas. Je ne serais pas un ami, un ami véritable comme je prétends l'être, si je ne vous passais pas un premier tort. J'avoue, d'ailleurs, que la circonstance était délicate, et qu'il a été généreux à vous de m'épargner en cette occasion... Toutefois, je n'aurais pas souffert d'un autre homme qu'il ne reçût pas mes explications... Mais comment vous êtes-vous désabusé?

DON JUAN

Souffrez, de grâce, don César, pour vous, pour moi, que j'éloigne la conversation d'un sujet qui nous rappellerait à nous deux que je vous ai offensé. Parlons d'autre chose. — Savez-vous que votre prisonnière est belle?

DON CIÊSAR.

Mais... pas très-belle.

DON JUAN

Si fait, si fait! Mais il est vrai qu'à côté de Lisarda son éclat pâlit un peu. Il n'est rien d'aussi accompli que Lisarda. Toutes les autres femmes les plus parfaites sont à elle ce que les étoiles sont au soleil.

DON CÉSAR

Alors même qu'elle aurait autant de beauté que vous le prétendez, je doute qu'elle soit aussi spirituelle que la personne en question. Je pourrais, don Juan, vous lire une lettre... mon joli masque honteux m'a écrit... 11 n'y aura pas d'indiscrétion, puisque nous avons mis en commun nos biens et nos maux.

DON CÉSAR

JOURNÉE m, SCÈNE II. 907

DON JUAN

Vous me feriez beaucoup de plaisir* DON cisAR.

Je Tai peut-être trop vantée... mais n'importe.

Entre G4MAGHo.

CAMACBO.

Grâces à Dieu, je me suis tiré d'un mauvais pas! Ce n'est pas sans peine ni sans peur.

DON JOAN

Qu'est-ce donc?

Quelle peur, dis-tu?

CAMACHO.

Il me semble que j'ai à mes trousses une fenêtre et quatre domestiques. J'ai voulu aller voir tout-à-l'heure votre prisonnière , pour m'assurer par moi-même si elle est aussi bien que vous ne cessez de me le répéter, et j'ai trouvé à sa place la fille du gouverneur, un vrai diable, qui, furieuse d'apprendre le motif de ma vî*

site, m'a dit : « Ce n'est pas ici une maison où l'on vienne rendre des messages, et si vous y remettez le pied une seconde fois, j'ordonnerai à quatre domestiques de vous jeter par la fenêtre. » Je n'en ai pas entendu davantage...

Je la reconnais bien là; elle est aussi sage que belle. ^ Mab li-sons la lettre. Voyons donc un peu cet esprit si merveilleux.

DON CÉSAR.

Ce n'est qu'un petit billet, mais charmant. Éetmtei, (Illit.) • <c Si vous pouvez gagner vos gardes comme j'ai gagné mes surveillantes, j'irai vous voir ce soir, mais à trois conditions : la première, * que vous aurez la précaution de tenir prête une chaise à porteurs à la porte de l'Église-Major; la seconde, que vous aurez à votre disposition une maison où je vous puisse parler ; et la troisième, que vous laisserez chez vous le pistolet. »

DON JUAN

Elle écrit fort bien vraiment; mais il me semble qu'elle a conçu là un projet téméraire et difficile à exécuter.

CAMÀCHO.

Ecoutez un conte à ce propos. — Un jour un paysan s'en allait portant une corde, un pieu, une poule, un oignon, une marmite et une chèvre. Chemin faisant, il rencontre une grande coquine. Celle-ci l'appelle et lui dit : « Gil, viens ça, causons un peu aujourd'hui dans ce pré. — Je ne puis, dit-il, avec cet attirail ; je perdrais tout cependant. — A quoi, elle: Que tu es bête! tu ne sais donc pas t'arranger! que portes-tu là, voyons? — Regarde : un oignon, une marmite, une chèvre, une poule, une corde et un pieu.

— Voilà bien de quoi être en peine I Fiche le pieu en terre, puis attaches-y la chèvre par un pied avec la corde ; puis, pour contenir la corde davantage, mets dessus la marmite, et dans la marmite mets la poule, et par-dessus la poule et la marmite, mets l'oignon. Ainsi tu n'auras rien i craindre, et tu seras bien sûr de retrouver après, l'oignon, la poule et la marmite, le pieu, la corde et la chèvre...» Lorsqu'une femme veut, il n'y a pas d'obstacle qui tienne ; elle est capable de l'impossible.

DON JUAN

Pas trop mal.

CAMACBO.

Je crois bien!

DON CÉSAR

Tais-toi.

DON JUAN

Et enfin que comptez-vous faire?

DON OÊSAR.

C'eût été avec beaucoup de plaisir que je serais allé lui parler si c'eût été de nuit ou si l'alcaïde m'eût permis de sortir. Je trouverais bientôt un endroit commode pour la voir.

CAMACHO.

Mais, ma foil vous êtes aussi embarrassé que mon paysan, et plus que lui encore.

DON JUAN

Je me charge d'obtenir la permission de l'alcaÿde et je vous offre mon appartement ; vous n'y courez aucun risque, parce que la porte en donne sur une autre rue. Vous sortirez d'ici en carrosse et dis poserez tout comme le désire cette dame.

CAMACHO.

A merveille I Vous prenez si bien vos mesures qu'on dirait que vous avez étudié la leçon de ma fillette.

Va, Camacho, arrête une chaise; voici la clef de mon appartement, et arrange tout pour le mieux. Allons, va, ne tarde pas.

CAMACHO.

En vérité, je me fais à moi-même l'effet d'un cuisinier ; c^r les cuisiniers accommodent les ragoûts sans les manger, et même quelquefois sans y goûter.

Il son.

DON césAR.

Vous me donnez là de précieuses marques d'amitié.

DON JUAN

C'est en réjouissance de mon bonheur d'aujourd'hui.

DON césAR.

Je vous devrai ce bonheur ; mais rien n'égallera ma reconnaissance.

DON JUAN

Vous ne pouvez être qu'à demi content de moi. Vous vouliez voir votre dame la nuit, et... Mais voici le gouverneur qui entre.

Entre LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR

Quoi I VOUS ici, don Juan?

Oui, seigneur, je suis prisonnier moi aussi.

LE GOUVERNktR.

VousI... comment cela?

DON JUAN

Puisque mon ami est prisonnier, je puis dire avec raison que je le suis également.

LE GOUVERNEUR

Bienl... — Maisi ce compte nous sommes tous prisonniers, car tous nous désirons servir don César.

DON CÉSAR

Je me tais, seigneur, et par là je crois vous mieux montrer ma gratitude. La parole est impuissante à exprimer les émotions de l'âme. Ainsi je me contente de vous dire : Que Dieu augmente et prolonge votre viel

LE GOUVERNEUR

Voudriez-vous, don Juan, me laisser avec don César? nous avons beaucoup à parler ensemble.

DON JUAN

Je m'empresse de vous obéir.

. DON CÉSAR, à part.

Hélas I quelle occasion je perds!... si encore je pouvais la retrouver ce soir I (Sas, à don Juan qu'il retient,) Vous voyez ce qui se passe, don Juan. Il pourra se faire que la dame soit déjà à m'attendre avec mon valet chez vous. Allez-y, entrez, car je sais qu'elle aura le visage recouvert de sa mante , — et dites-lui qu'il m'est impossible de Taller voir. Ajeutez que je meurs de désespoir et de du&leur.

Comptez-y.

DON césAR.

A propos, don Juan, puisque vous savez qui elle est, n'ayez pas l'air avec elle de le savoir.

DON iUAN.

Soyez tranquille.

IltOfft.

LE GOUVERNEUR. -

Asieyez-vous là, don César.

DON cësAR.

Je VOUS obéis, seigneur, comme c'est mon devoir.

Uis'aMeyflat LE GOUTEENEUR.

Yoiis saurez, don Osar, que j'ai été en ma jeunesse le grand ami de don Alfonse Colona ; je Tiens donc tous parler, non pas en juge, mais conduit près de tous par l'intérêt que je porte à sa personne et i son honneur. Lui-même a exigé mon entremise en cette occurrence. Donc, mon ami, en homme sage, faisant de nécessité vertu, a sollicité là-bas votre pardon ; il l'a obtenu et vous l'envoie sous ce pli. U se flatte qu'après cela vous consentirez i rétablir son honneur. Il dit enfin que, pourvu que vous reveniez auprès^de lui marié avec sa fille, vous pouvez y retourner sans nul souci, qu'il vous recevra à bras ouverts comme le père le plus tendre. DON césAiC.

Vous agissez, seigneur, comme celui que vous êtes, et vous m'imposez des obligations éternelles. La jalousie fut cause d'une fureur insensée; je suis complètement désabusé aujourd'hui; et ainsi j'appartiens désormais tout entier à la belle Florida, et je suis prêt à lui donner ma main.

LE eOUVERNEUR.

Alors ce ne sera pas plus tard que cette nuit.

DON césAR.

Est-ce que vous avez procuration pour cela ?

LE GOUVERNEUR

A quoi bon, si vous êtes ici présents l'un et l'autreY

DON césAR.

Quoil Florida ici!... Comment donc, de grâce Y

LE GOUVERNEUR

Vous n'y songez donc pas! Oubliez-vous qu'elle est en mal maison?

DON ciSAR.

Je l'ignorais, seigneur.

LE GOUVERNEUR

Allons donc! ne l'ai-je pas trouvée avec vous le jour que je vous arrêtai?

DON césAR. ♦

Quel bizarre malentendu! Vous vous trompez, seigneur, en croyant que cette dame est Flerida. Vive le ciel! ce n'est pas elle.

LE GOUVERNEUR

Comment un sien valet qui l'a vue m'aurait-il menti? Comment le dirait-elle pareillement?

DON césAR.

Vous aurez sans doute chez vous une autre prisonnière.

LE GOUVERNEUR

Non pasi je n'ai que cette dame qui était avec vous au jardin.

DON CÉSAti,

Éh bien 1 vous êtes dans Terrear, elle n'est pas Flerida.

LE GOUyERNBUR.

Ma patience est à bout !... — Mais, — bien qu'elle nie qu'elle soit prisonnière, — si elle-même confesse, avec d'amers regrets, les di- Ters incidens de ses amours et qu'elle en donne le détail, elle ne peut pas m'abuser?

DON CÉSAR

Les mêmes signalemens, les mêmes indices pourraient convenir à une autre femme.

^E GOUVERNEUR

Cela est impossible. D'ailleurs, un valet qui l'a suivie l'a vue, je dis vue de ses yeui.

DON césAR.

Alors le valet en a menti.

Vous me feriez perdre l'esprit.

DON CÉSAR

Conduisez moi vers elle, et si elle déclare devant moi être Florida, à l'instant même je l'épouse.

LE GOUVERNEUR

Cest bien, venez.

DON CÉSAR, à part, ciel! tirez-moi de cette intrigue inexplicable I

LE GOUVERNEUR, à part.

Secourez-moi, grand Dieu, au milieu de tant d'ennuis I

DON CÉSAR

Enfin, dites-vous, c'est elle qui était cachée dans le jardin?

LE GOUVERNEUR

, Eh ouil cent fois oui.

DON CÉSAR

Eh bien! ce n'est pas Flerida.

LE GOUVERNEUR

Eh bien!... De mal en pis!

Ils sortent.

SCÈNE m

Uae chambre dans le palais du gouTeraear.

Entrent LISABDA et FLERIDA , le visage recouvert de leurs mantes; GAMAGHO les accompagne.

CAMACHQ.

C'est ici la maison, mesdames. J'ai traversé la ville en tous sens afin que vous ne fussiez pas suivies. Je gagerais que vous ne savez pas où vous êtes.

312 DE UAL £N PIS.

USARDA.

11 e«t bien impossible que nous le sachions, étant yenaes recouvertes de nos mantes dans une chaise à porteurs dont les rideaux étaient tirés, et de laquelle nous ne sommes descendues qu'à Ten-* trée de cette pièce.

CAMACHO.

Mes ordres sont d'aller fermer la porte du dehors dès que vous serez arrivées. Demeurez ici. Cette chambre hospitalière est celle d'un jeune homme qui a du goût, et vous pouvez vous amuser à la regarder. Adieu, mesdames.

• Il fort.

FLERiDA, à part.

Je n'ai pas dit un mot afin de n'être pas reconnue par Camacho. Maintenant je ne doute plus que don César soit ici, puisque ses valets y sont. ^Mais pourquoi Lisarda va-t-elle ainsi recouverte de sa mante? Pourquoi, lui, se conduit-il à mon égard avec tant de > mystère?... Qu'est-ce que cela signifie?... Dieu veuille que cela finisse bien!

LISA&DA

Respirons un peu ici, Laura. Personne ne nous voit. {Elle relève sa mante, reconnaît la chambre et se trouble,) Que le ciel me protège 1

FLER]DA«

D'où vient votre surprise, madame?

USARDA. *

Je n'en sais rien, Laura. — Je me meurs!

FLBRIDA.

Qu'avez-vous?

LISARDA.

Ce que j'ai I... j'ai que je suis dans ma maison, quand j'espé-
ratk me cacher pour une entrevue que je dois avoir, vous pré-
sente, avec un homme. Cette chambre que vous voyez est celle de
don Juan. Vous qui êtes depuis peu à la maison, vous n'y êtes ja-
mais entrée et ne pouvez la connaître; mais, moi, je la reconnais
bien... L'appartement a une porte qui donne sur une autre rue...
Comme je suis venue sans regarder où j'allais et que la chaise
nous a montées jusqu'ici, j'ai été prise au piège... Hélas ! hélas! je
suis perdue! Et je ne puis me plaindre de personne! je suis per-
due, et par ma faute!... Laissez-moi bien m'assurer que ce n'est
pas une vaine illusion, que c'est la vérité... Mais non, je ne me
trompais pas... le mal qui nous arrive n'est jamais que trop réel!...
ces sièges, ces tableaux, ce secrétaire, ce miroir, ces tentures, ce
sont bien les nôtres! c'est bien dans ma maison que je suis!... ciel!
6 Dieu! — Mais pour cela je ne me rendrai pas lâchement à la for-
tune... S'il y a remède À tbut, il y en a un sans doute à cela... Une
porte de cette hambrc donne dans mon appartement. S'il y avait
là quelqu'un

qui pût nous ouvrir, nous sortirions d'ici ; c'est Tessentiel.
Après, il nous sera facile de nous excuser d'aroir manqué au ren-
dez-Tous. Et quand même... il n'importe. — Voyez un peu a tra-
vers la serrure, Laura, je vous prie.

FLERIDA.

Je vois Celia, madame, qui travaille assise près d'une fenêtre donnant sur le jardin.

LISARDA.

Écartez-vous un peu, que je l'appelle. (Appelant.) Tst! tst! Celia!... Tst! tst! Celia I... {A Flerida,) Elle ne nous voit pas, et ne sachant de quel côté on l'appelle, elle tourne autour de la chambre comme une folle... (Appelant,) Par ici, Celia, par ici! CELIA, du dehors.

Qui m'appelle? qui est-ce?

LISARDA.

C'est moi, Celia. Je te dirai après ce qui en est. Ouvre-moi cette porte au plus tôt, si tu peux.

CELIA, du dehors.

Mon maître doit en avoir la clef sur son secrétaire. Attendez un moment. Je cours la chercher.

LISARDA.

Fais vite. ^ Oh! puisse-t-elle revenir à temps !

FLERIDA.

Il sera trop tard.

USARDA.

Pourquoi?

J'entends ouvrir l'autre porte, et l'on entre. C'est un homme !

LISARDA.

C'est don Juan !... que le ciel me soit en aide!... — Laura, ôtez-moi cette mante, et vous, couvrez-vous bien le visage... Quelque chose que je dise, ne me démentez pas, ne me trahissez pas. Sauvez-moi la vie et l'honneur !

Entre DON JUAN.

DON JUAN, à part.

Elle n'est pas dans la première pièce; elle aura voulu visiter tout l'appartement. {Apercevant Lisarda.} Quoi! madame, c'est vous? . ^

LISARDA.

Oui, seigneur don Juan, c'est moi ! Comme cette dame vous attendait, je n'ai point voulu qu'elle fût seule, et je suis venue, en entrant par cette porte qui donne chez moi, lui tenir compagnie jusqu'à votre arrivée. Vous êtes, sur ma foi! un galant comme il y en a peu. Vous épousez une dame, et vous en courtisez une autre !

DON JUAN

Mais, madame...

LISARDA.

Taisez-vous, ne cherchez pas à vous excuser.

DON JUAN

Mais, madame, je ne...

LIS ARDA

Vous n'êtes qu'un cavalier discourtois, qu'un amant ingrat et infidèle.

DON JUAN

Est-ce que vous connaissez cette dame ?

LISARDA.

Je n'ai pas besoin de la connaître ; elle ne m'a pas offensée.

DON JUAN

Eh bien! écoutez et sachez...

USARDA.

Ne cherchez pas à vous excuser, don Juan. Je ne suis pas si éprise ! Ce n'est pas la jalousie qui m'anime, c'est le sentiment d'un juste orgueil blessé. Vous recevez, dans ma maison et presque sous mes yeux, une femme voilée !... Elle entre ici dans une chaise à porteurs dont les rideaux sont tirés, suivie d'un écuyer à pied. Elle est accompagnée jusqu'à cette chambre par un valet que mes gens ne connaissent pas et qui, sans doute, vous sert de messenger dans vos bonnes fortunes !... Je sais tout.

DON JUAN.

Mais, madame...

LISARDA.

Assez.

DON JUAN

Apprenez, je vous prie...

Finissons.

DON JUAN

C'est un de mes amis, madame, qui...

LISARDA.

Cela est trop vieux, trop usé... Vous voulez me laisser entendre, n'est-ce pas, que c'est un de vos amis qui vous a emprunté votre chambre pour parler à une femme, service que les cavaliers se rendent mutuellement? Voilà une belle excuse I

DON JUAN

Pour Dieu, madame, écoutez l

USARDA*

Quand une femme écoute des explications, c'est qu'elle veut être* satisfaite. Moi, je ne veux pas l'être. Donnez-moi donc cette clef.

DON JUAN

Cette dame ne sortira pas que vous ne sachiez d'abord...

LISARDA.

Je n'ai rien à savoir. Éloignez-vous de ce côté. {A FURida.] Al-

Ions, madame, partez, et félicités de ce que je suis celle que je suis. {Bu,) Pardonnez-moi, ma chère amie, j'y suis forcée. FLERIDA, bai, d Lisarda.

Je vous admire.

DON JUANIV, à part.

O cruelle loi de Tamitiël... [A Lisarda,) Eh bien! madame, cette dame ne sortira pas que vous n'ayez entendu de sa bouche ma justification.

USARDA.

Vous ne m'y contraindrez pas , j'espère.

DON JUAN, à Flerida.

Alors, Vous, madame, dites si tous me connaissez, dites qui est votre amant, ou, vive Dieu! je dirai moi-même qui vous êtes.

LISARDA.

Il faut que votre cause soit bien mauvaise, pour vous emporter de la sorte !

Entre GELIA.

cBLIA, bas, à Lisarda,

Madame !

Que veux-tu?

J'ai ouvert.

USARDA, bas, à Celia.

CBLIA, de même.

LISARDA* de mime.

Un peu tard, mais c'est bien.

CBLIA, de même.

Qu'y a-t-il donc ?

USARDA, de même.

Rien... Devine-le. (flauf, à don Juan,) Vous voyez, la porte était ouverte.

DON JUAN

Je ne le nie pas non plus. ^ Hélas ! voilà du monde qui vient. C'est votre père ! Tout ce que je vous demande, madame, c'est de ne pas me perdre auprès de lui.

LISARDA, à paru

Il faut d'abord songer à soi.

Entrent LE GOUVERNEUR, DON CÉSAR et GAVAGHO.

LB OOUVBRNBUR.

Qu'est ceci donc? J'ai entendu vos voix en rentrant, et cela m'a engagé à venir voir ce qui se passait. — Vous ici, ma fille?

LISARDA*.

Je suis venue ici.

LB GOtIVBRNBUR.

Dans quel but?

LISARDA.

Pour rendre visite à une dame.

A cette darne, sans doute? Qui est-elle?

USARDA.

Le seigneur don Juan vous le dira mieux que personne.

LE GOUVERNEUR

Certes, seigneur don Juan, il faut que vous ayez perdu l'esprit pour vous conduire ainsi dans ma maison! .. C'est vous, vous qui osez y introduire une dame !

DON JUAN

Eh bien! puisque vous m'accusez, vous aussi, je dirai tout, car la loi de l'amitié n'ordonne pas qu'un homme sacrifie pour son ami son honneur. Et comme mes révélations ne sauraient compromettre cette dame, — car personne ici. n'ignore qu'elle est l'épouse de don César, — apprenez que vous voyez en elle la dame que vous gardez chez vous prisonnière et qui est sortie cette après-dtnée pour parler à don César. Si j'ai commis une faute en favorisant le rendez-vous d'un ami, je vous en demande humblement pardon. FLERiDA, à part.

Moi, j'ai voulu parler à don César!

DON ciÉSAR, à part.

Quelle peut être cette femme voilée ?

LE GOUVERNEUR

Vous pouvez soulever votre mante, madame; vous êtes connue ici, et il n'y a pas grand mal d'être sortie pour parler à votre époux. Puis, je tiens à lui prouver promptement ce qu'il refuse de croire, que vous êtes Flerida.

FLERIDA.

Oui, seigneur, je la suis. Une autre que moi ne peut pas être cette femme infortunée.

Elle se découyre.

Ciel! que vois-je?

LE GOUVERNEUR

Eh bien! don César, est-ce Flerida ? est-ce bien elle? Êtes-vous bien convaincu à cette heure?

DON CÉSAR

Oui, seigneur, mais...

LE GOUVERNEUR

Ce n'était pas bien à vous, don César, de me soutenir là-bas qu'il était impossible que ce fût elle, lorsque vous étiez au moment de venir la rejoindre ici.

DON CÉSAR

Mais, seigneur...

LISARDA, à parti après avoir fait signe à don César de se taire.
S'il faut renoncer à l'amour, conservons du moins l'honneur.

{Haut,) Si vous voulez que je vous dise à tous le mot de cette énigme, — sachez donc que c'est moi qui ai mené ici la belle Flerida pour qu'elle ne se confiât pas à une autre, et pour apprendre au seigneur don Juan à ne pas prêter la maison de sa femme à ses amis.

FLERIDA, b(U, à Lisarda, A quoi bon chercher le comment, puisque je recouvre l'honneur?

DON césAR, bas, à Lisarda.

Et moi, puisque vous le voulez ainsi, je ne vous contredis pas.

LISARDA, bas, à don César et à Flerida, Le plaisir de faire votre bonheur m'ôte ma peine.

LE GOUVERNEUR

Puisque l'amour vous y convie, don Juan et Lisarda, rapatriei-vous et donnez-vous la main.

LISARDA.

Voici la mienne.

DON JUAN

Ma foi est à vous pour la vie.

CAMACHO, au public.

C'est le cas ou jamais, à présent qu'ils sont mariés, d'appliquer e dicton populaire : «DE mal en pis.» Et ainsi, Ite, eomedia est^.

DON CÉSAR, au public.

Et, comme une noble assemblée, ayez la bienveillance de pardonner les fautes de l'auteur qui se met à vos pieds.

* Jfe, eamedia est, c'est-à-dire, allez-vous-en, la comédie est finie. Il est impotible de ne pas reconnaître ici la parodie des paroles que le prêtre prononce à la fin de la messe pour congédier les assistants : / (e, missa est. On pourrait s'étonner que Calderon, qui était dans les ordres sacrés, se soit permis de plaisanter sur un pareil sujet. Mais outre qu'une plaisanterie de cette espèce n'est guère dangereuse dans un pays où le sentiment religieux domine, il faut remarquer que celle-ci est en soi assez innocente, et que l'auteur l'a placée dans la bouche du gracioso, qui est toujours à demi fou.

LA VIDA ES SUEÑO

NOTICE

La Vie est un songe, l'une des pièces les plus célèbres de Calderon, fut imprimée en 1640 par les soins de don Diègue Calderon, frère aîné de notre poète. Cet ouvrage appartient donc à la première moitié de sa carrière.

Les anciens ont proclamé, depuis bien des siècles, que la vie n'est qu'un rêve. Pindare a même dit, je crois, que c'était le règne d'une ombre. Mais le développement de cette pensée revenait de droit à un poète chrétien et catholique.

Si je ne me trompe sur l'intention de Calderon , il a voulu montrer dans cette pièce Tirrésistible puissance de la destinée , ou , pour mieux parler, de la Providence. Nous né sommes point maîtres de nos actions; une volonté supérieure nous mène malgré nous, et tout le mal que nous faisons pour nous y soustraire est un mal inutile. Mais il n'en est pas de même du bien que nous pouvons faire : il nous serrira à nous-mêmes; il nous sera compté dans une autre rie , qui n'est pas un rêve.

La pensée a peine à considérer, sans une sorte de vertige , la profondeur de ce drame, qui lui-même, comme un rêve étrange, frappe fortement l'esprit, et laisse dans l'âme une longue impression.

Cette pièce, fort sérieuse , a aussi une partie comique. Rien de plus charmant, à notre avis, que la première scène de la troisième journée, oh Clairon est pris pour un prince ; et ce qu'il y a d'admirable , c'est de voir comme cette scène bouffonne rentre dans le sens général de la pièce.

LaVieeHvm songé fut, dans le siècle dernier, imitée par Boissy-, et de notre temps cette pièce a été traduite en allemand par Schlegel.

BASILIO , roi de Pologne.

siGiSMOND, prince.

ASTOLFE, doc de Moscovie.

CLOTALDO, Vieillard.

PERSONNAGES

CLAIRON , valei bonflbn.

ESTRELLA ', infante.

ROSAURA , dame.

SCÈNE I

Un site BRwafçe. Des montagnes. Une eateme.

On voit paraître, sur le haut d'une montagne, ROSAURA, ? étue en homme, porunt des habits de voyage -, elle commence à parler en descendant la montagne.

Impétueux hippogriffe ^ , aussi rapide que le vent, arrête-toi ! Pourquoi, éclair sans flamme, oiseau sans plumes, poisson sans écailles, et quadrupède sans instinct naturel, — pourquoi donc l'emporter et l'élancer, le mors aux dents, au milieu du confus labyrinthe de ces rochers dépouillés?... Arrête, te dis-je, arrête-toi sur cette montagne, où les animaux sauvages auront aussi leur phaéton. Pour moi je ne veux pas aller plus avant, et terminant mon voyage où m'a conduite le destin, désespérée, je descends les hauteurs escarpées de ce mont sourcilleux qui brave le soleil., Pologne I ce n'est pas là une attrayante hospitalité que celle que tu m'offres, puisqu'au moment où je mets le pied sur ton sol, tu permets que je le rougisse de mon sang. Hélas I mon sort ne me promettait pas davantage, et qui jamais eut pitié d'un malheureux?

Entre CLAIRON; il descend par le même côté.

CLAIRON

Vous pourriez bien dire deux, s'il vous platt, et ne pas m'oublier quand vous vous plaignez ; car si nous sommes deux qui avons quitté notre pays pour chercher les aventures, deux qui sommes arrivés jusqu'ici à travers toutes sortes de folies et de disgrâces, et deux encore qui avons dégringolé du haut de la montagne, -^il n'est pas juste que j'aie partagé les périls et qu'ensuite je ne sois plus compté pour rien.

* Estnlla signifie étoile.

* Hipogrifo violento ^ Qm corriste pcoN^oi ^n el vientOt e^., e\$c.

Je De te comprends point dans mes plaintes, Clairon, aGn de ne pas t'enlever le droit que tu as a tes propres consolations en pleurant ton infortune; car, comme disait un philosophe, on éprouve tant de plaisir à se plaindre, que pour pouvoir se plaindre on devrait presque chercher le malheur ^

CLAIRON

Le philosophe qui disait cela était un vieil ivrogne. Si je le tenais, je lui donnerais quelques douzaines de soufflets et autant de coups de pied, et ensuite il pourrait se plaindre tout son soûL.. Mais, madame, dites-moi, qu'allons-nous faire tous deux, seuls, à pied, a cette heure, en ce lieu désert, et au moment où le soleil disparaît de rhorizon ?

ROSAURA.

Quelle singulière et triste aventure 1... Toutefois, si mes sens ne s'abusent, si mes yeux ne sont pas trompés par mon imagina-

tion, il me semble qu'à la clarté incertaine du jour qui finit ,
j'aperçois là-bas un édifice.

CLAIRON

Vous avez raison, ou bien mon désir et mon espoir en ont
menti.

ROSAURA.

Je vois, au milieu des âpres rochers, une habitation si étroite,
si basse, et d'une architecture si grossière, que Ton dirait un roc
détaché qui a roulé du haut de la montagne.

CLAIRON

Approchons-nous, madame, et au lieu de regarder ce petit pa-
lais, prions les personnes qui l'habitent de vouloir bien nous y
recevoir.

ROSAURA.

La porte en est ouverte... Mais quoi! le regard, en plongeant
dans ce sombre lieu, n'y découvre que la nuit.

On entend un bruit de chaînes.

ciel t qu'en tends-je?

ROSAURA.

Je ne sais quel sentiment m'a rendue immobile, tremblante et
glacée.

CLAIRON

N'est-ce pas le bruit d'une chaîne? Que je meure s'il n'y a pas là un galérien ! Ma peur ne m'a jamais trompé.

siGiSMOND, dans la caverne.

Hélas ! malheureux !... hélas ! infortuné !

ROSAURA.

Quelle triste voix !... J'éprouve une nouvelle peine et de nouveaux tourmens.

* Le pkiloioipb e qui a dit cela est, je crois, de la façon de Calderon.

CLAIRON

Et moi de nouvelles craintes.

ROSAURA.

Madame?

ROSAURA.

Fuyons les périls de cette tour enchantée.

CLAIRON

Je voudrais bien, madame; mais je n'ai pas même assez de courage pour fuir.

ROSAURA.

Mais n'aperçois-je pas une faible lumière, une pâle clarté, une sorte d'étoile vacillante dont l'éclat incertain et irrégulier augmente encore, s'il est possible, l'obscurité de cette ténébreuse ha-

bitation ? — Oui , À ses reflets , je distingue, quoique de loin , un cadavre vivant qui est enseveli dans cette sombre prison... Et pour augmenter mon effroi, cet homme , qu'éclaire une triste lueur, porte pour vêtement une peau de bête, et il est chargé de fers.— Fuyons, ou du moins, puisqu'il ne nous est pas possible de fuir, écoutons d'ici ses plaintes.

Entre SIGISHOND ; il est enchalDé et couvert de peaux de bêtes.

SIGISMOND

Hélas! malheureux!... hélas! infortuné!... ciel! je voudrais savoir au moins, dans mon malheur, quel crime j'ai commis contre toi en naissant I Est-il juste à toi de me traiter aussi cruellement, puisque mon seul crime est d'être né? et si cela devait m'être imputé à crime, ne devais-tu pas m'empêcher de naître? car, pour justifier ta rigueur, tu n'as rien autre À me reprocher... Est-ce que le reste des êtres animés n'ont pas eu naissance ainsi que moi? et si tous ainsi que moi ont eu naissance, pourquoi donc jouissent-ils de privilèges qui m'ont été refusés?... L'oiseau naît, et à peine estil une fleur qui a des plumes et un bouquet qui a des ailes, que, revêtu de sa parure charmante, il s'élance de son nid bientôt oublié, et fend d'un vol léger les plaines de l'air. Et moi qui ai plus ' d'âme, j'ai moins de liberté !... La bête sauvage natt, et dès que sa peau est marquée de ces taches égales qui y semblent tracées par le plus habile pinceau, elle traverse les forêts en bondissant, et pressée par la nécessité, déchire sans pitié tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Et moi, avec de meilleurs instincts, j'ai moins de liberté!... Le poisson natt, et à peine est-il sorti du limon et des algues marines où il fut déposé, — à peine, couvert d'écaillés, peut-il se mirer sur les eaux, que, poussé par son ca-

price et la température de l'humide élément, il parcourt en tous sens l'immensité des mers. Et moi, avec plus d'intelligence, j'ai moins de liberté!... Le ruisseau

322f LA VIE EST UN SONGE,

fiatt, couleuvre argentée qui se détache parmi les fleurs, et i peine est-il sorti de son berceau parfumé, qu'il se déroule en longs plis avec un doux murmure, et traverse en chantant la plaine qui s'ouvre devant lui. Et moi, avec une vie plus complète, j'ai moins de liberté 1... Aussi, quand j'y songe, mon sein se soulève d'indignation, et comme un volcan, il est prêt à lancer feu et flamme. Quelle justice, quelle raison, quelle loi permet donc de refuser à un homme le doux privilège, le droit précieux que Dieu accorde au ruisseau cristallin, au poisson, à la bête sauvage, à l'oiseau^ ?

ROSAURA.

Ses paroles m'ont inspiré tout à la fois de la crainte et de la pitié.

SIGISMOXD.

Qui donc a écouté mes plaintes?... Est-ce vous, Clotaldo?

CLAIRON

Dites que oui.

ROSAURA.

Non, ce n'est pas lui ; c'est un infortuné qui dans ces tristes lieux avait entendu vos gémissemens.

Eh bien! tu vas mourir; car je ne veux pas qu'il existe personne qui soit instruit de ma faiblesse ; et seulement parce que tu m'as entendu, je vais te presser entre mes bras robustes et te mettre en pièces.

CLAIRON

Pour moi je suis sourde et par conséquent je n'ai pas pu vous entendre.

ROSAURA.

Si tu as en toi quelque chose d'humain, me voilà à tes pieds» épargne-moi,

SIGISMOND.

Je ne sais par quelle secrète puissance, mais ta voix m'attendrit et ta présence me trouble. Qui es-tu ? — Car bien que je ne connaisse rien du monde, puisque cette tour, ou, pour mieux dire, cette caverne, a été jusqu'ici mon berceau et mon tombeau ; bien que depuis ma naissance je n'aie jamais vu que cet affreux désert, où je n'ai qu'une misérable existence aussi monotone et aussi triste que la mort ; bien que je n'aie jamais parlé à aucun être vivant, si ce n'est à un homme qui partage ma disgrâce et qui m'a donné quelques renseignemens sur le ciel et sur la terre, sur le cours des astres, sur l'art de gouverner les états ; bien qu'à vrai dire, — ce qui cause ton effroi, — je sois un homme parmi les bêtes sauvages et une bête sauvage parmi les hommes, et que tu puisses à bon droit m'appeler un monstre; — toi seul, sache-tu tu as suspendu ma colère»

• Bosaora, dans U» Trois «ffèis de Vamour, u% dasf la nème sUoatlvn qii« Siglfmond, et, comme lai, elle compare sa deitinée

à oelle de tons les objeta qui rentourenl, mais dans des vers qui ont moins de grftce et d'harmonie.

JOUBNÉE II SCÈNE L 32S

adouci ma tristesse, et charmé mon oreille et ma vue. Chaque fois que je te regarde, je t'admire dayantage, et à mesure que je te regarde je désire davantage te regarder. Je ne comprends pas que mes yeui se fixent ainsi sur toi, car en te voyant je meurs d*envîe de te voir ^. Mais n'importe, laisse-moi te voir, et que je meure! car si à te voir je ressens un tel effet, que ressentirai^-je donc à ne te voir pas 7 Ne serait-ce paa une douleur cruelle, une fureur, une rage pires que la mort? car, après avoir vécu si malheureux, ne seraitce pas horrible de mourir au moment du bonheur?

ROSAURA.

Je te regarde avec effroi et t'écoute avec admiration, sans savoir ni ce que je puis te dire ni ce que je dois te demander... Je te dirai seulement que le ciel m'a conduit aujourd'hui en ces lieux afin sans doute que je fusse un peu consolé, si toutefois c'est pour un malheureux une consolation que de voir un homme plus malheureux encore... On raconte d'un certain sage, qui était si pauvre qu'il n'avait pour toute nourriture que les herbes qu'il pouvait cueillir, qu'un^our, comme il disait k part soi, a est-il un homme plus pauvre et plus misérable?» et comme, là-dessus, il avait regardé en arrière, il eut réponse à sa question ; car il aperçut un autre sage qui ramassait soigneusement les feuilles qu'il jeuît^. Moi, de même, j'allais par le monde me plaignant de la fortune, et tandis que je disais à part moi, « est-il un mortel plus maltraité du sort? » toi, plein de pitié, tu m'as répondu; car ma conscience me dit que tu ramasserais mes peines pour en faire ton allé-

gresse. Si donc, par hasard, mes chagrins peuvent être pour toi un soulagement, une consolation, veuille en écouter le récit, et prends-en ce que j'en aurai de trop. Pour commencer...

CLOTALDo, du dehors.

Gardes de cette tour qui, soit paresse, soit lâcheté, avei laissé pénétrer deux personnes dans la prison.. «

ROSAURA.

J'éprouve une nouvelle inquiétude.

SIGISHOND.

C'est Clotaldo, mon gardien. Àir-je à redouter de nouvelles disgrâces?

CLOTALDO, du dehcrcê.

... Avancez, accourez sans retard, et« sans qu'elles paissent se défendre, arrêtez-les ou tuez-les.

TOUS, du dehort.

Trahison l trahison!

' Ojo» hidripieot crto Que mis qjos deben ser,eU,»U, Mot à mot : Met yevx, je croif, doivent être hjdropiquet; car, etc., etc. • Je Mupçoane que ce philosophe est le même qoe le prééédeal.

CLAIRON

Gardes de cette tour, qui nous avez laissé entrer ici, puisque le choix nous est donné, contentez-Tous de nous arrêter; ce sera le plus commode.

Entrent C LOTA LDO et des Soldats.

Clotaldo lient un pistolet. Tous l«s soldats ont Vi visago couvert.

CLOTALDO.

Cou?rez-Yous tous le visage ; car il importe, tant que nous serons ici, que personne ne nous voie.

11 paraît qu'on va masqué dans ce pays?

CLOTALDO.

vous qui, par ignorance sans doute, avez franchi les limites de ce lieu retiré, contrairement au décret du roi qui défend à qui que ce soit de venir voir celui qui vit prisonnier parmi ces rochers, — rendez-vous, rendez vos armes , ou bien ce pistolet que >e tiens va partir, en vomissant deux balles dont chacune donnera la mort à l'un de vous.

SIGISMOND

Avant que ces personnes reçoivent de toi la moindre injure, tyran farouche et cruel, je me serai moi-même donné la mort au moyen de ces fers... Oui, j'en jure par le ciel, tout enchaîné qu' je suis, je me déchirerai avec les mains, avec les dents, et je me briserai contre ces durs rochers, plutôt que de leur voir subir un outrage dont mon cœur serait désolé.

CLOTALDO.

Ne sais-tu pas, Sigismond, que ta destinée est telle qu'avant même ta naissance tu fus, par la loi du ciel, condamné à mourir? Ne sais-tu pas qu'au milieu de ces rochers tu ne peux te livrer

qu'à une fureur impuissante? Pourquoi donc fais-tu entendre ces provocations? {Aux soldats.) Qu'on le remène dans sa prison et que la porte en soit fermée sur lui.

Les soldats font rentrer Sigismond dans la caverne. SIGISMOND, du dehors.

Vive Dieu! vous avez raison de m'ôter la liberté; car, semblable au géant de la fable, j'aurais entassé rochers sur rochers pour vous attaquer tous ensemble.

CLOTALDO.

C'est peut-être parce qu'on avait prévu la violence de ton caractère que tu souffres tous ces maux.

ROSAURA.

Puisque la fierté à ce point vous offense et vous irrite, il serait insensé à moi de ne pas vous demander humblement la vie qui est à vos pieds. Laissez-vous toucher de pitié en ma faveur, si vous ne

Vous ne voulez pas qu'on dise que vous traitez avec une égale rigueur et celui qui est fier et celui qui est humble.

CLAIRON

Et si ni la Fierté ni l'Humilité,— ces personnages si importants et si écoutés dans les autos S — ne peuvent toucher votre cœur, moi qui ne suis ni fier ni humble, mais un milieu entre les deux, je vous prie de vouloir bien nous protéger.

CLOTALDO.

Holà!

DES SOLDATS

Seigneur?

CLOTALDO.

Otez-leur à tous deux leurs armes, et bandez -leur les yeux, afin qu'ils ne voient pas où on les emmène.

ROSAURA.

Voici mon épée. C'est à vous seul que je la remets, car vous êtes ici le chef; et je ne voudrais pas la rendre à un homme moins considérable.

Pour la mienne, je puis vraiment la rendre au premier venu. {Aux êoldati.) Tenez, prenez.

ROSAURA.

Et ai je dois mourir, je veux, en reconnaissance de cette grâce, vous laisser ce gage d'un grand prix, à cause du héros qui l'a portée. Gardez-la bien, je vous le re<k>mmande ; car si je ne sais pas précisément quel secret est attaché à cette épée, je sais qu'elle enferme de grands mystères, et je savais que je pouvais compter sur elle pour venir en Pologne me venger d'un affreux outrage. CLOTALDO, à part.

Saints du ciell qu'est ceci? Mes ennuis, mes peines, mes chagrins pouvaient donc augmenter! {À Rosaura.) Qui te l'a donnée, cette épée?

ROSAURA.

Une femme.

CLOTALDO.

Son nom?

ROSAURA.

Je dois le taire.

CLOTALDO.

Dis-moi donc au moins sur quoi tu te fondes pour penser qu'il y ait un secret en cette épée?

ROSAURA.

La personne qui me l'a donnée m'a dit : « Pars pour la Pologne, et tâche, par ruse et adresse, que les nobles et les principaux du

* Ed effet, rHomilité et l'Orgueil [la Humlidad el la SoberUa) jouent someut mm vole dans les autos de Galderoo.

pays te voient cette épée ; car, par ce moyen, tu trouveras auprès de l'un d'eux secours et protection.» Mais, dans l'idée que ce seigneur était peut-être mort, on n'a point voulu me le nommer. CLOTALDO, à part.

Que le ciel me protège! qu'ai-je entendu? 11 m'est impossible de dire si une pareille aventure est la vérité ou une fiction. C'est bien là l'épée que je laissai à la belle Violante en promettant que celui qui me la rapporterait me trouverait avec le dévouement d'un fils et la tendresse d'un père... Que dois-je donc faire dans

une situation si difficile, alors que celui qui m'apporte cette épée qui doit être si puissante sur moi, arrive frappé d'une sentence de mort?... Quelle position cruelle ! quelle affreuse destinée ! inconstance de la fortune!... C'est mon fils ! c'est bien lui ! ce gage me le garantit et mon cœur me l'assure ; mon cœur qui tressaille de joie dans ma poitrine, comme pour s'élancer vers lui ; mon cœur qui (semblable au prisonnier, lequel, entendant du bruit au dehors et ne pouvant s'échapper, se précipite à la fenêtre, afin de voir ce qui se passe), dans l'impuissance où il est de sortir de mon sein, monte vers mes yeux, qui sont en quelque sorte la fenêtre de mon Âme, et s'en échappe en des larmes pleines de douceur... Que faire, grand Dieu ? que faire?... Le conduire au roi ? hélas ! c'est le conduire à la mort. Le soustraire aux yeux du roi ? je ne le puis comme loyal vassal... D'un côté l'amour paternel m'implore, d'un autre côté la loyauté me commande... Mais pourquoi hésiter ? la fidélité que je dois au roi ne doit-elle point passer avant ma tendresse pour mon fils ? Que ma loyauté ne subisse donc aucune atteinte, et qu'il advienne de mon fils ce que le sort voudra... D'ailleurs n'a-t-il point dit tout à l'heure qu'il venait se venger d'un outrage ? Or l'homme outragé n'est-il pas un infâme ? or un infâme peut-il être mon fils, peut-il être formé de mon sang ?... Mais, d'autre part, s'il lui est arrivé quelqu'un de ces malheurs auxquels nous sommes tous exposés, - car l'honneur est chose si délicate qu'un souffle le ternit et qu'une parole l'enlève, — : que pouvait faire de plus l'homme le plus généreux, que de venir, à travers tant de périls, chercher réparation et vengeance ? Oui, c'est mon fils, c'est mon sang ; je le reconnais à son courage, à sa valeur... C'est pourquoi, dans l'incertitude où je suis, le seul parti que j'aie à prendre, c'est d'aller au roi et de lui dire : « Voilà mon fils, tuez-le. » Qui sait ? peut-être le roi se laissera-t-il toucher en

ma faveur, et alors, mon fils vivant, je l'aiderai à se venger ; et si le roi, constant dans ses rigueurs, le condamne à mourir, il mourra du moins sans savoir que je suis son père. {A Rosaura et à Clairon.) Suivez-moi, étrangers, et soyez persuadés qu'il est des hommes aussi malheureux que vous; car, en songeant à notre situation respective, je ne sais lequel vaut mieux de vivre ou de mourir.

Ils sortent.

SCÈNE n

Le TestttAile du palaif .

Entrent^ d'an c6lé, ASTOLFE el des Soldats , et, de Taulre, Tlnfante

ESTE ELLA el ses Dames.

Bruit de tambonn el de irompeltec.

ASTOLFE

A votre apparition, noble madame, les trompettes et les tambours font entendre leurs sons belliqueux, les oiseaux commencent leurs chants joyeux, et les fleurs balancent amoureusement leurs têtes charmantes* Les trompettes et les tambours vous saluent comme Palias, les oiseaux comme l'Aurore, et comme Flore les fleurs. Et en elTet vous êtes Pallas dans la guerre, Aurore pour l'éclat dont vous brillez, et Flore pour le

charme dont vous embellissez le printemps ; etf outre tout cela, vous êtes la reine qui réglez sur mon Ame.

ESTRELLA

Si les paroles doivent toujours être en harmonie avec les actes, vous avez eu tort de m'adresser tous ces beaux complimens, que dément cet appareil guerrier auquel j'aurais voulu me soustraire. Toutes ces flatteries sont, à mon sens, en complet désaccord avec votre conduite. Et remarquez, je vous prie, qu'il n'appartient qu'aux bêtes sauvages , aussi perfides que cruelles, de caresser au moment où elles tueut.

ASTOLFE

Vous êtes bien mal instruite de mes sentimens, noble Kstrella, puisque vous doutez de la sincérité de mon hommage. Veuillez m'écouter, je vous en conjure. Ęustorgue, troisième du nom, roi de Pologne, étant mort, eut pour héritiers Basilio et deux filles de qui vous et moi nous sommes nés... Je ne veux point vous fatiguer à vous conter rien qui soit hors de propos... De ces deux filles, Clorilde, qui aujourd'hui repose en paix dans un séjour meilleur, était l'aînée et fut votre mère ; Recisonde, la cadette, — que Dieu conserve mille années, — se maria en Moscovie, et c'est d'elle que je suis né. Maintenant, pour venir à un autre point, Basilio, qui touche déjà à la vieillesse, après avoir toute sa vie dédaigné les plaisirs et négligé les dames pour l'étude, est devenu veuf sans enfans, et vous «t moi nous prétendons lui succéder. Yibs, vous dites en votre faveur que vous êtes fille de la sœur aînée ; moi, je réponds que je suis, il est vrai, le fils de la sœur cadette, mais que, comme homme, je dois être préféré. Nous avons soumis le différend à notre oncle; il nous a répondu qu'il voulait

nous réconcilier, et dans ce but il nous a invités tous deux à nous trouver aujourd'hui en ce lieu même. Voilà avec quelle intention je suis venu ici; j'aime mieux vivre en paix avec vous que de vous faire la guerre, et il est mal à vous de me la déclarer... Oh ! veuille l'amour, ce dieu plein de sagesse, que

le vulgaire, dont les prédictions s'accomplissent si souvent, ne se soit pas trompé dans les acclamations avec lesquelles il nous a reçus tous deux ! Puissiez-vous en effet être reine, mais Tête de mon consentement et de ma volonté. Puisse notre oncle, pour que votre gloire soit complète, vous donner sa couronne, votre mérite vous attirer un triomphe si flatteur, et mon amour mettre à vos pieds un empire !

ESTRELLA

Mon cœur ne vous cède pas en générosité ; car je ne serais contente d'avoir l'empire du monde que pour vous en faire hommage. Et cependant, je crains bien que mon amour ne vous trouve ingrat. Car, dites-moi, ce portrait que je vois suspendu sur votre poitrine, ne dément-il point vos discours ?

ASTOLFE

Je puis vous donner aisément satisfaction à cet égard... (Bruit de tambours.) Mais ce n'est pas le moment ; ce bruit m'annonce que le roi sort avec son conseil ^

Entrent LE ROI BASILIO et sa Suite.

ESTRELLA

Sage Thaïes...

A₃ToLFE.

Docte Euclide....

ESTRELLA

... Qui connaissez le cours des astres...

ASTOLFE

... Qui avez apprécié Tinfluence diverse des étoiles..*

ESTRELLA

... Permettez que je vous presse dans mes bras.

ASTOLFE

... Souffrez que je me prosterne à vos pieds.

LE ROI

Embrassez-moi, mes enfans; et puisqu'en venant ici vous m'avez montré tant de déférence, et que vous me témoignez de tels sentimens, croyez bien qu'aucun de vous n'aura lieu de se plaindre, croyez bien que vous serez satisfaits l'un et l'autre; seulement, ayant à vous conGer mes désirs et mon projet, je vous demande un moment de silence. Pour ce qui est de votre approbation, vous me la donnerez après, si vous êtes cAitens. Écoutez-moi donc avec attention. — Vous savez déjà, mes enfans, et vous aussi, noble cour de Pologne, parens , amis , et vassaux , que ma science m'a mérité dans le monde le surnom de docte, et que nos peintres, nos statuaires, rivaux de Timante et de Lysippe, ont reproduit mille fois mon image pour immortaliser celui qu'ils appellent le grand Basilio. Vous sa-

* Que sale ya

El rey con su parlamento.

Tez aussi que la science dont je m'occupe le plus, et pour laquelle je professe le plus d'estime, ce sont les mathématiques, science au moyen de laquelle j'enlève au temps et à la renommée le privilège de m'apprendre les choses encore inaccomplies ou inconnues ; car lorsque je vois présentes sur mes Tables ^ les nouveautés des siècles futurs , n'est-ce pas comme si j'accompagnais le temps lui-même dans sa marche éternelle? {Montrant le ciel} Cette voûte azurée, sur laquelle se promènent mes yeux, que le soleil illumine de ses rayons et que la lune éclaire la nuit d'une douce lumière, ces orbes de diamant, ces globes de cristal, ces astres, ces étoiles, voilà la plus chère étude de ma vie, voilà le livre précieux sur lequel le ciel a tracé clairement en lettres d'or notre destinée à tous , soit heureuse , soit malheureuse. Ces livres , je les lis aujourd'hui avec tant de facilité, qu'avec mon seul esprit et sans nul secours étranger, je les suis à toute heure dans leurs rapides mouvemens... Mais plutôt au ciel qu'il ne m'eût pas été donné de les comprendre , ' et qu'ils eussent prononcé contre moi le trépas le plus affreux ! car ne vaut-il pas mieux pour un infortuné mourir prématurément dans une sanglante tragédie, que de trouver sa perte dans sa propre science, et de devenir ainsi l'homicide de lui-même?... Vos regards me demandent le sens de ces paroles ; je vais vous l'expliquer, en requérant de nouveau votre silence et votre attention. — De Clotilde , mon épouse, j'ai eu un fils infortuné, dont l'enfantement fut accompagné d'étranges prodiges. Sa mère, lorsqu'elle le portait dans son sein, — triste sépulture des hommes qui précède la vie de même que l'autre suit la mort, comme si Dieu nous eût voulu placer entre

deux tombeaux , — sa mère , en dormant, avait rêvé mille fois qu'il sortait de ses flancs un monstre à figure humaine, impétueux et farouche , qui en naissant lui donnait la mort. Le jour de l'accouchement arriva, et le présage s'accomplit; car ces songes, que le ciel nous envoie, pourvu qu'on sache les interpréter, ne nous trompent jamais. Au moment où l'enfant naquit et où fut tiré son horoscope, le soleil, taché de sang, venait de provoquer la lune au combat; les deux astres luttèrent avec un acharnement sans égal; et à la fin l'on vit l'éclipse la plus complète, la plus horrible que le soleil ait subie depuis celle qui signala la mort du Christ. On eût dit que cet astre était arrivé à son dernier paroxysme, et qu'il allait disparaître à jamais dans ce sombre incendie. Les deux s'obscurcirent, les édifices tremblèrent sur leur base, les nuées laissèrent tomber une pluie de pierres, et les fleuves coulèrent rougis de sang... C'est au milieu de tous ces prodiges que naquit Sigismond; et en naissant il montra ce qu'il serait, puisqu'il donna la mort à sa mère, lui témoignant ainsi sa reconnaissance. Pour moi, j'interrogeai mes livres, je consultai les astres, et là je vis que Sigis-

' VODI o'avons pas besoin de dire qu'il s*agit ici de tables astronomiques.

mond serait rboname le plus iptraitable , le prince le plus cruel et le monarque le plus impie ; que sa cour serait une école de perGdies et de vices; que les peuples se lèveraient contre lui; et qu'emporté par M fureur, il ajouterait à tous ses crimes, — je ne le dis ici qu'avec honte, — de me renverser du trône, et de me faire prosterner à ses pieds... Quel homme n'est point disposé à se croire menacé dans l'avenir, surtout quand ses propres études le lui annoncent? Donc, croyant à ces présages funestes et aux

malheurs que m'annonçaient les destins, je résolu de renfermer la bête sauvage qui venait de naître, pour voir si le sage peut éviter rinfluence des étoiles. En conséquence, je 6s publier que l'infant était mort en naissant ; l'on construisit une tour au milieu des rochers de ces montagnes , qui sont d'une telle élévation, que la lumière du jour ne peut que difficilement y pénétrer ; et des édits publics défendirent, sous les peines les plus graves, que personne entrât dans une certaine partie de la montagne. C'est là que vit enfermé le triste el malheureux SIGISMOND, qui , dans ce lieu , ne connaît que le seul Clotaldo, et n'a jamais vu, jamais entendu un autre homme. C'est Clotaldo, l'unique témoin de ses misères, qui lui a enseigné les sciences et l'a instruit dans la foi catholique... Maintenant voici trois choses. D'abord, ma chère Pologne, c'est que j'ai pour toi tant d'amour, que je veux te délivrer de l'oppression d'un tyran ; car il ne serait pas un bon roi celui qui mettrait son pays en un si grand péril. En second lieu, je considère que si je prive mon sang des droits que lui ont accordés les lois divines et humaines, c'est agir contre la charité chrétienne, car rien ne m'autorise à être moi-même un despote afin d'empêcher un autre de l'être, et de commettre un crime afin que mon fils n'en commette point. Enfin, et en dernier lieu, je vois que j'ai eu grand tort de donner un tel crédit à de malheureux pronostics ; car, bien qu'il ait de mauvaises inclinations, peut-être les aurait-il surmontées ; d'autant qu'après tout, la planète la plus puissante peut bien faire incliner d'un côté ou d'un autre notre libre arbitre, mais ne peut pas le diriger d'une manière fatale et irrésistible. C'est pourquoi, au milieu de tous ces doutes et de toutes ces incertitudes , je me suis arrêté à un parti qui va bien vous surprendre: demain, sans plus tarder, je ^eux que Sigismond, tout en ignorant qu'il est mon fils et votre roi, s'asseye sur

mon trône royal, pour vous gouverner en mon lieu et place, et que tous vous acceptiez son gouvernement et lui juriez obéissance. Par là j'obtiens trois avantages qui correspondent aux trois difficultés que j'ai dites. D'abord, c'est que si 1 habitant des montagnes se montre prudent, sage et bon, et qu'il démente son funeste et redoutable horoscope, vous posséderez à la tête de l'état votre roi légitime. En second lieu, s'il est orgueilleux, intraitable et cruel, et qu'il s'abandonne sans frein à tous les vices, alors j'aurai largement accompli mes obligations ; je pourrai le déposer en usant du

pouvoir qui m'appartient; et quand je le ferai remener à sa prison, ce ne sera plus cruauté, mais châtiment. Enfin, en troisième lieu, mes vassaux, si le prince est tel que je viens de dire, mon affection vous donnera des rois plus dignes de porter la couronne et le sceptre : ce seront mes neveux, qui, réunissant et confondant leurs droits par un heureux mariage, obtiendront l'empire qu'ils ont mérité. Voilà ma prière comme père* mon avis comme savant, mes conseils comme ancien, mes ordres comme roi; et s'il est vrai, ainsi que l'a dit l'Espagnol Sénèque, qu'un roi n'est que l'esclave de ses* sujets, voilà mon humble supplique comme esclave *»

ASTOLFB.

S'il m'appartient, seigneur, de vous répondre comme étant celui qui est le plus intéressé en cette affaire, je vous invite au nom de tous à faire revenir Sigismond, car nous devons lui céder puisqu'il est votre fils.

TOUS

Oui, seigneur, rendez-nous notre prince; nous le demandons pour roi.

LE ROI

Je vous suis reconnaissant , mes vassaux , de l'attachement que vous me témoignez. Accompagnez à leur appartement ces deux, soutiens de mon empire. Demain vous verrez Sigismond.

TOUS

Vive le grand roi Basilio I

Tous se rejoignent à la suite d'Aslof et d'Esleila. Le Roi demeure seul, et entrent CLOTALDO, ROSAURA et GLAIRON»^ CLOTALDO.

Puis-je vous parler, seigneur?

LE ROI

Soyez le bienvenu, Clotaldo.

CLOTALDO.

Il ne peut pas en être autrement, seigneur, lorsque je viens à vos pieds. Et cependant le destin a été pour moi bien cruel , puisqu'il m'a fait enfreindre vos lois et vos ordres, à mon insu, contre ma volonté.

LE ROI

Qu'est-ce donc?

CLOTALDO.

Hélas l j'en suis réduit là, qu'un événement qui aurait dû être pour moi le plus grand sujet de joie n'est qu'une disgrâce et un malheur.

LE ROI

Expliquez-vous.

• Sëoèqu a-l-il bien dit cela? Il est permis d'en douter. S'il l'a dit en effet, il ooiia gcrail iini>osâible d'indiquer dans lequel de ses livres.

CLOTALDO.

Ce beau jeune homme que vous Toyex devant tous a pénétré par mégarde dans la tour où le prince est renfermé , et ee jeune homme». .

LE Ror.

Soyez sans inquiétude, Glotaldo. Si cela fût arrivé un autre jour, je n'aurais pas été content, je Tavoue; mais à présent que j'ai ré- Télé ce secret , il m'importe peu que ce jeune homme le connaisse. Venez me Toir dans un moment; j'ai à vous conter beaucoup de choses, et je veui vous confier une mission du plus haut rntérèt, en TOUS avertissant d'avance que vous allez jouer un des principai rôles dans un événement jusqu'ici sans exemple. Quant à ces prisonniers, j'excuse votre négligence et je leur pardonne.

Usorl.

CLOTALDO.

Vivez, vivez mille siècles, grand roi I {A part.) Le ciel a eu pitié

de mon sort Maintenant que la nécessité ne m'y force pas, je
ne dirai point qu'il est nu>n fils. (Haut.) Étrangers, vous êtes
li-> bres.

ROSAURA.

Je vous baise les pieds mille fois.

CLAIRON

Et moi aussi, avec beaucoup de politesse '.

Vous m'avez donné la vie, seigneur; et puisque je n'existe que
par vous, je veux être à jamais votre esclave.

CLOTALDO.

Je ne vous ai point donné la vie ; car un homme bien né,
quand il a reçu un outrage, ne vit plus ; et puisque vous êtes
venu, ditesvous , avec le projet de vous venger d'un outrage , je
n'ai pas pu vous donner la vie que vous n'avez pas apportée en
vous-même; ear une vie infâme n'est pas une vie. {À part,)
Certes, ces paroles doivent exciter son courage.

ROSAURA.

Oui,. bien q«e vous m'avez donné la vie, j'avoue que je ne vi-
vrai point jusqu'à ce que je me ^is vengé ; mais bientôt ma ven-
geance sera complète , bientôt j'aurai rétabli mon honneur, et
alors vous me permettrez de dire que je vous dois la vie.

CLOTALDO.

Prenez cette épée , que vous portiez avec vous; elle suffira, je
le

'Tus piêsbeso

Mil vues. — y yo lo» piso;

Qw una Utra fnas 6 memw

No reparan dos amiges.

Jeu (le mots iatraduisible, qui porl« sur la ressembtaDce det verbe» beso et pi\$o. Litle« ralement : Je tous baise les pieds mille fois. — El moi je marche dessot; car, pour une eilre de plus ou de moins, ou n'y regarde pas de si près entre amis*

sais, à votre vengeance; — car une épée qui a été à moi (je parle ainsi à cause qu'elle a été un moment entre mes mains) saura vous venger.

ROSAURA.

Je ceins de nouveau cette épée en votre nom ; et sur cette épée, je jure que je me vengerai, quand bien même mon ennemi serait encore plus puissant qu'il n'est.

CLOTALDO.

L'est-il beaucoup?

ROSAURA.

Il Test à un tel point que je ne puis vous le dire ; non pas que je ne fusse prêt à confier plus encore à votre prudence, mais afin que votre protection et vos bontés ne se tournent point contre moi.

CLOTALDO.

Au contraire, me faire cette confidence, ce serait me mettre entièrement dans vos intérêts ; et de la sorte, je ne pourrais servir, à mon insu, voty ennemi. (À part.) Ohl que ne puis-je savoir son nom!

ROSAURA.

Tant de bonté a droit à toute ma confiance. Eh bien ! sachezle donc, mon ennemi n'est rien moins qu'Astolfe, duc de Moscovie.

CLOTALDO , à part.

ciell quelle douleur I Je ne pouvais rien imaginer de plus triste. {Haut.) Vous n*y avez pas assez réfléchi, ce me semble. Puisque vous_ êtes né Moscovite , le seigneur légitime de ce pays n'a point pu vous outrager. Renoncez donc à des projets conçus dans la colère, et retournez dans votre famille.

ROSAURA.

Vous avez beau dire; quoiqu'il soit mon prince, il a pu m'outrager.

CLOTALDO.

Il ne l'a point pu , vous dis-je, alors même qu'il vous eût porté la main au visage.

ROSAURA.

Il m'a plus outragé encore.

CLOTALDO.

Parlez donc ; car tout ce que vous me direz est au-dessous de ce que j' imagine.

ROSAURA.

Eh bien I soit... Mais je ne sais quel respect vous m'inspirez, de quelle vénération et de quelle crainte vous remplissez mon cœur; et j'ose à peine vous confier que ces vêtemens ne sont point ceui que je devrais porter. Si donc je ne suis point ce que je parais être, et puisque Astolfe est venu épouser Estrella, jugez par là s'il a pu m'outrager. Je vous en ai dit assez.

Rosaura et Clairon sortent.

CLOTALDO.

Écoute! arréie....« Quel est ee cenfiu Itbyriathe où je me Iroinre perdu et où ma raison marche sans guide? Mon honneur est outragé, mon ennemi ejst puissant, et je suis son Tassai..... que le ciel me montre le chaninl Mais, hélas 1 je ne Tetpère point; car pour rhomroe plongé dans cet abinie ténébreux, tout le d<^ n'est qu'un présage, et le monde entier qu'un prodige.

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I

Une chambre dans le palais.

Entrent LE ROI et CLOTALPO. ^

CLOTALDO.

Vos ordres, sire, sont exécutés.

LE moi.

Conte-moi, Clotaldo, comment tout cela s'est passé»

CLOTALDO.

Le voici, seigneur : nous avons employé le breuvage composé que vous nous aviez dit de préparer en mélangeant les vertus de certaines herbes ; il a, en effet, un tel pouvoir, une telle force, qu'il peut enlever complètement à un homme sa raison, lui ôter ses sens et ses facultés, et le mettre, pour ainsi dire, dans l'état d'un vivant cadavre. Il n'y a plus à douter que cela soit possible » après que l'expérience l'a démontré tant de fois; il est certain que la médecine est pleine de secrets naturels ; il n'y a ni animal, ni plante, ni pierre, qui n'ait en soi une qualité déterminée ; et si la méchanceté des hommes a pu trouver mille poisons qui donnent la mort, pourquoi donc, en corrigeant la violence de ces poisons, ne leur donnerait-on pas le pouvoir d'endormir ? Mais le doute n'est plus permis aujourd'hui, car il a contre lui-même la raison et l'évidence. Donc, pour en venir au fait, muni d'un breuvage composé d'opium et de jusquiame, je suis descendu dans la prison où est renfermé Sigismond. Afin de ne pas éveiller sa défiance, j'ai commencé par causer avec lui des connaissances diverses que lui a enseignées la nature, laquelle l'a formé à sa divine école, au milieu des oiseaux et des bêtes sauvages ; et voulant élever son esprit à la hauteur de vos desseins, j'ai pris pour thème le vol orgueilleux de l'aigle, qui, dédaignant les régions moyennes de l'air, monte rapide jusqu'à la région du feu, où il paraît un éclair empenché, une comète au brillant pRimage. J'ai vanté la fierté de son vol en disant : «C'est, enfin, le roi des oiseaux, et c'est sans doute celui auquel vous donnez la préfé-

rence.» Il n'en fallut pas davantage. A peine eu-il abordé ces idées de domination et de majesté, qu'il prit la parole d'un air

plein d'orgueil, car, en effet, son sang le porte et l'excite à de grandes choses, et il s'écria : a 11 est donc vrai que, même dans la république turbulente des oiseaux, il y a aussi et des chefs qui gouvernent et un peuple qui obéit I Pour moi, puisque nous en sommes sur ce sujet, je vous avouerai qu'en y pensant, mes malheurs me sont une con-r solation. Si j*obéis, c'est par force; jamais volontairement je ne me serais soumis à un homme. » Le voyant animé outre mesure et dana une agitation qui ressemblait à de la fureur, je lui offris l'apozèrae, et à peine la liqueur eut-elle passé du vase dans sa poitrine, que ses forces s'affaissèrent et que le sommeil s'empara de lui ; une sueur froide coula sur tous ses membres ; et c'est au point que si je n'avais pas su que ce n'était là qu'une apparence de mort, j'aurais mis en doute qu'il fût vivant. Sur ces entrefaites, arrivèrent les personnes à la pradence et au courage desquelles vous avez confié cette entreprise; on le plaça dans une voiture, et on l'a conduit ainsi jusqu'au palais, où toutes choses étaient préparées d'une manière digne de son rang. Maintenant on vient de le coucher dans votre lit, et pour se conformer à vos ordres, on veille avec soin sur son sommeil, en attendant qu'il sorte de cette léthargie. Et si en vous servant aussi fidèlement, j'ai mérité de vous une récompense, permettez-moi, sire, de vous demander, si je ne suis pas trop indiscret, quelle a été votre intention en faisant ainsi conduire auprès de vous SIGISMOND.

LE ROI

Glotaldo, je trouve votre curiosité fort légitime, et par conséquent je veux la satisfaire. — Sigismond, vous ne l'ignorez pas, est menacé, par l'influence de son étoile, de toute sorte de disgrâces et de malheurs tragiques. Je prétends éprouver si le ciel ne pour-

rait pas s'être trompé, si le jeune homme qui nous a donné tant de preuves d'un caractère intraitable, ne pourrait pas , avec le temps, s'humaniser, se calmer, et si l'on ne pourrait pas le dompter à force de prudence et de sagesse; car enfin l'homme n'a pas été créé pour obéir aux étoiles. Voilà l'épreuve que je prétends faire, et pour cela, j'ai voulu qu'il fût amené en un lieu où il saura plus tard qu'il est mon fils, et sera en position de montrer ses qualités. S'il a assez de magnanimité pour triompher de ses mauvais penchans, il régnera; mais s'il cède à ses dispositions mauvaises, s'il est cruel et despote, il retournera en prison. ..Vous me demanderez peut-être, maintenant, quelle était la nécessité, pour faire cette expérience, de ramener ici endormi ? A cette question voici encore ma réponse : Si on lui eût appris dès aujourd'hui qu'il était mon fils, et que demain on le reconduisit à sa prison, il est certain, avec son caractère, qu'il serait au désespoir; car, sachant sa naissance, comment se consolera-t-il ? C'est pourquoi j'ai voulu qu'au besoin il eût la ressource de se dire que tout ce qu'il avait vu n'était qu'un soie. Nous y trouverons.

deux ayanUges : d'abord, de pouvoir étudier son caractère, et, en second lieu, de lui procurer la consolation dont je vous ai parlé. Et après tout, si, quand il aura commandé ici, il se revoit en prison, et qu'il s' imagine qu'il a rêvé tout ce qui s'est passé, il aura raison, Glotaldo ; car dans ce monde , pour tous tant que nous sommes, vivre c'est rêver.

CLOTALDO.

Il me semble, seigneur, qu'il y aurait à cela bien des choses à redire ; mais ce n'est pas le moment. Je reconnais à certains signes que le prince s'est réveillé et qu'il vient de ce côté.

LB ROI

Je me retire. Vous, son gouverneur, tâchez de dissiper le trouble où il doit être, et apprenez-lui la vérité.

CLOTALDO.

- Vous me permettez donc de la lui dire?

LB ROI

Oui, car peut-être en sachant ce qui le menace, il fera plus d'efforts pour se vaincre.

Il sort.

Entre CLAIRON.

CLAIRON, à part.

Moyennant un droit d'entrée de quatre coups de hallebarde que j'ai, non pas donnés, mais reçus d'un vilain hallebardier qui a la barbe aussi rouge que sa livrée, je pourrai voir à mon aise tout ce qui va se passer, il n'y a pas de meilleure fenêtre que celle qu'on porte avec soi sans être obligé de demander de billet. Pour avoir à toutes les fêtes une excellente place sans payer, il suffit d'un peu d'effronterie.

CLOTALDO, à part.

C'est Clairon, le valet de cette pauvre infortunée, qui, bravant tous les périls, est venue en Pologne venger mon outrage. {Haut,} Eh bien! Clairon, qu'y a-t-il de nouveau?

CLAIRON

Il y a, seigneur, que votre générosité, disposée à prendre fait et cause pour Rosaura, lui a conseillé, à ce qu'il parait, de revêtir les habits de son sexe.

CLOTALDO.

Et je lui ai donné ce conseil dans la crainte que l'on ne vint à concevoir une mauvaise opinion de sa conduite.

CLAIRON

Il y a qu'elle a changé de nom, qu'elle se fait passer pour votre nièce, et qu'à compter d'aujourd'hui elle a obtenu l'honneur d'être placée comme dame auprès de la princesse Estrella.

CLOTALDO.

Je suis bien aise qu'elle se soit conduite avec autant de sagesse.

CLAIRON

Il y a encore qu'elle attend le moment où tous pourrez rétablir son honneur.

CLOTALDO.

Elle a raison ; car c'est le temps qui nous donnera tôt ou tard Toccatoii favorable.

CLAIRON

Il y a qu'en cette qualité, — de Votre nièce, — elle est traitée, régaler, fêtée comme une reine. Il y a finalement que moi, qui suis venu avec elle, je me meurs de faim et personne ne se souvient de moi ; personne ne pense que je suis Clairon, et que si un

tel clairon se met à sonner, il pourra tout apprendre au roi, à Astolphe et à Estrella. Car Clairon et valet sont deux choses qui gardent difQeilement un secret, et si je romps une fois le silence, il pourra se faire que Ton chante pour moi ce refrain si connu : «Clairon qui sonne au matin ne fait pas plus de train i. »

CLOTALDO.

Tes plaintes sont fondées, et j'y ferai droit. Mais , en attendant, sois fidèle.

Voici le seigneur Sigismond.

Entrent SIGISMOND , des VALETS qui lui présentent des vêtements, et des MUSICIENS qui cbanlenl.

SIGISMOND

Que le ciel me soit en aide ! Que vois-je ? Je doute si je veille, et j'éprouve une sorte de crainte... Moi dans un palais somptueux ! moi au milieu du brocart et de la soie! moi, je suis entouré de valets si riches, si brillans! moi, j'ai dormi et me suis éveillé dans un lit si parfait ! moi, j'ai, pour me servir^ tant de gens qui m'offrent des vètemensl... Est-ce un rêve? npn, je suis éveillé... Ne suis-je donc pas Sigismond?... ciel! instruis-moi de la vérité, et apprends-moi ce qui se passe ; dis-moi ce qui est arrivé pendant mon sommeil, et par quelle aventure je me trouve en ces lieux... Mais pourquoi m'en inquiéter? Je veux me laisser servir, et advienne^ que pourra !

PREMIER VALET

Il paraît tout surpris et tout triste.

DEUXIÈME VALET

Qui ne le serait à sa place?

CLAIRON

Moi.

DEUXIÈME VALET, has, OU premier.

Parle-lui donc, à présent.

• Clarin que rompe el albor No tuena mejor.

338 IX VIE ïïST UN SONGE.

PREMIER VALET, à Sigismoud.

Voulez-vous que l'on recommence à chanter?

SIGISHOND.

Non, c'est assez.

DEUXIÈME VALET.

Comme vous paraissez tout pensif, nous avons voulu vous distraire.

Si fils NONp.

Mes chagrins n'ont pas besoin de diatonique, et la seule musique que j'aime, c'est la musique militaire.

CLOTALDO,

Que votre altesse, rooniegoeur, me permette de baiser m main! ie tiens à honneur de lui témoigner ainsi ie premier mon obéissance. siGiSHOXD, à part.

N'est-ce pas Clotaldo?... Comment donc celui qui ne traitait si mal dans ma prison, meparle-t-il avec tant dercspect? Que m'est-il donc arrivé de nouveau ?

CLOTALIM).

Au milieu du trouble où vous met votre nouvelle position, votre raison doit flotter incertaine : eh bien! je veux, s'il est possible, dissiper tous vos doutes. —Vous saurez donc, seigneur, que vous êtes prince héritier de la couronne de Pologne. Si l'on vous a tenu renfermé si long-temps, ça été pour obéir à un destin fatal qui menace cet empire de toute sorte de périls pour l'époque où vous prendrez en main le sceptre royal. Mais on a espéré que, par votre force morale, vous surmonteriez les étoiles, car un homme généreux doit les vaincre; et pendant que vous étiez plongé dans un profond sommeil, on vous a tiré de la tour où vous étiez et l'on vous a porté au palais. Votre père et mon roi viendra vous vohr , Sigismond , et c'est de lui que vous apprendrez le reste.

SIGISMOND

Eh quoi! misérable, infâme, traître, qu'ai-je encore à apprendre?

et maintenant que je sais qui je suis, n'en est-ce pas assez pour mon-

^trer dès ce moment et ma fierté et mon pouvoir? Comment avez-

vous pu trahir votre pays jusqu'à m'emprisonner, jusqu'à m'enlever,

contre tout droit et toute raison, le rang qui m'était dû?

CLOTALDO.

Infortuné que je suis!

SIGISMOXD.

Vous avez manqué à la justice, vous avez abusé le roi, vous m'avez traité avec une rigueur cruelle; et ainsi, la justice , le roi et moi , nous vous condamnons , pour vos crimes , à mourir de mes mains.

CLOTALDO.

Seigneur...

8IGISHoND.

Que personne ne cherche à m'arrêter; ce serait une peine inutile. Et, vive Dieu I si quelqu'un d'entre vous se met devant moi, je le jette par la fenêtre.

DEO^lÈNB Vil^ST.

Vuyeiy Clotaldo 1

CLOTALDO.

Hélas I malheureux, pourquoi montrez-vous tant d'orgueil, sans savoir que vous êtes au milieu d'un rêve?

Il 80:1.

nBUXIÈHB VALET.

Remarquez, seigneur...

SIGISMOIfD.

Otez-vous...

DBUXIÈHB VALET

11 n'a f^iit qu'obéir au roi.

SI6IS11oND

Il ne devait pas obéir au roi en une chose qui n'était pas juste;
et d'ailleurs j'étais son prince.

DEUXIÈME VALET

Il n'a point dû examiner s'il faisait bien ou mal.

SIGISHOND.

Il paraît que vous cherchez quelque chose, puisque vous osez
me répondre.

- CLAUOff.

Le prince parie fort bien, et vous vous conduisez fort maU

DEUXIÈME VALET

Qui vous a donné la permission de venir ici ?

(XAiaON.

C'est moi qtri l'ai prise.

SIGISMOND

Dis-moi, qui es-tu, toi?

CLAIEOIf .

Je suis un homme qui aime à se mêler des affaires des autres, et je ne crains personne en ce genre : j'ai fait mes preuves.

SIGISMOND

Dans ce monde tout nouveau où je me trouve, toi seul m'as plu.

CLAIRON

Je serais trop heureux, seigneur, de plaire à tout ee qui s'appelle Sigismond.

Entre ASTOLFE.

ASTOLFE

Heureux mille fois, 6 prince I le jour où vous vous montrez à la Pologne, et où vous remplissez ce pays d'une splendeur inaccoutumée, en sortantf^comme le soleil, du sein des monts. Que votre noble front puisse porter long-temps la couronne royale 1

Diea vous garde !

ASTOLFE

Je me fAcherai d'un accueil aussi froid, si vous me connaissez; mais vous ne savez pas qui je suis, et c'est là votre excuse. Je

suis Astolfe, duc de Moscovie, et votre cousin : nous pouvons traiter d'égal à égal.

SIGISMOND

Eh quoi t'en vous disant : Dieu vous garde I je ne vous fais pas «n bon accueil ? Eh bien I puisque cela ne suffit pas à votre rang, à votre naissance, et que vous n'êtes pas content , la première fois que je vous reverrai, je dirai : « Que Dieu ne vous garde pas 1 »

DEUXIÈME VALET, à Astolfe,

Que votre altesse ne s'en offense pas ; il traite avec tout le monde comme un homme qui a été élevé dans les montagnes. {A SigU^ mond.) Seigneur, ménagez davantage le prince Astolfe.

SIGISMOND

Il m'a ennuyé avec ses belles phrases, et il ne m'a pas moins ennuyé avec son chapeau qu'il a gardé sur sa tête.

DEUXIÈME VALET

C'est un grand prince.

SIGISMOND

Je suis encore plus grand.

DEUXIÈME VALET

Il est bon que vous ayez l'un pour l'autre plus d'égards que n'en ont entre eux les autres seigneurs de la cour.

SIGISMOND

De quoi vous mêlez-vous, s'il vous platt?

Entre ESTRELLA.

ESTRELLA

Que votre altesse, monseigneur, soit la bienvenue dans ce palais qui est fier de la posséder ; et qu'elle y vive avec bonheur et avec gloire, non pas des années, mais des siècles. SIGISMOND, à Clairon,

Dis-moi maintenant, toi, quelle est cette charmante femme? Quelle est cette noble beauté? Quelle est cette divinité céleste qui se montre à mes yeux avec un tel éclat?

CLAIRON

Seigneur, c'est votre cousine Estrella.

SIGISMOND

Dis plutôt le soleil. (A Estrella.) Je vous remercie, madame, de votre compliment ; mais je ne l'accepte et je ne suis le bienvenu que parce que je vous ai vue ; car c'est l'unique plaisir, la seule

* Il ne faut pas oublier que estrella signifie étoile.

joie que je trouve en ce lieu.— Permettez-moi, je vous prie, de baiser Votre main plus blanche que la neige.

ESTRELLA

Cela n'est pas convenable.

ASTOLFE, à part.

S'il lui prend la main, je suis perdu.

DEUXIÈME TALET.

Je connais les secrets sentimens d'Astolfe, et je veux le servir.
{A Sigismond.} Songez, seigneur, qu'en présence du prince Astolfe, il n'est point juste que votre altesse...

SIGISMOND

Ne vous ai-je point dit de ne pas vous mêler de mes affaires?

DEUXIÈME VALET

Je vous dis ce qui est juste.

SIGISMOND

Ne m'ennuyez pas. Je ne trouve de juste que ce qui est selon mon bon plaisir.,

DEUXIÈME VALET

Il n'y a qu'un moment, seigneur, vous disiez qu'il ne faut obéir à son prince qu'en ce qui est juste.

SIGISMOND

Vous devez aussi m'avoir entendu dire que je jetterais par la fenêtre le premier qui m'ennuierait.

DEUXIÈME VALET

On ne traite pas ainsi un homme de ma sorte

SIGISMOND

Vive Dieu ! je vais vous prouver le contraire.

Il renlève dans ses bras et ooert vers le balcon. ASTOLFE.

Qu'est-ce donc?

ESTRELLA

Empêchez-le tous.

Elle sort.

SIGISMOND, revenant.

Le voilà dans la mer, Vive Dieu! je lui ai montré que cela n'était pas si difficile.

ASTOLFE

Mesurez un peu mieux votre conduite. S'il y a loin d'une bête sauvage à un homme, il n'y a pas moins de distance des montagnes à un palais.

U s'éloigne.

SIGISMOND

Prenez garde ! si vous avez tant de présomption, votre tête risque

de se gonfler et de ne plus tenir dans votre chapeau.

Astolfe tort.

Entre LE ROI.

LE ROI

Que s'est-il donc passé?

SIGISMOND

Ce n'est rien ; j'ai jeté seulement par la fenêtre un homme qui m'ennuyait.

CLAIRON , hai à Sigismond, Sachez que vous parlez au roi.

LE ROI

Comment I dès le premier jour de votre arrivée , vous tuez un homme !

SIGISMOND

Il me soutenait que je ne le ferais pas ; j'ai voulu lui prouver que cela m'était possible.

LE ROI

Je suis désolé, prince, de ces commencemens. Je pensais vous trouver averti et luttant contre l'influence des étoiles, et votre premier acte n'est rien moins qu'un homicide! Comment pourrai-je vous presser sur mon sein avec tendresse et bonheur, en ce moment où vous venez de donner la mort à un homme? Qui peut voir sans un trouble secret un poignard rougi de sang et récemment souillé d'un meurtre ? Qui peut voir, sans être douloureusement ému, la place où un de ses semblables a péri d'une façon tragique? quelque force que Ton ait, il est impossible de surmonter ces instincts naturels. Aussi, quoique je fusse venu pour vous embrasser, je m'en abstiens ; je craindrais de me voir dans vos bras.

I6ISHoND

Je me passerai de vos embrassemens comme j'ai fait jusqu'à ce jour. Que m'importent, après tout, les caresses d'un père qui m'a traité avec tant de rigueur, qui m'a éloigné d'auprès de sa personne, qui m'a fait élever parmi les bêtes sauvages et m'a renfermé comme un monstre! Que m'importent les caresses d'un homme qui, après m'avoir donné le jour, a cherché ma mort par tous les moyens les plus cruels!

LE ROI

Plftt à Dieu, hélas! que je ne t'eusse point donné le jour, comme tu me le reproches ! je ne serais pas témoin de tes déportemens, je n'entendrais pas tes injures. "

Si vous ne m'aviez pas donné le jour, je ne me plaindrais pas de vous, et je ne me plains que parce qu'après me l'avoir donné vous avez voulu me l'ôter. Donner est quelquefois noble et généreui ; mais vouloir ôter ce qu'on a donné est la marque d'un cœur vulgaire, d'une ftme sans grandeur.

LE ROI

Cest ainsi que tu me témoignes ta reconnaissancee pour t' avoir tiré do prison et t'avoir fait prince?

SIGISMOND

Et comment pourrais-je vous être reconnaissant? Que me donnezvous donc ? Me donnez-vous autre chose que ce qui m'appartient, et ce que la mort vous forcera bientôt de quitter ? Vous êtes mon père et mon roi; donc votre pouvoir, votre fortune, vos

titres, tout cela me revient de droit naturel ; et loin que je sois votre obligé, c'est moi, au contraire, qui pourrais vous demander compte de ce que vous m'avez privé si long-temps de mon rang et de ma liberté. Ainsi, remerciez-moi de ce que je ne vous fais pas payer ce que vous me devez.

us ROI.

Insolent et barbare, tais-toi... Le ciel a tenu sa menace, et je vois en toi tout ce qu'il avait annoncé ; mais, bien que tu saches à présent qui tu es, et que tu te vois en un lieu où tu ne reconnais pas de supérieur, je t'en avertis, prends-y garde, sois humble, doux, humain ; car autrement, bien que tu te croies éveillé, tu t'apercevrais peut-être que tu n'as fait qu'un rêve.

11 sort.

SIGISMOND

Que dit-il? Qui! mot, je rêve, bien que je me croie éveillé!... Non je ne rêve point, car j'ai conscience de ce que j'ai été et de ce que je suis... Aussi a-t-il beau se repentir, il ne peut plus revenir sur le passé. Je sais qui je suis, et il a beau soupirer, se désoler, erier, il ne peut empêcher que je ne sois l'héritier de sa couronne. Quand je me suis laissé emprisonner, j'ignorais qui j'étais; mais à présent, je sais qui je suis, et je sais que je suis un composé d'homme et de bête sauvage.

Entre ROSADRA , sous des habits de femme.

ROSAURA, à part.

Je viens ici rejoindre la princesse, avec la crainte de rencontrer Astolfe. Clolaldo désire qu'il ne me voie pas et ne sache pas

qui je suis; il dit que cela est pour moi de la plus haute importance, et je me confie à sa prudente affection, d'autant que je lui dois déjà rhonneur et la vie*

CUIROIf.

De tout ce que vous avez vu ici, monseigneur» qu'est-ce qui vous platt le plus?

SIGISMONP.

Rien ne m'a étonné, je m'attendais d'avance à tout cela ; une seule chose aurait pu me causer de l'admiration, c'est la beauté de la femme que j'ai. vue... Je lisais un jour, je ne sais plus dans quel livre, que l'être qui doit le plus de recoonnaissance à Pieu, c'est

l'homme, parce qu'il est un petit monde ; mais je pense à présent, moi, que c'est la femme, parce qu'elle est un ciel en abrégé, et qu'il y a aussi loin de l'homme à elle que de la terre au ciel ; » et cela est d'autant plus vrai de celle-ci...

Ro8AURA, à part.

Le prince est ici ; retirons-nous.

SIGISMOND

Arrêtez, femme! écoutez! Ne réunissez pas ainsi dans le même moment, par votre apparition et votre disparition subites, l'orient et l'occident ; songez que si vous fuyez, le jour fuit avec vous, et que le monde est replongé dans les ténèbres... Mais que vois-je ?

ROSAURA.

Moi aussi, j'ai peine à en croire mes yeux.

SIGISMOND

Tai déjà vu cette beauté.

ROSAURA.

L'ai vu cette grandeur, cette pompe dans un état bien misérable et prisonnière.

SIGISMOND, à part.

Maintenant je vis, je respire. — {A Rosaura.) Femme, — car il n'est pas de mot plus doux pour la bouche de l'homme, — femme, qui êtes-vous? Je ne puis voir vos traits, et il me semble que je vous ai déjà vue et que je vous dois mon adoration et ma foi. Qui êtes-vous, femme divine ?

ROSAURA, à part.

Il m'importe qu'il ne sache pas qui je suis. (Haut.) Je suis une dame infortunée de la princesse Æsrella.

SIGISMOND

Ne dites point cela, dites plutôt que vous êtes ce soleil dont la flamme fait vivre cette princesse, car elle s'éclaire de la splendeur de vos rayons ^ J'ai vu dans le royaume des fleurs que la rose les gouvernait, et elle était leur reine comme étant la plus charmante. J'ai vu, au milieu des minéraux les plus riches, le diamant que tout le monde préférerait, et il était leur roi comme étant celui qui avait le plus d'éclat. J'ai vu dans la voûte azurée où les étoiles tiennent leur cour, que l'étoile de Vénus marchait la première parce qu'elle est de toutes la plus belle. J'ai vu, dans les

plus hautes sphères, le soleil qui avait rassemblé les planètes et qui les présidait parce qu'il est la lumière du jour. Pourquoi donc lorsque, parmi les fleurs, les minéraux, les étoiles et les planètes, la plus belle est préférée, pourquoi servez-vous une beauté qui vous est inférieure, vous qui êtes le soleil, l'étoile de Vénus, le diamant et la rose?

* Encore udo allusion au ions dn mot utrlla.

Entre GLOTALDO ; il s'arrête derrière la tapisserie. CLOTALDO, à part.

C'est à moi qu'il appartient de soumettre l'indomptable Sigismond, puisque je l'ai élevé. Mais que vois-je, ô ciel ? ROSAURA, à Sigismond.

Je suis confuse de vos louanges ; mon silence vous répoudra mieux que je ne le ferais. Lorsque la raison se trouve intimidée, celui qui parle le mieui, seigneur, c'est celui qui se tait.

SIGISMOND

De grâce, ne vous éloignez pas. Songez que pour moi votre absence, comme je vous l'ai dit, c'est l'obscurité, ce sont les ténèbres.

ROSAURA.

Je demande a votre altesse cette permission.

Puisque vous vous en allez de vous-même, vous n'avez rien à demander.

ROSAURA.

Eh bien ! accordez-moi ce que je vous demande.

SIGISMOND

Prenez garde de lasser ma courtoisie et de me rendre grossier et brutal; car tout ce qui me résiste irrite ma patience.

ROSAURA.

Votre penchant à la colère et à la fureur pourrait être plus fort que votre patience; mais il n'oserait ni ne pourrait, j'espère, surmonter les égards que vous me devez.

SIGISMOND

■ Ne serait-ce que pour vous montrer que je le puis , je suis capable de perdre le respect que je vous dois ; car je suis porté à faire tout ce qu'on me dit être au-delà de mon pouvoir. Aujourd'hui j'ai précipité de cette fenêtre un homme qui me disait que je ne le pour^{ai} rais pas. Prenez donc garde que, pour voir si je le puis, je ne jette aussi votre honneur par la fenêtre

CLOTALDO.

Il s'obstinë. Que faire? Comment empêcher que sa fureur insensée n'attente aussi à l'honneur de ma fille?

ROSAURA.

Ce n'est pas en vain que l'on craignait que votre tyrannie ne pré^{vi} parât à ce royaume infortuné d'affreux scandales ! ce n'est pas en vain que l'on redoutait de vous des crimes, des trahisons, des assassinats!... Eh! que pourrions attendre d'un homme qui n'a d'humain que le nom, qui est plein d'un orgueil farouche, impitoyable, et qui a été élevé parmi les bêtes sauvages?

Je voulais vous empêcher de prononcer ces injures, et c'est pour cela que je vous parlais avec courtoisie, pensant que je commandait

ainsi vos égards ; mais si je suis un barbare quand je vous traite comme je faisais tout à l'heure, je veux que vos reproches soient plus vrais et mieux fondés, vive Dieu! -^ Holà! qu'on nous laisse «euls, qu'on ferme cette porte» et que personne n'entre.

Ckiroii ton, &OSAURA , à part.

Hélas 1 je me meurs. {A Sigitmond,) Considérez, seigneur...

SIG18MoND

Je suis un tyran, et vous espérez me fléchir? CLOTALDO, à part.

Quelle affreuse position ! je ne puis plus y tenir ; et il faut que je me montre à lui et que je m'oppose à sa fureur, dût-il me donner la mort. (// s'approche,) Arrêtez, seigneur.

SICISMOND.

Eh quoi! tu m'oses provoquer de nouveau, vieillard insensé? Tu ne crains pas ma colère? Comment as-tu pénétré jusqu'ici ?

CLOTALDO.

J'ai entendu les accens d'une voix qui vous implorait, et je suis, accouru pour vous prier d'être plus généreux, plus humain, si vous voulez régner, et de ne pas vous montrer aussi cruel en vous fiant sur ce que vous commandez ici à tous ; car , peut-être , ce n'est qu'un songe.

SIGISHOND.

En me parlant ainsi de mes illusions, tu excites ma rage. Je vais voir, en te tuant, si je suis bien éveillé ou si je rêve.

Aa momcnl où il tire son poignard, GlolaUo relie ton bras et s'agenouille. CLOTALDO.

Ah! sans doute, par ce moyen, je sauverai ma vie.

SIGISHOND.

Ote ta main de dessus la poignée de ma dague.

CLOTALDO.

Jusqu'à ce qu'il vienne du monde qui puisse contenir votre fureur, je ne dois pas vous lâcher.

ROSAURA.

OcieU

SlGISMofD.

LACHE-moi, te dis-je, vieillard insensé, ou je t'étouffe dans mes bras.

• Us luttent.

ROSAURA, appelant.

Au secours ! accourez ! on tue Clotaldo !

EUesort.

Entre ASTOLFB. au moment où Clotaldo tombe à terre^ et il se met entre lui et Sigismond.'

ASTOLFB.

Qu'est-ce donc, prince? Ne craignez-vous pas de souiller vos

JOUHNÉE II, SCÈNE I. 347

armes en les baignant au sang d'un vieillard ?... Que volre
brillante épée rentre dans son fourreau.

SIGISMOND

Quand elle sera teinte de son sang infâme...

ASTOLFE

Il doit trouTer à mes pieds un refuge; ma venue doit lui ser\ir
à quelque chose.

SIGiSMONt).

Elle TOUS servira à mourir. Vous m'aurez donné l'occnsion de
me venger du déplaisir que vous m'avez causé ce matin.

ASTOLFR.

Si je tire l'épée, ce n'est pas pour vous insulter, mais pour dé-
fendre ma vie.

Astolfe cl Sigismond se baltent.

Entrent LE BOI, ESTRELLA ctlcursuile.

CLOTALDO*

Ne l'offensez pas, seigneur.

LE ROI

Pourquoi ces épées?...

ESTRELLA

Àstolfe ! ô ciel ! quelle douleur I

Que s'est- il donc passé?

ASTOLFE

Rien, seigneur, grâce à votre arrivée.

SIGISMOND

Il s'est passé beaucoup d'événemens» seigneur; et entre autres choses, j'ai voulu tuer ce vieillard.

LE ROI

Quoi! vous n'avez pas plus d'égards pour les cheveux blancs?

CLOTALDO.

Seigneur , ne lui faites point de reproches ; il n'y a eu aucun mal.

SIGISMOND, au roi.

Il est plaisant à vous de me demander des égards pour des cheveux blancs I Vous même quelque jour, malgré vos cheveux blancs, je vous verrai à mes pieds ; car je ne suis pas encore vengé de l'indigne traitement que vous m'avez fait subir.

Il son.

LE ROI

Avant de voir ce moment, tu retourneras endormi dans un lieu où tu croiras à ton réveil que tout ce qui t'est arrivé, étant un bien de ce monde» n'était qu'un rêve.

Le Roi el Cloialdo sorteur. Restent Esirella et Astolfe.
ASTOLFE.

Ilélas! quand le destin annonce des malheurs, le plus souvent il»-

s'accomplissent; il est aussi Infaillible pour le mal qu'incertain pour le bien, et s'il annonçait toujours des événemens funestes, il ne se tromperait jamais. Sigismond et moi nous en sommes la preuve, Estrella, quoique d'une manière différente. Pour Sigismond, la destinée a prédit de tristes et sanglans malheurs, et elle a dit vrai, tout arrive ; mais pour moi, à qui elle avait promis le bonheur, la joie, le plus beau triomphe, et qui ai vu avec Unt d'espérance, madame, l'éclat d'une beauté auprès de laquelle pAlit le soleil, — pour moi la destinée s'est trompée ; ou, du moins, sa prédiction , par le résultat , se trouve mêlée de vérité et de mensonge ; car elle m'a laissé entrevoir des faveurs, et maintenant je ne vois plus que dédains.

E8TRBLLA.

Je ne doute pas que toutes ces galanteries et ces belles paroles ne partent d'un cœur sincère ; mais elles s'adressent, sans doute, à une autre femme dont vous aviez le portrait suspendu à votre cou lorsque vous m'êtes venu voir ; c'est pourquoi elle doit seule entendre ces gracieux complimens, et seule vous en récompenser. Ce n'est pas une bonne recommandation en amour que les soins que l'on a rendus à une autre dame.

Entre ROSAURA j elle s'arrête derrière la tapisserie.

ROSAURA, à part.

Grâces à Dieu, mes malheurs sont au comble ! Après ce que je vois, je n'ai plus rien à craindre.

ASTOLFE

Je ne porterai plus sur mon sein ce portrait, puisque votre image règne seule dans mon cœur. ^ Je vais le chercher. ^ (A part,) Que Rosaura me pardonne cet outrage; mais l'absence rend infidèles les hommes et les femmes.

11 sert.

ROSAURA, à part.

Je craignais d'être vue et n'ai rien pu entendre.

BSTREI.LA, appelant, Astrea I

Roiaort se montre.

ROSAURA.

Madame !

ESTRELLA

Je me réjouis que ce soit vous qui vous soyez présentée ; j'ai à vous confier un secret.

ROSAURA.

C'est trop d'honneur, madame, pour celle qui vous obéit.

ESTRELLA

Depuis le peu de temps que je vous connais, Astrea, je me suis attachée à vous on ne peut plus; aussi je veui vous confier une chose que je me suis bien souvent cachée à moi-même.

ROSAURA.

Je suis votre esclave.

ESTRELLA

Pour vous dire cela en peu de mots, vous saurez que mon cousin Astolfe doit m'épouser, — si toutefois la fortune permet que ce bonheur me dédommage de tous mes chagrins. J'ai été affligée de lui voir porter au cou le portrait d'une dame; je le lui ai avoué avec douceur, il a été sensible à ma remarque, il m'aime, et sort à l'instant pour m'aller chercher ce portrait. Or, pour des raisons que vous devinez sans peine, il m'en coûterait de recevoir ce portrait de ses mains; demeurez ici à l'attendre, et quand il arrivera, priez-le de ma part qu'il vous le remette. Je ne vous en dis pas davantage ; vous avez de l'esprit, vous êtes charmante, et vous devez savoir ce que c'est que l'amour.

Elle sort.

ROSAURA.

Plût à Dieu qu'il n'en fût pas ainsi!... Que le ciel me soit en aide! Existe-t-il une personne assez sage, assez prudente, pour prendre un parti raisonnable dans une situation aussi difficile?... Est-il une personne au monde à qui le ciel inclément envoie autant d'ennuis et de chagrins?.... Que faire au milieu de ce trouble,

où je ne vois point la conduite que je dois tenir, et où je n'aperçois ni soulagement ni consolation?... Quand une fois on a éprouvé un malheur, tous les malheurs arrivent à la suite, et il semblerait qu'ils s'engendrent les uns des autres. Un sage disait que les malheurs étaient lâches, parce qu'un ne va jamais seul. Moi je dirais plutôt qu'ils sont braves , car ils vont' toujours en avant , ne reculent jamais ; et quand on marche avec eux, on n'a pas à craindre qu'ils vous laissent en chemin et vous abandonnent. Je le sais, moi qui, dans tous les événemens de ma vie, les ai sans cesse trouvés à mes côtés, moi qui n'en ai jamais été délaissée, moi qu'ils accompagneront fidèlement, j'en suis assurée, jusqu'à la mort... Hélas! que faire en cette circonstance ? Si je dis qui je suis, Clotaldo, qui a bien voulu m'accorder sa protection, peut s'en offenser; d'autant qu'il m'a dit qu'il attendait de mon silence la réparation de mon honneur... Si je ne dis pas à Àstolfe qui je suis et qu'il me voie, il saura bientôt à quoi s'en tenir; car si ma voix, si mes regards essaient de le tromper, mon Àme n'en sera pas capable, et, révoltée, elle accusera de mensonge mon regard et ma voix... Que faire? quel est mon but? Hélas! j'aurais beau me préparer, quand viendra l'occasion j'agirai selon l'instinct de ma douleur ; car c'est la douleur qui gouverne un cœur malheureux. Laissons donc, laissons agir ma douleur suivant l'inspiration du moment. ^ Mais, ô ciel! puisque voici déjà l'occasion et le moment, protège-moi, soutiens-moi! I. 20

Entre ASTOLFE ; il tient è la main un portrait.

ASTOLFE

Voici, madame, le portrait... Mais, grand Dieul

ROSAUKA.

D'où Tient rétonnement de votre altesse?

ASTOLFE

De ce que je yOus vois et de ce que je vous entends, Rosaura.

ROSAURA.

Moi, Rosaurat... votre altesse est dans Terreur; elle me prend sûrement pour une autre. Mon nom est Astrea, et je ne mérite point de vous causer un pareil trouble.

ASTOLFE

Ne cherchez pas davantage à me tromper; mes sentimens ne m'abusent point; et si je vous parle comme à Astrea, je vous aime comme Rosaura.

ROSAURA.

Je ne comprends point votre altesse, et, par conséquent, il m'est ' impossible de lui répondre. Je vous dirai seulement que la princesse Estreila m'a commandé de vous attendre en ce lieu, de vous demander de sa part ce portrait, et de le lui porter au plus tôt. C'est la princesse qui l'ordonne, et je dois lui obéir ^

ASTOLFE

Non, Rosaura, malgré tous vos efforts, vous ne pourrez pas m'abuser. Vous même vous ne savez pas dissimuler, et vous devriez au moins mettre vos regards d'accord avec vos paroles ; car comme vos yeux démentent ce que vous dites, il est impossible de vous croire.

ROSApRA.

Je n'ai qu'un seul mot À vous dire, prince: c'est que j'attends \t
portrait.

ASTOLFE

Puisque vous voulez continuer cette fiction, je vous répondrai
en conséquence. Vous direz à l'infante, Astrea « que j'ai trop d'es-
time et de respect pour elle pour lui envoyer un simple portrait,
et que je trouve plus gracieux et plus convenable de lui envoyer
l'original. Vous n'avez donc qu'à vous présenter devant elle , et
elle verra ed qu'elle veut voir.

ROSAtJRA.

Quand on désire vivement une chose, on ne consent jamais
volon* tiers à en accepter à la place une autre qui, même, aurait
plus de valeur. J'attendais de vous un portrait, et l'original a beau
valoir davantage, je n'en veux pas. Que votre altesse me donne
donc ce portrait, car je ne puis m'en aller sans cela.

* Antre állosioB an seA» 6é eitrtlla. Mot à moi : Même daii les
eiiose« de moiadre importance, comme eilei sont toujours à mon
dommage, c'est mon étoile qui les veut.

JOURNÉE II, SCÈNE I. 35t

ASTOLFB.

Je De vous le donnerai pas.

ROSAURA.

Alors je le prendrai.

ASTOLFB.

Vous ne réussirez pas.

&OSAURA.

Vive Dieu ! il ne tombera pas aux mains d'une autre femme.

ASTOLFB.

Vous êtes bien impérieuse.

ROSAURA.

Et vous, bien perfide.

ASTOLFB.

Assez, ma Rosaura,

ROSAURA.

Je ne suis point a vous ! vous mentez !

Ils imteDi eo se dispoiant le porlrall.

Entre ESTRELLA.

BSTRELLA.

Astreaf Astolfe? qu'est ceci?

ASTOLFB, à part.

Ciel ! la princesse l

ROSAURA, à part.

amour ! inspire-moi pour que je puisse avoir ce portrait.
{Haut.) Si vous désirez savoir ce qui s'est passé, madame , je puis
vous le dire.

ASTOLFB, b4U, â itofonro.

Que prétendez-vous?

ROSAURA.

Vous m'aviez ordonné d'attendre ici le prince Astolfe et de lui demander de votre part un portrait. Demeurée seule, et préoccupée de Tordre que vous m'aviez donné, je me suis rappelé que j'avais par hasard sur moi un portrait. J'ai voulu le voir, pour me distraire un moment par cet enfantillage; il m'est échappé de la main, il est tombé par terre. Le prince qui est entré en ce moment l'a relevé; et comme sans doute il vous apportait l'autre d'assez mauvaise gr&ce et a contre-cœur, il aurait voulu vous donner celui-Hïi à la place ; mais comme c'est le mien, après avoir vainement employé la prière, je cherchais dans mon dépit à le lui arracher. Vous n'avez qu'à demander au prince ce portrait, vous verrez que c'est le mien,

BSTRELLA.

Astolfe, laissez-moi voir ce portrait.

ASTOLFE

Madame...

ESTRELLA

En vérité, il est ressemblant.

N'est-ce pas le mien?

BSTRELLA.

Qui en doute?

ROSAURA.

Maintenant demandez-lui l'autre.

ESTRELLA.

Prenez le vôtre, et allez-vous-en.

ROSADRA, à part.

Maintenant j'ai mon portrait, advienne que pourra!

Elle sort.

ESTRELLA

A cette heure donnez-moi l'autre portrait que je vous ai demandé. Car, bien que je ne compte plus vous revoir ni vous parler jamais, je ne veux pas qu'il reste en votre pouvoir, par cela seul que j'ai eu la sottise de vous le demander.

ASTOLFE, à part.

Comment sortir de cette situation embarrassante? {Haut,} Je voudrais, belle Estrella, obéir à vos ordres; mais cependant il m'est impossible de vous donner ce portrait, par la raison que je...

ESTRELLA

Vous êtes un amant bien mal appris et bien grossier. Eh bien t je n'en veux plus, de ce portrait; car je ne veux plus me souvenir que j'ai pu vous le demander.

Elle sort.

ASTOLFE

Écoutez! arrêtez !... Que Dieu me soit en aide, Rosaura !...
Comment donc suis-je venu en Pologne pour me perdre et te
perdre en même temps l

> 11 sort.

SCÈNE n

Même décorftUoD qu'à la première scène de la première journée.

On voit de nouveau SIGISMOND enchaîné et couvert de
peaux de bote ; il dort couché à terre. Entrent GLOTALDO,
CLAIRON et DEUX VALETS.

CLOTALDO.

C'est bien, laissez-le où il est. Son orgueil est revenu finir au
Heu même où il s'est développé.

UN VALET

Je vais attacher la chaîne comme elle était.

CLAIRON

Sigismond ! ne vous réveillez pas, pour voir votre sort si diffé-
rent et votre fortune évanouie; pour voir que votre feinte gloire
•l'était qu'une ombre de la vie et qu'une lueur de la mort.

CLOTALDO.

Un homme qui parle si bien et si facilement doit être placé en un lieu où il pourra parler à son aise. {Aux valets,} Tenez, saisissezvous de celui-là, et enfermez-le dans la tour.

CLAmON.

Moi, monseigneur? Pourquoi?

CLOtALDO.

Parce qu'il faut enfermer soigneusement un Clairon qui sait des secrets de cette importance et qui pourrait faire du bruit.

CLAIRON

Est-ce que j'ai par hasard, moi, voulu donner la mort à mon père?... Est-ce que j'ai jeté d'un balcon, moi, un pauvre Icare sans défense? Est-ce que, moi, je rêve et dors?... Pourquoi donc m'enfermer?

CLOTALDO.

C'est que vous êtes Clairon.

CLAIRON

En ce cas, je ne veux plus être désormais que le plus ignoble des instrumens à vent ; je ne suis plus qu'un cornet à bouquin, et je promets de me taire.

Les Talets emportent crairon, et Glotaldo reste seal. Entre LE ROI, enveloppé dans sonmanleau.

LE ROI

Clotaldo?

«LOTALDO.

Quoil sire, c'est ainsi que vient votre majesté?

LE ROI

Une folle curiosité de voir comment se comporte Sigismond m'a, hélas I conduit jusqu'ici.

CLOTALDO .

Vous le voyez de nouveau réduit à son premier et misérable état.

LE ROI

Ah ! prince malheureux et né dans un fatal moment ! {A Clotaldo.) Approchez pour l'éveiller, maintenant que l'opium qu'il a pris a perdu sa force.

CLOTALDO.

Sire, il est tout agité et il parle.

LE ROI

Il rêve sans doute... A quoi peut-il rêver? Écoutons.

SIGISMOND , rêvant.

Le meilleur prince est celui qui punit les méchants. Que Clotaldo meure de ma main , et que mon père me baise les pieds I

CLOTALDO.

11 me menace de me tuer.

LE ROI

Il voudrait m'inOiger un traitement ignominieux.

CLOTAIDO.

Il pense à m'ôter la vie.

LE ROI

Il se propose de me fouler aui pieds.

siGisMOND, rêvant.

Que ma valeur sans égale se déploie enfin sur le vaste théâtre du monde, et que Ton voie le prince Sigismond se venger et triompher de son père. (// s* éveille,) Mais, hélas I où suis-je 7
LE ROI, à part.

Il ne faut pas qu'il me voie. [A Clotaldo,) Vous savez ce que vous avez à faire ; je m'éloigne et vous écoute.

Il s*ëloigDe.

SIGISMOND

Est-ce moi? est-ce bien moi? Me voilà donc prisonnier et enchaîné? Cette tour sera donc mon tombeau?... Sans doute. — Dieu me soit en aide ! Que de choses j'ai rêvées I CLOTALDO, à part.

Il me faut lui parler et luiôter tout soupçon... [Haut,) C'est donc l'heure de vous réveiller?

SIGISMOND

Oui, c'est l'heure et le moment.

CLOTALDO.

Vous dormirez donc toute la journée!... Depuis que nous avons suivi lentement des yeux l'aigle qui fendait le ciel d'un vol rapide, vous n'avez donc pas changé de place ? et vous ne vous êtes pas éveillé?

SIGISMOND

Non, Clotaldo ; et même en ce moment il me semble que je sommeille. Et je n'en suis pas étonné; car si je rêvais lorsque je voyais des corps réels et palpables, ce que je vois maintenant doit être faux et incertain; et si je voyais en dormant, il est tout simple qu'éveillé je rêve.

CLOTALDO.

Dites-moi donc ce que vous avez rêvé.

SIGISMOND

En supposant que tout cela n'ait été qu'un rêve, voici, Clotaldo, ce que j'ai vu dans mon rêve. Je me suis éveillé, et, par une illusion cruelle, je me suis vu dans un lit brodé de fleurs si brillantes et si fraîches qu'on les eût dites tissées par le printemps. Là, une foule de nobles prosternés devant moi m'appelaient leur prince, et me présentaient les vêtemens les plus somptueux et les plus riches. Et vous, vous avez changé en allégresse le calme de mon âme en m'apprenant mon bonheur : je n'étais pas un prisonnier comme à présent, j'étais prince de Pologne

JOURNÉE II, SCÈNE II. 35^{tf}

CLOTALDO.

Et m'ayez-VOUS bien récompensé pour la nouvelle?

SIGISMOND

C'était une singulière récompense! Vous me paraissiez un traître, et par deux fois, furieux contre tous, j'ai voulu vous donner la mort. -

CLOTALDO.

Quoil vous me traitiez avec tant de rigueur?

SIGISMOND

De tous j'étais le maître, et je me vengeais da tous. Seulement j'aimais une femme, et, pour ceci, ce n'était pas un songe; car si tout le reste a disparu, ce sentiment est encore dans mon cœur.

Le roi s .rt.

CLOTALno, à part.

Le roi a été ému de l'entendre. {f£aut,) Comme nous avons en dernier lieu parlé de cet aigle, une fois endormi, vous avez rêvé domination et empire ; mais, même dans un rêve, Sigismond, vous auriez dû respecter celui qui vous a élevé avec tant de peine ; car, même en rêve, il est beau et utile de faire le bien.

Ilfort.

SIGISMOND

Il dit vrai. — Réprimons donc ce naturel farouche, ces eroportemens, cette ambition, pour le cas où je viendrais encore à rêver. Il le faut et je le ferai ; puisque je suis dans un monde si étrange que vivre c'est rêver, et que je sais par expérience que l'homme

qui vit rêve ce qu'il est, jusqu'au réveil. ^ Le roi rêve qu'il est roi, et il vit dans cette illusion, commandant, disposant et gouvernant; et ces louanges menteuses qu'il reçoit, la mort les trace sur le sable et d'un souffle les emporte. Qui donc peut désirer de régner, eu voyant qu'il lui faudra se réveiller dans la mort?... Il rêve, le riche, en sa richesse qui lui donne tant de soucis ; -<- il rêve, le pauvre, sa pauvreté , ses misères , ses souffrances ; — il rêve , celui qui s'agrandit et prospère; — il rêve, celui qui s'inquiète et sollicite; — il rêve, celui qui offense et outrage; — et dans le monde, enfin, bien que personne ne s'en rende compte, tous rêvent ce qu'ils sont. Moimême, je rêve que je suis ici chargé de fers, comme je rêvais naguère que je me voyais libre et puissant. Qu'est-ce que la vie? Une illusion. Qu'est-ce que la vie? Une ombre, une fiction. Et c'est pourquoi le plus grand bien est peu de chose, puisque la vie n'est qu'un rêve et que les rêves ne sont que des rêves ^.

* Shakspeare, à la Gn du quatrième acte de la Tempêtej fait exprimer à Prospero les mêmes idées, et je ne saiiTrairaent pas leqvei des deux poètes est le plus éloquent.

Stt6 LA VIE EST UN SONGE.

JOUBNÉË TROISIÈME.

SCÈNE I

Une pritOD.

Entre CLAIRON.

CLAIRON

Oa m*a reufenné, pour c« que je sais, dans une tour enchantée. Que me fera-t-on pour ce que j'ignore, si pour ce que je sais l'on me tue?... Se peut-il qu'un homme plein de vie, et qui mangerait si volontiers, en soit réduit a mourir de faim !... C'est au point que j'ai pitié de moi... Chacun dira : « je le crois bien, » et en effet cela est facile a croire ; car pour moi ce silence est en désaccord avec mon nom — de Clairon, et je ne puis mo taire... Ma seule compagnie en ce lieu, —je frémis de le dire, — ce sont les araignées et les rats : ne voilà-t-il pas de jolis moineaux!... Par suite de mes rêves de cette nuit, j'ai ma pauvre tête pleine de visions fantastiques , de trompettes, de ruses, de processions, de croix, de Oagellans ; et de ceux-ci les uns montent, les autres descendent, et plusieurs se trouvent mal en voyant leurs compagnons couverts de sang... Pour moi, à vrai dire, si je me trouve mal, c'est de ne pas manger; et de plus, il est assez dur de se voir en une prison où l'on n'a , le jour, pour tout régal que le philosophe Nicomède, et, la nuit, que le concile de Nicée... Si le silence est saint, j'aurai du moins poui moi, dans le nouveau calendrier, saint Secret, puisque je jeûne à son intention ; et, cependant, il faut avouer que j'ai bien mérité mon châtiment, puisque j'ai gardé le silence étant valet, ce qui est un horrible sacril<ige.

Bruit de tambours et de clairons, et cris an dehors. UN SOLDAT, du dehOTS,

Voici la tour où il est enfermé. Enfoncez la porte et entrez.

CLAIRON

Vive Dieu ! c'est moi que l'on cherche, car on dit que je suis enfermé ici. Qu'est-ce donc qu'on me veut?

UN SOLDAT, du dekors. Entrez! entrez!

Entrent un grand nombre de soldats.

UN AUTRE SOLDAT

Il est ici.

CLAIRON

Il n'y est pas.

TOUS

Seigneur?

CLAIRON

Ils sont ivres, je crois.

PREMIER SOLDAT

Vous êtes notre prince. Nous ne voulons pas de prince étranger; nous ne voulons obéir qu'à notre seigneur légitime. Permettez-nous de baiser vos pieds.

TOUS.

Vive notre grand prince!

CLAIRON

Vive Dieu ! c'est pour de bon... Ne serait-ce pas la coutume en ce pays de prendre chaque jour un homme, de l'élire prince, et puis de l'emprisonner?... Il faut bien que cela soit, car je ne vois pas autre chose. Eh bien! je vais jouer mon rôle.

TODS.

Donnez-nous vos pieds.

CLAIRON

Cela m'est impossible; car j'en ai besoin pour mon usage personnel, et il ne serait pas convenable de voir un prince sans pieds.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tous nous l'avons dit à votre père lui-même : nous ne reconnaissons que vous seul pour notre prince, et nous ne voulons pas de celui de Moscovie.

CLAIRON

Vous avez donc manqué de respect à mon père? Je vous reconnais là.

PREMIER SOLDAT

C'a été loyauté de notre part.

CLAIRON

Oui, vous êtes de braves gens, et je vous pardonne.

DEUXIÈME SOLDAT.

Venez rétablir votre pouvoir. Vive Sigismond!

TOUS

Vive l vive Sigismond t

CLAIRON, à part.

Ils m'appellent Sigismond ? Ce n'est pas mauvais. On appelle ainsi tous les princes de contrebande ^.

Entre SIGISMOND.

Qui donc a prononcé le nom de Sigismond ?

CLAIRON , à part.

Seulement il est triste d'être un prince affamé !

' Comme les dramaUstes espagnols ont donné soutent à leurs princet>s ce nom de Sigismond , Clairon (lo graeiosos) veut dire, je crois, qu'on appelle Sigismond tous les princes de comédie.

PREMIER SOLDAT

Qui est Sigismond ?

SIGISMOND

C'est moi.

DEUXIÈMK SOLDAT, à ClaironH.

Comment donc» misérable imposteur, te faisais-tu passer pour. Sigismond ?

CLAIRON

Je le nie t Ce n'est pas moi cpui me suis dit Sigismond , c'est vous qui m'avez ensigismondé * ; et par conséquent la faute en est à tous» non à moi.

PREMIER SOLDAT

Noble prince Sigismond, la bannière que vous voyez est la v[^]tre, et nous venons vous acclamer comme notre seigneur légitime[^]. Votre père le grand roi Basilio, craignant que le ciel n'accomplisse une prédiction qui te menace de se voir vaincu et humilié par vous, prétend vous ôter le droit de lui succéder et le transmettre au prince Astolfe, duc de Moscovie. Il a dans ce but assemblé ses états. Mais le peuple, qui sait fort bien qu'il a un roi légitime, ne veut pas qu'un étranger le gouverne ; et c'est pourquoi, dédaignant noblement un horoscope Aineste, il est venu vous chercher dans cette pⁿson, vous délivrer, et vous offrir son aide pour que vous repreniez à un tyran votre couronne et votre sceptre. Venez donc : une armée nombreuse de bannis et de plébéiens assemblée dans ce désert vous attend et vous appelle. N'entendez- vous pas leurs cris et leurs acclamations? SOLDATS, du dehors.

Vive, vive Sigismond I

SIGISMOND

Qu'est-ce donc, grand Dieu!... Vous voulez qu'une fois encore je rêve des grandeurs qui s'évanouiront le lendemain! Vous voulez qu'une fois encore mes yeux aperçoivent je ne sais quelle vaine apparence de majesté et de pompe qui va disparaître au moindre souff^le! Vous voulez qu'une fois encore je m'expose à un pareil désenchantement, et que je coure ces dangers inséparables du pouvoir! non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas... Regardez-moi désormais comme un homme soumis à sa fortune; et puisque je sais maintenant que la vie n'est qu'un rêve, dis[^]Araissez, vains fantômes, qui, pour m'abuser, avez pris une voix et un corps, et qui n'avez en réalité ni corps ni voix ! Je ne veux point d'une majesté fantastique, je ne veux point d'une pompe men-

teuse, je ne veux point de ces illusions qui tombent au premier souffle, — semblables à la fleur

* Noos avons été obligé de foirer ce mot pour reproduire l'espagnol : Yosotros fuùteii los que Me Sigismundasteis.

' Te aelamamos senor nuestro.

JOURNÉB m, SCÈNE I. 359

délicate de l'amandier, que le plus léger souffle emporte au loin, et qui laisse alors tristement dépouillées ces branches dont ses couleurs charmantes faisaient le gracieux ornement. — Je vous connais à présent, je vous connais, et je sais que vous abusez de même tout homme qui vient à s'endormir. Vos mensonges ne peuvent plus m'égarer, et je me tiens sur mes gardes, — sachant bien que la vie n'est qu'un songe.

DEUXIÈME SOLDAT

Si vous croyez que nous voulons vous tromper, tournez les yeux vers ces hautes montagnes, et voyez-les couvertes d'un peuple qui vous attend, prêt à vous obéir.

SIGISHOND.

Déjà, l'autre fois, j'ai vu cela aussi distinctement que je le vois a cette heure, et cependant ce n'était qu'un songe.

DEUXIÈME SOLDAT

Toujours, noble seigneur, les grands événemens sont annoncés à l'avance, et c'est pour cela sans doute que vous avez rêvé ce que vous voyez en ce moment.

SIGISMOND

Vous avez raison ; c'était sans doute l'annonce de ce qui devait être ; et d'ailleurs, puisque la vie est si courte, 6 mon âme, livrons-nous à un nouveau rêve. Mais que ce soit avec prudence, avec sagesse, et de manière à n'en sortir qu'au moment favorable. Le désenchantement sera moindre, dès que nous y serons préparés : car on se rit des inconvénients qu'on a prévus. C'est pourquoi, bien persuadés que même le pouvoir le plus réel n'est qu'un pouvoir emprunté, et doit revenir tôt ou tard à celui à qui il appartient, jetons-nous hardiment dans cette entreprise. — Mes vassaux, je vous suis reconnaissant de votre fidélité, et vous aurez en moi un homme dont la prudence et le courage vous délivreront du joug étranger. Que l'on sonne l'alarme et marchons ! je veux vous montrer au plus tôt ma valeur. Dès ce moment, je me soulève contre mon père, et je prétends que mon horoscope s'accomplisse en le mettant à mes pieds. (A part,) Mais qu'il si je m'éveille auparavant, pourquoi parler d'une chose qui ne sera point réalisée ?

• TOUS

Vive» vive Sigismond !

Entre GLOTALDO.

CLOTALDO.

D'où vient tout ce bruit?

SIGISHOND.

Clotaldot

CLOTALDO.

Seigneur! {A part,) Je redoute sa colère.

CLAIRON, à part.

Je parie qu'il va le jeter du haut en bas de la montagne.

Il son.

CLOTALDO.

Je me prosterne devant tous, monseigneur, résigné à mourir.

SIGISMOND

Levez-vous! — levez-vous, ô mon père ! Veuillez être mon guide, mon confident, mon conseil, vous qui, depuis ma naissance, m'avez élevé si fidèlement ! Embrassez-moi.

CLOTALDO.

Que dites-You?

SIGISMOND

Que je rêve et que je veux faire le bien, car on ne perd jamais le prix du bien que l'on a fait, même en rêve.

CLOTALDO.

Puisque vous vous êtes promis de bien faire, seigneur, je ne vous offenserai certainement pas en vous montrant que c'est là aussi mon intention... Vous voulez déclarer la guerre à votre père? Je ne puis vous conseiller ni vous seconder contre mon roi. Me voilà à vos pieds, tuez-moi!

SIGISMOND

Insolent! trattrel ingrat 1 {A part,) Mais non, 6 ciel! calmons-nous ; car je ne sais pas encore si je suis éveillé ou si je rêve. {Haut,) Glotaldo, je vous sais gré de votre noble conduite. Allez servir le roi. Nous nous retrouverons sur le champ de bataille, {àiud ioldats.) Vous, sonnez l'alarme.

CLOTALDO.

Je vous baise les pieds mille fois. , .

Il sort.

SIGISMOND

Allons, Fortune, marchons vers le trône; et si je dors, ne me réveille pas, et si je veille, ne me replonge pas dans le sommeil 1 — Mais que tout cela soit une vérité ou un rêve, l'essentiel est de se bien conduire : si c'est la vérité, à cause de cela même ; et si c'est un rêve, afin de se faire des amis pour le moment du réveil.

Tous sorienl au bruit du tambour.

SCÈNE n

La cour du palais.

Entrent LE ROI BASILIO et ASTOLFE.

LE ROI

Peut-on, Astolfe, arrêter un cheval emporté? Peut-on retenir un fleuve qui coule avec rapidité vers la mer? Peut-on maintenir un rocher qui va rouler du haut d'une montagne?... Eh bien ! tout cela serait plus facile que d'apaiser le vulgaire une fois sorti de la mo-

JOURNÉE m , SCÈNE II. 861

dération et du devoir. Rien ne le prouve mieux que ce peuple partagé en deux partis contraires, et qui fait retentir les échos des montagnes des noms répétés d'Astolfe et de Sigismond. Ces lieux affreux, rendus plus affreux encore par la présence de ce peuple en fureur, seront le théâtre de quelque sanglante tragédie dont nous menace la fortune.

ASTOLFE

Seigneur, que toute fête soit remise à un autre jour ; renvoyons à un moment plus favorable le bonheur que vous m'aviez promis. Si la Pologne, que j'espère plus tard gouverner, se refuse à mon autorité, c'est sans doute afin que je commence par mériter cet honneur. Donnez-moi un cheval, et je descends parmi les insurgés, aussi prompt que l'éclair qui précède le tonnerre.

Il sort.

LE ROI

Il n'y a aucun moyen d'empêcher ce que veulent les destins , et ce qu'ils ont annoncé doit s'accomplir. Il est impossible d'éviter ce qui doit être, et vouloir s'opposer à son malheur ne sert qu'à le hâter. Quelle affreuse loi ! quel sort funeste ! quelle déplorable disgrâce que de tomber dans le péril en voulant te fuir ! Et moi,

hélas ! avec mes précautions, je me suis perdu et j'ai causé la ruine de mon pays 1

Entre ESTRELLA.

ESTRELLA

Si par votre présence, noble seigneur, vous n'essayez d'arrêter le tumulte que causent dans la ville les deux partis qui la divisent, vous verrez bientôt tout votre royaume à feu et à sang. Déjà les maux qu'ils ont causés sont immenses, et l'on ne voit et n'entend partout que lamentables malheurs et tragédies horribles. Encore quelque temps, et tous les plus beaux monumens de ce royaume désolé ne pourront plus servir à un peuple détruit, que de tombeaux.

Entre GLOTALDO.

CLOTALDO.

Grâce A Dieu! j'arrive vivant à vos pieds.

LE ROI

C'est vous, Gotaldo ! Qu'est devenu Sigismond ?

' CLOTALDO.

Un peuple déchaîné et furieux a pénétré dans la tour et en a fait sortir le prince, qui, se voyant libre, a annoncé fièrement que la prédiction des astres allait s'accomplir.

LE ROI

Qu'on me donne un cheval 1 Je veux en personne réduire un fils ingrat ; je veux, en personne, défendre idon trône, et mon

épée va réparer Terreur de ma science.

Il sori.

ESTRfILLA.

Eh bien ! moi aussi, je marche au combat à vos côtés ; je prétends illustrer mon nom dans les batailles et rITaliser avec la déesse Pallas.

Elle tort, et l'on soone l'alatme.

Clotaldo va pour sortir, mais entre ROSAURA , qui le retient.

ROSAURA.

Bien que Yotre valeur murmure de ce retardement, écoutez-moi. — Vous savez que je suis venue pauvre et abandonnée en Pologne, et que j'ai trouvé auprès de -vous protection et pitié. Vous m'avez commandé de vivre dans le palais sous ces vêtements, qui ne sont pas les miens, de ne pas laisser voir ma jalousie, et de me cacher du prince Astolfe. Il m'a vue, à la fin, et cependant, épris de la princesse, il doit, cette nuit, lui parler dans le jardin. Je m'en suis procuré la clef, vous pourrez y pénétrer ; et si votre courage vous le permet, il vous sera facile de venger mon honneur par la mort du perfide.

CLOTALDO.

Il n'est que trop vrai, Rosaura ; dès que je vous ai vue, je ne sais quel instinct m'a porté à faire pour vous tout ce qui était en mou pouvoir. Mon premier soin a été de vous engager à dianger d'habits, afin qu'il fût moins facile au prince Astolfe de vous reconnaître. En même temps, je pensais aux moyens de rétablir votre honneur; et cet honneur m'est si cher, que je ne craignais

pas de penser à la mort du prince. Mais voyez le jeu du soct l Tandis que je méditais sa mort, Sigismond a voulu me tuer moi-même; sur quoi le prince est accouru, et sans s'occuper de son propre péril, il a pris ma défense avec une rare générosité. Dites-moi donc, comment pourrais-je à présent donner la mort à qui je dois la vie? Comment me conduire, partagé entre vous deux? Lequel des deux dois-je seconder? A l'un j'ai donné la vie ; je l'ai reçue de l'autre. Si je suis engagé par ce que j'ai donné, je ne le suis pas moins par ce que j'ai reçu. Et c'est pourquoi, en de telles circonstances, mon affection ne sait à quel parti s'arrêter, et je me sens neutralisé par deux forces contraires.

Pour un homme tel que vous, je n'ai pas besoin de vous le dire, autant il est noble de donner, autant il est indigne de recevoir. Ce principe posé, c'est à moi que vous devez de la reconnaissance, et non au prince Astolfe ; car à moi vous avez donné , et de lui vous avez reçu; et tandis que moi, je vous ai fourni l'occasion de vous conduire noblement, lui , il est cause que vous avez commis un acte indigne de vous. Donc, puisque vous m'avez donné à moi ce que vous avez reçu de lui, vous avez à vous plaindre de lui et vous êtes mon obligé ; et c'est pourquoi, dans cette situation, vous nie devez votre reconnaissance et vous devez défendre mon honneur.

CLOTALDO.

Il est noble de donner, mais la reconnaissance est le devoir de celui qui reçoit. Or, si, en donnant, je me suis montré généreux, je dois me montrer reconnaissant de ce que j'ai reçu. Laissez-moi donc mériter tout à la fois la réputation d'homme généreux et celle d'homme reconnaissant.

ROSAURA.

De Vous j'ai reçu la vie, et en me la donnant, vous m'avez dit vous-même qu'une vie déshonorée n'était point la vie. Donc, vous ne m'avez rien donné, puisque ce que vous m'avez donné n'était point la vie ; et si, comme vous en êtes convenu tout à l'heure, la générosité passe avant la reconnaissance, commencez par vous montrer généreux ; vous serez ensuite reconnaissant.

CLOTALDO.

Eh bien ! je serai généreux avant tout. Je vous donne toute ma fortune, Rosaura ; retirez-vous dans un couvent. Par ce moyen, qui me semble heureusement trouvé , nous évitons un crime, et vous avez un asile sûr et paisible. Lorsque le royaume est déjà si divisé, et si malheureux par ses divisions, un homme noble ne doit pas les augmenter ; et en vous proposant ce parti , en même temps que je demeure fidèle à mon roi, je me montre généreux envers vous et reconnaissant envers le prince. D'écidez-vous donc, je vous prie, à l'accepter ; car je ne ferais pas plus pour vous, vive Dieu ! alors même que je serais votre père.

ROSAURA.

Quand bien même vous seriez mon père, j'aurais peine à souffrir cette injure ; et puisque vous n'êtes pas mon père, je ne la souffrirai pas.

CLOTALDO.

Que comptez-vous donc faire ?

ROSAURA.

Tuer le duc.

CLOTALDO,

Eh qu'il une femme qui ne connaît point son père aurait tant de courage ?

ROSAURA.

Certainement

CLOTALDO.

Qui peut vous l'inspirer ?

ROSAURA.

Le soin de ma réputation.

CLOTALDO.

Songez donc que bientôt...

Mon honneur brave tout.

CLOTALDO.

Le prince Âstolpbe sera votre roi et le mari d'Estrellft.

ROSAURA.

Vive Dieu ! cela ne sera pas.

CLOTALDO.

Vous ne pourrez pas l'empêcher. ^

ROSAURA*

Peut-être!

CLOTALDO.

Kenoneez à ces projets.

' ROSAURA.

Jamais l

GLOTALDO.

Vous succomberez.

Gela est possible.

GLOTALDO»

Et vous risquez de vous y perdre.

ROSAURA.

Je le crois comme vous.

GLOTALDa

Que cherchez-vous donc ?

ROSAURA.

Ma mort.

C'est dépit.

C'est honneur.

C'est folie.

C'est valeur.

C'est colère.

C'est fureur.

GLOTALDO.

Comment! votre passion ne peut rien entendre?

ROSAURA.

Non.

GLOTALDO.

Qui VOUS secondera?

ROSAURA.

Moi.

GLOTALDO.

Rien ne peut vous détourner?

GLOTALDO.

ROSAURA* GLOTALDO.

ROSAURA.

GLOTALDO.

ROSAURA.

JOURNÉE m, SCÈNE III. 365

ROSAimi.

Bien.

GLOTALDO.

Voyons donc s'il n'y aurait pas d'autre moyen...

ROSAURA.

C'est le seul moyen de me perdre.

Elle sort.

CLOTALDO.

Eh bien si tu veux absolument ta perle, — attends-moi, ma fille; nous nous perdrons ensemble.

Il sort.

SCÈNE m

Un liege retire dans la campagne.

On bat le tambour, des Soldats défilent dans le lointain. Entrent SIGISMOND, ootert de peaux de bête, et CLAIRON.

SIGISMOND

Si Rome triomphante, comme à son premier âge, me voyait en ce jour, comme elle saisirait avec joie l'occasion de mettre à la tête de ses armées une bête sauvage dont le courage irrésistible aurait bientôt conquis le monde !... Mais ne laissons pas s'élever si haut nos pensées orgueilleuses, et ne désirons pas tant la gloire humaine, si nous devons regretter de l'avoir obtenue quand elle se sera évanouie. Moins cette gloire sera grande, moins nous la regretterons» quand nous l'aurons perdue.

On entend le bruit du clairon.

CLAIRON

Sur un cheval rapide et fougueux, qui, à lui seul, représente les quatre élémens, — car son corps, c'est la terre; son âme, c'est le feu; son écume, c'est l'eau, et son souffle, c'est l'air; — donc, sur ce monstre composé, qui a la forme d'un cheval, et qui vole plutôt qu'il ne court, arrive vers nous une femme guerrière.

SIGISMOND

Elle a un éclat qui m'éblouit.

CLAIRON

Vive Dieu ! c'est Rosaura.

Il sort.

SIGISMOND

C'est le ciel qui me l'envoie.

Entre ROSAURA , portant une épée et une dague.

ROSAURA.

Généreux Sigismond, de qui la majesté héroïque sort enfin des ténèbres où elle était ensevelie, et qui, semblable à cet astre dont les rayons brillans éclairent au loin les monts et les mers, vous levez enfin sur la Pologne, dont vous êtes le bienfaisant soleil ; je viens vous prier d'accorder votre protection à une femme malheu-

366 hk VIE EST UN SONGE,

reuse, qiii, par cela même, a, pour l'obtenir, deux titres, dont un seul suffit pour lui mériter l'assistance de tout homme de cœur. Voilà trois fois que je me présente à vos yeux, et cependant vous ne pouvez pas savoir qui je suis, car chaque fois, je me suis présentée à vous sous un costume différent. La première, vous avez pu penser que j'étais un homme, dans la prison où vous étiez enfermé, et où j'oubliai mes chagrins en voyant votre malheur; la seconde, vous m'avez parlé comme à une femme, à cette époque où votre grandeur ne fut qu'une ombre et passa comme un rêve; enfin, vous me voyez aujourd'hui, pour la troisième fois, dans un équipage qui participe de celui des deux sexes, car je porte les habits d'une femme et les armes d'un homme... Et pour que votre pitié m'accorde une protection plus complète et plus efficace, veuillez entendre, je vous prie, le récit de mes tragiques infortunes. ~ Je suis née, à la cour de Moscovie, d'une mère noble, qui devait être fort belle, car elle fut bien malheureuse. Elle attira l'attention d'un perfide que je ne nomme point, parce qu'il m'est inconnu. Ma mère, persuadée par ses propos galans, et croyant à la parole qu'il lui donnait de l'épouser, eut la faiblesse de céder, faiblesse qu'elle pleure encore aujourd'hui, car il ne tarda pas à l'abandonner, en lui laissant son épée que je porte à mon côté, et qui ne tardera pas à sortir du fourreau... mariage!... ô mystère profond, impénétrable!... Je naquis, et je fus la vivante image de ma mère, non pas sans doute pour la beauté, mais pour l'infortune et le malheur. 11 est inutile, après cela, que je vous raconte avec détail ma disgrâce. Tout ce que je puis vous dire, c'est que celui qui m'a enlevé l'honneur et qui en triomphe aujourd'hui avec orgueil, c'est le prince Astolfe... Hélas! en prononçant ce nom, je sens mon cœur se soulever de colère et d'indignation... Oui, c'est lui qui, oubliant et ma confiance et les joies qu'il avait

trouvées près de moi (car lorsqu'on n'aime plus, on perd jusqu'à la mémoire de l'amour), c'est lui qui m'a délaissée, pour venir en Pologne, où il prétend à l'empire et à la main d'Estrella... Trompée, offensée, jouée ainsi par un homme, je demeurai triste, désolée, morte et livrée, pour ainsi dire, à toute la confusion de l'enfer. Je ne parlais à personne de ce qui m'était arrivé; mais mon silence parla plus haut que je n'aurais voulu ; et ce fut au point qu'un jour ma mère, me prenant à l'écart, crut devoir me parler seule à seule. Je ne vous dirai point que je lui confiai mon aventure ; non, mon secret sortit de mon cœur impétueusement et à la hâte, comme si je l'eusse délivré de la prison où je le renfermais. Je vous avouerai même que je n'eus pas trop de honte avec elle ; je savais qu'elle avait passé par une semblable disgrâce, et cela m'encourageait à lui conter la mienne. Bref, ma mère m'écouta avec une indulgente bonté, et me consola par la confiance de ses propres chagrins ; mais elle ne voulut pas qu'à son exemple, j'attendisse du temps la réparation à laquelle

j'avais droit, pensant que, comme elle, je l'aurais attendue vainement ; elle me conseilla de chercher par moi-même à rétablir mon honneur, en venant à la poursuite de celui qui m'avait abandonnée. Donc, après m'avoir fait revêtir des habits d'homme, lesquels lui semblaient mieux convenir à mon entreprise, elle dépendit de la muraille une vieille épée... {elle tire son épée} c'est cette épée dont je vous parlais tout à l'heure et qu'il est temps de sortir du fourreau... elle me la donna en me disant : «Rends-toi en Pologne, et fais en sorte que les seigneurs les plus nobles te voient cette épée ; quelqu'un d'eux, en la voyant, t'accordera sa bienveillance et sa protection. » Je vins donc en Pologne ; et je n'ai pas besoin de vous dire qu'à peine y fus-je arrivée, mon cheval, qui avait pris le mors aux dents, m'emporta jusque près de

l'endroit où vous étiez enfermé et où vous fûtes si étonné de me voir. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Glotaldo, qui d'abord s'était passionné pour ma cause, qui avait demandé ma grâce au roi, et qui m'avait placée comme dame auprès d'Estrella pour qu'il me fût plus facile d'empêcher son mariage , — Glotaldo, persuadé maintenant qu'il impotte au bien du royaume qu'Àstolfe épouse la princesse , me conseille de renoncer à mes prétentions, ce qui est contre mon honneur. Pour moi, noble et vaillant Sigismond, joyeuse de ce qu'enfin sorti de cette horrible prison où s'écoulait tristement votre existence, vous avez pris les armes contre un père tyrannique et cruel, je viens vous offrir mon concours; je viens, nouvelle Pallas, offrir à un nouveau Mars mon bras et mon épée. Marchons donc, noble et vaillant héros, marchons sans retard ; car il nous importe à tous deux d'empêcher ce mariage : à moi, pour que le prince n'épouse pas une autre femme ; à vous, parce que la réunion de leurs royaumes et de leurs forces vous rendrait plus difficile la victoire... Femme, je viens vous prier de m'aider à recouvrer mon honneur; homme, je viens vous exciter à recouvrer votre couronne... femme, je viens attendrir un cœur qui ne peut pas être insensible à ma prière; homme, je viens vous servir de mon courage et de mes armes. Et c'est pourquoi, pensez-y bien, si vous veniez à m'inspirer de l'amour comme à une femme, pour défendre mon honneur, comme un homme, je vous donnerais la mort; car si, pour la faiblesse et la plainte, je suis une femme, je suis un homme pour venger mon honneur. SIGISMOND, à part, ciel ! si tout cela n'est qu'un rêve, donne-moi le pouvoir d'en conserver le souvenir, car j'aurais peine à me rappeler tout ce que j'ai entendu dans ce rêve!... Que Dieu me soit en aide! Gomment sortir de toutes ces difficultés qui m'assiègent, ou comment en distraire ma

pensée?... Quelle peine! quel doute! Si cette grandeur où je me suis vu un moment n'a été qu'un rêve, comment se fait-il que cette femme m'en donne des renseignements si précis? C'a donc été la vérité et non pas un rêve... Et si cela est la vérité, ~ autre

embarras ood moins grand, — comment donc ma vie l'appelle-t-elle un ré?e? Est-ce donc à dire que la gloire de ce monde ressemble tant à un rêve, cpie la plus véritable n'est qa*un mensonge, et que la plus fausse a quelque chose de vrai? Y a-t-il de Tune à l'autre SI peu de différence que l'on puisse se demander si ce que l'on voit est vérité ou mensonge? sont-elles si semblables que l'on puisse hésiter entre les deux? Eh bien 1 s'il en est ainsi, et si la grandeur, si le pouvoir et la majesté doivent s'évanouir comme des ombres, sachons mettre à profit le moment qui nous est donné, et jouissons de ce rêve... Rosaura est en mon pouvoir, mon àme adore sa beauté; profitons de l'occasion; que mon amour n'écoute que les désirs qui le transportent. Ceci est un rêve; eh bien! rêvons du bonheur, le malheur viendra assez tôt... Mais quoil mes paroles mêmes m'entraînent dans des idées bien différentes t.. • Si tout cela n'est qu'un rêve, si tout cela n'est que vaine gloire, quel homme, pour la vaine gloire de ce monde, perdra ainsi follement une gloire divine? Est-ce que le bonheur passé n'est pas un rêve? est-ce qu'en se rappelant les plaisirs qu'on a goûtés, on ne finit pas toujours par se dire à soi-même : j'ai rêvé tout cela ?... Eh bien ! puisque voilà mes illusions tombées, et puisque je suis désormais convaincu que ^ désir n'est chez l'homme qu'une flamme brillante qui convertit en cendres tout ce qu'elle a touché, — poussière légère qui se dissipe au moindre vent, — ne pensons donc qu'à ce qui est éternel, et à cette gloire durable où le bonheur et la grandeur n'ont ni fin, ni repos, ni sommeil... Rosaura a souffert dans son honneur, il est de mon de-

voir de le lui rendre et non pas de le lui ôter ; et, vive Dieu I je veux le recouvrer plutôt encore que ma couronne... Fuyons une occasion pour moi si dangereuse. (Aux toldati,) Sonnez l'alarme. (À part,) 11 faut que je livre bataille avant que le soleil éteigne ses rayons de flammes dans les eaux de l'Océan.

ROSAURA.

Eh quoil seigneur, vous vous éloignez, et ma douleur n'a pas encore obtenu de vous une seule parole ! Pourquoi ne laissez-vous pas tomber sur moi un seul regard? pourquoi détournez-vous le visage?

SIGISMOND

Rosaura, le devoir m'ordonne de vous traiter ainsi, afin que je puisse plus tard vous montrer toute ma compassion. 'Ma voix ne vous répond pas pour que mon honneur vous réponde; je ne vous parle pas pour que mes actions vous parlent en ma place, et je ne vous regarde pas, parce qu'on est .obligé de ne point s'occuper de votre beauté lorsqu'on veut s'occuper de votre honneur.

Il sort.

ROSAURA.

Que signifie cette énigme, ô ciel ? N'avais-je pas assez de mes chagrins? et devait-il y ajouter avec ces paroles équivoques?

Entre CLAIRON.

CLAIRON

Ah ! madame, je vous retrouve enfin I

ROSAURA.

Eh bien! d'où viens-tu, Clairon?

CLAIRON

J'ai été enfermé dans une tour, où ma mort a été sur le tapis ; on l'a jouée aux cartes, et j'ai été assez heureux pour avoir quino-la^ Je puis, grâce à cela, vous apprendre une nouvelle.

ROSAURA.

Laquelle?

CLAIRON

Je sais le secret de votre naissance; et, en effet, le seigneur Clotaldo... {On entend un bruit de tambours,) Mais quel est ce bruit? *

. Qu'est-ce que cela peut être?

CLAIRON

Une armée sort de la ville pour combattre celle du fier Sigîsmond.

ROSAURA.

Pourquoi ne suis-je pas à ses côtés? Ne serait-ce pas une indigne lâcheté? Marchons, et ne donnons pas au monde un scandale de plusl...

Elle sort.

voix, du dehors.

Vive notre roi !

d'autres voix.

Vive notre liberté!

CLAIRON

Oui, vive le roi et la liberté en même temps! et qu'ils vivent contents tous deux! Pour moi, quelque chose qui arrive, j'ai résolu de ne pas m'en affliger ; et me mettant à l'écart au milieu de tout ce tapage, je veux aujourd'hui, comme Néron, me moquer de tout et ne prendre nul souci... Si fait, je me soucie encore d'une chose, c'est de moi; et, caché ici, je veux voir toute la fête; l'endroit est favorable, la mort ne viendra pas me chercher derrière ces rochers; je fais la figue à la mort 2.

* Le jeu de ^inolas consiste à rassembler quatre cartes, une de chaque couleur ; et celui qui a le plus de poinls gagne la partie.

' Faire la fioue, c'est montrer lo pouce entre les deux doigts voisins en fermant le poing, en signe de mépris. Notre vieux Régnier a dit :

« Faisait la Ggue au nez du pédant d'Alexandre. •

Oo entend le bruit des tambours, le cliquetis des armes, et entrent LE ROI, GLOTALDO et ASTOLFE , fuyant.

LE ROI

Fut-il jamais un roi plus malheureux? fut-il jamais un père aussi persécuté?

CLOTALDO.

Votre armée, de toutes parts vaincue, fuit au loin en désordre.

ASTOLFE

Et les traîtres sont maîtres du champ de bataille.

LE ROI

Dans les luttes de ce genre, ce sont les vainqueurs qui ont le droit pour eux, et les traîtres, ce sont les vaincus. Fuyons donc, Clotaldo, fuyons le traitement cruel que nous réserve un fils inhumain.

On entend une décharge d'armes à feu. Clairon tombe blesse.
CLAIROX.

.Que le ciel me soit en aide!

ASTOLFE

Quel est ce malheureux soldat qui vient de tomber tout sanglant à nos pieds?

CLAIRON

Je suis un pauvre malheureux qui, pour avoir voulu me préserver de la mort, suis allé la chercher; je la fuyais et elle m'a atteint, car il n'y a pas d'endroit où elle ne pénètre ; d'où il se peut conclure que plus on veut éviter ses coups, plus on s'expose à les recevoir. Aussi, retournez, retournez au combat; on est plus en sûreté au milieu du feu et des armes que derrière la plus haute montagne, puisque le destin est si puissant et si irrésistible qu'il se fait partout un chemin. C'est pourquoi, vainement vous espé-

rez par la fuite vous soustraire à la mort. Songez-y bien, vous mourrez si Dieu a décidé que vous devez mourir.

Il tombe hors de la scène.

LE ROI

Songez-y bien, vous mourrez si Dieu a décidé que vous devez mourir l... Hélas! à ciel comme il établit bien l'ignorance et la faiblesse de l'homme, ce cadavre qui parle ainsi parla bouche d'une blessure dont le sang qui s'en échappe, comme un langage plein d'éloquence, nous enseigne si bien que toutes les dispositions de l'homme sont impuissantes contre une force et une volonté supérieure. En effet, moi qui voulais épargner d'affreux désastres à mon pays, ne l'ai-je pas moi-même remis aux mains de ceux dont je le voulais délivrer?

CLOTALDO.

Bien que la destinée connaisse tous les chemins, seigneur, et qu'elle trouve derrière les plus épais rochers celui qu'elle cherche, il n'est pas chrétien de dire qu'on ne peut pas se préserver de sa ri-

JOURNÉE Ht, SCÈNE III. 371

gueur. On le peut, croyez-moi, et l'homme sage triomphe souvent de la destinée. Si donc vous n'avez pas ici toute la sécurité nécessaire, faites tout ce qu'il faut pour vous sauver.

ASTOLFE

Sire, Glotaldo vous parle tout à la fois avec la prudence de l'âge mûr et avec la résolution de la jeunesse. Dans le bois épais

qui couvre cette partie de la montagne, est un cheval plus rapide que le vent; montez-le et fuyez; moi, pendant ce temps, je protégerai votre fuite.

LE ROI

Si Dieu a décidé que je devais mourir aujourd'hui, et si la mort me cherche, je veux l'attendre ici et la voir face à face.

On sonne l'alarme, et enlre SIGISMOND, à la tête de ses troupes.

UN SOLDAT

C'est dans les détours de la montagne et parmi les hautes bruyères que le roi s'est caché.

SIGISMOND

Suivez-le, et fouillez le bois avec soin, eo regardant tous les arbres.

CLOTALDO.

Fuyez, seigneur !

LB ROI

Pourquoi î

ASTOLFB.

Quelle est votre intention 7

LE ROI

Laissez-moi, Astolfe.

CLOTALDO.

Que voulez-vous?

Je veux recourir au seul moyen de salut qui me reste. (// s'avance vers Sigismond et s'agenouille.) Me voilà, prince, à vos pieds, que je couvre de mes cheveux blancs. Prenez ma couronne, prenez mon rang et mes titres, traitez-moi en captif; qu'enfin, par ma disgrâce, la prédiction du destin et la volonté du ciel s'accomplisse.

SIGISMOND

Nobles hommes de Pologne, qui voyez avec étonnement ces événemens merveilleux, faites silence, écoutez[^] votre prince: — Ce que Dieu a déterminé dans ses conseils, ce qu'il a écrit de son doigt sur les tables azurées du ciel, ce qu'il a annoncé dans ce livre magnifique au moyen des astres et des étoiles qui en sont les lettres d'or, [^] — ne ment et ne trompe jamais ; celui qui ment, celui qui trompe, c'est celui qui les étudie dans de mauvais desseins et qui prétend les expliquer. Mon père, ici présent, par crainte de mon mauvaifl

naturel, a fait de moi, en quelque sorte, une bête sauvage ; quand bien même, grâce à la noblesse d'an sang généreux, je serais né modeste et docile, une pareille éducation aurait suffi à me donner des mœurs féroces; n'était-ce pas là un singulier moyen de me rendre doux et humain?... Si Ton disait à un homme : «Une bête féroce doit te donner la mort, » ne serait-il pas insensé d'en ré- Teiller une qu'il trouverait endormie? Si l'on disait à un homme : « Cette épée que tu portes à ton côté doit être la cause de ta mort, » ne serait-il pas plaisant qu'il espérAt se sauver en la tirant du fourreau et en la tournant contre son sein? Si l'on disait

à un homme : « Tu dois périr et demeurer enseveli sous les flots, » comprendriez-vous que cet homme se lancât à la mer, alors qu'en furie elle élève jusqu'au ciel, les unes sur les autres, les montagnes de ses eaux courroucées?... La même chose lui est arrivée qu'à l'homme qui, menacé d'une bête féroce, la réveille ; et à l'homme qui, craignant une épée, la tire contre lui-même ; et à l'homme qui, devant périr dans les flots, se lance à la mer au milieu de la tempête... Et quand bien même,— écoutez-moi, je vous prie!— quand bien même mon naturel eût été une bête féroce endormie, ma fureur une épée sans tranchant, et ma cruauté un temps calme et tranquille, ce n'est point par l'injustice que l'on triomphe de la fortune ; au contraire, par l'injustice, on ne fait que l'irriter ; et pour la vaincre, il faut s'armer de sagesse et de modération. Rappelez-vous aussi qu'il n'est pas possible de se mettre à l'abri du malheur qui doit venir ; il faut attendre qu'il arrive, et alors, agir suivant les conseils de la prudence... Donc, qu'il vous serve de leçon ce spectacle étrange, prodigieux, horrible, qui frappe vos yeux en ce moment ; car qu'y a-t-il de plus étrange, de plus prodigieux, de plus horrible, que de voir abattu à mes pieds mon père et mon roi?... Le ciel avait prononcé la sentence, il a voulu s'y soustraire, il ne l'a point pu ; le pourrai-je, moi qui suis plus jeune, moi qui lui suis, à un si haut degré, inférieur en science et en mérite? [Au roi.] Levez-vous, seigneur, donnez-moi votre main ; vous devez être convaincu maintenant que vous n'avez pas interprété comme il fallait la volonté du ciel... Pour moi, je m'humilie devant vous, et, sans essayer de me défendre, j'attends votre vengeance.

LE ROI

Mon fils, une conduite si généreuse vous donne à mes yeux une nouvelle existence, et vous êtes désormais l'enfant de mon cœur. A vous, mon fils, le titre que je portais, à vous mon sceptre et ma couronne ; vos beaux faits vous établissent roi.

TOUS

Vive, vive Sigismond !

SIGISMOND

Puisqu'il m'est permis aujourd'hui de songer à des victoires, il en est une que je dois chercher avant tout : c'est celle que je rem-

JOURNÉE III, SCÈNE lit. 373

porterai sur moi-même. — Astolfe, doanez sans retard la main à Rosaura; vous savez que cette réparation est due à son honneur, et je l'attends de vous.

▲ STOLFB.

Seigneur, j'ai contracté, je l'avoue, des obligations à son égard; considérez , cependant, qu'elle-même ignore qui elle est, et qu'il serait indigne de moi d'épouser une femme qui...

CLOTALDO.

Arrêtez, n'achevez pas... Rosaura est aussi noble que vous, Astolfe, et mon épée le soutiendra dans le champ. Elle est ma fille : c'est tout dire.

ASTOLFE

Que dites-vous?

CLOTALDO.

J'attendais» pour découvrir ce secret, que je l'eusse vue honorablement établie. Je ne puis entrer en ce moment dans de plus longs détails; mais enfin, elle est ma fille.

ASTOLFE

Puisqu'il en est ainsi, je ne me refuse plus à tenir ma parole.

SIGISMOND

Maintenant, pour qu'Estrella ne regrette pas tant la perte d'un si noble prince , je veux lui donner de ma main un mari qui ne le cède en rien à Àstolfe, soit par la fortune soit par le mérite. (A Estrella,) Donnez-moi la main.

ESTRELLA

Je ne m'attendais pas à tant de bonheur.

Quant à Clotaldo, qui a servi mon père si fidèlement, j'espère ravoir toujours pour ami, et je lui accorde d^avance toutes les grâces qu'il peut souhaiter.

UN DES PERSONNAGES

Si vous récompensez ainsi un homme qui ne vous a point servi, — à moi qui ai causé le soulèvement du royaume et qui vous ai îrre de prison, — que me donnerez-vous î

SIGISMOND

La prison; et afin que lu n'en sortes qu'à ta mort, je t'y ferai soigneusement garder. Une fois la trahison accomplie, on n'a plus besoin du traître.

LE JIOU

Nous sommes tous dans l'admiration.

ASTOLFE

«Quel changement s'est opéré en lui !

ROSAURA.

Quelle sagesse et quelle prudence 1

SIGISMOND

Pourouoi donc monlrez-vous cet étonnement?.. Puisque c'est un

songe qui m'a réformé, je crains de me réveiller et de me voir une seconde fois dans ma triste prison. Autrement, je ne me plaindrais pas du rêve que j'ai fait; car j'ai appris par là que tout bonheur en ce monde passe comme un songe , et je veui profiter du mien pendant qu'il en est temps.. (Au public) En vous demandant pour nos fautes l'indulgence et le pardon que Ton doit attendre des nobles cœurs.

TABLE

Notice sur Galderon. ' j

Maison à deux portes , maison difficile è garder. i

Le Médecin de son honneur. 73

La Dévotion à la croix. 1 35

L'Alcade de Zalaméa. 184

De mal en pis. 343

La vie est on songe. 319

P-i ris.->Impnaierie de Teiivc Doifi>£T-DnPlué me Saint-Loais, 46, «a Marais.

ma

IM

Mil

'^^ -^ lyzd

tt-o la^a

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/comediasincheftoobarcoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.